



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE III - Littératures françaises et comparée

Laboratoire de recherche CRLV

T H È S E

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline/ Spécialité : Littérature comparée

Présentée et soutenue par :

XIAOYOU YU

le : 17 Juin 2013

**INTERPRÉTATION DE L'AUTRE DANS LES RÉCITS DE
VOYAGE CHINOIS EN OCCIDENT :
1847-1910**

Sous la direction de :

M. le Professeur François MOUREAU (Université Paris-Sorbonne)

JURY:

M. le Professeur Philippe ANTOINE (Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand)

Mme. la Professeur Véronique GÉLY (Université Paris-Sorbonne)

Mme. la Professeur Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD

(Université de Paris-Ouest-Nanterre)

M. le Professeur François MOUREAU (Université Paris-Sorbonne)

REMERCIEMENTS

Nous aimerions tout d'abord exprimer nos sincères remerciements et notre réelle reconnaissance au Professeur François Moureau qui a bien voulu diriger notre thèse. Ses conseils et son soutien nous ont été précieux pour à mener à son terme ce travail doctoral.

Nous tenons à remercier également les Professeurs Mme Véronique Gély, Mme Marie-Christine Gomez-Géraud et M. Philippe Antoine qui ont accepté de faire partie de notre jury de thèse et tout particulièrement le Professeur qui a bien voulu présider notre jury.

Nos remerciements vont également à tous ceux qui nous ont aidé dans nos recherches et relecture de notre travail :

Mme Catherine Vignal qui a bien voulu contribuer à l'amélioration de notre expression écrite. Nous remercions aussi le Dr. Efstratia Oktapoda pour son concours précieux à la mise en forme finale de notre thèse.

Nous désirons exprimer notre profonde gratitude et affection à nos parents et à nos amis dont les encouragements et l'amour nous ont suivi tout au long de nos études.

À mon époux

Gilbert

Préface

Quelles peuvent être les vraies raisons qui font que l'homme quitte sa terre natale à destination des contrées beaucoup plus lointaines ?

La curiosité ? Le besoin matériel ? Ou le désir de connaissances ? Questions sur lesquelles les avis sont sans doute pluriels. Mais quelle que soit la cause, l'être humain a essaimé depuis les temps préhistoriques. À partir du moment de sa dispersion, issue d'une migration de la vieille terre d'Afrique selon les évolutionnistes ou du fait de la volonté divine suite au trop ambitieux projet de la tour de Babel d'après les créationnistes, l'histoire avance, sans un jour de répit, vers la rencontre ultime d'une réunification. C'est ainsi que malgré l'éloignement des deux mondes, se rencontrèrent l'Orient et l'Occident. De là naquirent successivement des conflits et des ententes tout au long de leur histoire.

Ce processus de communication très long, laisse indubitablement des traces dans la mémoire des peuples vivant des deux côtés de la terre à travers des écritures. Côté Occident, lorsqu'Hérodote procédait à la description de la route des caravanes reliant la Grèce au lointain Orient, le père de l'histoire et de la géographie n'a pas manqué de réciter un certain poète voyageur Aristée de Proconnèse dont le poème épique *Arimaspeia* relate une population vivant tout près de la mer : les « Hyperboréens »¹, considérée comme le peuple chinois selon Sir Percy Sykes.²

La légende des «Hyperboréens » est suivie en effet de temps à autre par la littérature gréco-romaine. Bien avant Aristée de Proconnèse, Hésiode, le poète grec connu comme l'auteur du poème *Les travaux et les jours*, avait déjà mentionné les

¹ Hérodote, *Histoires*, Livre IV, Les Belles Lettres, Paris, 1960.

² Sykes, Percy Molesworth, *The Quest for Cathay*, tr. fr. *A la recherche du Cathay*, Paris, Payot, 1938.

« Hyperboréens » dans ses précédentes œuvres situées autour du VIII^e siècle avant notre ère. Plus tard, Pindare (vers 518 - 446 avant J.- C.) parla aussi de ce mystérieux et paisible peuple qui vivait dans une région entourée de montagnes où le vent soufflait du nord vers le sud.

Cependant, la désignation du peuple hyperboréen reste à ce jour incertaine malgré de multiples hypothèses. Et les vrais premiers rapprochements vérifiables entre des pays de l'ouest et ceux de l'est ont eu lieu à la suite de deux guerres : celle menée par l'empereur de Perse Cyrus II entre 545 et 539 av. J.-C.³. et celle menée par Alexandre le grand entre 330 et 328 av. J.-C.. Cette dernière fut aussi bien consignée dans les archives historiques européennes et chinoises⁴.

Au temps antique, l'information la plus répandue et fiable de l'Europe sur la Chine ne concerne en réalité pas son peuple, mais son produit : la soie. L'appellation *Seres* que les Grecs et les Romains donnent à ce tissu supposé être tiré de « l'arbre de laine » ou de l'abdomen des araignées correspond phonétiquement au caractère chinois *si* (丝 soie).

Côté chinois, l'archive la plus ancienne sur la communication sino-occidentale s'appelle *Annales sur Bambou* (« 竹书记年 »)⁵ datant de l'époque des Royaumes

³ Selon *Persica* (ou *l'Histoire de Perse*), rédigée à partir des notes prises par Ctésias pendant son séjour en Perse, Cyrus II (vers 559 av. J.-C. à 529 av. J.-C.), dit Cyrus le grand, fondateur de l'Empire perse, successeur du royaume mède de l'Est, effectua une conquête d'une ampleur sans précédent. Après avoir soumis les Mèdes, il plaça sous sa coupe le royaume de Lydie et les cités grecques de Ionie, puis l'Empire babylonien (comprenant alors la Mésopotamie, la Syrie, les cités phéniciennes et la Palestine). Son armée s'était approchée aux alentours de la zone du Xinjiang (aujourd'hui province chinoise située dans le bassin de Tarim).

⁴ Une très brève narration liant la conquête d'Alexandre le grand fut enregistrée dans le *livre des Han antérieurs* de Ban Gu (32 ap. J.-C.-92 ap. J.-C.) qui dit que le peuple Yue Shi se soumit à la Bactriane sous la menace Xiongnu. Ce qui fait que l'empereur grec décida de changer de cap et conduisit son armée vers l'Inde.

⁵ *Les Annales sur Bambou* (« 竹书记年 ») sont une chronique historique rédigée sur lamelles de bambou (d'où le nom) vraisemblablement dans le pays des Wei ; elle couvre une période s'étendant de l'Antiquité (Huangdi ou dynastie Xia) à l'an 299 av. J.-C. À partir du VIII^e siècle av. J.-C. (règne de Zhou Pingwang 周平王), il s'agit des Annales de Jin, puis à partir du Ve siècle av. J.-C., de Wei. Découverte entre 279 et 281 sous la dynastie Jin dans la tombe d'un roi de Wei en même temps que d'autres textes, elle était rédigée en caractères locaux et non en sigillaires Qin, et fut transcrite non sans difficultés et incertitudes. Le texte d'origine et la retranscription annotée de la bibliothèque impériale avaient disparu au début des Song.

guerriers (475-331 avant J.-C.). D'après celles-ci, la légendaire Xi-Wang-Mu (西王母), dit Reine-mère d'Occident, habitant les contrées occidentales aurait reçu, environ 1000 ans avant l'ère chrétienne, la visite du roi chinois Mu-Wang (穆王), puis aurait répondu à son invitation avant de se rendre en Chine :

« Pendant la dix-septième année, le roi partit à l'Ouest vers le Kunlun, il eut une entrevue avec Xi-Wang-Mu; puis cette même année, Xi-Wang-Mu vint à la cour pour rendre hommage au roi Mu. En automne, au cours du huitième mois, le roi alla au Nord, passa les Sables Mouvants (sans doute le désert du Taklamakan) et le mont Jiyu, il attaqua les Quanrong, leur prit cinq rois ; il arriva jusqu'où les oiseaux bleus muent, puis Xi-Wang-Mu le retint »⁶.

À part le trajet plus ou moins reconstituable à partir des noms de lieux étrangers enregistrés⁷, l'information manque cruellement sur ce grand voyage – sa motivation et le moyen de transport sans lesquels il s'avère difficile d'expliquer la faisabilité d'un si long trajet en une si courte durée de dix-neuf mois. De plus, la véracité des *Annales sur Bambou* crée polémique et n'inspire pas beaucoup de confiance chez les historiens à cause de ses caractères imaginaires.

Il faut attendre l'époque des Han antérieurs (206 av. J.-C.- 9 ap. J.-C.) pour que les Chinois établissent un contact réel et fiable avec des pays de l'Ouest. Ainsi l'ambassadeur Zhang Qian, de par sa franchise et son intégrité, fut reconnu comme héros suite à son inauguration de la nouvelle ère de voyage vers l'Ouest cent quarante

⁶ La citation est issue de wikisource : <http://zh.wikisource.org/zh/> dont le mot clé est 穆天子传.

⁷ Nombreux sont les historiens qui font des tentatives de reconstitution du trajet du voyage du roi Mu tels que le linguiste chinois Gu Shi (顾实) avec son essai *Dix hypothèses du voyage du roi Mu* (« 读穆传十论 »). Selon ce dernier, le roi Mu arriva chez Xi-Wang-Mu qui habita à Téhéran de Perse, en longeant le fleuve Yarkand et en passant par Samarcande et Boukhara. Après un entretien avec la reine persane, Mu Wang prit le chemin de retour en passant par le mont Ararat, le fleuve Kura de Tifris, Dariel de la chaîne du Caucase. En entrant sur la plaine d'Europe, il séjourna trois mois à Varsovie où il effectua des grandes parties de chasse. De Varsovie, il remonta au lac Ladoga au nord de Moscou avant de longer la Volga et la côte nord de la mer Caspienne. Arrivé à la mer d'Aral, il descendit à Xin Jiang puis regagner la capitale Zhou.

ans avant J.-C. Pendant son voyage, il tenait des rapports authentiques sur les Arabes et les Perses⁸ :

« L'agriculture à An xi⁹ est fondamentale pour ses populations. En dehors des céréales et du riz, on trouve aussi du vin...Il y a des marchés. Souvent, les marchands en charrettes ou en bateaux peuvent parcourir des milliers de *li*¹⁰.

Une autre curiosité est le portrait du roi gravé sur leurs monnaies en argent qui changent avec le décès de celui-ci par celui du successeur »¹¹.

Plus loin qu'An xi, se trouve Tadjik, le pays des arabes. Zhang Qian, ne pouvant pas lui-même se rendre à Tadjik, nota dans ses récits les rumeurs entendues à An xi sur « ce pays de magiciens » :

« Il y a là-bas des oiseaux géants dont les œufs sont grands comme des jarres...

Le pays est plein de magiciens... Les nobles d'An xi disent que Xi-Wang-Mu y habite »¹².

Bien que des informations transmises par des pays intermédiaires comme An Xi, Tadjik ou la Syrie soient toujours fragmentaires et mythifiées, les Chinois entendirent tout de même parler de l'Empire Romain :

« Le pays Da Qin¹³ nous offre comme tribut des buffles avec des sabots

⁸ L'Ambassadeur Zhang Qian (张骞) fut envoyé par l'empereur Wu (汉武帝) en 138 av. J.-C. chez les Yue Shi (月氏) dans l'objectif de s'allier avec eux pour contre-attaquer les Xiong nu (匈奴), peuple nomade vivant en Mongolie, en Transbaïkalie et en Chine du Nord.

⁹ An xi désigne le pays reconnu comme la Perse plus tard et Iran de nos jours.

¹⁰ *Li* (里) est la mesure de longueur en Chine antique. Un *li* égale environ 350 mètres à l'époque des Han.

¹¹ La citation venue du *Shi ji* (史记) ou *Mémoires historiques* fut rédigée sous la dynastie Han. Si Maqian (司马迁 135 ?- 87 ? av. J.-C.) fut le premier auteur d'une histoire complète de la Chine depuis sa fondation. Ce chef-d'œuvre prend fondement sur le *Chun Qiu* (« 春秋 ») ou *Le printemps et l'automne*, mais comporte également des tableaux de données, des dissertations sur divers sujets et des biographies de personnages importants. L'ampleur et la puissance littéraire de cette œuvre lui valurent une grande influence.

¹² Voir *Mémoires historiques*, chapitre *Histoire de Dawan* (« 史记. 大宛列传 »), Maison d'édition Zhonghua, Beijing, 1982.

¹³ Da Qin (大秦), la grande Chine, nom sous lequel était connu chez les Chinois l'Empire romain.

comme des fleurs. Ces buffles multicolores mesurent deux mètres de haut avec une queue qui encercle le corps... Sur la pierre, leurs empreintes laissent des traces en forme de fleurs... »¹⁴.

« Les palais de Da Qin ont des colonnades en cristal... Et, on y trouve des disques de jade qui brillent dans la nuit avec des perles de lune... Des centaines de *li* de ponts relient Da Qin aux autres pays de la mer du nord »¹⁵.

Malgré la curiosité des Chinois pour l'Occident, l'histoire veut que le mythe de ce monde lointain continue car en l'an 97 ap. J.-C., le projet de la première ambassade chinoise de l'Empire romain avorta du fait que le peuple parthes s'opposait à l'établissement de relations directes entre la Chine et le monde romain par crainte de perdre sa place d'intermédiaire économique¹⁶.

Les mêmes annales, *livre des Han postérieurs* fait mention de l'arrivée en 120 après J.-C. d'un magicien romain et en 166 après J.-C. de celle du négociant qui prétendait être mandaté par l'empereur Antouin connu en Occident sous le nom de Marc-Aurèle. Après les dynasties des Qin et des Han, les faits dont l'influence est la plus significative sur la communication sino-occidentale résident dans l'introduction des religions étrangères en Chine. Selon l'ordre chronologique, ces dernières sont le Bouddhisme au II^e siècle, le Mazdéisme au V^e siècle, le Nestorianisme et le

¹⁴ Xian Guo (郭宪), *Histoires cachées des pays étrangers* (« 别国洞冥记 »), l'époque des Han postérieurs.

¹⁵ Ye Fan (范曄 398-445), *Livre des Han postérieurs* (« 后汉书 »), rédigé vers 432 ap. J.-C.

¹⁶ Selon le *Livre des Han postérieurs*, le général Ban Chao aurait voulu porter les bannières chinoises jusqu'à la mer occidentale, mais rien n'était jamais acquis en Asie centrale où toute conquête est toujours à refaire pendant une époque agitée. A peine avait-t-il conquis le Lob Nor et hotan, qu'il lui fallait reconquérir Yarkand et Kachgar. En 97 après J.-C., le commandant Ban Chao envoya Gan Ying à Da Qin. A son arrivée à Tiao Zhi, près de la grande mer où se trouve à l'autre bord Rome, les marins locaux de navires qui ne voulaient pas que la Chine ait des contacts directs avec l'Empire romain, lui dirent que « la mer était extrêmement étendue et qu'il fallait trois mois avec vent favorable pour la traverser; si le vent ne l'était pas, deux ans environ. Raison pour laquelle ceux qui embarquaient sur la mer prenaient des provisions pour trois ans. Pendant le voyage, si l'on est pris par la nostalgie, il n'est pas rare que l'on en décède ». Gan Ying eut peur et s'en retourna. Ban Chao quant à lui arriva finalement à la capitale Luo Yang à l'âge de 71 ans après 31 ans de voyage.

Manichéisme au VII^e siècle. Toutes ces religions connurent leur grandeur et décadence selon la volonté et la stratégie politique des gouverneurs et des dynasties. Sous le règne de la dynastie Tang (681-907), la Chine connut sa plus grande prospérité qui permettait aux empereurs d'adopter une politique d'ouverture sur l'extérieur : non seulement des religions étrangères se répandirent, mais de nombreux pays tels que le Japon, la Corée et des pays d'Asie centrale envoyèrent leurs ambassadeurs en Chine pour des raisons diverses : apprendre la culture, faire le serment d'allégeance, demander le soutien militaire ou tout simplement établir une relation amicale. Les annales indiquent que la Chine a reçu trente six fois les émissaires diplomatiques venus de l'Empire romain et malheureusement sans réciprocité. Même sous la prospérité, les batailles à la frontière n'ont jamais cessé et parmi les prisonniers de guerre chinois emmenés en Asie de l'ouest par des arabes, Du Huan fut le seul qui parvint à retourner en Chine avec un récit de voyage intitulé *Récit de mon parcours*¹⁷ d'où les révélations suivantes sur l'Arabie :

« Pauvres comme riches, les femmes ne sortent pas sans leur voile. Les habitants prient cinq fois par jour. Leur plus grande vertu est de tuer. Tous les sept jours, le souverain dit une messe en ces termes : La vie est difficile et ce n'est pas plus facile de suivre la voie du ciel... »¹⁸.

Étant d'abord prisonnier puis soldat dans l'armée arabe, Du Huan l'artiste était en contact avec d'autres prisonniers romains en Arabie qui lui racontaient les mœurs romaines :

« Da Qin se situe à l'ouest de Zhan Guo (Syrie d'aujourd'hui), de l'autre côté

¹⁷ Après un séjour d'une dizaine d'années à l'étranger, Du Huan (杜环), l'auteur du *Récit de mon parcours* (« 经行记 ») revint en Chine vers l'an 762 après J.-C. Malheureusement, ce livre n'a pas pu être conservé à travers le temps. Néanmoins, des extraits ont été inscrits dans l'*encyclopédie des histoires* (« 通典 ») de Du You (杜佑 735-812).

¹⁸ Voir *Encyclopédie des histoires* (« 通典 »), Maison d'édition Zhonghua (中华书局), Beijing, 1982.

de la mer. Les habitants sont blancs et rouges de peau. Les hommes s'habillent en blanc, alors que les femmes adorent les tenues en soie avec des bijoux. Ils aiment le vin et des crêpes sèches. Ils sont ingénieux...Même les prisonniers n'abandonnent point leur coutume jusqu'à la mort. Leur fabrication du verre est unique dans le monde... L'armée est composée de millions de soldats qui se battent souvent avec Da shi (Arabie)... Selon la tradition, ils prennent un jour de congé tous les sept jours où le marché s'arrête et les gens ne font rien d'autre que de boire l'alcool toute cette journée »¹⁹.

La perte du *Récit de mon parcours* manifeste à quel point est l'inattention des Chinois sur ce précieux document. Tout au long de l'histoire antique, la connaissance des Chinois sur l'Ouest se limite fondamentalement aux légendes et mythes transmis de bouche à oreille.

À la suite de l'expansion de l'Islam et de l'élection de l'Imam de Bagdad au VIII^e siècle, la voie terrestre entre la Chine et l'empire romain se coupa complètement. Désormais, des lettrés occidentaux considèrent la Méditerranée comme le reflet du monde et tous les récits concernant l'Extrême-Orient sont restés soit enfantins, soit copies des récits arabes. Il n'y avait que le récit de voyage d'un certain Suleiman qui relata au IX^e siècle les conjonctures politiques et religieuses chinoises et les positions commerciales des arabes en Chine. Malheureusement, ce récit n'a pas eu de répercussion en Europe. Après Suleiman, aucun voyageur de l'ouest n'a laissé de trace en Chine jusqu'à l'invasion massive des Mongols en Chine et en Europe au XIII^e siècle. Et ce fut la cause des premiers contacts directs entre la Chine et l'Occident que l'histoire relate à travers de multiples péripéties à des dates précises.

En 1243, le nouveau Pape Innocent IV prit une décision pionnière : envoyer une

¹⁹ *Id.*

mission auprès d'Ogöday, fils et successeur de Gengis Khan afin de l'évangéliser et de le retourner contre les musulmans. L'envoi des ambassadeurs par le Pape en Orient demeure un fait significatif dans l'histoire de la politique internationale. Le premier envoyé pontifical fut le père Jean du Plan Carpin, l'auteur de *L'Histoire des mongols*. Encouragé par des rumeurs qui disaient que les principaux gouverneurs mongols étaient tous convertis au christianisme, le roi français Louis IX envoya aussi successivement en 1249 et 1252 deux ambassadeurs en Mongolie : André de Long Pumeau et Guillaume de Rubrouk. Après ces premières tentatives officielles, l'un des voyageurs les plus célèbres de l'histoire nommé Marco Polo ne tardera pas à visiter les terres mythiques et merveilleuses de l'Empire du Milieu. En 1287, Arghoun, le nouvel empereur mongol chargea un nestorien né à Pékin nommé Habban Çauma à rendre visite aux autorités Européennes. Il visita Rome et Paris, mais aussi Bordeaux où séjournait Edouard 1^{er}, roi d'Angleterre. Il fut invité et bien reçu partout, puis laissa un récit en syrien classique. Par contre, son voyage n'aura eu aucune répercussion en Chine. Après le décès de Koubilaï Khan en 1294, le seul occidental à avoir séjourné à Pékin fut un franciscain, le frère Jean de Montcorvin. Ce dernier, bâtisseur de deux églises à Pékin, devint le premier évêque local de cette communauté prospère. De plus, il était fort admiré par l'empereur mongol Koubilaï. Pour des raisons diverses, peu de voyageurs occidentaux auront réussi à se rendre en Chine après la mort de Jean de Montcorvin. À la fin de cette période où les premiers contacts furent établis, la personne la plus remarquable fut un autre franciscain, Odoric de Pordenone, l'auteur de Soixante-treize manuscrits racontant son voyage en Chine (« 东方诸国见闻记 »). Ces manuscrits firent non seulement connaître les succès de sa mission à Pékin, mais confirmèrent et complétèrent certains aspects du livre de Marco Polo. Cet aventurier mourut à Pékin en 1328, après avoir parcouru la terre du Tibet. Dix ans plus tard, le Pape Benoît XII reçut l'ambassadeur mongol Alans avec

de somptueuses cérémonies et en retour, il chargea Marignolli en Chine d'offrir des chevaux au souverain mongol.

Vers la fin de la dynastie Yuan, le fait que les pays de l'Asie centrale perdirent des contacts occasionna une crise extrêmement aiguë. Les Turcs seldjoukides prospérèrent en phagocytant l'Empire de Bagdad. En 1453, l'Empire romain d'orient s'effondra, d'où la coupure des principales routes reliant l'Orient et l'Occident. De son côté, la Chine poursuivit son destin avec l'alternance des dynasties, toutes fondées sur l'économie agraire dans lequel depuis la première union survenue en 221 avant J.-C., ni la terre, ni la population ne pouvait être évaluée et gérée par des données concrètes et exactes du fait de leur immensité et de leur sous-développement technologique. Autrement dit, pour diverses raisons, la Chine a connu une précocité politique qu'aucun autre pays n'a jamais vécu, situation favorisant la corruption au sein de l'administration et naturellement des rebellions qui provoquaient le changement rapide des dynasties²⁰. Pendant que les lettrés qui composaient l'unité politique chinoise commençaient et recommençaient en vain leur réforme sous la dynastie Ming (1368-1644, la dynastie qui succéda à celle des Yuan), à l'autre bout du monde, l'Occident découvrait la nouvelle voie de navigation le conduisant en Amérique, tout en lui ouvrant des perspectives nouvelles dans le monde reconstitué. Le pôle économique se déplaça de la Méditerranée vers l'Océan atlantique. Malheureusement, l'étape suivante de la communication sino-occidentale sera complètement dramatique pour la Chine.

En évitant les détails où d'innombrables incidents prédestinés ou hasardeux jouaient des rôles plus ou moins importants dans l'histoire de la communication entre

²⁰ Sur l'unification de la Chine par l'empereur Qin en 221 av. J.-C. et ses multiples causes, voir *Macro- histoire de la Chine* (« 中国大历史 ») de Renyu Huang (黄仁宇), Beijing, Maison d'édition des trois unions, 1998. L'auteur fut le premier historien d'origine chinoise à procéder à une analyse économique de l'histoire entière de Chine.

la Chine et l'Occident, les historiens chinois se sont mis d'accord sur la division des trois périodes précédant la fondation de la République populaire : la première se compose de l'époque des légendes jusqu'à la dynastie Yuan (XVI^e siècle) pendant laquelle les premiers contacts furent établis et la seconde période (1500-1840) nommée par des historiens chinois « Siècles des Lumières »²¹ dont la fin fut l'année de la première guerre de l'opium. C'est cette dernière qui ouvre la troisième période qui aboutit à l'avènement de la République populaire de Chine durant laquelle la communication sino-occidentale connaît une ère jalonnée par toute une série de guerres et de traités inégaux.

Bref, avant la découverte de l'Amérique, les caractéristiques propres à la première période de cette relation peuvent se décliner en trois points : 1) le sens presque unilatéral de la diffusion culturelle : de la Chine vers l'Occident. 2) la domination des intermédiaires d'Asie centrale. 3) les fréquentes interruptions. Ces caractéristiques expliquent en quelque sorte pourquoi l'image de l'Occident était toute floue et imprégnée de fantaisie dans les archives chinoises. Même dans les annales de chaque dynastie qui prétendent être les plus pertinentes, des légendes et des mythes bien entendu imaginaires dominant la mémoire des Chinois sur l'existence de l'Occident. À l'instar de cette image de l'Occident, la notion géographique du monde des Chinois n'a guère évolué durant des siècles : « entourée par quatre cours d'eau et neuf continents où vivent de petites nations barbares et dépendantes, la Chine se voit au milieu de l'univers avec un ciel rond et une terre carrée »²². Cette stagnation est,

²¹ Jiefu Xiao et Sumin Xu, *Les courants d'idées dans les dynasties des Ming et des Qing*, Shenyang, Maison d'édition de l'éducation du Liaoning, 1995. Les deux auteurs désignent l'époque des lumières chinoise entre les années 30s du XVI^e siècle et les années 30s du XIX^e siècle. Cette dénomination « siècles des lumières » illustre à la fois les réformes politiques et sociales plus ou moins réussies à l'intérieur de la Chine et ses rapports égaux et amicaux avec l'Occident.

²² Notion issue du recueil intitulé *Classique des montagnes et des mers* (« 山海经 »), un recueil de données géographiques et de légendes de l'antiquité chinoise composé entre les Royaumes combattants et les Han, édité par Liu Xiang (刘向 79 av. J.-C.- 8 av. J.-C.).

pour beaucoup, dans le niveau de l'état psychologique des Chinois plaçant toujours la pensée et le sentiment avant toute substance matérielle. La notion initiée par les propos des anciens sages tel que Confucius disant : « L'homme ne s'éloigne pas de chez lui tant que ses parents sont vivants » se transforme comme une démonstration de la piété filiale, vertu fondamentale dans la culture chinoise. Le sentiment de la nostalgie aux parents et au pays natal extrêmement prononcé, couronné dorénavant en plus par la morale est le résultat de la composition de cette société patriarcale – des petites entreprises agricoles avec son économie de subsistance. Par conséquent, aucun Chinois n'aura pris l'initiative d'explorer de fond en comble ces « quatre cours d'eau et neuf continents » durant des siècles et des siècles. Par la suite, la politique de fermeture pratiquée suite à l'invasion et le règne des Mongols contribua à la stagnation de la communication. En effet, cette invasion d'une nation extérieure affecta gravement la confiance nationale des Chinois. Et les empereurs des dynasties suivantes s'appuyèrent sur la fermeture de la Chine pour se protéger, tout en conservant la vertu confucéenne de « ne pas quitter son pays natal ». Dorénavant la fermeture devient une partie du caractère et du sentiment nationaux chez les Chinois. Les expéditions exploratrices maritimes commandées par l'empereur Yong Le²³ (1360-1424) au début de la dynastie Ming furent une exception. Après avoir chassé les Mongols du pouvoir en Chine, l'empereur Yong Le désirait étendre les frontières de la Chine, aussi bien vers le nord que vers le sud. Alors il fit de Zheng He, l'eunuque de la cour, l'amiral de la flotte impériale et celui-ci effectua sept voyages entre 1405 et 1433 dont le dernier fut le plus important. Zheng He explora, durant toutes ces longues années de voyage, les côtes de l'Asie du Sud-est et les îles de

²³ Yong Le (« 永乐 ») fut le troisième empereur de la dynastie Ming qui transféra la capitale de Nankin à Beijing afin de surveiller plus facilement l'activité des Mongols. Il commanda la plupart des voyages d'exploration maritimes de l'amiral eunuque Zheng He. C'est aussi pendant son règne que la monumentale Encyclopédie de Yongle fut achevée.

l'océan Indien. Il remonta la mer Rouge jusqu'en Égypte et descendit les côtes africaines jusqu'au Mozambique. À l'époque de Zheng He, la marine chinoise était la plus puissante et pointue du monde, de par le nombre et la taille de ses navires, du nombre de ses marins et de la modernité des technologies employées. Cependant, les explorations entreprises n'aboutirent à aucune colonisation et la Chine se replia sur elle-même pour vivre en autarcie dès 1433. Il faut dire que les voyages de Zheng He étaient avant tout des opérations de prestige destinées à affirmer la puissance de l'Empire des Ming et à gagner la reconnaissance des royaumes lointains. Concernant ces expéditions, la plupart des récits furent retracés par Ma Huan (马欢), fidèle compagnon de route de l'amiral Zheng. Il notait minutieusement des choses vues concernant la géographie, les lois, la politique, les conditions climatiques, l'environnement, l'économie, les coutumes locales. Initialement destinée à la cour, cette compilation est intitulée *Merveilles des océans* (« 瀛涯胜览 »)²⁴. Néanmoins, comme nous l'avons évoqué plus haut, ces explorations de Zheng He furent une exception dans la politique étrangère plutôt fermée. Et avec peu d'expériences empiriques vers l'étranger, les lettrés chinois des deux dernières dynasties ne se contentèrent que de citer et de réciter ce monde incontestablement décrit dans des documents antiques avec des termes de plus en plus fantastiques. Les Chinois prirent du retard dans leur voyage vers l'Occident.

Côté Europe, au moment où la flotte de l'amiral Zheng He répandait la gloire de l'empereur dans la région nord-est de l'Afrique, le prince portugais Henri conduisait

²⁴ Les récits étaient initialement destinés à l'empereur, relatant notamment trois des sept expéditions dans les « Océans occidentaux » : En 1413 (4^e expédition) : Champa, Java, Sumatra, Palembang, Siam, Cochin, Ormuz ; En 1421 (6^e expédition) : Malacca, Aru, Sumatra, Ceylan, Cochin, Calicut, Zufar, Ormuz ; En 1431 (7^e expédition) : Bengale, Chittagong, Sonargaon, Gaur, Calicut jusqu'à La Mecque. La première compilation date de 1416 environ. Après son retour, la version finale est imprimée en 1451. La traduction anglaise est réalisée par John V.G. Mills pour Hakluyt Society en 1970.

aussi son escadre en longeant la côte marocaine vers le sud. Après soixante deux ans de préparation et d'essai, Bartolomeu Diaz arriva enfin au Cap des Tempêtes, rebaptisé ensuite Cap de Bonne-Espérance par le roi Jean II du Portugal. Pressée par l'agrandissement vertigineux de la souveraineté portugaise sur les eaux territoriales, l'Espagne s'acharna et finit en 1492 par découvrir l'Amérique grâce à Christophe Colomb. Cette découverte bouleversera la notion géographique européenne entière du monde. En 1516, les commerçants colonisateurs portugais arrivèrent en Chine en premier.²⁵ Selon les vieilles traditions, les Chinois décrivent ces européens tels des hommes de « grande taille avec un nez long, des yeux de chat, un bec d'aigle, des cheveux blancs et des moustaches rouges ». Le vocable de *Fo Langji* désigna les Portugais au début, puis tous les Occidentaux jusqu'à l'arrivée des jésuites expliquant la distinction des peuples Européens. De toute façon, le débarquement de ces commerçants portugais débuta la seconde époque de la communication entre l'Occident et la Chine, caractérisée paradoxalement par l'agression de l'Occident vis-à-vis de la Chine et par la sympathie universelle des jésuites qui réussirent à établir le premier plateau de communication culturelle.

À propos du comportement des premiers Occidentaux en Chine, l'histoire laissa des mentions bien controversées.

Lin Xiyuan (林希元 1482-1567), un mandarin réputé pour sa droiture et sa loyauté à l'égard de la dynastie Ming, nommé administrateur de la province de Yunnan, décrit les *Fo Langji* comme suit :

« Les *Fo Langji* viennent en Chine pour faire commerce des épices et de l'ivoire avec les autochtones. Leur prix est juste. Et en même temps, ils

²⁵ En 1517, le capitaine Fernao Andrade avec ses huit navires marchands remplis d'épices arriva au port de Canton. Dans cette marine de commerce figura le premier ambassadeur que l'Europe envoya en Chine – Thomas Pirez.

achètent du riz, de la farine, de la viande de porc et du poulet au double du prix de sorte que tous les habitants de la frontière préfèrent plutôt marchander avec eux. Ils n'ont jamais envahi notre frontière, ni massacré nos compatriotes ou saccagé nos biens »²⁶.

Pourtant, l'historiographe Pang Shangpeng présente dans *les annales des Ming*, chapitre *Fo Langji* une autre image de ces Occidentaux :

« Ils sont des humains lorsqu'ils sont contents, sinon, ils deviennent subitement des animaux. C'est leur nature. Ils restent dans les pays d'autrui sans penser au retour. Ils voyagent avec de l'argent volé, dépouillent les villages en incendiant les maisons et massacrant les habitants. Il leur arrive de se nourrir des bébés arrachés... »²⁷.

Du fait que les *Fo Langji* laissèrent une image si mitigée dès les premiers contacts, il est peu étonnant que les Chinois les aient considérés comme des sauvages ne méritant pas d'être traités sur le même pied qu'eux-mêmes. Les Portugais ont vite compris qu'ils doivent se soumettre à la souveraineté de la Chine et s'agenouiller devant les autorités afin d'établir une quelconque communication. Il est évident que cette condition bien plus indigne suscitera des actions de violence de la part des Portugais, surtout quand ils sont en rapport de force. C'est ainsi que la relation sino-occidentale connut une impasse considérable. Et que par la suite, la Chine se laissera malmener par des pays européens de plus en plus puissants.

Enthousiasmés par la fréquentation avec la Chine, les serviteurs de Dieu arrivèrent eux aussi dans des bateaux commerçants avec la détermination de répandre la foi divine jusqu'aux confins de la Terre où malheureusement réside un peuple

²⁶ Xiyuan Lin (林希元), *Anthologie des œuvres de Lin Ciya* («同安林次崖先生文集»), Ji Nan, Presse Qilu (齐鲁书社), 1997.

²⁷ *Les annales des Ming* («明史»), Maison d'édition Zhonghua, 1974.

méfiant qui les observe du même regard qu'ils ont posé sur les commerçants dont l'image n'est guère positive. Au moment où le conflit entre la croyance et le rationnel occasionna la Réforme de Jean Calvin en Europe, à l'autre bout de la terre, la difficulté de l'évangélisation résidait plutôt dans l'incompatibilité entre la supériorité des « civilisés », qualité que les Chinois s'attribuent à eux-mêmes et l'audacieuse prétention des « barbares » de l'Ouest qui dit posséder l'unique voie de la vérité. Quoiqu'une poignée de lettrés chinois aient fini par connaître l'enseignement du christianisme, voire à être convertie sous l'effort respectable et extraordinaire fourni par des générations de missionnaires, des jésuites en particulier, la religion de Jésus ne réussira pas à créer un nouvel esprit universel en Extrême-Orient ainsi que l'avait réalisé le bouddhisme longtemps auparavant.

Parmi les pionniers jésuites, les plus remarquables furent François Xavier, Michel Ruggieri, Alessandro Valignani et Matteo Ricci. Ce dernier se fit un nom en tant que premier Européen à introduire la culture occidentale en Chine à travers ses multiples publications. De nature accommodante et respectueuse, le père Ricci noua des relations très étroites et fortes avec un maximum de lettrés de la haute société chinoise grâce à sa morale proche des coutumes chinoises et à sa large connaissance en géographie, en religion et en technologie. Comme par coïncidence, l'époque du père Ricci fut une période de dégradation de la Chine où le pays se trouva en proie aux factions à la cour et aux incursions à la frontière. Ainsi les sciences pratiques apportées de l'Occident attirèrent en masse des politiciens patriotiques. En 1584, le père Ricci dessina la première carte universelle en chinois *Carte de la myriade des pays du monde* (« 坤輿万国全图 »). Arrivé à Pékin, il dédia une version de la carte plus détaillée à l'empereur d'où l'origine des expressions en chinois désignant les cinq continents tels que l'Asie, l'Europe et l'Afrique etc. et les trois étendues d'eau que sont les océans Pacifique et Atlantique, et la mer Méditerranée. Adoptées alors par

les Chinois, ces dénominations ont perduré jusqu'à nos jours. Suite au décès du père Ricci, un autre italien, Nicolas Longobardi prit le relais. Le succès du Père Ricci fut si grand qu'en 1608, on comptait déjà des églises catholiques dans huit villes chinoises avec plus de 2000 chrétiens convertis. De la solide fondation bâtie par le père Ricci et le père Longobardi, les successeurs tels que Didaeus de Pantoja, Julio Aleni, Nicolas Trigault, Franciscas Sambiaso et Ferdinandus Verbiest acquièrent tous des succès impressionnants avec pour procédé de communication la diffusion des connaissances géographique et astronomique. Le père Giulio Aleni édita en 1623 *Notes complémentaires de Zhi Fang* (« 职方外记 »), le premier livre de la géographie universelle destiné aux lecteurs chinois²⁸. Ces œuvres des pères catholiques constituèrent le point de départ de la connaissance chinoise sur la composition géographique du monde. Plus de deux siècles plus tard, elles accompagneront et serviront les premiers émissaires chinois, tout au long de leur exploration vers l'Occident.

Dès le lancement de cette campagne de rapprochement avec l'élite chinoise, les missionnaires avaient pour objectif d'éclairer le regard de cette classe ayant une fierté hors norme sur sa propre civilisation : a) Malgré la grandeur de la culture chinoise, elle n'est point unique dans l'univers si immense et varié, b) l'Empire du milieu, en dépit de ses objets d'art raffinés, ne dispose pas d'une science sophistiquée, ni d'armes et d'instruments ingénieux, c) Quoique le confucianisme soit sans aucun doute un bon modèle en matière de morale et de pratique de la vie quotidienne, il ne

²⁸ *Notes complémentaires de Zhi Fang* fut édité et traduit par Père Giulio Aleni avec pour base d'écritures des Père Diego de Pantoja et Père Sabatino de Ursis. *Zhi Fang* fut le nom de l'officier au temps antique qui administra les cartes du monde et les articles des tribus venus des quatre coins du monde. L'intitulé de ce document manifeste déjà, d'une certaine manière la méthode employée par des missionnaires pour complaire à la culture et à la psychologie traditionnelle chinoises dans le but de persuader ce peuple, sans les choquer, de l'existence sur la Terre d'autres lieux que l'Empire du milieu et les quatre coins soumis à sa souveraineté selon l'imagination populaire. Le deuxième volume de *Notes complémentaires de Zhi Fang* fut entièrement consacré à la présentation de l'Europe.

peut pas pour autant résoudre des problèmes transcendants.

Ayant fait preuve d'une morale irréprochable et d'une érudition utile à la nation, les missionnaires jésuites furent appelés à de hautes fonctions par plusieurs empereurs vers la fin de la dynastie Ming jusqu'au début de la dynastie Qing. Ils accomplirent leur tâche de façon remarquable dans des domaines variés tels que la cartographie, la traduction, la philosophie, l'horticulture et la médecine. Ces excellents points de jonction auraient pu promouvoir la compréhension et l'échange culturels si la fameuse « Querelle des Rites »²⁹ n'avait pas eu lieu. Le 19 février 1724, l'empereur Yong Zheng ordonna la prohibition totale de la religion chrétienne en Chine. Et en conséquence, la relation sino-occidentale auparavant culturelle va virer dorénavant dans l'unique direction de l'économie. Les missionnaires, quoique continuant à assumer des fonctions importantes à la cour grâce à leurs connaissances scientifiques, ne peuvent pourtant plus prêcher en Chine.

La faillite de la campagne des jésuites en Chine s'explique grosso modo par les quatre raisons suivantes : a) l'incompatibilité entre la nature exclusive du Catholicisme et la doctrine du juste milieu du confucianisme qui s'oppose à tout extrême. b) la scission intérieure de l'église catholique qui déclencha très vite la Querelle des Rites. c) la crainte des Chinois face aux armes et machines sophistiquées de l'Occident. d) l'intervention inappropriée et déplacée des Missionnaires dans des conflits au sein des factions politiques chinoises, en s'appuyant sur leur statut à la cour.

²⁹ La Querelle des rites est une confrontation théologique entre un christianisme chinois orthodoxe et une adaptation aux coutumes et usages locaux à la fin du XVII^e siècle. Au départ, les débats s'articulèrent autour de la traduction des mots clés de la religion chrétienne. Après l'an 1633, la Querelle des Rites devint la partie visible des différends qui séparent les ordres de missionnaires. Les dominicains lancèrent l'offensive en se plaignant que les jésuites permettent à leurs convertis l'adoration des Ancêtres et de Confucius. En 1639, Rome initia une enquête pour faire la lumière sur ce que permettaient les Jésuites en Chine. En 1704, le Pape Clément XI condamna définitivement les rites chinois par un décret. À l'issue de ce décret, si l'empereur Kang Xi n'avait fait que reprocher les bêtises et l'ignorance des envoyés du pape, son successeur, l'empereur Yong Zheng, interdit radicalement l'évangélisation en Chine.

De toute manière, le conflit entre les deux cultures est indubitable car la pensée orthodoxe et traditionnelle chinoise hypersensible et sentimentale ne se conciliera pas avec le rationalisme abstrait de l'Occident qui induit tous les phénomènes de la vie et de l'univers en quelques principes simples.

Maintenant, interrogeons-nous sur l'image que l'Occident dévoila à la Chine pendant cet épisode de l'histoire où leur relation devint de plus en plus complexe. Vu que très peu de Chinois parvinrent en Occident, des voyageurs européens en Chine devient, en quelque sorte, le seul miroir à travers lequel les Chinois décryptent cette race mal connue. D'un côté, au contact direct de la classe élitaires, les jésuites pratiquant le mandarin effectuèrent les échanges de connaissances. De l'autre côté, les commerçants s'associèrent avec des fonctionnaires de la zone littorale apparemment assoiffés davantage de profits matériels. C'est en tout cas à travers ces deux catégories de personnages que l'image de l'Occident fut conçue et perçue par le peuple chinois.

Les commerçants, arrivés en premier, furent attentivement observés dès le début par des autorités. Interprétés comme conformes à la nature et à des caractères raciaux, les comportements indignes de beaucoup d'entre eux confirmèrent malheureusement la croyance traditionnelle chinoise que l'Empire du milieu représentait la seule nation civilisée de l'univers. Ce complexe de supériorité basé sur le chauvinisme de la grande puissance, la vigilance contre l'invasion militaire étrangère, à laquelle s'ajoute la lacune de la politique du commerce extérieur due à l'ignorance de la conjoncture internationale, tous ces facteurs font que le gouvernement chinois surveillait les commerçants étrangers de très près. Pendant la seconde moitié de la dynastie Qing, la rigueur de cette surveillance augmenta au point de devenir intolérable. Entre autres : l'interdiction aux étrangers de séjourner à Canton ; la restriction de circulation des commerçants étrangers ; l'interdiction aux étrangers d'apprendre le chinois et se déplacer en palanquin ; Au procès, ils doivent se parer du titre de barbare etc. Cette

attitude d'hostilité et la politique chinoise de protectionnisme firent empirer la situation au fil du temps jusqu'à entraîner la guerre (les commerçants étrangers étant soutenus par la politique peu scrupuleuse de leur État).

Quant aux jésuites au contact des élites chinoises, les avis les concernant divergèrent aussi.

Parmi les lettrés dont l'opinion leur était favorable, une grande partie considérait que « l'humanité a les mêmes sentiments et principes » et acceptait l'idée de l'union du christianisme et du confucianisme à condition que le premier soit juste complémentaire au dernier et aide à expliquer l'origine de la morale et la conscience humaines, tout en apportant des sciences pratiques au pays. Certains d'entre eux déclaraient à haute voix que les enseignements du Christ appartenaient, en réalité, à la plus haute antiquité chinoise. Fascinés par les descriptions exagérées des jésuites, une poignée de lettrés avait la ferme conviction que l'Occident était un monde parfait où les crimes et les révoltes n'existaient pas grâce à la foi catholique et à ses normes de la moralité qui font que l'homme se retient de succomber à la tentation sous le couvert de la raison.

L'apparition tardive des lettrés qui s'opposaient à la culture occidentale témoigne que l'acceptation ou le refus dépendait plus des enseignements de ces missionnaires que de leurs comportements personnels. Il fallut attendre six ans après la disparition du père Matteo Ricci avant qu'un premier mandarin n'eût présenté à l'empereur une supplique demandant la destruction des églises et l'expulsion des missionnaires. L'idée de cette supplique fut ensuite suivie par des moines bouddhistes, des lettrés et se concrétisa par la publication d'un recueil d'essais anti-catholiques³⁰.

³⁰ En 1639, Xu Changzhi (徐昌治 1582-1672) édita et publia *Le dévoilement de l'hérésie dans l'Empire divine* (« 胜朝破邪集 »). Ce recueil d'essais se présente comme l'encyclopédie des propos antichrétiens de la fin de la dynastie Ming où les arguments viennent de tous les milieux, aussi bien des Confucéens, des bouddhistes et des magistrats.

En réalité, la mentalité plus ou moins hostile envers des étrangers en général n'explique pas à elle seule l'exclusion du christianisme au sein des mandarins. La vraie raison se trouve plutôt ailleurs : à la fois dans la crainte d'un possible remplacement du confucianisme par une religion extérieure et dans la divergence trop manifeste de la réflexion philosophique envers l'univers et l'homme de ces deux croyances, qui pourrait bousculer le particularisme culturel de la nation chinoise.

Pourtant, sur cette grande scène d'évaluation des missionnaires, ceux qui occupent le rôle principal ne sont ni les supporteurs, ni les personnes hostiles, mais plutôt une grande majorité indulgente envers ces religieux et leurs paroles sans pour autant s'y identifier. Ces « neutralistes » constituaient la troisième catégorie de mandarins dont l'attitude fut la plus représentative de l'ensemble de la classe élitaires chinoise. Leurs écrits au sujet de l'Occident et ses hommes se déroulent globalement autour de trois aspects : la personnalité des missionnaires, la science occidentale, ainsi que la comparaison entre le bouddhisme et le christianisme.

À propos du premier aspect, la courtoisie et la générosité des pères furent généralement reconnues :

« Cheveux violets, yeux verts, le visage de monsieur Matteo Ricci brille comme une fleur de pêche. Puisqu'il respecte notre étiquette, les gens l'admirent également »³¹.

« Malgré ses revenus modestes, monsieur Ricci subvient constamment aux besoins des pauvres »³².

« En offrant des fruits confits, monsieur Ricci invite souvent ses visiteurs à

³¹ Rihua Li (李日华 1565-1635), *Essai de pavillon de la pêche pourpre* (« 紫桃轩杂缀 »), Qilu presse, 1995, volume I, p. 35.

³² Zhongdao Yuan (袁中道 1570-1623), *Recueil du pavillon de neige* (« 珂雪斋集 »), Maisons de la littérature classique, 1989, p. 1201.

dîner »³³.

L'impression positive que le père Matteo Ricci donna fut si influente que les historiographes généralisent sa personnalité à toute la nation italienne et enregistrent dans les annales officielles de la dynastie Ming les propos suivants :

« Dotés d'une grande sagesse, les italiens venus en Chine ne poursuivent ni guerre, ni richesse matérielle et ni titre honorifique, mais se consacrent seulement à propager leur religion avec des publications de nouvelles connaissances qui attirent de nombreux curieux ».

Beaucoup de Chinois se sont extasiés devant l'expérience personnelle légendaire des missionnaires et les objets exquis qu'ils possèdent au point de les mythifier :

« Monsieur Ricci pratique des sciences occultes et personne ne peut lui causer de dommage. En plus, doué en thérapeutique, il ne tombe jamais malade »³⁴.

« À l'âge de cinquante ans, Monsieur Ricci a toujours l'air d'un jeune d'une vingtaine années. En réalité, il pratique de la magie. Dommage que je n'aie pas pu étudier auprès de lui davantage »³⁵.

Quant aux théories scientifiques que diffusèrent les prélats, l'appréciation fut unanime et les lettrés chinois procédaient massivement à la description des objets servant à la démonstration technique tel que l'horloge, le kaléidoscope, la fontaine, etc. :

« Monsieur Ferdinandus Verbiest m'a montré un portrait qu'il a peint. Il était si flou que je n'arrivais pas à distinguer les bras et les jambes, sans parler de la tête. Ensuite, il m'a passé un morceau de verre à travers lequel le visage du

³³ Qiyuan Gu (顾起元 1565-1628), *Propos des visiteurs* (« 客座赘语 »), Presse de la Chine, 1997, volume VI, p. 194.

³⁴ Rihua Li, *op.cit.*, p. 36.

³⁵ Zhongdao Yuan, *op.cit.*, p. 1201.

personnage se manifestait clairement »³⁶.

Si les jésuites réussissent à laisser une bonne impression de leur personne et à attirer l'attention des Chinois avec l'appui de la science, ils rencontrent, en revanche, une situation embarrassante sur leur mission principale : les lettrés qu'ils fréquentaient, ne pouvaient s'empêcher de comparer le christianisme au bouddhisme tout en insistant sur leurs similitudes malgré la position anti-bouddhiste bien ferme des missionnaires. Puisque le bouddhisme fut la pratique religieuse d'origine étrangère la plus ancrée dans la mémoire des Chinois, raisonner par analogie leur semble bien logique :

« La méthode que monsieur Ricci utilise pour soigner la maladie est semblable à celle des bouddhistes. Tous deux appliquent une sorte d'onguent sur le corps des malades. Si sa religion est si éloignée du bouddhisme, pourquoi pratiquent-ils les mêmes coutumes ? »³⁷

Il faut souligner ici que beaucoup de lettrés proches des missionnaires ne les mentionnèrent point dans leurs écritures. Ceci témoigne, sous un certain angle de leur indifférence totale.

Bien que la culture européenne soit introduite en profondeur à certains égards en Chine dès le XVI^e siècle par des missionnaires, leur mission de diffuseur de culture et de philosophie n'a qu'une répercussion très limitée. Néanmoins, leur arrivée sème des graines de soif de connaissance sur le monde extérieur chez ce peuple encore renfermé. Avec l'aide des missionnaires, les premiers voyageurs chinois atterrirent en Europe dès le XVII^e siècle.

Certes, la fréquence des contacts entre la Chine et l'Occident s'intensifie à cette

³⁶ Shizhen Wang (王世贞 1526-1590), *Propos du nord de l'étang*, maison d'édition Zhonghua, 1985, chapitre 26, p. 20.

³⁷ Defu Shen (沈德符 1578-1642), *Essai historique de l'ère Wan Li* (« 万历野获编 »), Maison d'édition Zhonghua, 1997, p. 785.

période qui marque le début de la mondialisation. Mais la philosophie d'auto-suffisance était si ancrée dans l'esprit des Chinois que l'histoire ne se rappelle que d'une poignée d'entre eux qui s'aventurèrent en Europe, sept en tout.

Disciple du père Alexandre de Rhodes, Zheng Manuo (郑马诺 1633-1673 sous le nom chrétien Manuel de Sequeira) fut le premier voyageur chinois en Europe dans l'histoire. En 1645, le père Alexandre de Rhodes l'emmena à Rome pour que ce jeune enfant brillant y étudie la théologie. Avec son diplôme en poche, il devint ensuite le premier professeur chinois de littérature grecque dans une école réputée de Rome avant d'être nommé prêtre par le Vatican. En 1668, après une vingtaine d'années de voyage, il retourna en Chine et mourut de maladie trois ans plus tard à Pékin.

Après l'effondrement de la dynastie Ming et la prise de Pékin par les armées du rebelle Li Zicheng (李自成), puis par les forces de la dynastie mandchoue Qing, des régimes loyalistes Ming éparpillés dans le sud de la Chine décidèrent en 1649 d'envoyer des émissaires en Europe dans l'espoir d'obtenir le soutien du Pape et des pays d'Europe. Le père polonais Michał Piotr Boym et l'officier Chen Ande (陈安德) furent choisis pour la mission qu'ils n'accomplirent jamais. À leur retour d'Europe, Chen Ande disparut pour toujours en 1659 avec sur lui quelques lettres diplomatiques importantes après avoir enterré le père Boym à la frontière chinoise la même année.

Le troisième voyageur, Shen Fuzong (沈福宗 1657-1692 sous le nom chrétien Michael Alphonsius) fut une vraie légende. En 1681, suite à l'invitation du père Philippe Couplet, Shen Fuzhong prit la route et arriva à Paris en été 1684. Rien que pour cet invité érudit, le roi Soleil Louis XIV ordonna l'ouverture de toutes les fontaines du château de Versailles. Il fut également reçu par le Pape Innocent XI en personne avant que le roi d'Angleterre Jacques II lui confit la mission d'aider à cataloguer les livres chinois de la bibliothèque de l'Université d'Oxford. Après avoir accompli parfaitement cette mission, il retourna en Chine à partir du Portugal en 1688.

Malheureusement, ce voyage de retour lui fut fatal car il décéda au Mozambique et il ne reverra jamais son pays natal. Ce parcours atypique explique parfaitement pourquoi ce courageux voyageur ne fut mentionné nulle part dans les livres historiques chinois pendant qu'à l'autre bout du monde, les narrations sur lui s'entassaient. En fait, en plus de Shen Fuzong, le père Philippe Couplet avait été accompagné d'un autre converti chinois qui, quant à lui, ne suscita que peu d'intérêt.

Le roi Louis XIV rencontra 22 années plus tard un autre Chinois Huang Jialue (黄嘉略 1679-1716 nom français Arcade Huang) et l'employa comme interprète attitré avec mission de traduire les lettres des missionnaires, de classer les livres chinois à la Bibliothèque impériale et de rédiger et éditer les dictionnaires de grammaire et de langue etc. En 1703, Huang Jialue fut amené à Rome par le père Artus de Lionne avec pour mission de faire rapport sur l'état de la Querelle des rites. En 1706, Artus de Lionne rentra en Chine, alors que Huang Jialue, resta à Paris à cause de son état de santé précaire. Il épousa une jeune parisienne Marie Claude Regnier en 1713 et ne retournera plus jamais en Chine. Étant le premier étudiant chinois immigré à Paris, il fut entouré des savants français tels que Montesquieu, le botaniste Antoine de Jussieu, l'orientaliste Antoine Galland, l'astronome géographe Joseph Nicolas Delisle et les futurs sinologues Étienne Fourmont et Nicolas Fréret. Il succomba de maladie en 1716 à Paris.

Pour une raison ou pour une autre, aucun de ces cinq voyageurs chinois cités ci-dessus ne procéda à l'écriture d'un récit de voyage, il n'y eut que Fan Shouyi (樊守义 1682-1735) et Xie Qinggao (谢清高 1765-1821) qui relatèrent leur déplacement lointain avant le XIX^e siècle. En 1707, afin d'éclaircir le problème de la Querelle des Rites, l'empereur Kang Xi envoya quatre missionnaires européens à Rome parmi lesquels le père Joseph-Antoine Provana accompagné de son disciple Fan Shouyi. À cet effet, ce dernier séjourna en Italie et y approfondit ses connaissances théologiques.

Deux ans après son retour en compagnie de son maître, en vue de répondre aux interrogations incessantes sur l'Europe de son entourage, le premier récit de voyage chinois en Europe *Mes témoignages*³⁸ vit le jour en 1721. Court et précis, ce récit décrit essentiellement les villes et les coutumes européennes :

« À Rome se trouve une grande église nommée Basilique Saint-Pierre devant laquelle se dresse l'obélisque du Vatican reposant au-dessus de quatre statues de lion. Elle fut emportée d'Égypte et les écritures qui y sont gravées sont en égyptien ».

« Turin est une ville très prospère où les habitants sont audacieux, accueillants et travailleurs. Le peuple est dévoué à la famille royale...J'ai été ensuite reçu par le roi qui est aussi humble que respectueux »³⁹.

En dépit de l'importance qu'occupe *Mes témoignages* dans l'histoire de la communication sino-occidentale et dans la littérature de voyage chinoise, il n'aura, en revanche, aucune influence significative avant sa redécouverte en 1937. C'est la raison pour laquelle les historiens jusque là croyaient que le premier écrivain de récit de voyage chinois sur l'Océan atlantique était Xie Qinggao.

Contrairement aux autres Chinois convertis au catholicisme, Xie Qinggao fut sauvé d'un naufrage par un bateau étranger en tant que jeune apprenti commerçant. C'est de là que commencèrent ses quatorze années d'aventure autour du monde. Il acheva sa carrière en mer autour de 1796 du fait de sa cécité. Entendue par plusieurs lettrés, son aventure fut transcrite en plusieurs versions perdues pour la postérité

³⁸ *Mes témoignages* (« 身见录 ») n'a pas été publié dans le siècle suivant son écriture. Le manuscrit fut conservé à la bibliothèque de Rome. En 1937, le professeur Yan Zonglin filma le texte et l'emporta en Chine. Ce texte inédit fut publié dans *Missionnaires et la sinologie française à l'époque ancienne*, p.228-238, Zheng Zhou, Maison d'édition des éléphants, 2003.

³⁹ Citation dans *Missionnaires et la sinologie française à l'époque ancienne*, p. 234.

hormis celle de Yang Bingnan (杨炳南) intitulée *Récit de mer* (« 海录 »)⁴⁰.

Composé de 95 chapitres, *Récit de mer* relate les témoignages du voyageur sur 95 pays et zones, y compris des îles du Pacifique, la région du détroit de Béring, les États-Unis et des pays d'Europe. Par rapport à *Mes témoignages* dont l'intérêt réside davantage dans l'architecture et dans l'organisation religieuse, Xie Qinggao prêta plus attention au commerce, aux produits locaux, à l'art et à la vie quotidienne des habitants :

« Seule en pleine mer, la population anglaise possède une grande quantité de richesse. Les maisons sont en étage. Travaillant comme commerçants maritimes, le peuple cherche des succès rapides et des gains immédiats »⁴¹.

« Au pays atlantique (le Portugal), tous les bateaux qui veulent entrer au port doivent d'abord subir une inspection afin de vérifier s'il n'y a pas de passagers malades. Si c'était le cas, le navire, national ou étranger, doit attendre la guérison des patients avant d'être autorisé à entrer au port »⁴².

L'époque de la parution et la reproduction (à plusieurs reprises) de *Récit de mer* correspond à la première ouverture de la Chine moderne, inaugurée par la première guerre de l'opium⁴³. De gré ou de force, les Chinois seront désormais condamnés à aller voir l'extérieur, à observer, à examiner et à commenter cet « ennemi » puissant qu'est l'Occident.

Si jusque là, l'Occident et ses hommes n'étaient qu'une ombre partielle, voire mythique aux yeux des Chinois qui se positionnaient passivement dans leur

⁴⁰ *Récit de mer* de Yang Bingnan fut publié en 1820. Une copie originale est conservée actuellement à la Bibliothèque de Shanghai.

⁴¹ Qinggao Xie (谢清高) : *Récit de mer* (« 海录 »), enregistré par Yang Bingnan (杨炳南), Beijing, Maison d'édition de commerce (商务印书馆), 2002, p. 56.

⁴² *Ibid.*, p. 82.

⁴³ Motivé par des raisons commerciales, le Royaume-Uni lance la guerre en Chine de 1839 à 1842. Il est souvent considéré comme le début de l'hégémonie impériale de l'Occident sur la Chine.

communication, la construction d'une image actualisée plus complète et plus réaliste ne devait tarder suite à l'envoi massif de diplomates et aux voyages d'étude des savants de l'Empire du Milieu. À partir de ces précieuses expériences et connaissances empiriques, les Chinois confronteront, pour la première fois, une nouvelle localisation de soi, de l'autre et du divin dans un univers entièrement neuf.

Introduction à la littérature

Sous un angle macro historique, le voyage demeure un état d'existence universel de l'être humain. Réel ou imaginaire, la locomotion corrèle de nature avec le besoin intérieur de l'écriture d'où la naissance de la littérature de voyage dont l'histoire est parallèle à celle de l'Homme. Tout comme l'Occident dont la tradition de la littérature de voyage remonte à l'époque d'Homère (vers la fin du VIII^e 19^e siècle av. J.-C), la Chine possède très tôt, elle aussi, des discours de voyage dont les plus anciens s'avèrent être *Conte du roi Mu* (époque 475- 221 av. J.-C.) et la poésie d'exil de Qu Yuan (340- 227 av. J.-C.)⁴⁴.

Si « le voyage est une présentation dont la mise en forme est historiquement datée »⁴⁵, devrait-il exister des genres de relations viatiques correspondants ? Au fil des siècles, le voyage factuel contribue à l'étendue de l'espace imaginaire humain qui pousse, au retour, les voyageurs à scruter davantage les secrets de la Terre lointaine. Ainsi, deux modèles de voyage prennent forme : l'un est imaginaire et romanesque, tandis que l'autre demeure une expérience empirique, issu de la rencontre avec l'autre. Incarné par des récits de voyage, c'est ce second modèle de voyage qui se rapporte à notre étude.

⁴⁴ *Conte du roi Mu* (« 穆天子传 ») fut un texte issu et édicté de *Les Annales sur Bambou* dont l'auteur demeure anonyme. Quant à Qu Yuan, poète du royaume des Chu (楚), il fut secrétaire du roi Huai, mais ses conseils ne furent pas écoutés et, le roi ayant été fait prisonnier par le royaume des Qin, il fut exilé par le souverain suivant. Il finit par se suicider en se jetant dans la rivière Miluo après que les Qin eurent vaincu les Chu en 278 avant J.-C. Un certain nombre de ses poèmes furent conservés dans l'anthologie *Chants de Chu* (« 楚辞 »), notamment *Tristesse de la séparation* (« 离骚 ») et *Neuf chants* (« 九歌 »). Les lettrés en ont fait un poète moral et patriote, et la fête du Double Cinq (5^e jour du 5^e mois lunaire) devint la commémoration de sa mort. Il fut le créateur en Chine de la poésie personnelle et d'exil, l'auteur du premier long poème (le *Li Sao* précité). Son œuvre s'inspire du chamanisme. Il faut insister sur le fait que les poèmes d'exil de Qu Yuan ne sont pas des récits de voyage proprement dits. Il faut attendre l'époque des Royaumes combattants pour y voir le récit de voyage le plus ancien.

⁴⁵ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure – Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Ed, Aubier, 2002, p. 2.

Genre en perpétuelle évolution, la définition seule du « récit de voyage » pose déjà de nombreux problèmes, faisant preuve de la complication des facteurs qui prennent part à la formation et à l'évolution de ce genre amorphe. En effet, la diversité de fond et de forme du récit de voyage est considérée comme la plus grande difficulté dans sa définition. Si nous arrivions à caractériser à grands traits l'évolution historique des récits de voyage en Occident et en Chine, c'est grâce à la rétrospection de l'histoire de la pensée. Émanant des langues, des psychologies culturelles et des patrimoines naturels et humaines dissemblables, il n'est pas étonnant que cette évolution générique n'ait pas suivi le même chemin en Occident et en Chine. En quelque sorte, Occident et Chine ont même choisi deux voies opposées.

En Occident, après la Renaissance qui a engendré la naissance d'un discours de voyage, le XVII^e siècle est marqué par un discours de l'ordre qui incarne le rationalisme. Après tout un siècle de sensibilité et de subjectivité croissantes propres à l'époque des Lumières où régissaient deux paradigmes contradictoires (celui du voyage d'éducation et celui du romantisme et de l'aventure), les récits de voyage connaissent une grande diversification dans leurs genres, fonctions et identités d'auteur au XIX^e siècle. Durant des siècles, cette diversification de la motivation de locomotion – du pèlerinage au voyage de savant, en passant par le voyage commercial, diplomatique et d'évangélisation ; du voyage pragmatique à celui du plaisir, provoque l'évolution thématique, suivie des transformations de modalités narratives :

« La relation pseudo objective d'un narrateur-personnage-témoin perdrait progressivement de sa vigueur et de sa pertinence, pour faire place, par le relais du journal de voyage et de la lettre de voyage, au récit pseudo subjectif d'un narrateur-personnage-acteur »⁴⁶.

⁴⁶ Adrien Pasquali, *Le tour des horizons - Critique et récits de voyage*, Ed. Klincksieck, 1994, p. 91.

De l'autre côté du monde se trouve une nation dotée d'une sensibilité et d'une conscience esthétique aussi puissantes que celles de la Chine. Toutefois, ni l'aventure vers le monde extérieur, ni l'exploration de nouvelles connaissances recueillies durant le voyage ne figura comme enjeu principal des récits chinois au début de leur création. Dès son très jeune âge, la littérature de voyage chinoise plaça déjà au centre de ses préoccupations, le désir fondamental de l'auteur de se localiser dans l'univers aussi bien matériel, spatio-temporel que sentimental et philosophique. En d'autres termes, au lieu de présenter un univers plus ou moins inconnu, les discours de voyage chinois préfèrent plutôt rendre compte des échos de cet univers à travers l'individualité qui voyage et observe. Derrière les expressions sentimentales et penseuses du discours, le voyage en lui-même et les témoignages rapportés ne restent qu'un simple contexte spatial et matériel et ne peuvent se contenter d'un rôle secondaire. Cette situation est le résultat de la vision générale du monde des lettrés à partir de la dynastie Han, unissant le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme et débutant ainsi une longue tradition littéraire de l'intériorisation de l'apport du voyage.

C'est donc avec un retard considérable que les Chinois prennent conscience de l'intérêt qu'apporte la découverte du monde extérieur et de ses hommes puis l'imitent ensuite par l'écriture, précisément lorsque des voyageurs bouddhistes s'aventurèrent en masse vers la frontière tout au long de la dynastie Tang (618-907). Au paroxysme de la dynastie suivante marquée par le néo confucianisme, les récits géographiques atteignirent leur essor avant que les relations de voyage abordant le thème de la société n'apparaissent abondamment durant les siècles suivants. Accompagnant ces transformations, les premières modalités subjectives du discours de voyage telles que le poème prosaïque, la prose paysagiste ou même des préfaces de poème sous forme de micro récits de voyage cèdent petit à petit la place au récit proprement dit, avec plus d'objectivité.

Étant donné que très peu d'études panoramiques sur le sujet de la littérature de voyage chinoise n'ont été menées jusqu'à nos jours⁴⁷ alors que l'histoire littéraire, comme toutes autres histoires, engendre une continuité, il nous paraît indispensable d'insister sur une synthèse historique de ce genre encore mal défini.

En dépit de la divergence des points de vue sur la date de la genèse du discours de voyage chinois de par sa définition variable, une idée est pourtant universellement partagée : sa naissance est étroitement liée à l'enrichissement des connaissances et l'éveil du sens esthétique à l'égard de la nature. Ne parvenant pas à se mettre d'accord sur le commencement du récit de voyage en Chine, les chercheurs proposent quatre théories. Soutenue par une minorité, la première attribue le titre du premier récit de voyage à *Conte du roi Mu*⁴⁸, tandis que les trois autres, possédant bien plus de partisans, remontent séparément la date aux époques des Han postérieurs (25-220), des Wei du nord (386-557) et à la dynastie Tang (618-907).

Écrit en l'an 56, *Cérémonie cultuelle à la montagne Tai*⁴⁹ est reconnu par beaucoup comme le premier récit de voyage chinois d'où la thèse de la création de ce genre littéraire à l'époque des Han postérieurs. Cependant, ce récit rédigé avec pour objectif premier de rendre compte des rituelles de la cérémonie, n'est pas un récit de

⁴⁷ Quoique les oeuvres de quelques auteurs-voyageurs soient massivement et profondément analysées, à titre d'exemple pouvons nous compter une centaine de thèses et ouvrages critiques consacrés aux auteurs tels que Liu Zongyuan (柳宗元 773-819), Yuan Hongdao (袁宏道 1568-1610) et Xu Hongzu (徐霞客 1587-1641), les études permettant un aperçu général sur l'ensemble des discours de voyage chinois font encore cruellement défaut. Seulement deux ouvrages de ce style sont publiés à ce jour, *l'étude sur les anciens récits de voyage paysagiste en Chine (des eaux et des montagnes)* de Wang Liqun (王立群) en 1994 et *l'étude des archives de voyage de Chine* de Jia Hongyan (贾鸿雁) en 2005.

⁴⁸ Cette thèse est assez contestée par la polémique de la véracité du *Conte du roi Mu*.

⁴⁹ *Cérémonie cultuelle à la montagne Tai* (« 封禅仪记 »), enregistré comme un chapitre de la partie cérémonies du *Livre des Han postérieurs*, raconte la cérémonie cultuelle présidée par l'empereur Guangwu (光武帝) à la montagne Tai (泰山) en l'an 56. La tradition, instaurée par le premier empereur de l'Histoire de Chine, veut que des empereurs se déplacent à ce lieu saint et offrent des sacrifices aux Dieux pour solliciter la bénédiction du Ciel, tout en suivant une série de rituels bien précis. L'auteur Ma Dibo (马第伯) fut l'officier pilote de la parade de ce voyage en 56.

voyage indépendant malgré certains paragraphes narrant le voyage et le paysage des routes. À part ce texte, le récit de voyage sous forme d'essai n'existait pas encore sous la dynastie Han où le discours de voyage se présente communément sous une modalité narrative bien particulière : *fu* (賦 genre de poème en prose rimée) et le contenu concerne surtout le voyage militaire.

Entre le V^e et le VI^e siècle (période des dynasties du Nord et du Sud), suite à la circulation fréquente des lettrés dans une société instable où neuf dynasties se succédèrent l'une après l'autre, la description de la nature appréciée sur la route des voyages commence à faire profusément l'objet des écritures. En même temps, les formes du discours de voyage se diversifient. Outre le *fu* qui maintient sa place dominante, l'avant-propos du poème et la lettre de voyage rejoignirent cette littérature génériquement multiforme⁵⁰. Née sous des contextes sociaux et littéraires spécifiques, la préface du poème en guise de récit de voyage s'avère être un genre encore plus particulier que le *fu*. En effet, les lettrés de ces siècles, assumant en général des fonctions dans les administrations, organisaient souvent des soirées où l'improvisation des poèmes constituait une activité très populaire. Couvrant des sujets divers, une grande quantité de poèmes relatent le paysage observé ainsi que les sentiments évoqués par des voyages. Étant très courts et rythmés avec entre 20 à 50 caractères chinois, les poèmes sont préfacés par l'auteur afin que leur contexte soit mis au clair. De cette manière, ces avant-propos dont la longueur double voire triple la longueur du

⁵⁰ Parmi les œuvres représentatives sous forme de *fu*, nous pouvons citer *Expédition punitive du nord* (« 北征賦 ») de Ban Biao (班超 3-54), *Monte du Pavillon de la cité Mai* (« 登樓賦 ») de Wang Can (王粲 177-217), *Sur le sommet du tour de guet* (« 登台賦 ») de Cao Pi (曹丕 187-226) et *De Luo Yang à Chang An* (« 西征賦 ») de Pan Yue (潘岳 247-300), tandis que pour les préambules de poème narrant le voyage, il y a *Préambule de la vallée d'or* (« 金谷詩序 ») de Shi Chong (石崇 249-300) et *Préambule du poème du pavillon Lan le 3 mars* (« 三月三日蘭亭詩序 ») de Wang Xizhi (王羲之 330-361) etc. Quant aux lettres de voyage, encore peu nombreuses à cette époque, deux entre d'elles sont pourtant très célèbres – *Lettre destinée à ma sœur du bord Dalei* (« 登大雷岸與妹書 ») de Bao Zhao (鮑照 415-470) et *À mon ami Zhu Yuansi* (« 與朱元思書 ») de Wu Jun (吳均 469-520).

poème lui-même prennent la forme de micro récits de voyage.

Ce n'est que vers le milieu de la dynastie suivante (celle des Tang) que les écrivains nommés Yuan Jie (元结 719-772) et Liu Zongyuan (773-819)⁵¹ se sont acquittés de la mission de créer la vraie « prose paysagiste », synthèse de description pure et d'expérimentation esthétique concertée. Ils furent considérés comme les créateurs de récits de voyage indépendants. Depuis, les imitateurs sont nombreux et conduisent ce nouveau genre littéraire à la prospérité.⁵² Sous cette modalité narrative nouvelle, les récits de voyage de Liu Zongyuan réussissent à combiner à merveille deux paradigmes : celui qui met en avant les descriptions de la route et des témoignages recueillis et celui qui projette plus la personnalité du voyageur, du type d'ascension spirituelle ou de sentiment personnel, sur le paysage.

De la dynastie Tang à celle des Yuan (du VII^e siècle au XIV^e siècle), les récits les plus influents tels que *Huit récits de Yongzhou* (« 永州八记 ») de Liu Zongyuan⁵³, *Chibi fu* (« 赤壁赋 ») de Su Shi⁵⁴, ou encore *Récit du pavillon de Monsieur ivre* (« 醉

⁵¹ Liu Zongyuan (柳宗元 773-819), écrivain chinois de la dynastie Tang, fut considéré avec Han Yu (韩愈) comme promoteurs du Mouvement de la prose classique (古文运动). Le Mouvement préconise le retour à la prose dépouillée et de forme délibérée des règles de rythme comme la prose de l'Antiquité. Il est vu par une grande partie de chercheurs en littérature de voyage tel que Wang Liqun (王立群) comme le fondateur du récit de voyage chinois ; d'où la quatrième thèse à ce sujet.

⁵² Comme indique You Tong (尤侗 1618-1704) dans l'avant-propos des *Récits du voyage dans les montagnes célèbres* (« 天下名山游记 »), «incomptables sont les visiteurs aux montagnes connues jadis. Mais leurs écritures de courte longueur furent soit en poème, soit en prose rimé. Le récit de voyage proprement dit n'existait pas avant Liu Zongyuan des Tang. Une fois l'exemple instauré, les imitateurs apparaissent. Voici le développement de ce genre».

⁵³ *Huit récits de Yongzhou* sont considérés comme les récits de voyage chinois les plus représentatifs. Ces huit récits, composés entre 805 et 815, décrivent ses voyages sur les sites locaux lorsque l'auteur fut banni à Yongzhou par la cour. Ils peignent, dans une langue épurée et vive, savamment évocatrice, les charmes et les détails d'une nature qui le captive et qu'il observe avec acuité, mais décrivent aussi un endroit d'élection qui concentre, non sans accents élegiaques, tout ce qui fait pour lui le prix de la vie au milieu de la nature.

⁵⁴ Su Shi (苏轼 1036- 1101), connu aussi sous le surnom de Su Dongpo (苏东坡), fut l'un des plus grands écrivains chinois. Auteur de nombreux poèmes, essais et lettres, il exprima la sagesse chinoise dans ce qu'elle a de plus attachant. Il fut aussi peintre et calligraphe. *Chibi Fu* sont deux récits de voyage écrits en 1082 pendant que l'auteur fut relégué à Huangzhou (黄州).

翁亭记 ») de Ou Yangxiu⁵⁵ se trouvent sans exception sur le même chemin avec pour formule magique de conjuguer l'expression d'une connaissance et d'un amour profond, vécu et presque mystique, de la nature, avec celle d'aspirations idéales et intimes.

Assurément, le récit de voyage en prose paysagiste, indépendant du poème ou d'autres formes d'écriture n'est pas l'unique contribution générique de la dynastie Tang. Li Ao (773-836) fut le premier auteur à adopter la forme du journal de voyage. Cette nouvelle forme sera généralisée sous les dynasties Ming et Qing. Parmi les œuvres représentatives, nous pouvons compter le fameux *Récit de voyage de Xu Xiake*⁵⁶ et la majorité des récits d'ambassadeurs chinois en Occident qui feront l'objet de notre étude.

Vues sous la dynastie Song (du X^e au XIII^e siècle), les miscellanées qui soustraient toute sorte d'obligation formelle connaîtront à leur tour l'essor. Ayant un contenu très hétérogène, les miscellanées sont souvent employées en guise de note de voyage. Les plus célèbres furent *Miscellanées de Dongpo* (« 东坡志林 ») de Su Shi (苏轼) et certains chapitres comme *Marées* (观潮) ou *Visite au pavillon du vent dans les pin* (« 记游松风亭 ») dans *Histoires des artistes* (« 武林旧事 ») de Zhou Mi (周

⁵⁵ Ou Yangxiu (欧阳修 1007-1072), l'un des promoteurs du deuxième Mouvement de proses classiques sous la dynastie Song. *Récit du pavillon de Monsieur ivre* fut composé en 1046 à Tuzhou (滁州).

⁵⁶ Xu Xiake (徐霞客 1587-1641), fut un voyageur « professionnel » et grand géographe explorateur de la dynastie Ming. Errant par irréprouvable vocation, il renonça à toute carrière pour sillonner et parcourir infatigablement la Chine, quarante années durant, afin d'en admirer les beautés et d'en reconnaître les régions. Durant ses pérégrinations, il tint un scrupuleux journal de bord, relation attentive, réaliste et sensible de ses voyages, aventures et découvertes, miroir d'une curiosité passionnée qui s'étend à tous les domaines de la nature. Il a pu parcourir dix-neuf provinces de la Chine, tout en étudiant la géographie et les coutumes des populations locales. Ses recherches sur la source du fleuve Yangtsé (扬子江) et le paysage karstique furent pionnières. Les manuscrits conservés comprennent plus de 600 000 mots, plus longs que tous les récits de voyage classiques chinois. Dans *La Science chinoise et l'Occident* de Joseph Terence Montgomery, le biochimiste et sinologue britannique a commenté ainsi : « son journal de bord ne ressemble point à un ouvrage du XVII^e siècle, mais à des rapports scientifiques d'explorateurs géographes du XX^e siècle ».

密 1232-1298). Sous les Song, en dehors des récits paysagistes, de plus en plus d'auteurs narrèrent leur locomotion ainsi que les témoignages issus de la mutation professionnelle ou des activités d'ambassadeurs.

Les premiers discours de voyage de la dynastie Ming (Du XIV^e au XVII^e siècle) imitèrent en fond et en forme leurs précurseurs, donnant l'impression d'un certain épuisement, comme si l'inspiration allait se tarir, à une époque où d'autres genres littéraires se mettaient à fleurir. Or tout renaît et se renouvelle avec l'apparition d'un grand maître : Yuan Hongdao (袁宏道 1568-1610). Derrière la sensibilité créatrice et l'humour qui s'expriment en un style naturel et imaginaire, tout d'invention et de séduction, le paysage n'occupe plus à lui seul la première place dans le récit. L'activité des hommes et des femmes entra dans le champ thématique d'où l'originalité des récits des Ming : l'aspect social.

Socialement et politiquement, la dernière dynastie de l'histoire chinoise (celle des Qing (du XVII^e au début du XX^e siècle) se distingue des autres, aussi bien par l'invasion d'une nation extérieure que sont les Mandchous que par la centralisation sans précédente du pouvoir de ces derniers. Le renforcement des zones frontalières stimule la circulation régulière des fonctionnaires, tout en élargissant leur champ de voyage. Parallèlement, le développement florissant de l'imprimerie facilite la formation d'une mode singulière : écrire un récit de voyage et l'offrir comme cadeau aux amis et à la famille. Dans ce contexte, aussi bien des mandarins en missions officielles, des touristes ou des voyageurs rendant visites à la famille, voire des criminels exilés, chacun veut tenir un récit de voyage. Ayant des thèmes variés, ces récits se présentent cependant pour la plupart sous forme de journal de bord, sans doute pour sa large compatibilité. Côté style, puisque l'Inquisition littéraire au début des Qing apeurait les lettrés, au lieu de s'exprimer, ils préféraient largement étudier des sources historiques ou littéraires des sites.

Pour mieux terminer ce panorama très bref, il est pertinent de dépeindre également la branche des discours de voyage à l'étranger qui, depuis le commencement, avait su garder une certaine indépendance aussi bien en matière de fond que de forme.

Zhang Qian (164 -114 av. J.-C.) de la dynastie Han antérieurs aurait été le premier auteur du récit de voyage à l'étranger. Malheureusement, son récit narrant son voyage diplomatique au Moyen Orient s'est perdu au fil du temps et seulement une partie du contenu est récitée dans *Les Mémoires historiques* (« 史记 ») de Si Maqian. Le premier récit sur les témoignages aux pays de la Région de l'ouest (西域 Moyen Orient) fut tenu par Ban Yong⁵⁷ (班勇) des Han postérieurs. Son *Récit sur les régions de l'ouest* (« 西域记 ») enregistre soigneusement les informations tels que le climat, la situation géographique, les produits locaux, les coutumes etc. des pays du Moyen Orient. Mais ce récit, publié dans le *Livre des Han postérieurs* de Fan Ye, ressemble plus à un rapport du folklore qu'à un récit de voyage proprement dit.

Depuis l'importation du bouddhisme en Chine à l'époque des Han, les routes reliant l'Inde et la Chine ne cessèrent d'être parcourus jusqu'à la dynastie Song par des pèlerins, quelquesfois mandatés par le souverain. D'après les *Annales locales du bouddhisme* (« 释迦方志 ») de Shi Daoxuan (释道宣 596-667), seize voyages, entre le III^e et le milieu du VII^e siècle, furent notés. Les archives démontrent qu'au moins dix récits de voyages des moines précédèrent la relation de l'emblématique

⁵⁷ Ban Yong (班勇), général et administrateur le plus gradé des Han sur les Régions de l'ouest nommé en 123. Il fut le fils du diplomate Ban Chao (班超 32-102), le petit fils de l'historien Ban Biao (班彪 3-54) et le neveu des grands éditeurs du Livre des Han Ban Gu (班固 32-92) et Ban Zhao (班昭 45 ?-117 ?).

voyageur-traducteur bouddhiste Xuan Zang (玄奘 602-664)⁵⁸ – *Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* («大唐西域记») ⁵⁹. Malheureusement, seul celui de Fa Xian⁶⁰ fut conservé. Sa relation de voyage *Rapport au pays de Bouddha* («佛国记») montre la force et la prépondérance du bouddhisme en Asie centrale et en Inde au temps de l'effondrement de l'Empire romain. Ses descriptions sont soigneuses et précises, permettant de retrouver la quasi totalité des lieux décrits.

La tendance du pèlerinage en Inde continue sous la dynastie Tang, donnant naissance à plusieurs récits de voyages célèbres parmi lesquels nous citons *Rapport*

⁵⁸ Xuanzang (玄奘 602-664), moine bouddhiste chinois, est l'un des quatre plus grands traducteurs des sutras bouddhiques de l'histoire de la Chine. Il a créé avec son disciple Kui Ji en Chine l'école de la conscience seule (sk. vijñānavāda ou yogācāra). Sa relation de voyage *Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* (transmise oralement par Xuan Zang et transcrite par son disciple Bian Ji 辩机) fut d'une exceptionnelle richesse d'information sur les mondes chinois et indien à l'époque des Tang et de Harsha, fit l'objet de très nombreuses reprises ultérieures comme le célèbre roman classique *Le Pèlerinage vers l'Ouest* («西游记»). En 629, il part en pèlerinage en Inde d'où il revient en avril 645 en ramenant un grand nombre de textes en sanskrit, augmentant ainsi considérablement la quantité de littérature bouddhique disponible en Chine. Il passa sa vie à la Capitale Chang'an (长安) sous l'ordre impérial à traduire les textes rapportés en chinois.

⁵⁹ Parmi les récits dont seul le nom ou peu d'information fut conservé, il y a *Affaires des pays étrangers* («外国事») de Zhi Sengzai (支僧载); *Apports sur les régions de l'ouest* («西域志») de Shi Dao'an (释道安); *Récit du voyage à l'étranger* («游行外国传») de Zhi Meng (智猛); *Récit sur l'étranger* («外国传») de Shi Tanjing (释曇景); *Route vers le sud* («扶南记») de Zhu Zhi (竺枝); *Rapport au pays de Bouddha* («佛国记») de Zhu Fawei (竺法维); *Affaires des onze pays à l'ouest des Wei* («魏国以西十一国事») de Song Yun (宋云 dont le pèlerinage était de 518 à 522); *Voyage de Hui Sheng* («惠生行传») de Hui Sheng (惠生 compagnon de Song Yun); *Expériences aux pays étrangers* («历国传») de Shi Fasheng (释法盛).

⁶⁰ Faxian (法显 vers 337-422) est un moine bouddhiste chinois, pèlerin et auteur d'une des premières et précieuses descriptions de l'Inde. Faxian entame son pèlerinage indien (399-414) en quittant Chang'an, alors capitale des Jin postérieurs, passant la Grande Muraille et traversant le désert de Gobi. Arrivé à Khotan, il est le témoin d'une grande fête bouddhiste. Là, comme à Yarkand, en Afghanistan et dans d'autres terres qui deviendront 200 ans plus tard exclusivement musulmanes, Faxian découvre un bouddhisme florissant. Il atteint enfin en 402, l'Inde proprement dite et passe les dix années qui suivent sur la terre natale du bouddhisme, faisant quelques voyages à Peshawar et en Afghanistan (en particulier dans la région de Kaboul) et dans la vallée de Gange. Son but est la visite des hauts lieux de la vie du Bouddha Shākyamouni, la copie des textes bouddhiques et l'échange avec les moines et les sages bouddhistes que la contre-réforme hindouiste n'a pas encore rejetés hors de l'Inde. Il fait la description de plusieurs sites puis son texte s'écarte des considérations historiques et géographiques pour devenir plus mystique et théologique. Du delta du Gange, il embarque pour Ceylan, qu'il atteint au bout de 14 jours de navigation. Dans l'île, il fait la transcription de tous les livres sacrés inconnus en Chine qui tombent entre ses mains et assiste à la Perahera de Kandy, la fête en l'honneur de la dent de Bouddha. Il témoigne aussi de la présence de commerçants arabes dans l'île, deux siècles avant Mahomet. En 413, Faxian retourne en Chine par la mer, changeant de navire dans un port de l'île de Java (dans l'actuelle Indonésie) et échappant de peu à un naufrage.

du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang de Xuan Zang, *L'entrée en Inde de Wu Kong* (« 悟空入竺记 ») de Wu Kong (悟空 ? - 812) et *Rapport du chemin vers l'Inde* (« 往五天竺国传 ») de Hui Chao (慧超 704-783). En dehors des récits des bouddhistes, il y a aussi celui du diplomate Wang Xuance (王玄策) narrant ses trois déplacements diplomatiques en Inde (le premier en 643, le second en 647 et le dernier en 657-661). Ce récit intitulé *Voyage sur la région de l'ouest* (« 西域行传 ») n'a pas pu échapper au destin qui avait cours : celle de la disparition des anciens archives et seul une partie du contenu est récité dans *le jardin des perles de la spiritualité* (« 法苑珠林 ») de Shi Daoshi (释道世). Du fait des conflits et des échanges constants entre l'Empire des Tang et le Califat aux alentours du VII^e et VIII^e siècle apparaît un voyageur très spécial, un captif nommé Du Huan (杜环) qui visita l'Afrique avec l'armée arabe. Son récit de voyage *Parcourir la terre* (« 经行记 »)⁶¹ donne lieu aux premières narrations chinoises sur l'Égypte.

C'est pendant la période qui a suivi la dynastie Tang et jusqu'à celle des Yuan, (du début du X^e jusqu'au XIV^e siècle) que le récit de voyage à l'étranger atteint pour la première fois son apogée en terme de quantité. Si c'était les récits de voyage des religieux qui dominaient la scène littéraire de la communication sino-étrangère sous les Tang, le relais fut dorénavant repris par des diplomates en majorité et aussi des militaires avec une diversité de destinations : la Mongolie, l'Iran, la Corée, le Cambodge et les îles de l'Asie du sud-est. Durant cette période, Fan Chengda (范成大 1126-1193) accomplit le premier journal de bord chinois à l'étranger *Avec la bride dans la main* (« 揽轡录 »), racontant son séjour au pays de Jin comme émissaire. Mais seules quelques pages de ce journal n'ont pu être conservées. Les autres œuvres

⁶¹ Pour ce récit, perdu aussi dans le temps, seul 1511 mots furent enregistrés dans *l'Encyclopédie* (« 通典 ») du premier ministre Du You (杜佑 735-812), qui avait un lien de parenté avec l'auteur du récit.

les plus représentatives sont *Prisonnier chez les barbares* (« 陷虜记 ») de Hu Qiao (胡峤 Milieu du X^e siècle) ; *Situation de la Mongolie* (« 黑鞑事略 » milieu du XIII^e siècle) de Peng Daya (彭大雅) et Xu Ting (徐霆) ; *Route d'un diplomate en Corée en 1123* (« 宣和奉使高丽图经 ») de Xu Jing (徐兢 1091-1153) ; *Voyage d'Ambassadeur au Nord* (« 北使记 » en 1220) de Wu Gusunzhongrui (乌古孙仲瑞), transcrit par Liu Qi (刘祁) ; *Voyage vers l'ouest* (« 西游录 ») de Yelu Chucai (耶律楚材 1190-1244) ; *Voyage à l'ouest du moine taoïste Changchun* (« 长春真人西游记 ») de Li Zhichang (李志常 1193-1256) ; *Coutumes du Cambodge* (« 真腊风土记 ») de Zhou Dagan (周达观 vers 1266-1346) ; *Récits sur les îles étrangères* (« 岛夷志 » milieu du XIV^e siècle) de Wang Dayuan (汪大渊).

Plus tard, la dynastie Ming (du XIV^e jusqu'au XVII^e siècle) applique une politique de fermeture qui explique la faible quantité de récits de voyage à l'étranger à part quelques uns réalisés par des ambassadeurs dont les plus connus sont *Programmes du voyage à la région de l'ouest* (« 西域行程记 ») et *Rapports sur les pays étrangers de l'ouest* (« 西域番国志 ») de Chen Ceng (陈诚 1365-1457) et de Li Ju (李暹). Vu que ces récits ont suivi les mêmes règles formelles instaurées depuis la dynastie Song pour raconter des contenus stéréotypés, leur intérêt reste assez limité. Toutefois, durant cette même dynastie des Ming, les trois récits tenus par l'interprète d'arabe Ma Huan (马欢) et les officiers Fei Xin (费信) et Gong Zhen (巩珍) qui ont participé aux grandes expéditions maritimes de l'amiral Zheng He font preuve d'une plus grande valeur. La plupart de ces récits furent retracés par Ma Huan, fidèle compagnon de route de l'amiral Zheng. Durant leurs voyages, Ma Huan nota minutieusement des témoignages concernant la géographie, les lois, la politique, les conditions climatiques, l'environnement, l'économie, les coutumes locales. Sa compilation s'appelle en français *Merveilles des océans* (« 瀛涯胜览 »). L'intérêt de ce récit et des deux autres narrants ces expéditions (*Grandes explorations maritimes*

« 星槎胜览 » de Fei Xin et *Notes sur les pays de l'Océan occidental* « 西洋藩国志 » de Gong Zhen) ne se trouvent nullement dans leur forme littéraire sans aucune évolution, mais dans son contenu qui témoigne d'un événement extraordinaire sur des lieux jamais explorés par le passé.

La dernière dynastie chinoise, celle des Qing, tenta de préserver la même politique de protectionnisme appliquée par son prédécesseur et réussit tant bien que mal durant la première moitié de son règne. Du XVII^e jusqu'en 1840, outre deux récits de voyage en Europe dont nous avons fait mention plus tôt, ouvrant un nouveau chapitre de l'histoire de la communication sino-occidentale, trois autres récits en Russie, au Vietnam et à l'île de Java marquèrent à leur tour l'histoire de la littérature de voyage chinoise⁶².

Depuis Zhang Qian jusqu'au début de la dynastie Qing, malgré un nombre relativement important de récits de voyage à l'étranger, beaucoup n'ont pas pu être conservés. Parmi ceux que nous avons la chance de lire aujourd'hui, la majorité reste très courte, souvent quelques milliers, voire centaines de caractères seulement.

Si l'univers était considéré conquis par les Chinois pendant des millénaires avec une cosmologie qui leur permettait de désigner et de légitimer leur place, cette dernière connaît un grand bouleversement suite à la découverte empirique de l'Occident par les premiers voyageurs chinois dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour la première fois, aux yeux des habitants de l'Empire du milieu, la France, le Royaume-Uni, la Prusse, les États-Unis etc., représentent plus que de simples noms de

⁶² Les trois récits sont : *Témoignages aux mers extérieures* (« 海外纪事 » rédigé en 1696) de Da Shan (大汕) ; *Voyage sur l'île* (« 海岛逸志 » rédigé en 1791) de Wang Dahai (王大海) ; *Rapport au pays de l'autre* (« 异域录 ») de Tu Lishen (图里琛 1667-1740), relatant le voyage de l'ambassadeur des Qing en Russie entre 1712 et 1715. Le récit parle du climat, de la géographie, des produits locaux, des plantes et des animaux, de la religion, des ethnies, des coutumes, de l'armée etc. et est l'archive la plus ancienne et la plus importante sur la Russie. Sa traduction en plusieurs langues étrangères, parmi lesquelles le français, démontre son importance.

lieux abstraits, mais l'existence bien réelle d'une civilisation brillante. La vision du monde des Chinois fut aussi bouleversée brusquement, il s'agit, pour eux, de relocaliser, à la hâte, le soi et l'autre dans un univers plus étendu, mais encore mal connu.

De 1847 à 1910, une riche collection de voyageurs devint les narrateurs de leur nouvelle expérience vécue dans la terre occidentale. En construisant la deuxième vague de récits de voyage à l'étranger dans l'histoire littéraire chinoise depuis celle des Song, leurs écritures nous permettent d'apercevoir et de décrypter, pour la première fois, une image de l'Occident beaucoup plus fiable et complexe.

Placés dès le début dans une circonstance embarrassante du fait que la guerre de l'opium et la signature des traités illégaux proclamaient l'échec de l'Empire devant les « barbares » occidentaux⁶³, les premiers voyageurs chinois embarqueront pour l'Europe et les États-Unis dans un état mental plus que contradictoire. D'une part, l'amour-propre national blessé et le complexe d'infériorité cohabitent avec celui de supériorité cumulée inconsciemment dans la mentalité traditionnelle des mandarins ; d'autre part, le désir de découverte ne dissimule pas complètement la violence de la nostalgie.

En tout état de cause, le voyage permet aux Chinois de parcourir le chemin de soi même à l'autre, de la communauté à la diversité. C'est ainsi que deux paradigmes d'esprit et de société complètement hétérogènes se rencontrent à la seconde moitié du XIX^e siècle, à travers le regard des voyageurs chinois et leurs écritures. À l'instar de la rencontre avec l'Occident, dans le mélange d'excitation due à la découverte et l'angoisse provoquées par l'intrusion de l'autre dans l'univers mental et géographique,

⁶³ La première guerre de l'opium est un conflit militaire, motivé par des raisons commerciales, entre le Royaume-Uni et l'empire des Qing de 1839 à 1842. Il est considéré comme la première manifestation du déclin de l'Empire de Chine, incapable de résister à l'Occident, déclin qui entraîne la Chine dans une longue période d'instabilité.

toutes tentatives d'interpréter celui-ci sont aussi bien l'aventure d'un sujet que la mise en épreuve d'une textualité, face au monde pour lequel la Chine ne possède aucune référence. Reflétant l'espace épistémologique d'une époque précise, l'interprétation de l'autre engendre, par la logique des systèmes de langage, toute une série d'actes psychologiques consécutifs du voyageur-narrateur, comprenant à la fois la procuration des nouvelles connaissances et la relocalisation du soi dans le nouvel univers. C'est à l'intérieur de ces systèmes de langage, incarnés en l'occurrence par des récits de voyage, que l'image de l'autre s'élabore et acquiert sens.

Mais quelle est donc l'image de cet « Occident » racontée par nos voyageurs ? Et à partir du lien entre topographie et topique (vision du monde et rhétorique), dans quelle mesure la narration de cette nouvelle destination influence-t-elle la textualité des récits de voyage chinois qui avait déjà une longue tradition ? Telles sont les problématiques de nos études.

À propos de l'image de l'Occident qui fait essentiellement l'objet de la première question, nous supposons qu'elle soit partiellement étudiée à l'aide des travaux réalisés et publiés par plusieurs chercheurs⁶⁴ sous les aspects historique, politique, anthropologique et religieux. Toutefois, sous l'angle purement littéraire, aucune recherche n'est encore menée jusque là. De plus, l'intérêt de cette thèse consiste non seulement à présenter l'image de l'Occident construite dans les récits de voyage chinois, mais surtout de mettre en lumière les techniques narratives de sa construction.

⁶⁴ Parmi les travaux réalisés au sujet de l'image de l'Occident à travers des récits de voyage chinois de cette époque, nous comptons *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême Occident par des voyageurs lettrés chinois à la belle Époque*, André Levy, Paris, Seghers, 1986 ; *La première ambassade vers l'ouest (The first Chinese embassy to the West : the journals of Kuo-Sung-Tao, Liu Hsi-Hung and Chang Te-yi)*, J.D. Camp Frodsham, Oxford, Clarendon Press, 1974 ; *La découverte de l'Occident : regard anthropologique des premiers diplomates chinois sur l'Europe occidentale (1866-1894)*, Feng Chen, Thèse de doctorat en Histoire, Paris, E.H.E.S.S., 1993 ; *L'Occident chrétien vu par les Chinois vers la fin du XIX^{ème} siècle (1870-1900)*, André Chih, Paris, PUF, 1961.

Par là, le champ d'étude de cette thèse devient évident. Afin d'éclairer davantage le programme que renferme le sujet – Interprétation de l'autre dans les récits de voyage chinois en Occident (1847-1910), il nous reste quelques précisions concernant le choix de la période et du corpus.

L'histoire moderne de la Chine (1840-1911) désigne la période entre la première guerre de l'opium et la révolution de Xinhai (辛亥革命). Cette dernière renversa la dynastie des Qing après ses 268 ans de règne (1644-1912) et supprima pour toujours la monarchie en Chine. Après la révolution de Xinhai, la Chine entra dans une période de chaos politique et social où les jeunes intellectuels progressistes menèrent aussitôt le Mouvement de la nouvelle culture, associé au Mouvement du 4-mai⁶⁵, et avec pour l'une des conséquences l'abandon de la langue classique à l'écrit. Cette transition de la langue écrite en orale, avec modification de vocabulaire ainsi que de grammaire, fut le résultat direct de l'ouverture culturelle de la Chine et de l'introduction massive de la philosophie, de la littérature et des sciences occidentales, donnant ainsi naissance à une littérature chinoise toute moderne. Après le renversement des Qing et le lancement du Mouvement de la nouvelle culture, le nombre de voyageurs en Occident atteint un nouveau record et leurs récits de voyage

⁶⁵ Le Mouvement du 4-Mai (五四运动) est le nom donné à un mouvement nationaliste, principalement dirigé contre les prétentions de l'Empire du Japon, qui débuta en Chine le 4 mai 1919. Déclenché par les étudiants et ensuite rejoints par tous milieux sociaux compris, le Mouvement du 4-Mai a comme effet notable de pousser le gouvernement chinois à refuser de signer, en juin, le traité de Versailles, qui prétendait mettre la Chine dans une situation défavorable après la guerre. S'il reste cependant dans l'immédiat sans grandes conséquences sur les Occidentaux comme sur les Japonais, le mouvement marquera l'émergence en Chine d'une conscience patriotique. Guidés par de jeunes intellectuels progressistes, les étudiants dénoncèrent également le poids des traditions, le pouvoir des mandarins et l'oppression des femmes. Ils se montrèrent favorables à la modernité et aux sciences nouvelles. Ils réclamèrent que la Baihua, langue chinoise moderne, remplace le chinois littéraire comme langue officielle et langue de l'enseignement. Dès 1915, un jeune intellectuel, Chen Duxiu (陈独秀 1879-1942), lança la revue *Nouvelle Jeunesse* qui contenait diverses prises de position en rupture avec la tradition : critique du confucianisme, appel aux valeurs de la jeunesse, soutien à l'espéranto, etc. Le Mouvement du 4-Mai est associé de manière plus large à la mouvance connue, entre 1915 et 1921, sous le nom de Mouvement de la Nouvelle culture.

prennent une nouvelle dimension sur le fond et la forme. Mais notre recherche ne porte attention qu'aux récits issus de la première sortie massive des Chinois en Occident, c'est-à-dire entre l'ouverture forcée en 1840 jusqu'au renversement des Qing en 1911.

Partant de la relation d'aventure aux États-Unis de l'interprète commercial Lin Jian (林緘) et s'achevant avec le récit de l'unique voyageuse Qian Shanshili (钱单士厘) en 1910, la majorité de ces ouvrages viatiques furent rédigés à la seconde moitié du XIX^e siècle. Et grâce au remarquable travail de Wang Xiqi, le rédacteur de la grande collection géographique intitulée *Recueil d'ouvrage géographique du cabinet de la petite théière*⁶⁶, une grande partie de ces récits furent recueillis et publiés en 1891. De l'Amérique du nord à l'Europe, en passant par l'Asie et l'Europe, nous pouvons compter un total de 54 récits en Occident dans cette collection. Elle a ainsi donné naissance à une autre grande collection nommée *De l'Est à l'Ouest*⁶⁷. Publiée successivement entre 1981 et 1986 chez Maison d'édition Yue Lu (岳麓书社), cette dernière comprend 36 relations viatiques dont 24 en Occident. Née avec l'ouverture politique et économique de la Chine populaire après 1978, cette collection moderne avec des ponctuations⁶⁸ et des notes devient une référence incontestable des recherches sur les récits de voyage de la dynastie Qing. Convaincue par sa

⁶⁶ Wang Xiqi (王锡祺 1855-1913) fut l'un des plus grands rédacteurs de la dynastie Qing. En 1891, après avoir collectionné 1348 manuscrits et livres géographiques, il publia le réputé *Recueil d'ouvrage géographique du cabinet de la petite théière* («小方壶斋舆地从抄») sous vingt volumes. Étant la publication la plus importante concernant les études de la géographie sous la dynastie Qing, cette collection remporta de grands succès. Elle comprend des introductions générales de la géographie, des récits de voyage en Chine et à l'étranger, des études anthropologiques et sociales etc. Nombreuses sources de cette collection sont déjà perdues à nos jours et la seule copie originale de ce précieux recueil se trouve à la Bibliothèque provinciale de Dalian.

⁶⁷ Tout en ajoutant un avant propos à chaque récit, Zhong Shuhe (钟叔河), le rédacteur du recueil *De l'Est à l'Ouest* («从东方到西方») rassemble 36 récits de voyage les plus représentatifs, rédigés entre 1847 et 1910 chez .

⁶⁸ Dans les écritures anciennes chinoises, la ponctuation n'existait pas. Les lecteurs coupaient des phrases selon le sens transmis. Ainsi une phrase est souvent soumise à des interprétations différentes.

représentativité, nous limiterons le corpus de cette étude doctorale aux récits de cette collection.

L'analyse de ces récits inclut trois aspects indépendants, mais indubitablement corrélatifs qui ont guidé notre analyse, faisant ainsi appel à plusieurs approches littéraires : l'aspect thématique visant le contenu ; l'aspect structurel étudiant la forme, sans oublier que tous aspects d'ordre formel dans les analyses des récits de voyage, tel que l'arrangement et la présentation des informations et l'itinéraire, sont susceptibles d'être interprétés en tant que facteurs du message idéologique ; Enfin l'aspect narratologique qui relie le thème et la forme structurelle par la logique de la mise en texte.

Commençons par une analyse d'ordre général que nous effectuerons dans la première partie de notre travail. Malgré l'importante place qu'occupent les paratextes dans le discours de voyage traditionnel comme l'avant-propos d'un poème de voyage, la présence prononcée des paratextes de notre corpus, en matière du nombre et de la variété, frappe tout de même le lecteur. Faisant surgir ainsi plusieurs interrogations à cette paratextualité hors du commun : quelles sont ces parties secondaires et sous quelles formes se présentent-elles ? Quels rôles jouent-elles dans l'ensemble du récit ? Et enfin, de quelle manière contribuent-elles à la présentation de l'image de l'autre ? Des questions dont les réponses nous permettent de mettre en évidence la structure extérieure de ces récits. Nous évoquerons par la suite l'organisation du parcours et des informations du texte principal qui forme la structure intérieure des récits.

Après avoir ainsi étudié la structure formelle du corpus, nous nous concentrons sur l'analyse de la réalité occidentale telle qu'elle a été présentée et décrite par nos voyageurs chinois à l'aube de l'ouverture de l'Empire du milieu, de l'image du quotidien du peuple, de ses us et coutumes, de son administration politique, de sa religion, de ses villes... C'est également le temps de se poser la question sur la

nomination, l'une des manières les plus directes de la traduction de l'image. À travers l'étude de ces deux aspects dans la deuxième partie, l'articulation de l'image de l'autre sera mise en lumière.

Si la découverte de l'Occident apporte des thèmes neufs jusqu'à influencer l'implication des paratextes, à quel point elle pourrait aussi conditionner la narration et la mise en texte de ces récits ? Afin de répondre à cette question, nous nous pencherons, dans la suite de cette étude, sur les textes viatiques comme l'énoncé sans exclure totalement sa mise en relation avec l'énonciation, mais qui renferme tout un programme de la voix narrative et de rhétorique. C'est à travers les multiples rôles des narrateur, voyageur, héros qu'enfile successivement le personnage et les figures de style de l'altérité, pour les moins inventives, que nous tenterons de décrypter les particularités narratologiques des récits de voyage de cette époque.

L'intérêt du présent travail de littérature comparée se trouve dans le mariage magique des analyses intra- et extra- textuelles. Dans les années à venir, les récits de voyage chinois dans leur ensemble subiront une modernisation sous toutes les formes suite à la transformation du classique en oral de la langue et à l'occidentalisation de la littérature chinoise. Au tournant, l'histoire veut que notre corpus joue le rôle de relais, entre la tradition et la modernisation, susceptible de débiter quelques évolutions génériques avec cette découverte inouïe de l'Occident. Cerner son rôle dans l'histoire littéraire chinoise et rendre compte de la relation complexe entre la perception de l'autre et la mise en épreuve d'une textualité dans cette circonstance précise à la seconde moitié du XIX^e siècle, telle est l'ambition de cette étude.

COMPOSANTS ET STRUCTURE DES RÉCITS

I. 1. Paratextes

Dans *Seuils*, Gérard Genette désigne par le terme "paratexte" ce qui entoure et prolonge le texte. Il est toujours « porteur d'un commentaire auctorial, ou plus ou moins légitimé par l'auteur » et constitue, « entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de transaction»⁶⁹. Cette frange du texte demeure un lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service. Aux yeux de l'auteur et ses alliés, le paratexte aide à accomplir un meilleur accueil du texte et une lecture plus pertinente.

Cependant, ces qualités citées ci-dessus n'expliquent pas à elles seules la présence aussi importante des paratextes dans notre corpus. Parmi les vingt quatre récits faisant l'objet de notre étude, plus des trois quarts possèdent plus d'un paratexte textuel (hormis le titre, les sous-titres, les intertitres etc.). Appartenant à des catégories fort variées, chacun de ces paratextes dispose d'un style et d'un genre qui lui sont propres et assume des fonctions bien diverses. Il faut souligner que la présentation des paratextes dans les récits de voyage chinois ne ressemble pas tout à fait à ceux rencontrés chez leurs analogues occidentaux car la tradition littéraire, l'inventivité de l'auteur, l'époque, le genre, le thème, y jouent tous un rôle. Toutefois, frappés par une si inhabituelle présence de paratextes, nous nous permettons de poser la question sur l'influence indubitablement coexistante et corrélative de la tradition littéraire chinoise et ce thème nouveau qui est la découverte de l'Occident.

G. Genette distingue deux sortes de paratexte regroupant des discours et des

⁶⁹ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, 1987, p. 8.

pratiques hétéroclites émanant de l'auteur (paratexte auctorial) ou de l'éditeur (paratexte éditorial). Il s'agit du paratexte situé à l'intérieur du livre – le péri-texte, les genres discursifs qui entourent le texte dans l'espace d'un même volume (le titre, les sous-titres, les intertitres, les noms de l'auteur et de l'éditeur, la date d'édition, la préface, les notes, les illustrations, la table des matières, la postface, la quatrième de couverture, les prières d'insérer, les épigraphes...) et celui situé à l'extérieur du livre – l'épi-texte – (entretiens et interviews donnés par l'auteur avant, après ou pendant la publication de l'œuvre, sa correspondance, ses journaux intimes...). Bref, le péri-texte n'est jamais séparé du texte alors que l'épi-texte le rejoint souvent *a posteriori*.

Notre analyse ne s'intéresse qu'aux éléments faisant partie des péri-textes qui, se distinguent de tout élément obligatoire tel que le titre, les sous-titres, le nom de l'auteur etc. Commençons par un tableau de synthèse illustrant la présence des paratextes dans notre corpus :

	Dédicace	Préface	Notice	Ordre impérial	Rapport officiel	Postface	Annexe
Nombre de citation sur 24 récits	3	16	6	1	1	3	3
Nombre d'article au total	35	28 dont 13 sont de l'auteur	6	1	1	8 dont 2 sont de l'auteur	8

NB : Voir l'annexe I pour la liste des 24 récits du corpus

I. 1. 1. Éléments et leurs fonctions

I. 1. 1. 1. « Dédicaces »

I. 1. 1. 1. 1. Formes

Si le mot « dédicace » est entre parenthèses, c'est parce que nous avons du mal à trouver un analogue en langue française dans la dénomination de ces éléments allographes, de formes bien variées, avec pour point commun de rendre hommage (de manière explicite ou implicite) au texte et à son auteur du vivant de celui-ci lors de la première édition du livre. Ils diffèrent parallèlement de l'épigraphe, de la préface et de l'introduction.

Seule la description de leurs formes génériques peut rendre plus évident la compréhension de ces « dédicaces à la chinoise ». Parmi les vingt quatre livres du corpus, trois sont chargés de « dédicaces ». Et avec un total impressionnant de trente cinq, ces dernières prennent essentiellement quatre formes avec chacune un genre spécifique, qui traduit, d'une manière implicite, la relation entre le destinataire et le destinataire.

Similaire à une sorte de signature, la première catégorie de « dédicace » consiste en une simple phrase écrite et calligraphiée par une personnalité, souvent chargée de haute fonction à la cour, sous la forme suivante : « Inspecteur militaire, le maître du prince héritier, le ministre de la défense, le gouverneur de la province Minzhe⁷⁰, le comte de premier degré Monsieur Zuo lut et garda un exemplaire de ce livre ».

⁷⁰ La province de Minzhe (闽浙) sous la dynastie Qing, correspond aux provinces de Fu Jian (福建) et Zhe Jiang (浙江) d'aujourd'hui.

L'exemple cité ici est issu du *Voyage dans la mer occidentale* de Lin Jian. Il fut le premier auteur-voyageur en Occident au XIX^e siècle sous l'identité d'interprète commercial. À partir de 1847, il effectua un voyage d'une durée de deux ans aux États-Unis. Ce petit lettré obscur écrivit son récit de voyage dès son retour et présenta ensuite des manuscrits à des grandes personnalités tels que Zuo Zongtang (左宗棠) et Xu Jishe (徐继畲), tout en sollicitant leur « encre précieuse » d'où l'origine de ces dédicaces calligraphiques. Pour la publication finale, l'auteur prit ces « encres précieuses » et les plaça en tête du livre, précisément sur la toute première belle page qui suit la page de titre et des dessins.

La deuxième catégorie de « dédicace », réalisée par des proches, se présente sous la forme purement poétique. Dans ces épîtres dédicatoires dédiées à l'auteur du livre, les destinataires emploient sans exception des langages si fleuris et élogieux vis-à-vis du courage et de la morale de l'auteur-voyageur que le récit de voyage lui-même en pâtit de par une certaine négligence apparente. La motivation du récit qu'est le voyage n'est mentionnée que comme un contexte dans « ces dédicaces », destiné uniquement à louer la personnalité de l'auteur du récit. Citons l'exemple du poème-dédicace de Zhou Jiatang (周家棠) dans *Voyage dans les pays maritimes* de Bin Chun. Ce dernier fut le premier diplomate envoyé par la cour des Qing en Occident, accompagné des étudiantes de l'école de langues étrangères (同文馆) :

« Loin dans la bouche des voyageurs,
Impossible d'y accéder ;
Vous y êtes arrivés,
Sans oublier de tout noter ;
Vos allures de dragon et de phénix,
Vos voyages qui traversent des étoiles ;
Vives vos pas d'explorateur,

Vives vos poèmes de splendeur ;
Dans le monde curieux d'aujourd'hui,
Rempli de peines et de malheurs ;
Les vagues connaissent les mérites,
Les sourires manifestent la loyauté ;
Le moment arrivera,
Le pays se lèvera ;
Ne vantez pas vos voyages prodigieux,
Vous serez pourchassés par la nostalgie ».

Il est intéressant de noter ici que l'exigence de la rime, la limitation stricte du nombre de caractère et l'emploi universel de l'allusion littéraire dans les poèmes chinois créent parfois des confusions, surtout quand il faut parler des choses peu communes comme le voyage en Occident. Dans ce cas, quand l'intelligibilité du poème est troublée, les poètes se sentent obligés de préciser le contexte par des explications entre parenthèses. C'est le cas du poème dédicace de Fang Ruizhen (方睿箴) :

« Grandiose soit le voyage,
Brave soit le voyageur;
Haut et insaisissable est le ciel,
Basse est la danse des vagues;
Les roues de feu comme œuvre de Dieu,
Poussées par le vent amorphe ;
Le renard transformé en bateau,
Répond en hochant sa tête;
Le voyageur descend du bateau, (Mon ami, chargé de tâches diplomatiques,
traversa plus de quatre vingt dix mille *li* en mer)

Aperçoit l'océan de neige en premier ; (Mon ami dit que durant sa traversée,
l'océan brilla subitement comme neige pendant toute une nuit de juillet 1866)
.... ».

La dédicace en poème peut être rejointe par une peinture paysagiste et un court texte décrivant le contexte de ce duo. Voici la troisième catégorie de dédicace, sous un teint fortement ethnique et multidisciplinaire. En effet, la tradition chinoise qui consiste à combiner la peinture, le poème, la calligraphie et le sceau date de la dynastie Song. Reflétant les talents complets des lettrés, cet art composé s'est perfectionné au fil du temps jusqu'à atteindre des sommets au cours du XIX^e siècle. Parmi ces quatre techniques, la peinture qui fait jouer des sensations visuelles et le poème, exempté des limites spatio-temporels, demeurent essentiels.

Ainsi, en sollicitant des dédicaces auprès des personnalités (lui apportant une certaine gratification et une caution morale et intellectuelle à son ouvrage), Lin Jian demanda en même temps à un ami, sans doute lettré aussi, de faire une combinaison de peinture, poème et indice explicative dans l'intention de le mettre en couverture du livre :

« Voyageur traversant la mer vers l'Occident,
Les faits merveilleux sont collectionnés dans un volume ;
Comme un aigle qui vole quatre vingt dix mille *li*⁷¹,
Se moque des coqs qui dansent dans le pays.

Monsieur Lin Jingzhou (le prénom social de Lin Jian) est un courageux voyageur. Il a traversé des milliers d'eaux jusqu'aux confins de la terre.
N'ayant que peu de moyen et en se mettant en danger, il venait, sans réserve,

⁷¹ Le terme 'quatre vingt mille *li*' fut recité plusieurs fois par des auteurs différents. Le nombre ne désigne qu'une longue distance sans précision. En réalité, il est la transformation d'une citation littéraire, issue de la prose de Zhuang Zhou (庄周), philosophe de l'ère des Royaumes combattants (771- 221 av. J.-C.).

au secours des autres. Sans sa loyauté et sa grande piété filiale, aurait-il réussi à oublier sa propre sécurité ? Sans sa sincérité, aurait-il obtenu la pitié du ciel et l'aide de l'héroïne occidentale ? Le Ciel le récompensa et il parvint à ses fins de piété filiale... J'apprécie son courage et j'envie sa chance. Mon poème composé à sa demande est déjà immérité. Aujourd'hui, j'ai encore l'honneur d'être sollicité pour une peinture nommée *Fendre les vents et les marées*, qui, complètera mon poème ainsi que sa préface ».

Bien que le contenu du livre soit vaguement mentionné, ce texte, rempli de louanges, ne se consacre, encore une fois, qu'au dédicataire (l'auteur) et non au sujet du livre. Toutefois, le peu de révélation du contenu suffit à susciter la curiosité des lecteurs chinois, avec cette belle allusion à une « l'héroïne étrangère ».

La quatrième catégorie de « dédicace » se rapproche de la préface allographe et se présente sous forme d'une notice de lecture. Différente de la préface par sa brièveté, elle ne se contente que de dépeindre la nature du livre. Prenons l'exemple de la « dédicace » que Qian Xun (钱恂) attribua à son épouse Shan Shili (单士厘), l'unique auteur-voyageuse chinoise en Occident de l'époque :

« Ces trois volumes de journaux de bord, contenant plus de trente mille mots et décrivant une vingtaine de milliers de *li* de voyage autour du monde, sont rédigés par mon épouse Shan Shili. Elle est l'une des femmes chinoises pionnières. De nos jours, de plus en plus de femmes obtiennent l'opportunité de se cultiver dans les écoles. Avec l'activation de l'intellect, il y a certainement des lectrices intéressées par ces récits de voyage de voyageuse. Pour cela, ce livre est publié après la relecture ».

Par rapport aux trois premières catégories de dédicace, cette dernière, représentée par l'exemple ci-dessus, se diffère non seulement par sa forme, mais aussi par son intérêt porté à la finalité édifiante du livre. Le destinataire n'est plus l'auteur

du livre, mais le lecteur, plus précisément des lectrices. Cette neutralité s'explique par deux raisons. La première réside dans le rapport intime entre le destinataire et le destinataire. Par la modestie et la pudeur, il est évidemment plus facile de souligner l'intérêt du livre que d'étaler la qualité de l'auteur, son épouse. Par ailleurs, ce livre fut écrit une soixantaine d'années plus tard après le récit de Lin Jian. Quand la destination de l'Occident fut banalisée, faire encore des louanges du courage des explorateurs paraît un peu inapproprié.

I. 1. 1. 1. 2. Fonctions

Après la mise en lumière des quatre catégories de « dédicace » – la signature, le poème, la notice de lecture et la combinaison de la peinture et de l'épître dédicatoire, il est temps de s'interroger sur la fonction de chacune.

La fonction de patronage et de caution morale se tient pour l'essentiel à la signature en guise de dédicaces. La signature explicite (le nom et les titres complets) d'un destinataire appartenant à une classe sociale élevée se porte elle-même garante de la fiabilité du destinataire. Quoique face à ce dernier, le destinataire garde souvent une certaine condescendance et par conséquent, peut ne pas laisser de commentaire du livre pour maintenir sa supériorité et minimiser son soutien. Mais avec sa signature, il est déjà de quelque manière responsable de l'œuvre à laquelle il apporte sa participation, aussi minime soit-elle.

Quant aux dédicaces sous forme de poème, leur insertion dans le récit témoigne du niveau intellectuel confirmé du destinataire, du destinataire et bien sûr du livre lui-même car le poème est le genre littéraire privilégié dans toutes les cultures, en particulier dans une société comme celle du Céleste Empire où les belles lettres occupaient une place primordiale et étaient réservées exclusivement à la classe des

lettrés.

Outre les fonctions de caution morale et intellectuelle, des dédicaces combinant la peinture et le poème assurent en plus la fonction esthétique.

Il ne reste plus que la fonction propre de la dédicace – préciser la nature du livre avec ou sans allusions, la laisser en une indétermination flottante à la charge du lecteur de tenter de la déduire suivant le rôle canonique de la notice qui est la quatrième catégorie de dédicace.

Bien que nous ayons attribué une fonction à chacune des catégories de dédicaces présentes dans notre corpus, il faut savoir qu'elles ne sont guère exclusives. La fonction esthétique peut être très bien assurée par la signature sous condition qu'elle soit en calligraphie.

I. 1. 1. 1. 3. La dédicace et le voyage en Occident

La dédicace à la chinoise diffère évidemment de celle que définit Genette, surtout en inversant le rôle du destinataire et du destinataire. Une fois que la tradition littéraire chinoise est prise en compte, la couleur de sa vantardise diminue aux yeux du lecteur. Néanmoins, la concentration des dédicaces sur certaines œuvres paraît malgré tout suspecte, laissant supposer l'intervention du thème pointu du voyage en Occident.

Tout d'abord, le voyage en Occident rare et exploratoire, demeure un contexte indispensable des compliments, qui construisent l'idée principale des « dédicaces » destinés à l'auteur-voyageur. Le mérite de ce dernier réside soit dans son courage à franchir la barrière physique et surtout morale, érigée par le confucianisme qui n'encourage pas à l'éloignement des parents, soit à être le pionnier de quelque chose. Un lettré obscur comme Lin Jian ne peut obtenir des signatures de grandes

personnalités que grâce à l'originalité du thème de son texte. De ce fait, nombreuses sont ces personnalités qui signent les dédicaces sans faire des compliments de l'auteur, démontrant que ce qui importe dans leur regard, c'est le voyage que celui-ci a effectué, pas le voyageur en personne.

Outre le nombre important de dédicaces (nous comptons par exemple 10 dédicaces sous forme de poésie dans *voyage dans les pays maritimes*), la diversité du type de dédicace révèle également l'importance du thème du voyage en Occident. En effet, les auteurs de ces deux récits de voyage où les dédicaces apparaissent massivement, figurent parmi les tout premiers voyageurs. Quand le voyage en Occident se généralisera, le thème ne sera plus extraordinaire pour autant et les dédicaces diminueront considérablement au niveau de la quantité. Les préfaces allographes subiront le même sort que nous évoquerons plus tard.

I. 1. 1. 2. Instance préfacielle

I. 1. 1. 2. 1. Définition et formes

L'instance préfacielle, écrit Genette, désigne « toute espèce de texte liminaire (préliminaire ou postliminaire), auctorial ou allographe, consistant en un discours produit à propos du texte qui suit ou qui précède »⁷².

Dans notre corpus, elle prend la forme de prose, qui contraste, par ses traits discursifs, avec le mode narratif du texte principal. Contrairement aux dédicaces, l'instance préfacielle dans la littérature chinoise ne diffère pas de celles de la littérature occidentale. Ainsi, les rôles du destinataire et du destinataire n'offrent aucun

⁷² Gérard Genette, *op.cit.*, p. 150.

mystère. Le destinataire est le lecteur du texte qui assume le rôle de juge parce que la préface, en son message même, postule chez le lecteur une lecture imminente et préalable du texte, sans laquelle ses commentaires préparatoires ou rétrospectifs seraient dépourvus de sens et d'utilité. L'auteur du *Seuils* fait aussi mention de la variation de l'appareil préfaciel d'une oeuvre suivant les éditions et les destinataires différents. Parmi les six modules d'instance préfacielle⁷³, déterminées par le lieu, le moment et la nature du destinataire, nous ne nous intéressons davantage aux préfaces et aux postfaces auctoriales originales qui, dès le début mettent en avant l'importance du thème de voyage en Occident. Quant aux préfaces ou postfaces allographes, leurs fonctions sont similaires à celles des « dédicaces », mais sous forme de prose.

I. 1. 1. 2. 2. Valorisation des relations viatiques par les préfaces (postfaces) originales

La préface originale, écrit G. Genette, « a pour fonction cardinale d'assurer au texte une bonne lecture... Voici pourquoi et voici comment vous devez lire ce livre »⁷⁴.

Avec des « dédicaces », elles constituent dès lors autant de guides de lecture pour une meilleure perception, tout en mettant en valeur le texte. Dans nos récits, la valorisation du texte s'effectue de prime abord autour du sujet.

⁷³ En modulant des types de destinataires selon des paramètres de lieu et de temps G. Genette réussit à obtenir une nouvelle typologie fonctionnelle d'instances préfacielle : 1. la préface auctoriale originale ; 2. la postface auctoriale originale ; 3. la préface (postface) auctoriale ultérieure ; 4. la préface auctoriale tardive ; 5. la préface allographe et auctoriale authentique, où le personnage-préfacier n'est guère qu'une variante du préfacier allographe ; 6. les préfaces fictionnelles.

⁷⁴ Gérard Genette, *op.cit.*, p. 183.

Importance du sujet

Pour les préfaciers auctoriaux, il s'agit de retenir le lecteur par un appareil typiquement rhétorique de persuasion. Le meilleur moyen de valoriser le texte, sans indisposer le lecteur par une valorisation trop immodeste ou trop visible de son auteur, est de valoriser le sujet. Nos voyageurs, par leur statut de pionnier, n'ont aucun mal à plaider avec sincérité l'insuffisance du traitement du sujet.

Le jeune diplomate Zhang Deyi souligne, dans l'avant-propos de son troisième journal de bord, l'originalité du sujet de ses récits, tout en précisant le choix du titre :

« La terre étant immense, il est impossible d'atteindre son extrémité sans traverser la mer. Jadis, les célèbres voyageurs comme Zhang Qian de la dynastie Han et Xuan Zang de la dynastie de Tang n'allaient pas plus loin que l'Inde. Combien sont les voyageurs qui se promènent loin du continent ?... De 1870 à 1872, je parcourus une centaine de milliers de *li*, faisant le tour du monde et rentrais sain et sauf. J'estime cette expérience magique. Lorsque je demandai aux autres, aucun ne me répondit autrement. Si je n'enregistre pas ces expériences hors du commun, le monde ne pourrait pas tout savoir sur les détails. Ainsi, je présente mes journaux et les intitule *Trois récits curieux de voyage maritime*, pas pour me vanter de mes expériences mais pour rendre la vérité à l'histoire »⁷⁵.

Si Zhang Deyi reste discret comme tant d'autres, ce n'est pas le cas de Kang Youwei, le réformateur extraverti, qui met en avant l'importance de son sujet avec une autosatisfaction sans réserve dans la préface de *Récits de voyage dans onze pays d'Europe* :

⁷⁵ Deyi Zhang, préface auctoriale du *Journal d'un diplomate en France*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

« N'est-ce pas le rêve de tout le monde de connaître les paysages, les cultures, les politiques et les produits des milliers de pays de cette planète ?... Malgré l'intelligence des anciens savants, ils étaient limités par les frontières. Né trois ans avant l'union de l'Italie et douze ans avant la guerre franco-prussienne, mon arrivée au monde fut précédée par trois grandes inventions qui réduisent considérablement la distance : le bateau à vapeur, la voiture et l'électricité... Ces outils qui accompagnent la civilisation moderne du monde n'ont pas été créés avant moi, ni après moi... Que le ciel me préfère ! »

Outre l'originalité du sujet, certains auteurs mettent en avant l'atout de la finalité éducative de son texte. Sans que la tradition pédagogique de la lecture des récits de voyage chinois soit aussi prononcée que leur analogue occidentale, la conjoncture complexe et défavorable du XIX^e siècle ne laisse personne indifférent. Soucieux du sort de la Chine, Xue Fucheng note dans sa préface :

« Rien ne reste immobile et seuls ceux qui répondent positivement aux changements peuvent survivre. Pour régner sur le monde, il faut d'abord prendre conscience de nos propres défauts et des qualités d'autrui. De nos jours, le Pays-bas et l'Angleterre mettent souvent d'autres pays en danger avec des moyens commerciaux pendant que la France et la Russie, elles préfèrent les envahir à travers l'évangélisation. S'ils ne réussissent pas à tous les coups, c'est parce que certains pays savent se défendre. Les puissances occidentales ont certainement leurs atouts et leurs craintes. C'est à nous de maîtriser la situation... En espérant que mon récit servira le pays »⁷⁶.

⁷⁶ Fucheng Xue, *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

Peines du voyage

Insister dans les préfaces sur les difficultés rencontrées pendant le voyage, révèle une méthode oblique de valorisation du texte : une relation viatique dont la réalisation a fait tant souffrir l'auteur mérite d'être lue. Prenons l'exemple de Lin Jian qui ne ménage point les expressions pathétiques, dans son avant-propos, afin de toucher sentimentalement le lecteur :

« Voyager jour et nuit pendant une longue période est une affaire plus dure que dure. Les rayons des étoiles ressemblent aux cheveux blancs de mes parents qui fixaient le lointain en m'attendant devant la porte... Sous la pluie, mon corps tremblait avec le navire ballottant dans l'immensité de l'océan... Une nuit, je rêvais de rentrer chez moi, tout heureux. Mais soudain, je me réveillai, flottant en mer, seul et solitaire ».

Difficultés de l'écriture

Conformément à la nature de l'instance préfacielle, la plupart des préfaciers auctoriaux y informe de l'origine de l'œuvre et des circonstances de sa rédaction. Plus la difficulté est grande à chaque étape de la genèse du livre, plus ce dernier prend de la valeur.

Ces difficultés de rédaction soulignées dans les préfaces et les postfaces, peuvent être classées en trois types dont le premier consiste en le choix à faire du genre du discours de voyage. Si le journal de bord demeurerait le premier choix de nos narrateurs, c'est d'abord grâce à sa qualité testimoniale. De plus, ce genre qui restitue d'une manière naturelle des informations obtenues du voyage pourrait éviter au maximum leur déformation rétrospective.

Pourtant, certains auteurs choisissent de s'aventurer en adoptant un autre genre narratif, plus difficile, tel est le cas de l'auteur du *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre*. Il s'agit d'un genre de récit de voyage très à la mode à la fin de la dynastie Qing⁷⁷, mais peu employé pour décrire l'étranger. Ce genre, combinant l'art de la peinture et de la littérature, consiste à rassembler dans chaque chapitre, la description du voyage à un lieu précis et une ou plusieurs peintures qui dépeignent la scène de ces descriptions. Il exige des techniques plus pointues que celles que demandent des journaux de voyage. Surtout, le style est plus esthétique, au risque de sacrifier la complétude des informations du voyage. Vu l'ignorance générale du lecteur chinois concernant le monde occidental, cette modalité narrative demeure difficile. Étant conscient du risque et du succès que ce récit pourrait lui apporter, Wang Tao ne ménage pas son encre dans la préface à insister sur la difficulté de sa réalisation. Pour cela, il choisit un procédé pas très modeste en plaçant *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* à côté des chefs-d'œuvre d'autres écrivains :

« Les œuvres réputées telles que *Les causes de neige* (« 鸿雪因缘 ») de Lin Jianting (麟见亭), *Bavardage à soixante ans* (« 花甲闲谈 ») de Zhang Nanshan (张南山) et *Récit de Heyu* (« 郊馀丛录 ») de Hu Hexuan (胡和轩) sont toutes issues de leurs voyages. Pour ces anciens, chaque recueil de poèmes comprend des écrits décrivant leurs déplacements pour une fonction politique. Les beaux paysages se fanent avec le temps et ne laissent pas de trace... Pour ne plus regretter ces éphémères illusoire, j'écris ce récit intitulé *Souvenirs de*

⁷⁷ Comme nous l'avons évoqué dans la partie précédente, tenir un récit de voyage était un courant très populaire sous la dynastie Qing. L'une des raisons était le déplacement fréquent des mandarins. Afin d'éviter l'amplification trop ambitieuse du pouvoir local, la cour appliquait une politique d'alternance de gouverneurs. Sous l'ordre impérial, les mandarins se voient confier, tous les trois ans, des fonctions publiques différentes et se déplacent, bon gré ou mal gré, dans une autre province.

vagabondage, en ajoutant quatre-vingt peintures. À aucun moment, j'ose me comparer aux trois savants cités ci-dessus. Ce récit n'est pas non plus pour me rendre célèbre, juste pour m'amuser et me reconforter ».

Malgré cette déclaration, la comparaison est déjà faite aux yeux du lecteur et suscite par la suite son intérêt.

Si le choix de la modalité narrative pose des difficultés à certains auteurs qui ne se contentent pas de la forme de journal de route, d'autres écueils se présentent à nos voyageurs telle que l'insuffisance des mots nécessaires à la description d'un monde dont les choses ne trouvent toujours pas d'équivalents. Comme Bin Chun le dit dans la postface de *Notes de voyage* :

« En parcourant tous ces pays, j'essaie de noter leurs géographie, histoire et paysages. Ce n'est pas si facile qu'il y paraît car les noms de personne, des animaux rares, les titres des gens etc. ne peuvent être traduits ».

Et le dernier embarras que connaissent nos auteurs-voyageurs, pendant la rédaction, est le paradoxe entre la vérité et l'étrangeté : la vérité est étrange. Ceci ne convient guère à l'enjeu testimonial que les récits tentent de prouver. Dans l'espoir de rassurer le lecteur de la véracité de leurs paroles, aussi étranges qu'elles soient, les auteurs répètent inlassablement la même déclaration, comme le témoigne Zhang Deyi dans la préface du *Récit curieux d'une navigation* :

« Nommé par l'empereur interprète attiré de l'ambassadeur, j'ai traversé seize pays, cinq mers et une océan. Les paroles, les mœurs, les objets, les animaux et les paysages, tout ce que j'ai vu et entendu est à la fois merveilleux et bizarre. Même si je raconte simplement la vérité, vous aurez du mal à me croire. Le ciel seul sait combien de scènes sont ahurissantes ! Mon jeune âge ne mérite pas ces voyages prodigieux. Je n'ose point à me prétendre savant. En espérant que vous croirez, je note tout ce que j'ai vu et entendu sans les embellir, ni les dénier ».

Choix d'un public

Guider le lecteur, c'est aussi et d'abord le situer, et donc le déterminer. Certains auteurs ont une idée assez précise du type de lecteurs qu'ils souhaitent pouvoir atteindre. Accompagné d'une présentation brève du texte, la déclaration du choix du public dans les préfaces, peut valoriser l'œuvre en mettant en avant telle ou telle finalité précise.

Dans la préface du *Récit du voyage du 1903*, Shan Shili déclare clairement que le public visé était les lectrices :

« Ces journaux de voyage peuvent servir à élargir des connaissances. Je les publie sous l'intitulé *Récit du voyage du 1903*, en espérant que mes chères compatriotes auront aussi l'envie d'exploiter le lointain. Voici mon attente et mon aspiration ».

Les préfaces peuvent aussi rendre le texte attractif à travers les procédés suivants.

Introduction géographique et culturelle

Bien que la classification des disciplines existe depuis longtemps en Chine, il faut attendre l'introduction des sciences modernes occidentales au XIX^e siècle pour que l'apprentissage spécialisé se développe. Par conséquent, la maîtrise de la connaissance en sciences humaines générales telle que la politique, la littérature, l'histoire, la philosophie, la géographie etc., constitue un critère indispensable pour la qualification d'un lettré. Quand l'Occident fut découvert, modifiant subitement la vision géographique et culturelle des Chinois, l'ensemble de la classe des lettrés ne pouvait que se précipiter afin de relever ce nouveau défi de connaissance. Ainsi, les

réécits de nos voyageurs se montrent extrêmement pragmatiques à servir à combler cette lacune. L'enjeu éducatif est si évident de sorte que certains auteurs commencent leurs préfaces par une introduction en sciences. Parmi eux, Zhang Deyi détaille ses nouveaux acquis en géographie, tandis que Zai Ze préfère une analyse plus profonde sur la comparaison culturelle, soulignant les aspects philosophiques et sociaux de l'Occident :

« En terme de force, la différence entre la Chine et l'Occident est l'opposition de leurs attitudes vis-à-vis des choses. Pour la Chine, la doctrine du juste milieu, héritée de Confucius, construit une civilisation durable où la morale demeure la base de la société. Ce pays qui conserve parfaitement sa force peut connaître des difficultés dans le temps. Mais avec des réformes structurelles, elles sont surmontables. Pourtant, en Occident, l'esprit d'exploration extrême poussera tôt ou tard les peuples à se concurrencer jusqu'à la destruction malgré leur prospérité actuelle ».

Ce discours, très innovateur, peut effectivement attirer le lecteur, tout en incitant celui-ci à la réflexion.

Mention des anecdotes du voyage

En dehors de l'introduction éducative, il existe un autre moyen plus ludique d'attirer le lecteur qui consiste à citer des anecdotes du voyage avec une aventure, une rencontre charmante ou une scène exotique.

Parmi nos auteurs qui emploient ce procédé, Lin Jian se distingue par son aventure personnelle. Dans sa préface, il parla de ses rendez-vous galants et de son aventure durant laquelle il sauva des ouvriers cantonnais kidnappés par des commerçants anglais. Impressionnée par son héroïsme, une femme américaine devint

son héroïne et amie intime, jusqu'à avoir l'intention ferme de l'épouser. Bien que la véracité de ces propos ne soit pas vérifiable, ils attirent évidemment beaucoup de lecteurs à la recherche de l'exotisme.

Wang Tao, étant un savant connu, fit mention plutôt de ses activités scientifiques et sociales.

« Dès mon arrivée en Angleterre, je fus invité à donner une conférence à l'Université d'Oxford. Très bien habillés, les étudiants se montrent déférents...Après mon discours, tout le monde applaudit en disant qu'il n'avait jamais entendu de pareilles idées... Dans la rue, je vis un homme âgé enlever son chapeau et se placer à côté de la route pour me saluer. Je lui demandai la raison de ces gestes. Il répondit qu'il voulait imiter Confucius. Des journalistes se renseignaient sur mon programme de voyage afin de publier ma photo dans les journaux locaux ».

Il faut noter que ces deux procédés d'attraction parus dans la préface sont employés par deux types d'auteurs dont les relations ont des vocations bien différentes. Il y a ceux qui sont des émissaires de la Cour et insistent sur la finalité éducative des récits, tout en visant un public avisé et titré. Il y a aussi ceux dont le statut est plus libre et l'introduction des anecdotes les aide à toucher un nombre maximum de lecteurs.

I. 1. 1. 2. 3. Préfaces allographes

Bien que l'allographie soit à sa manière une séparation – séparation entre le destinataire du texte (l'auteur) et celui de la préface (le préfacier)⁷⁸, il se trouve que

⁷⁸ Gérard Genette, *op.cit.*, p. 243.

les préfaces allographes originales coexistent souvent avec les préfaces autoriales dans notre corpus, en assumant chacune des fonctions qui lui sont propres.

Les fonctions cardinales de la préface allographe sont : la recommandation, l'apport d'informations complémentaires et la critique. La fonction de la recommandation peut être explicite ou implicite car la présence simple de la préface est en soi-même une recommandation. Quant à la fonction informative, liée au rôle de présentateur du préfacier, elle peut être réalisée sous des angles différents : informer le lecteur sur les circonstances de la genèse de l'œuvre ou sur la vie de l'auteur. La dernière fonction, celle de critique, entraîne manifestement le texte préfaciel vers la frontière qui sépare le paratexte du métatexte. Toutefois, les commentaires du préfacier allographe, qui étaient avant tout un lecteur du texte, reflètent, dans une certaine mesure, la perception du texte approuvée par son auteur. Ainsi, il est intéressant d'étudier ces critiques aux sujets du voyage et de l'Occident, dont l'image fut construite à travers le récit.

Voyage et poésie

La préface laconique de Dong Xun (董恂), destinée au recueil de poèmes *Voyage dans les pays maritimes*, avance une réflexion sur le rapport entre la poésie et le voyage, particulièrement le voyage maritime.

« L'Océan inspire le voyageur. Un poète n'ayant pas d'expérience maritime ne pourrait pas déployer son talent à fond. Mon ami Bin Chun est un exemple type. On dirait que son voyage en Occident enjolive sa plume comme un héros retrouve son épée ! Les anciens poètes croyaient que l'inspiration se trouvait dans les rivières et les montagnes, sans savoir que l'Océan en ferait davantage. Un voyageur ayant eu la chance d'explorer l'océan ne peut plus considérer d'autres

cours d'eaux comme un cours d'eau. Tout comme moi, qui ai goûté les poèmes de mon ami, je ne peux malheureusement plus considérer d'autres poèmes comme de la poésie ».

Sachant que les rivières et les montagnes constituaient les principaux sujets de la poésie de voyage en Chine, le préfacier souligne ici un autre paysage qui est l'océan. Selon le préfacier, les océans élargissent le champ de vision de la littérature de voyage chinoise grâce au voyage en direction de l'Occident.

Occident

Les critiques des préfaciers sur l'Occident sont assez brèves et se concentrent sur deux aspects. D'une part, le monde occidental représente un univers merveilleux avec ses langues, ses paysages, ses coutumes extraordinaires, suscitant facilement le doute chez le lecteur. À l'issue duquel les préfaciers se chargent d'attester l'honnêteté de l'auteur et la véracité du récit. D'autre part, malgré ses dissemblances avec l'Empire du milieu, l'Occident ne demeure pas un monde incompréhensible. Conscients de ce point, les préfaciers laissent leur commentaire, comme celui de Wang Guangye dans sa préface du *Voyage dans la mer occidentale* :

« L'homme qui s'enferme dans sa chambre mourut devant sa porte sans connaître l'immensité du monde. Et les courageux qui explorent l'étranger finissent par devenir des collectionneurs d'histoires inouïes. En réalité, la sincérité est la base du monde. Avec celle-ci, même les barbares demeurent à ton écoute ».

I. 1. 1. 3. Ordre impérial et rapport officiel

Le contexte historique fait que parmi ces premiers voyageurs, la plupart sont chargés de missions diplomatiques. Deux d'entre eux placent alors l'ordre impérial et le rapport officiel relatant les circonstances du voyage au début de leur récit, avant les préfaces.

Dai Hongci rassemble cinq ordres impériaux, en suivant l'ordre chronologique, dans *Journal d'un ambassadeur aux neuf pays*. Tous les cinq mettent les points suivants au clair : le contexte historique du voyage, les personnes intéressées, l'objectif de la mission etc ; Tandis que le rapport officiel de Xue Fucheng que l'auteur met au début de son livre, précise plutôt la finalité, le procédé et les difficultés de l'écriture ainsi que le format de la publication. Cependant, tous ces éléments peuvent être bien inclus dans la préface auctoriale. Donc, la question sur la raison d'être de ces deux paratextes se pose : quelles sont les fonctions propres de ces éléments par rapport à la préface ?

Accent diplomatique

Rien ne peut plus exprimer un ton diplomatique que des éléments protocolaires eux-mêmes. Ils précisent, de manière officielle et solennelle, les facteurs importants autour du voyage, y compris les dates, les services concernés et les fonctions de chaque intéressé explicitement cité. D'autant plus que la cour exige que ses émissaires tiennent un récit de voyage : « Tous les actes diplomatiques ainsi que les coutumes locales doivent être enregistrés en détail pour que les Chinois puissent maîtriser les

conjonctures de chaque pays sans ignorance dans un futur proche »⁷⁹.

En outre, vu sous l'angle du style, l'ordre impérial et le rapport officiel étalent un langage dépouillé et explicatif, propre à l'administration, alors que la préface qui suit est persuasive et fortement éloquente. En l'occurrence, une fois que les informations concernant les circonstances du voyage et de l'écriture sont éclairées par les ordres impériaux et le rapport officiel, nos auteurs arrivent à concentrer leur encre à illustrer leurs points de vues politiques et sociaux, bien plus personnels, dans la partie suivante – la préface.

Déférence envers le supérieur

Naturellement, la cour fait partie des premiers lecteurs puisque ces récits lui sont destinés dès la rédaction. Mettre ses ordres ou le compte-rendu à son attention en avant est une tactique qui illustre à la fois la vocation de l'auteur, son sérieux et sa déférence à l'égard du supérieur.

Bâilonnement des critiques

Les ordres impériaux, cités par Dai Hongci, définissant préalablement l'objectif du voyage et les aspects du contenu du récit, pourraient efficacement bâillonner certaines critiques, comme l'atteste la proclamation suivante : Je ne suis responsable que vis-à-vis de l'empereur.

Dans le rapport rendant compte de la mission de Xue Fucheng, cette autodéfense ne reste plus implicite comme chez Dai, car la moitié de son rapport est

⁷⁹ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 59.

consacrée à l'énumération des difficultés de son écriture :

« Malgré les formes variées des récits de voyage, les diplomates d'une époque précise et ayant la même destination, ne peuvent que noter, à cet effet, des choses similaires. Les anciens ambassadeurs tel que Messieurs Guo et Zeng, envoyés en Angleterre et en France, tenaient chacun un journal relatant en détail leur voyage. Avec des précurseurs comme eux, il sera impossible d'échapper à la répétition. Cela constitue mon premier ennui. Par ailleurs, pour bien remplir les missions de diplomate, il faut nouer des relations d'amitié avec d'autres pays, tout en observant leur situation réelle. C'est loin d'être facile à cause de la différence de culture et de langue. Craindre de ne pas pouvoir cerner les vrais enjeux, mais d'être limité aux futilités constitue ma deuxième difficulté. L'amitié sino-occidentale est sans doute une bonne chose. Pourtant, mes commentaires sur l'Occident ne peuvent pas être totalement neutres. J'ai toujours peur d'évoquer des critiques impertinentes ou de fournir des prétextes d'intrusion pour des étrangers. Chaque mot est pesé avant d'être dit. Jusque là, l'impossibilité d'être parfaitement impartial devient mon troisième souci ».

Ces commentaires ont pour fonction de se défendre contre de potentielles critiques, tout en sollicitant la compréhension du supérieur.

I. 1. 1. 4. Avertissement

Outre la particularité d'avoir un rapport officiel et des ordres impériaux, les récits de ces deux auteurs, Dai Hongci et Xue Fucheng, comprennent en plus chacun un avertissement, placé derrière la préface, juste avant le texte. Ces avertissements sont composés de plusieurs articles sous forme de note explicative. Introduites par le chiffre 'un', ces notes jouent le rôle de guide de lecture, destinées en priorité aux

officiers lettrés. Ils ont pour fonction de déterminer le choix formel et le choix des centres d'intérêt du texte.

Choix formels

Avant de citer le choix des centres d'intérêts de son récit, Xue Fucheng expose d'emblée, de façon argumentative, son choix du genre :

« 1. La tradition du journal de voyage remonte au *Voyage dans le sud* (« 南来录 ») de Li Xizhi (李习之 dont l'autre nom est Li Ao 李翱) et *Note du voyage au service militaire* (« 于役志 ») de Ouyang Yongshu (欧阳永叔). Mais ces récits sont encore très concis. Plus tard, le genre journal de route se développe, avec des formes et longueurs variées. De mon point de vue, ce genre a la qualité d'être moins contraignante. Les choses vues et entendues peuvent être notées quotidiennement. Si l'auteur a ses avis à propos d'un sujet, il peut les insérer à tout moment, comme Gu Tinglin (顾亭林) faisait dans son journal *Connaissance quotidienne* (« 日知录 ») »⁸⁰.

En exposant la méthodologie du genre, soutenue par la citation des œuvres d'autres écrivains, Xue Fucheng reconnaît que l'adoption du genre journal de route est un choix conscient et réfléchi, contrairement à son apparence spontanée.

S'agissant du côté formel, Dai Hongci fait aussi mention de ses choix de style de langage et de la méthode de traduction en ce qui concerne des noms étrangers.

« 1. Le style de ce journal est dépouillé car j'écrivais chaque soir et n'avais pas le temps d'embellir les phrases. Que le lecteur me pardonne ».

« 1. La traduction phonétique d'un même nom étranger dans les journaux des

⁸⁰ *Ibid.*, p. 64.

anciens diplomates est souvent différente. Cela rend le lecteur perplexe. J'en tirai la leçon et notai, à côté de la traduction chinoise, soit le nom en leur langue d'origine, soit le nom en leur traduction anglaise pour que le lecteur puisse s'y référer en cas de besoin. Seuls les noms dont la traduction fut confirmée et stéréotypée en langue chinoise sont exempts de leur écriture d'origine ».

Choix des centres d'intérêt

Parmi les dix notes composant l'avertissement dans *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique*, huit d'entre elles parlent du choix du thème. À l'encontre de certains auteurs qui, face à un nouveau monde, ont tendance à transformer leurs récits de voyage en encyclopédie sans rien sacrifier, Xue Fucheng délimite ses centres d'intérêts avec soin. Toujours soucieux de sa mission diplomatique, il énumère chacun de ses choix en donnant des raisons justificatives.

Prenons quelques exemples :

« 1. L'objectif de l'accréditation des ambassadeurs réside dans le besoin de maîtriser la conjoncture du monde... Conscients de ce but et afin de montrer notre volonté de bien remplir la mission qui nous est confiée, ce récit comprend tous les grands événements mondiaux, outre ceux des quatre pays dont nous avons la charge ».

« 1. Si j'enregistre autant d'extraits de journaux, c'est parce qu'ils concernent tous des affaires étrangères et peuvent nous servir plus tard ».

« 1. Enregistrer des lettres de créance a pour but de conserver des exemples protocolaires dans les archives ».

« 1. La météo varie selon les régions. Celle de l'Occident n'a aucune

importance. Mais la météo durant la traversée maritime mérite d'être notée afin de mettre en lumière les conditions du voyage. Dès mon arrivée à Paris, je ne fais plus mention de la météo. Les jours de déplacement à l'intérieur de l'Europe sont généralement choisis par beau temps ».

Nous voyons que ces avertissements renforcent le ton officiel que l'ordre impérial et le compte-rendu de la mission avaient mis en évidence précédemment.

I. 1. 2. Cas du *Voyage dans la mer occidentale*

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Lin Jian fut le premier voyageur lettré qui laissa un récit de voyage sur l'Occident à la fin de la première moitié du XIX^e siècle. Et avec son statut d'interprète commercial, il est épargné de toute obligation de compte rendu à un supérieur. Son récit montre une particularité extraordinaire, aussi bien en contenu qu'en sa structure externe. Raison pour laquelle nous l'avons tant cité dans cette partie consacrée aux paratextes. En effet, ce court récit de trente pages est composé de huit parties textuelles (hormis le titre, les intertitres etc.) comme illustré dans le tableau ci-dessous, dans l'ordre. À l'exception des « dédicaces », des préfaces et des postfaces allographes, les textes que l'auteur rédige n'occupent plus que la moitié du livre en terme de longueur. Et si l'on fait abstraction de sa propre préface et annexe, il ne reste plus que deux pages de poèmes de voyage et trois pages d'anecdotes en guise de texte principal. Une telle composition du livre où le texte principal ne prend qu'un sixième de son volume, suscite naturellement la question sur sa raison d'être.

Composants	Intitulés	Nombre d'articles	Nombre de pages	Genre
« Dédicace »	Sans	4	2	Signature
Préface allographe	Sans	5	6	Prose
Préface auctoriale	<i>Préface auctoriale du voyage en mer occidentale</i>	1	7	Prose
Poème de voyage	<i>Poème du voyage en mer occidentale</i>	1	2	Poème
Anecdote	<i>Sauvetage des cantonais kidnappés</i>	1	3	Prose
Annexe	<i>Biographie de ma grande mère décédée</i>	1	2	Biographie
« Dédicace »	Sans	20	5	Poème
Postface allographe	Sans	5	3	Prose

La raison de la présence de multiples « dédicaces », préfaces et postfaces traduit parallèlement la fierté de l'auteur, ayant effectué un acte aussi courageux, et l'intérêt que l'Occident éveille chez le lecteur.

Il est intéressant d'insister sur l'annexe de ce récit de voyage qui s'avère être une courte biographie louant la piété filiale de sa grand-mère. À première vue, ce chapitre n'a vraiment pas sa place si nous oublions que dans la Chine de l'époque, le confucianisme préconise qu'un enfant qui respecte la piété filiale ne voyage pas dans le lointain lors du vivant de ses parents. Étant le premier voyageur lettré qui traversait des Océans, Lin Jian était conscient du risque des critiques qu'il encoure à ce sujet. Afin d'éviter ces critiques, il demande aux personnes qui dédicacent son récit d'y

insérer la raison ayant motivé le voyage⁸¹, tout en y ajoutant ce chapitre relatant la longue tradition du respect de piété filiale de sa famille.

Et à propos de la partie principale (le poème et l'anecdote), si le poème représente le genre classique et très soutenu de la littérature de voyage chinoise que l'auteur avait l'intention de poursuivre, le narration de son aventure de sauvetage aux États-Unis ne pourrait trouver de meilleur mode d'expression à part l'anecdote, évitant tout soupçon de vanterie.

La structure extérieure de notre corpus étant mis au clair, il est temps de s'interroger sur leur structure intérieure, à travers laquelle les nouvelles connaissances, les aventures et les sentiments, toutes sortes d'information seront transmises. Il s'agit, pour chaque auteur, de trouver sa propre solution au niveau de l'ordre, face à l'hétérogénéité des informations.

I. 2. Ordre

Étant par définition la relation écrite de la rencontre d'avec autrui, le récit de voyage enregistre par vocation les choses vues et entendues du voyageur à travers une langue préalablement identifiée. À cet effet, l'ordre joue divers rôles dans ce système de langue qui est porteur matériel hors du temps et de l'espace de toute une série d'observations, de dialogues et de mouvements du voyage. De prime abord, en tant qu'un système de signes relativement renfermé, la langue possède un ordre inhérent qui lui est propre. Celui-ci, selon Foucault, « n'existe qu'à travers la grille d'un regard,

⁸¹ Prenons l'exemple d'une préface : « Li Jian est quelqu'un de très honnête et franc. Afin de subvenir aux besoins de sa très pauvre famille et rendre ainsi heureux ses deux parents, il prit le chemin long et solitaire de l'étranger. Ce voyage malgré lui n'a pas duré. Et les ignorants qui l'accusaient pour cette démarche ont tort ».

d'une attention, d'un langage »⁸². En plus, une fois que les signes (mots) sont mis en relation avec les choses, l'ordre devient ce qui « se donne dans les choses comme loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les autres »⁸³. Mais ce que l'ordre relie, est loin d'être seulement les mots (d'un système de langage) et les choses, mais aussi le mode d'expression de l'auteur et le mode de perception du lecteur.

Dès le premier pas du voyageur en quête du pays étranger, le fond et la forme du voyage sont d'une manière ou d'une autre prédestinés. Pourtant, sous les yeux du lecteur, ils ne prennent la forme que lorsque l'identité du voyageur change et devient l'auteur. Ainsi, lorsque la relation viatique voit le jour, le premier voyage (le voyage factuel) n'existe plus ou bien, n'existe que dans le second voyage (le voyage raconté). Dans ce second voyage soutenu par la langue, le contenu est un facteur peu ou prou fixe et immobile car le voyage factuel est d'emblée considéré comme un acte passé et interchangeable⁸⁴. Il ne reste à l'auteur que le facteur formel qui puisse être trié et choisi afin, d'un côté, de mettre en œuvre une expérience, une envie ; et d'un autre côté, d'exprimer une vision du monde qui lui est propre. Par conséquent, l'auteur a pour mission de présenter tout ce qu'il voit et entend durant le voyage à travers une procédure complexe d'organisation du langage, dont la réalisation première est l'ordre des informations. Cette organisation d'ordre, reflète d'abord la vision et l'interprétation de l'auteur face à l'Autre. Ensuite, dès que l'acte de lecture est accompli, celle-ci influencera en plus la perception du lecteur.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, le voyage est un acte spatio-temporel, tandis que les informations acquises durant le voyage sont des connaissances

⁸² M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1976, p. 11.

⁸³ *Id.*

⁸⁴ Nous excluons ici tous les récits imaginaires.

dépourvues de contraintes du temps et de lieu. En fonction de la façon de disposer des informations, nous pouvons tirer deux ordres cardinaux de nos récits : l'ordre du temps et du lieu et celui des matières. Très souvent, les récits de voyage sont présentés selon l'ordre spatio-temporel. Il y va de la préparation avant le voyage, des pays traversés jusqu'à la destination, enchaînant ainsi sur le chemin toutes les étapes du voyage – ce qui demeure une organisation naturelle en apparence. Mais il existe aussi des auteurs qui préfèrent mettre en avant les connaissances acquises pendant le voyage, en les plaçant selon l'ordre des matières – la culture, l'histoire, la politique, les us etc.. Pendant que le premier groupe de récits rassemblent le maximum d'informations, le deuxième groupe souligne l'objectif et le résultat du voyage. Il faut noter que cette classification n'est guère absolue car un grand nombre de récits combine les deux.

Si la majorité de nos diplomates choisit le genre du journal de bord, les raisons semblent évidentes comme l'explique Zhang Deyi : « Outre son avantage qui permet de m'aider à chasser le sommeil, le journal de route a une capacité exclusive à rassembler tous les témoignages avec peu d'effort, tout ce qui concerne les coutumes, les traditions et les cultures des pays étrangers, sans rien laisser de côté »⁸⁵. Lorsque ce genre de désir à tenir une encyclopédie domine, le journal semble le plus à même d'accomplir cette mission. Cependant, tous les diplomates ne sont pas attirés par le style de l'encyclopédie et préfèrent plutôt mettre en avant telle ou telle catégorie de connaissance.

Parmi nos auteurs, Li Shuchang et Xu Jianyin sont les plus représentatifs. Faisant partie de la même ambassade que Guo Songtao, afin de tracer un parcours de voyage similaire, Li Shuchang choisit de concentrer son encre sur les mœurs alors que

⁸⁵ Deyi Zhang, l'avertissement du *Journal d'un diplomate en France*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

Guo Songtao faisait un réel effort consistant à relater son voyage en intégralité. Cela pourrait expliquer la forme de journal adoptée par Guo Songtao, la coexistence du journal de route et des essais indépendants dans le récit de Li Shuchang. Quant au Xu Jianyin, spécialiste technique après de la cour, il reste fidèle à son statut de scientifique. À l'époque, il est rare de voir un voyageur qui se vouait autant à un seul domaine jusqu'à négliger tous les autres. Curieusement, au lieu de démontrer ses observations techniques acquises du voyage dans l'ordre des matières, il sélectionne plutôt la forme de journal, au risque d'orienter le récit vers une discontinuité et un désordre de connaissances.

Des contradictions, des personnalités variées, tout nous amène à réfléchir sur l'ordre qui s'avère être un mode d'expression efficace de l'auteur et imposé ensuite au lecteur comme un mode de perception. D'une part, l'ordre existe à l'intérieur et de manière sous-jacente ; d'autre part, « il se manifeste en profondeur comme un préalable, attendant en silence le moment d'être énoncé »⁸⁶. Son énonciation, dans notre corpus, se fera autour des trois questions suivantes :

1. Pourquoi un auteur adopte-t-il tel ou tel ordre dans l'organisation des témoignages de son récit ? Autrement dit, quels avantages offre-t-il pour mieux se conformer à l'objectif d'écriture de chaque auteur ?
2. Dans les récits où l'ordre des matières domine, comment l'acte du voyage, cette expérience factuelle est-elle reliée aux informations ? Sommes nous en mesure de les classer en récit de voyage proprement dit ?
3. Inversement, par quels procédés les textes du groupe dominé par l'ordre du temps et du lieu réussissent-ils à insérer l'information dans le compte rendu de l'itinéraire ? Cette forme d'exposition qui nous paraît de prime abord

⁸⁶ M. Foucault, *op. cit.*, p. 11..

plus spontanée, n'est-elle pas en réalité le résultat d'une construction plus complexe et consciente comme le témoigne l'avertissement de Guo Songtao ?

I. 2. 1. Ordre et choix formel du récit

Parmi nos six voyageurs non diplomates, quatre choisirent le mariage de l'ordre des matières avec celui du parcours. Cette disposition où l'ordre du temps et du lieu perd sa puissance n'est point une coïncidence chez eux. En revanche, Li Shuchang fut l'unique diplomate qui fit prendre la forme de miscellanées non chronologique à son journal. Vu que la forme 'journal' est le premier choix des diplomates qui constituent la majorité des voyageurs en Occident de l'époque, cette forme devient sans aucun doute le mode de présentation le plus significatif de nos récits.

I. 2. 1. 1. Journal

Si la forme 'journal' reste si populaire, c'est qu'il apporte aux auteurs de nombreux avantages, constitués de trois aspects dont le premier est sa légitimité.

Premièrement, depuis la dynastie Song, le genre journal de route domine largement les écritures des diplomates. De plus, il est aussi le genre préféré des voyageurs-auteurs de la dynastie Qing, parmi tous les types de voyages confondus. Deuxièmement, le journal de voyage est paru comme une forme quasi mimétique du déplacement physique et de l'observation du sujet. Cet effet mimétique donne une certaine garantie de la véracité du voyage, construisant par là un soutien psychologique à l'auteur. Enfin, il est le choix de Bin Chun, le premier diplomate chinois expédié en Occident sous le règne de la dynastie Qing. Son choix légalise

ainsi, dans une certaine mesure, l'adoption de ce genre pour tous ses successeurs⁸⁷.

Le deuxième avantage du journal de voyage réside dans la facilité de son écriture. Nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises que la composition des récits de voyage fait partie des missions diplomatiques de nos voyageurs et ils y citèrent fréquemment l'objectif visé par l'empereur :

« Le 8 janvier 1866 sous le règne de l'empereur Tong Zhi (同治帝), je me rends en Occident avec pour ordre impérial d'enregistrer en détail leurs politiques, coutumes, culture et géographie etc., afin de les analyser de près en Chine »⁸⁸.

« Le 14 juin 1905 sous le règne de l'empereur Guang Xu (光绪帝) : La conjoncture du moment est délicate et tant de préoccupations attendent d'être résolues. La cour impériale ordonna, à maintes reprises, d'exercer des réformes sans résultat satisfaisant à cause de l'ignorance des officiers concernés. J'envoie ainsi Zai Ze, Dai Hongci, Xu Shichang, Rui Fang étudier minutieusement les systèmes politiques occidentaux afin d'apprendre les bons et de tirer des leçons des mauvais... Signé : l'empereur »⁸⁹.

Le but de la cour est de mener des investigations sur tous les aspects de l'Occident. Et le journal de voyage permet aux diplomates, surtout aux ambassadeurs,

⁸⁷ Afin d'éclaircir ce dernier point, il nous semble nécessaire de mettre en lumière le contexte sociopolitique des Qing. En effet, pour appartenir à la classe dirigeante de la Chine, le seul moyen, quelle que soit l'origine de la personne, est de réussir aux Examens impériaux (une sorte de concours d'entrée dans l'administration). La première session de ce concours, de forme moderne, date de l'époque des Sui (l'an 605) jusqu'au début du XX^e siècle. Durant la dynastie Qing, ce concours ne délimitait son champ qu'aux quelques œuvres classiques confucianistes et demandait aux candidats de composer des articles selon des modèles précis, sans aucune liberté d'expression hormis la citation des Saints. Son côté formaliste devint infiniment prononcé. De plus, les inquisitions littéraires au début de la dynastie ne firent qu'empirer la situation. Ceci explique la quasi inexistence d'inventivité littéraire de cette dynastie, hormis les romans. Ces précisions relatives au contexte éducatif et le formalisme potentiel existant chez les mandarins pourraient, en quelque sorte, mettre en évidence le choix presque unanime de la forme du journal chez les diplomates. Leurs récits sont en réalité des rapports officiels.

⁸⁸ Chun Bin, *Notes de voyage*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

⁸⁹ Hongci Dai, *Journal d'un ambassadeur aux neuf pays*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

de rassembler un maximum d'informations avec peu d'effort dans des délais courts. Il suffit, à cet effet, de noter ce qui a été vu et entendu dans la journée et sur le champ, avec ou sans commentaire, comme le témoigne ici Bin Chun :

« Les terres et les eaux parcourues atteignent environ quatre-vingt-dix mille *li*.

Avec toutes les affaires courantes, je n'ai pas eu le temps de classer les informations selon les matières d'où la naissance de ce journal ».

Le journal montre, par ailleurs, une sorte de souplesse hors norme au niveau de l'enregistrement des informations. D'une part, il est fondamental de noter la continuité des affaires diplomatiques d'après des dates précises de sorte que le récit puisse fournir des références fiables et faciles à vérifier. D'autre part, les auteurs qui développent l'habitude d'écrire tous les jours ont l'avantage de trier, ajouter, distordre ou omettre certaines informations sans perdre la fluidité du récit puisque l'enregistrement des informations au jour le jour offre une excellente protection des soi-disant intégralité et véracité.

Le journal possède d'ailleurs une qualité de compatibilité avec d'autres genres d'écriture. Il n'est pas rare qu'un auteur insère dans le journal des poèmes ou des essais correspondant à une réflexion plus profonde, une représentation plus esthétique, une récapitulation de la conjoncture ou même une classification des choses. Sa nature non exclusive envers d'autres écritures est aussi son dernier avantage.

Parmi ces avantages fournis par la forme de journal de voyage, certains sont propres au genre narratif, d'autres sont plutôt liés, explicitement ou implicitement, au statut diplomatique de nos voyageurs. Lorsque ce statut n'existe plus avec ses contraintes, les défauts inhérents à cette forme deviennent plus clairs.

D'un côté, la forme de journal a pour principal défaut l'hétérogénéité et l'incohérence des informations. Les notes quotidiennes ne peuvent concentrer les informations d'un sujet. Avec l'élargissement des connaissances, l'auteur peut

reprendre le même sujet et le compléter par des informations supplémentaires quelques jours, voir quelques années après. En plus, sa nature spontanée et improvisée fait que l'auteur rencontre parfois la nécessité de noter plusieurs types d'informations qui ne sont pas forcément liées les uns les autres dans le journal d'une même journée. Et ce changement de sujet subit peut même s'avérer brutal lorsqu'il s'agit de deux sujets sentimentalement contrastés.

D'un autre côté, d'innombrables détails insignifiants font que les journaux ont souvent une longueur assommante. Selon les statistiques⁹⁰, le *Journal de Londres et de Paris* de Guo Songtao compte plus de cinq cent mille mots, au même titre de ceux de Zeng Jize et Xue Fucheng qui ne sont pas plus concis⁹¹.

I. 2. 1. 2. Miscellanées

Raison du choix

Parmi nos auteurs, cinq ont choisi un genre aussi libre, qui corrige pourtant parfaitement les défauts du journal – celui des miscellanées. Le genre de miscellanées dans lequel l'ordre du parcours se mélange à celui des matières, exige d'abord la concentration relative des centres d'intérêts. Prenons l'exemple de Li Shuchang, l'unique diplomate dont le récit de voyage évite la forme 'journal'. Il fut envoyé en Angleterre en 1876 en tant que conseiller de l'ambassadeur Guo Songtao. Pendant les six années suivantes, il travailla dans les différentes ambassades de Chine en Europe,

⁹⁰ Cette statistique fut réalisée par l'éditeur Zhong Shuhe et publiée dans l'avertissement tardif du livre *De l'Est à L'ouest* durant sa réédition dans les années 80s du siècle précédent.

⁹¹ Il faut souligner que ces récits sont écrits en langue chinoise classique, une langue réputée par sa brièveté. Si *le journal de Londres et de Paris* compte 1000 pages en chinois, sa traduction en français devrait être multipliée par cinq, soit 5000 pages environ.

de Berlin à Madrid, en passant par Paris. Contrairement à ses homologues, il prête peu attention à la relation des itinéraires, aux activités diplomatiques et à la conjoncture du monde occidental. Profondément attiré par les aspects socioculturels, son *Carnet de notes sur l'Occident* ressemble à un tableau folklorique de la vie européenne de l'époque, rassemblant des notes de voyage, des correspondances, des anecdotes, des annales locales, voire des articles écrits par ses compagnons de route. Tout mérite d'être noté dès que les informations concernent les mœurs occidentales. Ce qui fait que derrière ce rassemblement de documents de nature très variée, se cache une logique exclusive. Il faut noter qu'outre son goût personnel, son titre de conseiller l'aide aussi à se décharger de l'obligation de rendre compte à la cour de son voyage, sous tous les angles, car ce travail pénible est surtout de la responsabilité de l'ambassadeur.

Les quatre autres auteurs ayant adopté le genre de miscellanées sont non diplomates sans exception. En tant que représentant du milieu industriel et commercial de la Chine, Li Gui eut l'occasion d'assister à l'exposition universelle de Philadelphie en 1876 et il fit un tour ensuite en Europe avant de retourner en Chine. À la suite de ce voyage, il écrivit *Nouvelles notes de voyage autour du monde* qui rassemble quatre chapitres au total. Le premier est entièrement consacré à la description de cet événement, alors que les deux suivants sont des notes de voyage narrant ses témoignages et organisés selon l'ordre de matière. Le dernier chapitre demeure le journal de mer de son retour. L'auteur expose ci-dessous la raison de cette disposition dans la préface :

« Monsieur Hart⁹² m'envoie à cette exposition et me demande de bien la lui décrire afin qu'il laisse des archives référentiels pour la Chine... Ainsi, j'ai noté séparément le contexte historique, les conditions générales ainsi que les dispositions de cette exposition et nommé cette première partie *Notes de l'exposition universelle des États-Unis*. Quant à mes voyages privés en Amérique, en Angleterre et en France, les choses vues et entendues telles que les politiques, les mœurs et les propos des habitants locaux, je les ai aussi enregistrées avec minutie, sous les deux chapitres intitulés *Notes de voyages*. Je suis parti de Chine, précisément de Shanghai et y suis retourné après un grand tour de la planète. Ce parcours est narré dans le chapitre *Nouvelles notes de voyage autour du monde* ».

La finalité du voyage de Li Gui étant contradictoirement précis (l'exposition universelle de Philadelphie) et abstrait (son tour en Europe est dénué de toute mission), il n'est pas étonnant que l'auteur adopte une telle forme de mélanges.

Si la concentration des centres d'intérêts de Li Shuchang est causée par sa prédilection face aux us et que celle de Li Gui est due aux doubles natures de son voyage, pour Kang Youwei dont le regard se focalise uniquement sur la politique, cette concentration est le résultat de son identité de réformateur, comme il le témoigne dans les termes qui suivent : « J'ai erré à l'étranger pendant seize années. Je n'avais rien d'autre à faire que d'observer leurs politiques »⁹³.

Il va de soi que les récits sous forme de miscellanées demandent à l'auteur plus

⁹² Étant le directeur de la Douane de Chine (1863-1908), l'Anglais Robert Hart intervenait sur presque toutes les affaires étrangères des Qing. Au moment où les États-Unis invita la Chine à cette exposition universelle, le ministère des affaires étrangères de Chine confia cette mission, comme d'habitude, à Hart. Il envoya ainsi des officiers de la douane pour accomplir cette mission, tous d'origine étrangère. Li Gui avait aussi travaillé dans la douane où il a connu Hart. Hart l'a choisi comme le seul représentant non-fonctionnaire de cette délégation. Raison pour laquelle son voyage en Europe fut financé par lui-même.

⁹³ Voir la préface nommée *Critiques sur le régime républicain* dans *Deux récits de voyage dans onze pays d'Europe*, Youwei Kang, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986.

d'organisation et de réflexion par rapport au journal de voyage spontané. Ce qui fait que d'autres auteurs réalisent d'abord un journal de bord avant de se diriger vers les miscellanées qui rassemblent les informations d'un seul domaine : tel est le cas de Shan Shili. Partie de Chine en 1899, notre unique voyageuse publia son journal de route en 1903 avant de faire paraître son deuxième récit sous forme de miscellanées en 1910, dont le sujet principal est l'art classique européen. Il en est de même pour le réformateur Kang Youwei qui, après seize ans de vie errante, publia *Récit de voyage en Italie* en 1905 avec un sommaire général indiquant ses futures publications⁹⁴. Son deuxième récit narrant son voyage en France vit le jour en 1910, comprenant trois parties annexes au sujet principal que sont : la présentation générale de la France, l'histoire de la France et la Révolution française.

En résumé, les raisons conduisant au choix de la forme de miscellanées sont aussi très diverses. Certaines correspondent aux facilités inhérentes à la forme, tandis que d'autres sont le fait de la situation personnelle de l'auteur ainsi que de ses conditions d'écriture. Mais pouvons-nous les considérer comme des récits de voyage ? Puisque les éléments du voyage, le compte rendu de l'itinéraire sont bien présents, bien qu'ils soient dissipés dans d'autres éléments ou mis de côté comme une partie indépendante.

Avantages et défauts

À l'égard du lecteur, chaque forme de récit de voyage possède ses propres avantages, tout comme celle de miscellanées.

⁹⁴ Dans ce sommaire, Kang Youwei précisa son intention de réaliser onze récits de voyage en Europe, incluant ceux de l'Italie, de la Suisse, de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Allemagne, de la France, du Danemark, de la Suède, de la Belgique, du pays bas, de l'Angleterre. Malheureusement, seuls deux d'entre eux ont pu être achevés.

La première adoption de cette forme chez nos voyageurs date seulement de 1876 car les voyageurs précédents avaient plutôt choisi les formes de la poésie et du journal. Cette évolution générique est accompagnée de l'élargissement des connaissances des Chinois en ce qui concerne l'Occident. N'étant plus de vrais précurseurs, les auteurs comme Li Gui et Li Shuchang ressentaient moins la nécessité du ramassage d'informations, de manière encyclopédique. Cela leur permet de pouvoir étudier un sujet en profondeur. Côté lecteur, ils furent en majorité des lettrés, animés par l'esprit de patriotisme dans un contexte de conjoncture politique très négatif. Le premier désir de satisfaire leur curiosité sur l'autre est vite remplacé par la soif de connaissances plus larges. De plus, la cour confirme de plus en plus l'utilité du savoir-faire occidental. Dans ce contexte, ces récits de voyage qui rassemblent les savoirs et les disposent en fonction des matières remplissent parfaitement cette mission éducative. Et les lecteurs spécialisés arrivent facilement à se référencer dans ces miscellanées au lieu de s'aventurer dans des journaux de voyage, au risque de se noyer dans une inondation de détails futiles.

Par ailleurs, les miscellanées de notre corpus sont généralement abrégées par rapport aux journaux. Et ce raccourcissement de l'écriture ne peut que faciliter la lecture.

Néanmoins, la forme de miscellanées rencontre une difficulté qui semble inévitable, celle du raccordement entre la présentation d'un thème et celle d'un itinéraire. Les récits de ce support étant organisés selon deux ordres (l'ordre des matières et celui de l'itinéraire), il reste à savoir comment chacun dispose ses informations et comment les auteurs réussissent à les relier lorsque l'acte de voyage se marginalise, au service des informations classées selon des matières ?

I. 2. 1. 3. Formes poétiques et prosaïques

Hormis le journal de voyage qui suit évidemment l'ordre du temps et du lieu, il existe chez nos auteurs deux autres supports de récit dans lesquels l'ordre du temps est également respecté : le recueil de poèmes narratifs et le recueil de proses.

Nous avons évoqué plus haut l'insignifiance de la partie principale du récit de Lin Jian à l'égard du volume total du livre. Cette partie est en réalité un poème narratif relativement long, composé de 102 phrases où toutes les règles du poème classique telles que la rime et l'équilibre entre les tons plats et les tons obliques sont respectés. L'autre auteur employant la forme de la poésie fut Bin Chun, le premier émissaire de la cour des Qing. Il fut également le deuxième voyageur-auteur en Occident de l'époque qui succéda justement à Lin Jian. Son voyage donna naissance à trois récits : un journal de route et deux recueils de poèmes de voyage. Composés de 137 articles en tout, ces recueils de poésie décrivent des scènes spectaculaires du voyage, de la Chine à la Finlande, en passant par Singapour, l'Égypte, la France et l'Angleterre. Les titres de ces poèmes nous disent déjà beaucoup : *La première expérience en train* ou *La photographie occidentale*.

A priori, la motivation la plus significative du choix de ce support consiste en sa longue tradition littéraire. Pourtant, l'exigence formelle fait que la poésie a du mal à assumer la transmission d'une quantité importante d'informations. D'ailleurs, l'ignorance universelle des Chinois face aux objets décrits ne facilite guère sa compréhension d'où sa dépendance des notes explicatives. Chez Lin Jian, la préface auctoriale sous forme de prose constitue déjà un micro récit qui sert de notice de lecture au poème de voyage qui la suit. En ce qui concerne les recueils de poésie de Bin Chun, non seulement un journal de voyage les précède, mais l'insertion générale des notes explicatives entre parenthèses dans les vers, avec pour but d'éclaircir le

contexte du poème, n'est point une tâche aisée, ni pour l'auteur ni pour le lecteur.

L'unique auteur de recueil de prose suivant l'ordre chronologique est Wang Tao⁹⁵. Comme il évoqua dans la préface de *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre*, il s'agit d'une forme qui imite celle des anciens ouvrages de voyage. Dans la préface, en mettant l'accent sur la narration de sa vie d'errance au lieu des voyages eux-mêmes, il nous laisse penser à une intention de l'écriture, visant plus à présenter une autobiographie, sous l'angle de l'errance et du voyage. D'ailleurs, si cet homme de lettres n'avait pas choisi la forme de poésie, c'est aussi parce qu'il fut un partisan du Mouvement de prose classique⁹⁶.

En plus de l'héritage de la tradition littéraire, deux avantages inhérents aux formes poétique et prosaïque, contribueraient à leur choix. Tout d'abord, leur fonction esthétique reste incontournable. En tant que l'un des plus brillants littéraires de la fin des Qing, doté d'une plume extraordinaire, Wang tao se distingue d'autres auteurs aussi par la littérarité hors commun de *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre*. Ensuite, quoique la double nature du récit de voyage (la narration et la description) soit un peu mal assumée par ces formes poétique et prosaïque, ces dernières restent performantes en transmission des sentiments qui, correspond parfaitement au goût littéraire du lecteur chinois.

Après avoir mis en évidence la relation entre l'ordre et le choix formel, ainsi que les avantages et les défauts de chaque support à travers l'analyse sur les formes

⁹⁵ Wang Tao a précisé la motivation de son choix dans la préface dont nous avons fait mention plus haut dans la partie des paratextes.

⁹⁶ Lancé par de célèbres écrivains comme Chen Ziang (陈子昂), Han Yu (韩愈) et Liu Zongyuan (柳宗元), le mouvement de prose classique date des dynasties des Tang et Song. Les réformateurs de ce mouvement littéraire remirent en valeur la forme de prose libre et dépouillée des Han, en critiquant les nouveaux genres de prose parallèle où des termes fleuris s'accumulent jusqu'à endommager le sens. Ce Mouvement s'accompagne d'un courant d'idée qui réclama l'union de la littérature et de la doctrine du confucianisme. Selon ses partisans, le contenu de leur écriture doit être basé sur des pensées confucianistes pratiques et utiles et c'est la pensée qui conduit le texte, pas le vocabulaire clinquant.

du discours de voyage, il est temps de poser la question sur l'organisation des informations à l'intérieur de ces supports.

I. 2. 2. Ordre et organisation du texte

S'agissant du plan du fond, un récit de voyage non fictionnel engendre en principe deux aspects : la narration de l'acte de voyage rendant compte de l'itinéraire et les témoignages recueillis durant le déplacement. Pour la littérature de voyage chinoise, un autre aspect est aussi primordial, celui de la transmission des sentiments et des pensées tels que le patriotisme, la nostalgie, les réflexions métaphysiques, issus tous du déplacement du sujet.

Dépourvus, à un certain degré très relatif, de la restriction spatio-temporelle, les deux derniers aspects donnent une impression d'indépendance par rapport au premier aspect rigoureusement encadré par le temps et le lieu. Néanmoins, tous les trois sont, en tout état de cause, reliés par une logique de pensée dans le récit – l'ordre.

I. 2. 2. 1. Ordre du parcours

L'ordre du parcours permet au récit de voyage de réunir l'information et son mode d'acquisition. Cette composition dont le schéma semble naturel et spontané en apparence peut être dominée par deux grands axes, selon des chapitres ou des séquences :

- Un axe horizontal ou « axe syntagmatique »⁹⁷ qui enregistre les

⁹⁷ L'intitulé de l'axe syntagmatique et axe paradigmatique est issu de l'ouvrage de Michèle Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'empire mongol – Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Honoré Champion, Paris, 1994.

déplacements du voyageur et assure la dynamique du texte. Portant le récit de voyage dans l'espace et le temps, il est essentiellement progressif.

- Un axe vertical ou « axe paradigmatique » qui expose les informations et les commentaires afférents aux lieux visités. Essentiellement digressif, il se présente souvent sous forme de descriptions mais aussi de micro récits quand il s'agit d'anecdotes, d'histoires, ou d'études de tel ou tel domaine.

I. 2. 2. 1. 1. Axe syntagmatique

L'effet mimétique produit par l'axe syntagmatique a toujours tendance à situer l'auteur à la place neutre d'un observateur dont la méthode de travail consiste à ouvrir un journal de route et noter les choses vues et entendues de la journée. Pourtant, aussi neutre qu'il veuille l'être, l'auteur ne s'absente jamais absolument de son discours qui est la reconstruction du réel, reflétant consciemment ou non, les intentions les plus secrètes de son auteur.

Les principales opérations auxquelles le narrateur a recours pour mener à bien cette reconstruction sont les trois suivantes : l'ellipse, la distorsion et l'ajout⁹⁸.

Ellipse

L'impression de la description exhaustive du réel que génère le récit de voyage est d'autant plus forte en vertu de l'effet de continuité produit par l'itinéraire. Par contre, « cet effet est obtenu paradoxalement grâce à un compte rendu essentiellement

⁹⁸ Dans la reconstruction de l'itinéraire, l'ajout entraîne le récit vers la fiction, alors que ce n'est pas le cas de nos relations. Ainsi, nous n'étudierons que les cas de l'ellipse et de la distorsion.

lacunaire »⁹⁹, comme mentionne M. Guéret-Lafaerté. En effet, la narration de l'itinéraire peut être source d'ellipse. Citons trois paragraphes triés du *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* :

« J'ai amené Xiawen à la Capitale de la France depuis déjà une dizaine de jours. Après avoir parcouru cette ville, c'était le temps de retourner en Grande Bretagne. Mon guide anglais résidant à Paris vint nous prier avec insistance de rester encore une journée de plus, en nous disant qu'il avait réservé un dîner d'adieu dans le prestigieux restaurant L'Envol de l'Aigle »¹⁰⁰.

« Parti de HongKong, je suis arrivé à Suez, en passant par Singapore, Aden etc. Le paysage égyptien me rafraîchit et la couleur de peau des indigènes ressemblait à celle des Chinois. Les filles étaient belles. Ce n'est pas exagéré que l'Égypte soit reconnue pour sa vieille civilisation. À partir de Suez, j'ai traversé la Méditerranée, en passant par le Caire, Alexandrie jusqu'à Marseille en France qui me fait penser à un autre monde. À Lyon et à Paris, les sites historiques sont aussi innombrables. Londres offre une allure tout aussi particulière. S'il faut citer l'endroit le plus spectaculaire et prospère de cette étonnante ville, c'est sûrement le Palais de cristal¹⁰¹ »¹⁰².

« Il existe plus de 190 commissions évangéliques de toutes tailles à Londres. Peu de temps après mon arrivée, j'ai pu visité les locaux de la Commission évangélique générale dont le commode et gentil responsable Monsieur

⁹⁹ Michèle Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'empire mongol*, Paris, Honoré Champion, p. 50.

¹⁰⁰ Wang Tao, *op.cit.*, p. 76.

¹⁰¹ Le *Crystal Palace* (Palais de cristal en français) était un vaste palais d'exposition en fonte de verre d'abord édifié à Hyde Park pour abriter la Great Exhibition de 1851, la première des expositions universelles. Il fut par la suite démonté et reconstruit, sous une forme agrandie, au sud de Londres, dans le quartier qui porte encore son nom. Il brula en 1936. Le *Crystal Palace* fut un haut lieu touristique, qui attirait une population issue de tous milieux sociaux. Sa technique de construction en éléments standardisés préfigure celle de la préfabrication en architecture.

¹⁰² *Ibid.* p. 82.

Williamson m'a servi de guide... Dans l'après-midi, Jame Legge arriva pour m'accompagner au Musée Britannique »¹⁰³.

La narration de l'itinéraire se présente fondamentalement comme des segments de droite dans ces récits de voyage organisé selon l'ordre traditionnel. Elle est de prime abord linéaire, coupée en morceaux par des points où les événements spéciaux d'un ou de plusieurs jours sont introduits à travers les termes indiquant un point de départ narratif relativement précis tel que « un jour », « après avoir fait ». Après la narration ou la description d'un événement ou d'un lieu spécial (le Palais de cristal par exemple) qui avait troublé le rythme de la narration du parcours, l'auteur reprend le récit soit par un résumé du passé (« J'ai amené Xiawen à la Capitale de la France depuis déjà une dizaine de jours. Après avoir parcouru cette ville, c'était le temps de retourner en Grande Bretagne... »), soit par l'introduction d'un nouvel événement (« Dans l'après-midi, Jame Legge arriva pour m'accompagner au Musée Britannique »).

Malgré l'intégralité narrative apparente, le traitement des informations est indubitable. Pendant que le narrateur choisit de montrer certaines d'entre elles (les scènes qui se passent en « ce site là »), la plupart est omise (les chemins et les événements qui se déroulent entre les deux arrêts de la narration du parcours ne sont retenues que pour les étapes principales).

L'ellipse de l'axe syntagmatique se présente également en saut temporel dont les journaux de voyage nous offrent d'excellentes démonstrations, dans le décalage des jours de parution en premier.

Faisant parti des auteurs les plus studieux dont le récit de voyage engendre un volume immense, Xue Fucheng avait parfaitement conscience du traitement

¹⁰³ *Ibid.* p. 85.

obligatoire des informations, en fonction de leur importance. Ainsi le soulignait-il dans un avertissement du *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique* :

« Malgré mon assiduité à enregistrer les informations obtenues dans le journée, il y a toujours des jours où soit le travail nous submerge de sorte que le temps en manque, soit rien ne mérite d'être signalé. S'il faut les noter tous les jours, les détails futiles endommageront l'objectif principal de l'ouvrage. Raison pour laquelle le lecteur trouvera aussi bien des journaux de plus de deux mille mots que des jours sans trace d'encre ».

Un exemple type de ce genre d'omission est offert par *Rapport du voyage en Europe* de Xu Jianyi dans lequel il existe seulement onze jours de parution en février 1880 et cinq jours de parution le mois suivant.

Si pour la plupart de nos narrateurs, la relation de la préparation du voyage et de la traversée d'allée¹⁰⁴ semblait indispensable afin d'éclaircir les circonstances, les motivations et les conditions du voyage, celle du voyage de retour est largement négligée. Ainsi, Xu Jianyin ne dit pas un mot de son retour ; Bin Chun se contente de substituer sa traversée de la mer indienne à quelques simples phrases, parlant de la météo et de la distance parcourue :

« Le 28 juillet au matin¹⁰⁵, Nous avons traversé sept cent quatre-vingt *li*. Il fait beau ces derniers jours. A vingt heures, nous avons encore avancé de trois cents *li*. Nous nous arrêtons à Aden ».

Quant à notre savant Wang Tao, sans vraiment parler de son retour en Chine, il acheva son récit d'une manière très poétique :

¹⁰⁴ Les voyages entre la Chine et l'Europe à cette période s'effectuaient essentiellement par bateau à vapeur.

¹⁰⁵ Sauf indication particulière, les dates citées dans les journaux de voyage de notre corpus sont du calendrier lunaire.

« Le soir, Zhan Na (un ami anglais à l’auteur) m’emmène à l’école (à Londres) car l’un de nos élèves a brillamment réussi aux examens de fin d’année. Pour dire adieu à cet enfant qui sera envoyé bientôt en Chine pour poursuivre ses études d’interprétariat, ses camarades se rassemblent et parlent de l’ambition de chacun. Très excité et agité, Zhan Na apporte des peintures chinoises, illustrant le paysage, les coutumes et les objets chinois et encourage cet élève en disant que son voyage en Chine élargira sûrement sa vision et ses connaissances : « Que la paix règne dans le monde et que les techniques occidentales promeuvent la Chine. Le jour où l’Europe, l’Afrique et l’Asie seront liées par les rails et le train arrivera ! » Tout le monde applaudit. Au retour, Zhan Na me demanda mon avis sur son discours. Je lui répondit : “Joli tableau ! Je n’ai peur que du temps qui ne m’attend pas”».

Riche en émotion, ce récit se termine ainsi. Dans la fente de cette ellipse, l’aspect poétique se manifeste d’où la littéarité de cet ouvrage qui ne sert pas qu’aux historiens et aux scientifiques.

Distorsion

En dehors de l’ellipse, l’axe syntagmatique révèle aussi un certain nombre de distorsions par rapport à l’itinéraire réel. Et leur relevé est rendu possible grâce à la comparaison des récits de plusieurs auteurs relatant le même voyage. Tel est le cas de *Récit curieux d’une navigation* (Zhang Deyi) et *Notes de voyage* (Bin Chun) ; *Journal d’un voyage en Europe et en Amérique* (Zhang Deyi) et *Journal de la première mission en Occident* (Zhi Gang). En effet, le jeune interprète Zhang Deyi a servi successivement deux ambassadeurs Bin Chun et Zhi Gang en 1866 et 1868. Étant un jeune lettré particulièrement curieux, Zhang entretient quotidiennement son journal

avec passion, tout en recherchant des informations aussi exhaustives que possible¹⁰⁶. Cette assiduité finit par nous fournir deux journaux de voyage de qualité référentielle. En comparant ses journaux à ceux des ambassadeurs, nous arrivons à dégager trois types de distorsions.

Tout d'abord, le narrateur peut attribuer les informations d'une date à une autre. Par exemple, le 9 avril 1868, Zhi Gang ne nota que ses visites à un asile et à un hospice sur des îles proches de New York, alors que selon *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique* de Zhang, ces visites furent effectuées plutôt le 8 avril, et le jour suivant, ils assistèrent au carnaval de New York. Vu que Zhi Gang n'a rien noté le 8 avril, le report de l'information paraît clair. Ce rapport peut aider l'auteur à raccourcir la narration, en lui accordant plus de temps de réflexion et d'écriture. En même temps, les descriptions des fêtes qui ne sont évidemment pas de nature sérieuse aux yeux de l'ambassadeur furent éliminées d'un seul coup.

Une autre façon de distordre l'ordre du parcours consiste à rassembler les informations d'un même sujet recueillies pendant plusieurs jours et de les enregistrer, de manière bien organisée, dans la parution d'un jour. Ainsi, pendant que Zhang Deyi étalait quotidiennement les témoignages de leurs visites aux États-Unis entre le 21 et le 26 mai 1868, Zhi Gang réduit ces informations dans la seule parution du 21. Il reprendra son journal à partir du 27. Cela montre que, malgré la restriction imposée par le support du journal, nos auteurs, au lieu de se soumettre sans condition au réel, organisent sciemment les matières afin de les rendre plus présentables et plus logiques.

¹⁰⁶ Zhang Deyi ne ménage pas ses efforts vis-à-vis la multiplicité d'information. La nature des informations recueillies durant la même journée peut être radicalement différente. Prenons l'exemple du 22 mai 1868 : tantôt il décrit les techniques du téléphérique, tantôt il parle de l'effet spécial de la photographie, en finissant le journal par la description d'une fête organisée chez le voisin.

Le Journal de la première mission en Occident nous offre un type très spécial de la distorsion du parcours. Il s'agit d'une narration rétrospective sous forme de lettre. Voici cet exemple-type :

« Le 30 mars 1868 : La lettre adressée à mes deux frères cadets dit ceci : le 3 février, j'embarquai sur le bateau américain... Le lendemain, nous avançâmes vers l'est... Nous arrivâmes au Japon trois jours après... Le 9, la tempête nous prit en otages et tout le monde vomit... Le 15, nous entrâmes dans l'immense Océan Pacifique où l'homme devint insignifiant... Le 9 mars, nous logeâmes à un hôtel de San Francisco... »¹⁰⁷.

Cette lettre se présente comme un journal à part entière. Elle raconte les événements du passé qui n'ont pas été inscrits dans le journal aux dates dues. La fraîcheur de ces informations permet au lecteur d'effectuer un circuit qui n'offre à aucun moment l'impression du déjà-vu.

I. 2. 2. 1. 2. Axe paradigmatique

Si le procédé d'organisation de l'axe syntagmatique décide de la forme générique de la relation de voyage, le tri des informations propres à l'axe paradigmatique aide, à son tour, à la définition de sa nature fonctionnelle. Il va de soi qu'un récit de voyage diffère du roman par sa capacité et l'obligation de reproduire le passé, à travers un sujet réellement existant qui est l'auteur lui-même. De telle sorte, les informations obtenues du monde visité sont, en grande partie, déterminées par le voyage réel ; surtout pour les habitants de l'Empire des Qing qui n'avaient pas de références livresques auparavant. Cependant, les témoignages rapportés peuvent tout

¹⁰⁷ Gang Zhi, *Journal de la première mission en Occident*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986, p. 15-16.

de même dépasser ou surprendre le voyageur à condition que ce dernier devienne le narrateur avec la liberté de choisir le mode d'organisation de ces informations. En général, le narrateur s'implique dans l'organisation de l'axe paradigmatique à deux niveaux : choisir le mode d'insertion des informations et ensuite, les organiser selon son besoin. Autour de ces deux niveaux se regroupe un certain nombre de questions auxquelles le narrateur est confronté : Comment passer du « continu » qui caractérise l'axe syntagmatique au « discontinu » de l'axe paradigmatique, à quels moments et par quels procédés interrompre le fil de l'itinéraire pour y insérer l'information du voyage ? Comment disposer ce « paquet » de connaissances nouvelles évoquant les domaines les plus variés ? Dans quelle mesure est-il possible de concilier l'ordre des matières, qui seul garantit une organisation efficace et rigoureuse, avec l'ordre de l'itinéraire, qui tend plutôt à minimiser la fragmentation causée par le savoir acquis ?

Modes d'insertion des informations

Les relations ayant adopté l'ordre du parcours ont pour principe de ne délivrer une information que lorsqu'elle correspond au lieu abordé. Si dans le recueil de prose de Wang Tao, le temps est soumis au lieu, lui-même déterminé par sa position dans la liste des points qui dessinent l'itinéraire de notre voyageur, pour les journaux des diplomates dont le séjour en Occident est souvent long, le temps joue un rôle aussi important que le lieu.

En effet, dans le journal de bord, l'enjeu du critère du lieu se distingue surtout dans la partie décrivant le voyage de traversée. Lors du passage en Asie du Sud-Ouest, Guo Songtao introduisit une analyse anthropologique sur l'influence du climat sur les hommes. De même, Zhang Deyi décrivit le *Chinatown* au moment où il le vit, pour la première fois, à San Francisco. Une fois que le voyageur arrive à sa destination (les

grandes villes européennes où se situent les ambassades de Chine), la locomotion de longue distance devient inconstante de sorte que l'ordre du lieu perd presque toute sa puissance. Le relais est immédiatement pris par l'ordre du temps qui se dispense de l'obligation d'ancrer les informations dans un lieu précis. Dès lors, l'insertion des informations s'effectue par trois moyens.

Le premier consiste en une reproduction descriptive toute simple des visites effectuées dans la journée. De cette façon, Zhang Deyi décrit la rue de Paradis de Paris comme suit :

« Le 24 novembre. Pour un temps radieux. Je me promène sur la rue de Paradis qui mesure 6 *li* de long et 11 *zhang* de large. Battue par les chevaux et les chariots, la chaussée est couverte de pavés ».

L'information est ici solidement reliée au déplacement du voyageur avec une fonction d'illustration.

Parler du savoir acquis dans le passé, lorsque le sujet est évoqué dans la narration des affaires du jour, constitue le deuxième moyen d'insertion des informations. Prenons un exemple dans *Journal de la première mission en Occident*. L'auteur profita de la réception des religieux français de ce jour là pour déployer ses connaissances en christianisme :

« Le 1^{er} Février, à Paris. Avant de venir en Occident, j'avais déjà pensé à la rencontre possible avec des évangélistes. À mon avis, la meilleure façon de me libérer de leur démarche est de leur parler des livres classiques chinois. Cela pourrait aussi promouvoir l'amitié sino européenne... (un très long commentaire sur le christianisme)... Dès mon arrivée en Angleterre, il y avait effectivement des prêtres qui me rendaient visite. Aujourd'hui je suis en France,

ces religieux viennent encore »¹⁰⁸.

La dernière méthode d'insertion des informations est en réalité une sorte de laisser-faire où le narrateur se contente d'étaler les informations de toutes natures dans le journal d'un jour. Les dates du journal étant placées à l'avant, elles fournissent un support formel à l'enregistrement de ces informations hétérogènes, tout en aidant à la conservation de l'unanimité générique et l'intégralité apparente du récit de voyage. Il arrive, assez régulièrement, à l'ambassadeur Xue Fucheng de ne faire aucune mention de son activité dans le journal, de manière que si le lecteur ne commençait pas le journal par son début, il pourrait avancer une cinquantaine de pages sans connaître le lieu du récit. Un exemple type est offert par le cinquième volume du *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique*. Pendant que le journal du 21 octobre parle des mutations du personnel aux ambassades de Chine au Japon et en Russie, le journal du lendemain présente des fortins occidentaux. Le prochain journal est entièrement consacré à l'histoire de l'envahissement des pays occidentaux en Corée et ceux des trois jours suivants sont dédiés à la réflexion sur des doctrines de pensée classiques en Chine. Dans son récit de ces dizaines de jours, rien n'indique la localisation de l'auteur ni ses activités. C'est aussi un procédé qu'adore Zhang Deyi, qui combla le manque d'activité du voyage de retour (en mer) par les descriptions minutieuses des jeux d'enfants occidentaux dans son journal. Statistiquement parlant, l'emploi de ce procédé d'insertion des informations est loin d'être minoritaire dans notre corpus.

En résumé, l'insertion des informations de l'axe paradigmatique se réalise essentiellement en suivant les points pauses créés par le lieu et le temps. Une fois les informations insérées, de natures homogènes ou hétérogènes, le narrateur doit

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 68-69.

affronter le problème de leur regroupement et leur mise en ordre.

Modes d'organisation des informations

L'étude des récits de voyage dominés par l'ordre du parcours nous révèle trois groupes d'ingrédients constructifs de l'axe paradigmatique :

- Les informations livrées du présent, issues du programme du jour auquel le voyageur participe ;
- Les informations indépendantes, dans les domaines de la technique, de la politique, de la géographie, de la religion ou de la culture, qui pourraient avoir un quelconque lien avec les activités du voyageur ;
- les informations du passé, de type anecdotique, qui peuvent se rattacher de façon plus ou moins lâche au récit à titre informationnel tel que les citations des presses locales.

Ces ingrédients, quoique communs à tous, ne sont pas forcément organisés de la même manière dans tous les récits de voyage. Il serait pertinent de les analyser en fonction du support.

Journal de voyage

Dans les journaux de voyage, ces trois types d'information apparaissent souvent séparément. Ceci dit, l'auteur préfère noter jour après jour le trajet, les visites effectués et les expériences vécues, en attendant les jours d'immobilité pour formuler un journal entièrement consacré à un seul sujet. Mais il n'est pas exclu que plusieurs types d'informations coexistent dans la parution d'un même jour et c'est là que l'hétérogénéité pose le problème de la mise en ordre.

L'ordre le plus fréquent consiste à placer la narration du premier groupe d'information en avant, en y ajoutant les deux derniers groupes qui peuvent être associés au parcours du jour :

« Le 28 mai, Beau temps, à Paris. J'ai accompagné l'ambassadeur dans sa promenade au parc à seize heures. Les arbres et les jardins ont été bien agencés, aussi jolis que dans des tableaux... N.B. Selon la tradition occidentale, les familles aisées se promènent en voiture à cheval entre seize heures et vingt heures, une fois par jour »¹⁰⁹.

Dans l'exemple cité, l'information complémentaire que fournit la note est liée évidemment à l'activité du jour du voyageur.

Néanmoins, cette association n'est pas une obligation. Les informations entassées dans le même journal peuvent être radicalement hétérogènes. Voici deux exemples :

« Le 24 mai. À quatorze heures, sous un temps nuageux, Yu Tian et moi rendîmes visite à Wang Youzhi à sa résidence située au 18, rue du mont... À seize heures, nous rentrâmes. Note : La tradition occidentale de l'établissement de bains est... »¹¹⁰.

« Le 3 février. Sous un temps radieux. De milliers de parisiens se rassemblent près du bâtiment qui sert de poste de commandement aux révolutionnaires afin de négocier l'apaisement de la situation. Les 'têtes rouges' (les révolutionnaires) prennent mal la demande et fusillent la foule. Du coup, la terreur s'installe et personne n'ose rien dire. Les canons se placent devant l'entrée des routes. Une partie des habitants s'enferment dans leur maison, tandis que d'autres fuient la

¹⁰⁹ Zhang Deyi, *op. cit.*, p. 474.

¹¹⁰ Ces termes d'annotation sont nombreux en langue chinoise. Nous pouvons repérer dans notre corpus les suivants : «selon la vérification» (按), «encore» (又), «selon une autre source » (又按), « note » (记), « N.B. » (注) etc.

ville.

Le 4 février. Le ciel s'éclaircit. Le Matin, on entend que la rébellion s'est étendu jusqu'à Lyon. Il existe un jeu de cercle ressemblant au jeu de neuf cercles de Chine... »¹¹¹.

De plus, l'ordre présenté n'est guère absolu et il arrive au narrateur d'inverser cet ordre en plaçant les informations des deux derniers groupes avant celles du premier. Peu importe l'ordre choisi, en vue de passer le relais d'une information à l'autre en douceur, le narrateur est prié d'introduire des procédés conjonctifs afin d'apaiser le fossé que créent des matières très différentes.

Primo, le narrateur peut employer des termes d'annotation comme le montrent les citations plus haut. Ces notes, n'assurant pas forcément la fonction explicative, font partie du texte comme une sorte de mémorandum dont le contenu pourrait ne pas être lié aux autres informations. Néanmoins, malgré l'apparence de l'intégralité formelle assurée par ces termes d'annotation, ils n'arrivent toujours pas à résoudre la mésintelligence causée par la variété des types d'informations. Ainsi, le lecteur peut trouver des témoignages de styles opposés qui provoquent des sensations très contradictoires et perplexes comme le journal ci-dessus, mélangeant les scènes de guerre (stressant) et la description du jeu d'enfant (relaxant). La transition est très brusque car non seulement ces deux éléments n'ont pas de rapport, mais la disparité sentimentale demeure si grande. En effet, aucun autre genre que le journal de route ne peut offrir le soutien formel à l'insertion fréquente des informations hétérogènes, l'utilisation des notes non annexes appartient au mode d'expression inhérente de ce support.

¹¹¹ Le chapitre « Journal de Bordeaux et Marseille » du *Journal d'un diplomate en France*, p. 417. Étant un témoin direct de la guerre franco-prusse de 1870, Zhang Deyi décrit vivement la guerre dans son journal.

Comme la qualité conjonctive qu'assurent les termes d'annotations laisse à désirer, pour passer d'un type d'information à l'autre, le narrateur du journal privilégie d'autres méthodes plus « naturelles » qui consistent à introduire les informations au cours de la narration d'un événement. D'une part, le sujet peut être évoqué par le thème du parcours de la journée et l'auteur trouve la nécessité de l'expliquer ou de l'illustrer davantage. C'est ainsi que Xue Fucheng fit l'introduction de la géographie et de l'astronomie occidentales dans les parutions du 7 et 8 janvier 1891, juste après sa visite au planétarium de Paris le jour précédent. D'autre part, le sujet peut être introduit par la conversation ayant eu lieu lors d'une soirée ou d'une visite. Le séjour des diplomates chinois dans des Capitales européennes dura en général au moins un an pendant lequel ils participèrent activement à la vie sociale et mondaine. Lors de ces rencontres, les conversations avec des gens conduisent fréquemment au déploiement d'un thème, tel que Xue Fucheng qui parla des techniques d'exploration des mines dans son journal du 27 juin 1878, suite à la visite que lui rendirent Messieurs Dupont et Gerbi, les ingénieurs de l'école des mines de Paris.

Outre ces deux procédés, la transition entre différents types d'information s'effectue aussi à l'aide des citations de presse, des livres, des lettres ou même des télégrammes. Après la narration d'une chose, le narrateur commence un nouveau paragraphe par « *Le Figaro* Publie que... », « *The Times* dit que... », « D'après le télégramme reçu aujourd'hui... ». Nous comptons 34 quotidiens, chinois ou étrangers, mentionnés dans les *Journaux de Londres et de Paris* comme *The Times* et *Daily News* de l'Angleterre, *le Journal Officiel de la République française* et *le Figaro* de la France. À partir de ces citations, la plupart des auteurs ajoute, peu ou prou, des commentaires personnels.

Par ailleurs, chaque source de citation sert naturellement à présenter des

informations spécifiques. Les informations issues du journal sont, soit des actualités ou des critiques politiques, soit des faits divers. Nous voyons dans les citations que les ambassadeurs tel que Xue Fucheng et Guo Songtao se soucient plus de la conjoncture politique, pendant que l'interprète Zhang Deyi se laisse plutôt attirer par des anecdotes quotidiennes. Lorsque des auteurs érudits vont plus loin dans la présentation sur la civilisation occidentale, il leur arrive d'évoquer des livres dont le contenu porte sur la science, l'histoire et le droit. Quant aux télégrammes et lettres, ils sont soit très administratifs, soit très personnels.

Sur le point de l'organisation des informations, le journal dans lequel les informations d'un voyage sont divisées en petits segments suivant des dates successives, possède ses propres caractéristiques. D'un côté, il permet au narrateur d'insérer une grande quantité d'informations de styles très variés ; De l'autre côté, l'enregistrement précipité des informations pourrait occasionner quelques problèmes auxquels nos auteurs n'ont pas de solution, tels que l'hétérogénéité et l'incohérence des informations dans chaque parution ou encore, la répétition d'un sujet que l'auteur aborde un jour et revient plus tard après l'élargissement de son savoir.

Recueil de prose

Rappelons-nous que dans notre corpus, il existe un récit dominé également par l'ordre du parcours, mais qui ne se présente pas sous forme de journal de voyage – *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* de Wang Tao. Dans ce récit de voyage, le lieu joue un rôle primordial et le temps se contente de sa fonction contextuelle.

La méthode consistant à y entrelacer l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique sert à délivrer l'information uniquement lorsqu'elle correspond au

lieu abordé. Ainsi, l'information est ancrée dans le lieu, avec la possibilité d'être authentifiée par la source. Cependant, cette démarche qui semble aisée à suivre se heurte, elle aussi, à un grand nombre de problèmes. À quel moment introduire les témoignages par rapport à l'itinéraire ? Si l'expérience de la nouveauté est souvent invoquée pour justifier la digression paradigmatique, elle ne suffit donc pas à rendre compte de l'organisation du texte. Par exigence du rapport étroit entre le lieu et l'information, ne risque-t-on pas de fragmenter cette dernière en une poussière d'éléments qui aura du mal à constituer un savoir ? Sinon, comment et par quel ordre le voyageur réussit-il à regrouper des témoignages de sources diverses ou des observations faites en différents lieux dans l'arrêt en un seul lieu ?

Dans ce récit précis, c'est le thème lui-même qui entraîne le narrateur en aval et en amont par rapport au temps référentiel du voyage. Le narrateur, aux prises avec la double exigence de regrouper l'information et de produire le compte rendu mimétique de son voyage, a recours à une « forme » propre à banaliser le passage de l'axe syntagmatique à l'axe paradigmatique, mais aussi à imposer des bornes à la digression. Cette forme s'appelle la séquence. Le regroupement informationnel s'effectue dès lors à deux niveaux : d'abord autour d'un pays, ensuite autour d'une ville.

Comme nous avons fait mention plus haut, *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* ressemble à une sorte d'autobiographie sous forme de recueil de prose du voyage. Chaque étape du voyage, surtout celle en Chine, reflète les péripéties de la vie de l'auteur. En tout, le livre est composé de 51 chapitres, consacrés aux étapes (lieux) successives. Le schéma des séquences sont comme suit¹¹² :

¹¹² Les chiffres sous les noms de lieu correspondent au nombre de chapitres qui y est consacré.

Chine	→	Singapore	→	Ceylan ¹¹³	→	Penang ¹¹⁴	→	Aden	→	Le Caire	→	France (<u>Marseille</u>)	→
		13		1		1		1		1		7	(1)
<u>Paris</u>	→	Angleterre (<u>Londres</u>)	→	Écosse (<u>Dunbiane</u>	→	Édimbourg	→	Aberdeen	→	Hendry			
		(6)		9		13		(2)		(4)		(1)	(1)
→	<u>Dundee</u>	→	<u>Dunbiane</u>)	→	Angleterre								
		(1)		(4)		4							

Par souci d'intelligibilité et d'esthétique, Wang Tao sous-titre sans exception ces 51 chapitres avec des termes composés de quatre caractères chinois en indiquant le lieu et le thème de chacun tel que « La soirée d'Aden », « L'Opéra de Paris » ou « La randonnée aux montagnes de Dunbiane ». De cette façon, chaque chapitre prend une certaine indépendance avec un thème et un lieu à part entière. S'il y a un déplacement du voyageur entre deux chapitres, non seulement l'itinéraire est annoncé dans le chapitre précédent, mais ce résumé du parcours est repris au début du chapitre suivant. Ainsi, pour passer de Paris à Londres, l'auteur prévient de son départ dans le chapitre intitulé « Festival des balançoires » :

« J'ai amené Xiawen à la Capitale de la France depuis déjà une dizaine de jours. Après avoir parcouru cette ville, c'était le temps de retourner à la Grande Bretagne...Le lendemain du spectacle, nous prîmes le train à dix heures du matin... Nous arrivâmes à Londres à dix-huit heures »¹¹⁵.

Et il commence le chapitre suivant « Court séjour à Londres » par la phrase suivante « Quand nous atteignîmes Londres, il était six heures passées, le moment où le corbeau du soleil se cache derrière la montagne, où les corneilles du crépuscule se

¹¹³ Ceylan est le nom ancien du Sri Lanka, pays situé en Asie du sud.

¹¹⁴ Penang (en malais *Pulau Pinang*) est une île de 293 Km² sur la côte Nord-ouest de la Péninsule malaise. C'est également le nom de l'un des États de Malaisie.

¹¹⁵ Tao Wang, *op. cit.*, p. 76.

rassemblent sur les arbres »¹¹⁶.

Avec l'appui de ce procédé, le narrateur réussit en même temps à faire progresser l'axe syntagmatique et à assurer son passage à l'axe paradigmatique. Chaque chapitre étale des informations d'un lieu sans pour autant heurter brusquement le compte rendu du parcours et l'effet mimétique du voyage.

Si la séquence prend pour point d'appui privilégié les villes (les pays sont finalement représentés par leurs grandes métropoles), c'est qu'elles demeurent la source de toutes les observations du voyageur. En plus, les villes offrent une sorte de concentré de tout ce qui suscite l'intérêt et la curiosité de ce dernier : ses musées, ses soirées et ses institutions etc.

Dans *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* où la longueur de chaque chapitre est similaire, d'environ deux pages, le nombre de chapitres consacrés à une ville est proportionnel à l'importance du lieu. Ce qui explique que six chapitres sont dédiés à Paris, alors que le voyageur n'y passa qu'une dizaine de jours au total. Wang Tao donna plus de précision à cette préférence dans son prologue :

« En France, de Lyon à Paris, je ne pouvais pas me retenir de glorifier la prospérité de ces métropoles, la splendeur des palais et la somptuosité des objets. Les gratte-ciels reflètent les rayons d'or du soleil et la musique se répand de loin. Si je dois vous dire la ville la plus riche de l'Europe, c'est sans aucun doute la Capitale de la France. En traversant la Manche qui mesure soixante-dix *li*, je fus en Angleterre. Malgré certaines différences entre ces deux pays, rien de particulier à signaler »¹¹⁷.

Hormis l'importance du lieu, un autre facteur déterminant la longueur de la pause descriptive d'un lieu est la durée du séjour. C'est pour cette raison que l'auteur

¹¹⁶ *Ibid.* p. 79.

¹¹⁷ *Ibid.* p. 2.

consacre treize chapitres à l'Écosse où il séjourna plus de deux ans.

Si la séquence constitue la division fondamentale de l'axe syntagmatique (par un chapitre ou un groupe de chapitres, selon l'importance du lieu et la durée du séjour de l'auteur), elle doit, à son tour, présenter un contenu ordonné. Pour les séquences composées d'un groupe de chapitres (il s'agit surtout des Capitales comme Paris, Londres et Edimbourg), le narrateur dresse un plan rigoureux en inscrivant dans chaque chapitre des ingrédients homogènes d'un thème explicite sur la ville. Citons les exemples de Paris et Londres :

Paris :

Chapitre 19 : Passage en France

Chapitre 20 : Panorama de Paris

Chapitre 21 : Sites historiques de Paris

Chapitre 22 : Opéra de Paris

Chapitre 23 : Musée du Louvre

Chapitre 24 : Palais neuf

Chapitre 25 : Festival des balançoires

Londres :

Chapitre 26 : Court séjour à Londres

Chapitre 27 : Le Palais de cristal

Chapitre 28 : *British Muséum*

Chapitre 29 : Cathédrale Saint-Paul

Chapitre 30 : Note des coutumes

Chapitre 31 : Introduction des institutions

Chapitre 32 : Grands sites

Chapitre 33 : Musées de Londres

Chapitre 34 : Fabrication anglaise

Trois types d'information peuvent être dégagés de ce plan. Selon l'ordre d'apparition, le premier est la présentation du parcours du voyage (chapitres 19 et 26). Ces deux chapitres tissant le fil de l'itinéraire assurent à l'ouvrage sa cohésion minimale, tout en permettant au voyageur de monter en scène. Ensuite, à partir des connaissances requises directement du lieu, l'auteur se penche à décrire en détail les sites et les événements (les chapitres 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28 et 29). Dans ces chapitres consacrés aux sites visités, le voyageur se met en retrait de la scène pendant

que le lecteur est en parfaite conscience de sa présence suivant ainsi son parcours. À la fin, les informations ayant plus des sources impersonnelles sur les institutions, la culture et l'économie y sont rattachées en vue de compléter le récit. Des témoignages individuels aux connaissances générales, la progression de l'axe paradigmatique se fait du plus personnel au plus impersonnel où se distinguent trois temporalités : la courte durée pour ceux qui ont trait au ponctuel (la traversée et le déplacement) ; la moyenne durée pour les informations concernant la société occidentale ; enfin, la longue durée pour les visites touristiques.

À l'encontre de l'organisation des séquences longues comprenant plusieurs chapitres, celle des séquences composées d'un seul chapitre ne suit pas le même ordre rigoureux en fonction du type d'information. Néanmoins, il existe bien un schéma que favorise le narrateur. Celui-ci consiste à conter une anecdote ayant trait à l'expérience du lieu qui met en scène les personnages, après avoir rendu compte de l'itinéraire du voyageur, ainsi que de la situation géographique du lieu dit. Parmi les personnages décrits, l'auteur privilégie largement ses connaissances féminines. Un exemple type est offert par son voyage à Dundee, Écosse :

« Chapitre 43 : Deux visites à Dundee.

En ce qui concerne la superficie, Dundee est la plus grande ville des huit villes écossaises. Elle se situe au bord de la mer, protégée par des montagnes. Avec ses cent cinquante mille habitants, cette ville est très prospère. Des milliers de pavillons se dressent, serrés les uns contre les autres. Et le textile constitue leur spécialité locale. On entend le cri des métiers à tisser partout... L'ami qui m'accueille est quelqu'un d'érudit, spécialiste en géographie, aussi connu dans le milieu des artistes. Son épouse est d'origine anglaise, respectueuse et noble. Leur fille aînée s'appelle Alice, quinze ans. Extrêmement intelligente, elle

excelle en peinture et en chant... »¹¹⁸.

Avec les séquences qui assurent l'intégralité et l'indépendance des informations de chaque étape du voyage et les pauses séquentielles qui garantissent la transition du lieu, l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique se tissent dans la sérénité.

I. 2. 2. 2. Ordre des matières

Les récits de voyage dominés par l'ordre du parcours ont le mérite de faire revivre au lecteur des scènes de locomotion et de conservation d'un maximum d'effets mimétiques. Pourtant, le croisement des deux axes paradigmatique et syntagmatique pourrait causer la dispersion et la répétitivité des données comme nous l'avons montré, surtout dans les journaux de voyage que préfèrent les diplomates. Au fil du temps, de plus en plus de voyageurs indépendants (non diplomates) trouvent l'opportunité de venir en Occident. Avec des intérêts spécifiques à chacun, noter tout et n'importe quoi comme faisaient les premiers ambassadeurs ne semble plus convenable. Par ailleurs, grâce à l'ouverture de la Chine, les connaissances générales sur l'Occident se répandent et s'approfondissent dans l'ensemble du milieu des lettrés chinois. Sous ce contexte, le journal de route cède petit à petit sa place comme support dominant aux récits sous forme de miscellanées. Dans ces miscellanées, les informations requises durant le voyage sont séparées, de façon plus ou moins radicale, de la narration du parcours. Cette dernière se présente dorénavant comme le simple contexte de l'exposé des matières issues de l'observation sédentaire du voyageur faites dans les pays étrangers.

Derrière cette évolution générique se posent de multiples questions – Quel rôle

¹¹⁸ *Ibid.* p. 135.

joue la narration du voyage dans l'organisation du livre ? Peut-on encore considérer ces récits organisés essentiellement par l'ordre de matière comme du récit de voyage proprement dit ? Nous allons répondre à ces questions au cas par cas. En fonction du rôle que la narration du parcours y joue, deux catégories de récits se distinguent :

- Des récits où la narration du parcours se manifeste comme preuve. Elle est attachée aux autres parties du livre organisées selon l'ordre des matières comme la garantie de leur authenticité, construisant ensemble deux fractions à la fois liées et indépendantes.
- Des récits où la narration de l'itinéraire de voyage est quasi absente ou se présente comme une partie totalement indépendante. Le voyage abdique tellement en faveur des connaissances requises au point qu'il ne demeure que le simple contexte historique du livre.

I. 2. 2. 2. 1. Récits de voyage comme preuve

Les exemples de la première catégorie de récit nous sont offerts par *Nouvelles notes du voyage autour du monde* de Li Gui et *Deux récits de voyage dans onze pays d'Europe* de Kang Youwei. Leur organisation est pourtant bien distincte et se pose alors la question de leur raison d'être.

Mission semi-officielle de Li Gui

Li Gui divisa son récit en quatre parties de volumes similaires, de la manière suivante :

Chapitre 1 : L'exposition universelle aux États-Unis – 40 pages

Chapitre 2 : Essais du voyage sur quatre villes américaines (Philadelphie, Washington, Harvard et New York) – 38 pages

Chapitre 3 : Essais sur de divers aspects de l'Occident – 35 pages

Chapitre 4 : Journal de route (Shanghai→ Yokohama→ San Francisco → Philadelphie → Londres→ Marseille→ Shanghai) – 40 pages

Comme nous l'avons précédemment précisé, Li Gui fut un représentant du milieu commercial sélectionné par la cour pour participer à l'exposition universelle de Philadelphie en 1876. Sa sélection est due en grande partie à son amitié avec l'anglais Robert Hart, le directeur de la douane de Chine de cette époque. Ce dernier aurait demandé à Li Gui de décrire cette exposition pour laquelle la Chine fut invitée pour la première fois. C'est à partir de cette mission précise et semi-officielle que Li Gui plaça ses témoignages à l'exposition en tête du livre.

Le chapitre II décrit séparément les quatre villes américaines que le voyageur a parcourues. Et l'écriture vise à la description des institutions éducatives et culturelles modernes comme des écoles, des prisons, des musées et des bibliothèques etc. Il faut savoir que l'ordre des descriptions de ces quatre villes ne suit pas forcément celui du voyage¹¹⁹. Pour passer d'une ville à l'autre, l'auteur emploie un procédé simple d'introduction de la présentation de sa situation géographique, tels que « La Capitale se trouve à l'est du pays, dans le district nommé Columbia » ou « New York se situe au nord-est du pays ».

Si le chapitre II peut encore être considéré comme des micro récits de voyage

¹¹⁹ Après avoir parlé de Philadelphie et Washington, Li Gui débuta la partie dédiée à la ville de Harvard par la mention de son parcours aux États-Unis : « Le 24 juillet, Monsieur Ding et moi allâmes visiter Harvard, situé au nord-est du pays. De Philadelphie à NewYork, en passant par New Jersey, nous passâmes plus d'une heure en route, soit 297 *li*. Après le dîner, nous reprîmes la route et arrivâmes à Harvard le lendemain matin ». Malgré cette mention, l'ordre réel du parcours fut très confus car le voyage à Washington ne figure nulle part dans ce discours.

locaux sans ordre explicite, le chapitre suivant s'exempte, de façon radicale, de la narration d'itinéraire ou du voyage par la variété et l'illogisme des thèmes illustrés. À part les deux premiers articles consacrés à Londres et à Paris qui succèdent à la méthode d'écriture du chapitre précédent, le reste des neuf articles constituent plutôt des vraies miscellanées relatant des choses diversifiées. Dans ces articles intitulés « la rencontre avec des élèves chinois à l'exposition universelle », « la vie des commerçants chinois à l'étranger », « quelques conseils aux voyageurs chinois en Occident », « les mœurs d'accueil des Occidentaux », « l'eau du robinet » et « le bruit des voitures » etc., les notions géographiques du lieu (l'Amérique ou l'Europe) sont remplacées par l'unité culturelle de l'Occident. D'ailleurs, dès les premières pages du livre, l'auteur éclaircira déjà la raison du placement de ce chapitre dans l'avertissement :

« À partir de l'article narrant ma rencontre avec des enfants, tout ce chapitre décrira une chose par article. Raison pour laquelle je le place derrière les essais de voyage en ville ».

Dans le schéma d'ordre du livre, seul le dernier chapitre ressemble à un récit de voyage proprement dit avec des détails qui lui sont propres, tel que le transport, l'itinéraire et les visites réalisées. Cependant, cette partie rattachée à la fin n'occupe qu'un quart du volume du livre avec une indépendance aussi bien sur le plan formel que sur le fond. Son détachement avec l'exposé dans d'autres parties est profond, de sorte que sa suppression ne gêne point l'intégralité du livre. Alors quelle fonction remplit-elle dans le livre ? Est ce une sorte d'annexe, d'élément négligeable qui se contente d'ajouter des informations d'ordres secondaires ? Comme réponse, Guéret-Laferté dit, « la relation sans le récit de voyage, c'est un peu comme un témoignage sans preuve. Le récit de voyage constitue la pièce à conviction, le sceau

d'authenticité»¹²⁰. En tout état de cause, il s'agit pour l'auteur de s'engager devant la société à dire la vérité.

Bref, le schéma d'organisation du récit de Li Gui est composé de trois parties : Primo, la description des choses vues et entendues (de l'exposition universelle de Philadelphie aux grandes métropoles américaines et européennes) ; Secundo, les commentaires sur le mode de vie et la culture occidentales ; Tercio, le récit de voyage avec le journal comme support. L'adoption de cette disposition permet à l'auteur de rassembler et d'exposer méthodiquement les informations selon des matières, sans se faire interrompre par la narration du parcours ou des informations hétérogènes. Au-delà de cela, la séparation du « parcours du voyage » et « des témoignages » facilite beaucoup plus l'insertion des articles de nature critique. Tous ces avantages seront encore plus visibles dans le récit de Kang Youwei dont le voyage a été, en effet, inspiré par *Nouvelles notes du voyage autour du monde* de Li Gui.

Ambition réformatrice de Kang Youwei

Kang Youwei est reconnu, dans l'histoire moderne de la Chine, comme le précurseur du système de la monarchie constitutionnelle. À la fin du XIX^e siècle, en vue de résister aux forces étrangères, ce lettré préconisa que la Chine devait suivre le chemin du Japon en effectuant des réformes. Il réussit ainsi à convaincre l'empereur de réaliser plusieurs réformes dont il a eu l'initiative. Mais l'impératrice douairière Cixi y mit un terme en prenant le pouvoir grâce au soutien du commandant militaire Yuan Shikai. Menacé de mort, Kang Youwei s'enfuit au Japon et débuta de longues années d'exil où il fit la connaissance de Sun Zhongshan qui opta pour une révolution

¹²⁰ Michèle Guéret-Laferté, *op. cit.*, p. 96.

radicale. Afin de rivaliser avec cette opinion, Kang Youwei parcourut onze pays d'Europe pour « y étudier la politique ». Il souhaitait prendre l'exemple de la réalité et de l'histoire des pays européens pour expliquer que la révolution ne peut conduire qu'au désordre et à la subversion. C'est ainsi qu'il fit sa propre propagande dans la préface de *deux récits de voyage aux onze pays d'Europe* :

« La population chinoise représente jusqu'à cinq cent millions âmes parmi lesquelles on compte de nombreux hommes de talent. Néanmoins, je suis le seul qui sois né au moment crucial et à l'endroit adéquat. Si je réussis à parcourir le monde, tout en déployant la capacité de perception et de réflexion ultime de l'être humain, n'est-il pas par la pitié du ciel pour notre pays malade. Le ciel confie donc à cet homme la mission d'étudier les situations actuelles et historiques des autres pays, en vue de trouver le bon remède pour sauver la Chine des mains des médecins incompetents. Cet homme doit être ferme et inébranlable... Aujourd'hui, je suis de retour de l'étranger. Sans oser être égoïste, j'écris ce récit afin de partager mes connaissances. Si j'étais un chef cuisinier, mes compatriotes seraient des invités. Si j'étais peintre, mes compatriotes seraient des spectateurs ».

Sur onze récits prévus, *Récits de voyage dans onze pays d'Europe* ne comprend en réalité que deux, soit les récits de voyage en Italie et en France.

Le 6 février 1904, Kang Youwei quitta Hongkong pour l'Europe. Après un séjour à Penang, il arriva à Brindisi en Italie le 2 mai. De Naples à Milan, en passant par Rome, Florence et Venise, son passage en Italie ne dura qu'à peine deux semaines. Le récit consacré à l'Italie est composé de cinquante articles et peut être divisé en trois parties : un court journal de bord parlant de sa traversée maritime (4 articles); une relation de voyage au sein du pays (38 articles dont chacun est consacré à un seul site) et un récit abondant des sujets divers, autour de la religion, de la culture et de la politique (8 articles). Comme commente l'éditeur Zhong Shuhe :

« *Le récit de voyage en Italie* est un vrai essai de propagande politique. Chaque fois que se présente le moment de critiques, surtout quand il s'agit de la narration de l'histoire des sites visités, l'auteur le saisit pour démontrer sa propre opinion sur la réforme, faisant usage de ses connaissances historique et géographique pour critiquer les régimes politiques chinois et étrangers »¹²¹.

Effectivement, dans la deuxième partie du livre, le compte rendu de l'itinéraire et des visites se mélange aux commentaires filandreux dont certains constituent finalement des articles entiers. Par exemple, juste après la présentation des principaux sites historiques de Rome (de l'article N°12 au N°18), les deux articles suivants (N°19 et N°20) sont remplis de critiques vagues sur la comparaison de l'architecture chinoise et romaine et de leur état de conservation, faisant de temps à autre allusion aux politiques.

Quant à la dernière partie (les articles N°43 au N°50), il suffit de jeter un coup d'œil sur leur intitulé pour se rendre compte de sa finalité politique et sociale : « L'Histoire d'Italie », « La politique démocratique de l'Italie », « Les mœurs italiennes », « Le catholicisme », « Le christianisme avec sa racine bouddhiste », « Études sur la crédibilité des archives chinoises sur l'empire romain », « La comparaison entre la civilisation romaine et celle des Han », « Analyses sur l'origine de la civilisation humaine ». Malgré un contenu dont l'objectivité est discutable, ce récit, avec un ordre d'organisation mûrement réfléchi, est écrit avec un objectif précis, où la narration du parcours sert clairement de caution de l'authenticité et de l'autorité du propos du propagateur.

Après la publication du récit de voyage en Italie en 1905, le conflit entre les réformateurs et les révolutionnaires s'aiguïsa et affecta gravement le projet d'écriture

¹²¹ Shuhe Zhong, *De l'est à l'ouest*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 2002, p. 36.

de Kang Youwei. En 1907, il publia son dernier récit de voyage dont la destination est la France. Ce dernier comprend quatre parties : 1) le récit de voyage à Paris ; 2) la conjoncture française ; 3) l'histoire de la France ; 4) l'histoire de la Révolution française. Dans la partie première narrant le voyage, bien que le modèle d'un site par article soit bien conservé, on n'y trouve plus de commentaire formant un article à part entière. Par rapport au *Récit de voyage en Italie*, la relation qui s'institue entre le voyage et l'entreprise du sujet (finalité politique), dans ce dernier récit, se brise, de manière plus radicale.

Les exemples de Li Gui et Kang Youwei mettent en lumière l'approfondissement du savoir-voyager des Chinois à l'étranger et la tendance de la spécialisation de l'objectif du voyage. Devenant relativement indépendante, l'énonciation de l'itinéraire se sépare des informations de l'exposé, jouant le rôle de preuve. Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, nous trouvons également des récits de voyage dans lesquels l'itinéraire n'est manifesté que succinctement. Le *Carnet de notes sur l'Occident* de Li Shuchang et le *Notes de retour* de Shan Shili en sont des exemples types.

I. 2. 2. 2. 2. Quasi absence des récits de voyage

Le sociologue et le voyageur

L'intitulé du *Carnet de notes sur l'Occident* lui-même dit beaucoup sur la particularité distincte de ce livre par rapport aux récits de voyage chinois traditionnels à l'égard de la forme. Comme son nom l'indique, il est un essai libre, dont l'intérêt se porte sur la vie et les coutumes occidentales. Englobant 90 articles d'une ou deux pages, ce livre ne donne pas, à première vue, l'impression d'un récit de voyage.

Chaque article se penche sur un sujet spécifique et beaucoup sont issus des actualités et des événements en cours lors de leur écriture : « le mariage royal », « les funérailles », « la conscription des soldats », « le Parlement français », « les usines de textile », « les bourses scolaires », « les égouts de Paris », « la fête de l'Ascension », « les monnaies allemandes », « le calendrier solaire », « la géographie européenne » etc. Les sujets abordés sont tellement variés, comme si tous ceux qui peuvent entrer dans le champ d'observation du voyageur sont mentionnés dans son carnet de notes où, ni le lieu ni le temps ne joue le rôle organisateur. Parmi ces 90 articles, seuls sept (du 76^{ème} jusqu'au 82^{ème}) relate la locomotion du voyageur au sein de l'Europe. Néanmoins, ces sept articles censés rendre compte d'un itinéraire cohérent sont en réalité séparés et indépendants, tout comme les autres chapitres. Le fait qu'ils soient insérés au milieu du livre laisse penser que le thème du voyage n'est guère différent de celui de « l'aérostat » ou « des catacombes de Paris » dans le regard du narrateur.

Selon nous, deux facteurs indispensables peuvent expliquer cet ordre bien particulier dans le *Carnet de notes sur l'Occident* – la diversification des points d'intérêt et l'approfondissement des connaissances sur ces points d'intérêt. La multiplicité des thèmes implique une grande quantité d'informations de nature hétérogène. Avec l'élargissement de la connaissance, sur chaque thème, l'auteur est capable de synthétiser toutes les informations obtenues dans le passé, à travers des livres, par le bouche à oreille ou l'expérience personnelle. Prenons l'exemple du chapitre neuf consacré à la soirée dansante occidentale. De son origine aux tenues et protocole des participants, du bal royal aux danses professionnelles, du bal masqué de Berne à celui de Paris, l'auteur fit un résumé très bien structuré sur les coutumes générales de la danse en Occident.

Parmi tous les voyageurs-auteurs chinois ayant les mêmes parcours éducatif et professionnel (en l'occurrence diplomate) à la fin du XIX^e siècle, si Li Shuchang avait

réussi à développer un style bien à lui avec *Carnet de notes sur l'Occident*, c'est sans doute dû à sa conception de la culture. À partir de la seconde moitié de la dynastie Qing, les anciennes doctrines culturelles comme l'école littéraire de Tongcheng et le néo-confucianisme commencèrent sans exception à s'éloigner de leur chemin d'origine (qui préconisait un retour vers la réalité) et devenaient de plus en plus formalistes¹²². Déçu par ce fait, Li Shuchang trouva, par conséquent, une solution en introduisant les études de plusieurs domaines pragmatiques dans la littérature. Le *Carnet de notes sur l'Occident* peut être alors considéré comme une incarnation parfaite de cette théorie qui met simultanément les aspects sociaux, économiques, historiques en avant.

Vision artistique de la voyageuse

L'empire du Milieu demeure toujours un grand pays doté d'une civilisation très ancienne. À un moment donné, le régime politique et culturel définit le statut particulièrement subordonné des femmes dans la société, en ne leur donnant aucun

¹²² L'école littéraire de Tongcheng (桐城派) fut l'un des courants de prose le plus influent de la dynastie Qing. Ses fondateurs Dai Mingshi (戴名世 1653-1713), Fang Bao (方苞 1668-1749), Liu Dakui (刘大櫟 1698-1779), Yao Ding (姚鼐 1731-1815) sont tous d'origine de Tongcheng de la province Anhui d'où le nom de ce courant de prose. Ils lancèrent alors une Renaissance des proses antiques. D'après eux, la prose doit avoir la sève de la pensée une fois les termes fleuris enlevés.

Le néo-confucianisme (宋明理学或中古新儒学) est un courant philosophique qui prit son essor sous la dynastie Song, mais son origine remonte à Han Yu (韩愈) et Li Ao (李翱) sous la dynastie Tang. C'était essentiellement une réponse des confucianistes à la domination du taoïsme et du bouddhisme. Les fondateurs du néo-confucianismes tels que Zhu Xi (朱熹 1130-1200) reconnaissaient que le système confucianiste n'incluait pas un vrai système métaphysique et en ont créé un. De nombreux points de vues coexistaient au sein de la communauté néo-confucianiste mais un système global finit par émerger, qui ressemblait à la fois au bouddhisme et au Taoïsme. En tout état de cause, il devint la version officielle du confucianisme depuis le XIV^e siècle jusqu'au tout début du XX^e siècle, malgré la concurrence du courant Hanxue à partir de la dynastie Qing. Le canon des Quatre Livres proposé par Zhu Xi, son principal promoteur, constituait la base des examens impériaux. Cette doctrine est connue en Chine sous divers noms désignant ses multiples branches à différentes époques, dont les deux principales sont l'École du Principe (理学) et l'École de l'Esprit (心学).

droit aux études, surtout au sein des familles modestes. Même si certaines d'entre elles avaient l'opportunité de voyager hors des frontières, très peu était capable de tenir un récit de voyage qui exige un niveau intellectuel important qui faisait défaut chez la majorité des Chinoises de l'époque. Il faut attendre le début du XX^e siècle avec la chute de la monarchie pour que la première vague des écrivaines voyageuses à l'étranger surgisse. En attendant, nous pouvons tout de même consulter *Récit de voyage en 1903* et *Notes de retour*, rédigés par l'unique femme de notre corpus. Son expérience témoigne à la fois de l'aventure individuelle et du commencement d'une nouvelle ère de la modernisation chinoise, incitée profondément par la découverte de l'Occident.

Issue d'une famille de haut fonctionnaire où elle s'imprégna de la littérature et de l'histoire dès la jeune enfance, Shan Shili finit par épouser le diplomate Qian Xun. En suivant son époux, elle laissa ses empreintes à travers le monde. Publié en 1904 au Japon, *Récit de voyage en 1903* est son journal intime parlant de son voyage de quatre-vingt jours du Japon en Russie. Son deuxième récit de voyage *Notes de retour* fut achevé en 1910, relatant principalement l'art greco-romain et les sites historiques d'Italie. Ce dernier n'existait qu'en version manuscrite avant sa publication publique dans la série *De l'est à l'ouest* en 1986.

À l'encontre de ce qui indique le nom *Notes de retour*, ce livre ne contient pas de narration du parcours. Les douze chapitres sont présentés comme suit :

Chapitre 1 : Basilique Saint Pierre

Chapitre 2 : Les églises catholiques et protestantes

Chapitre 3 : Quatre salles du Palais du Belvédère

Chapitre 4 : Les stèles chrétiennes en Chine

Chapitre 5 : Religion chrétienne en Chine

Chapitre 6 : Religion de Moïse (Judaïsme) en Chine

Chapitre 7 : Quartier juif de Rome

Chapitre 8 : Jupiter dans les mythes

Chapitre 9 : Histoire de Marco Polo

Chapitre 10 : La médaille royale d'Italie

Chapitre 11 : La médaille d'*Orde Van Oranje Nassau* du Pays bas

Chapitre 12 : La médaille de l'étoile précieuse de Chine

Cette table de matière met en évidence l'intérêt que porte la voyageuse sur les aspects artistique et religieux. Organisé par matière, le récit contient peu de passage transitoire d'un chapitre à l'autre. En guise de paragraphe liminaire au début de chaque chapitre, il arrive au narrateur de mentionner la source des informations à présenter. Pour commencer le chapitre premier décrivant le Basilique Saint Pierre, le narrateur fit un petit résumé sur l'origine de ce texte qui s'avère être ses deux voyages à Rome :

« Siège des églises catholiques, la Basilique Saint Pierre appartient à la religion catholique romaine. Sa splendeur dépasse le Palais d'hiver russe. Pendant mes deux séjours à Rome, je l'ai visitée une trentaine fois. Malgré la trentaine de notes cumulées durant toutes mes visites, je les trouve encore peu détaillées par rapport à l'exqu Coast et la finesse de cette architecture hors paire »¹²³.

De même, le narrateur débute le chapitre 9 racontant l'aventure de Marco Polo par un paragraphe de l'introduction :

« Le maître d'un pas¹²⁴ m'avait raconté l'aventure d'un Vénitien nommé

¹²³ Shili Shan, *Notes de retour*, Hunan, maison d'édition Yuelu, 1986, p. 767.

¹²⁴ Les Chinois au temps antique possédaient un prénom social en plus du nom de naissance. Ce prénom social (*zi* 字 ou 表字) est parfois traduit en français par prénom de lettré ou prénom de courtoisie. Il était un pseudonyme que se forgeaient ou que recevaient les Chinois, principalement les hommes - mais occasionnellement aussi les femmes lors de leur mariage – lors de leurs 19 ans et qui servait dans leur vie sociale. Cette tradition millénaire est tombée en désuétude depuis le mouvement du 4 mai et aujourd'hui peu de Chinois portent un *zi*. « Le Maître d'un pas » est un prénom social que se donna Qian Xun, l'époux de Shan Shili, à partir d'un proverbe ancien qui dit : « Ceux qui ne savent pas marcher un pas n'atteindront jamais mille *li* ; Ceux qui négligent une goutte d'eau ne connaîtront pas la mer ».

Marco Polo en Chine sous la dynastie Yuan. C'était il y a vingt ans quand il revint de l'étranger pour la première fois. À partir de ce moment là, mon admiration pour cette courageuse personne n'a jamais cessé. Dix neuf années plus tard, j'eus la chance de visiter le pays natal de Marco Polo ainsi que son ancienne demeure devant laquelle se dresse toujours sa sculpture en pierre. Voilà son histoire »¹²⁵.

Mais le narrateur ne va pas plus loin que ces brèves mentions du voyage. Si le voyage demeurerait l'objet d'énonciation des récits de voyage des premiers voyageurs, il devient complètement secondaire et contextuel chez Shan Shili. En tout état de cause, le type de récits où l'itinéraire est quasi absent ou exposé séparément a sans doute l'avantage de mettre au premier plan les informations et de les livrer avec une certaine pseudo objectivité.

Du journal intime à l'essai spécialisé, en passant par la poésie, le recueil de prose et le carnet de notes, l'évolution (ou plutôt la diversification) générique du récit de voyage à l'étranger est accompagnée volontiers du changement d'ordre, liée à la fois à la découverte de l'autre et la tradition littéraire. C'est ainsi que l'hétérogénéité de ce corpus sur le plan formel est mise en évidence. En dehors des paratextes et de l'ordre (le schéma de composition du texte) qui constituent l'un après l'autre la structure externe et interne des récits de voyage, un autre élément est souvent pris en compte dans l'évolution d'un genre littéraire – la longueur.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 894.

I. 3. Longueur

Autant il est impossible d'en saisir une définition, autant ce genre littéraire amorphe et complexe dit 'récit de voyage' suscite des querelles chez les critiques. De l'opposition entre narratif et descriptif, certains théoriciens déduisent la définition du récit de voyage par la distinction entre l'aventure et l'inventaire, entre le roman et l'encyclopédie pendant que la protestation reste vive¹²⁶. D'autres critiques tentent à leur tour la définition générique des récits de voyage à partir des traits de contenu, mais leurs efforts semblent aussi peu fructueux. L'une de ces querelles surgit à propos de la longueur (ou la brièveté) du récit de voyage, bien entendu, non en fonction de son efficacité narrative, mais de son appartenance générique. Nous y trouvons un discours extrêmement intéressant comme suit :

« J'envisage le récit de voyage comme un espace discursif où s'inscrivent des lieux, où se tracent des figures, où se construisent des formes. Ces trois étapes définissent le genre, et marqueront mon parcours.

L'étude d'un genre constitue d'abord une entreprise rhétorique. Pour différents que soient les trajets et les destinations, tous les voyageurs passent nécessairement par un certain nombre de lieux communs, des *topoi* : l'expérience, la brièveté, l'utilité, l'agréable, l'opposition particulier/général, etc. Chaque lieu possède ses qualités. Un autre lieu appelle d'autres formes. La *brièveté*, par exemple, démarque le Voyage des genres autobiographiques »¹²⁷.

Considérant que toutes les tentations de classer les genres de récits de voyage selon la longueur ou la brièveté sont venues d'une méthode déductive, J. M.

¹²⁶ Adrien Pasquali, *op.cit.*, p. 96.

¹²⁷ Normand Doiron, *L'art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Paris, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 96.

Schaeffer écrit que :

« Le principe qui postule une convenance réciproque entre certains contenus et certaines formes est sans doute un des présupposés fondamentaux de la plupart des théories génériques normatives : [...]. Il permet le passage direct de la poétique à la critique et réciproquement, la convenance réciproque de la forme et du contenu livrant à la fois des critères de la classification et un étalon critique... »¹²⁸

« Une théorie normative peut tendre vers une conception essentialiste (le lieu qui convient est celui alloué par la nature du genre), tout aussi bien que vers une conception institutionnelle (le lieu qui convient a été alloué par la fortune, c'est-à-dire par une décision relevant de la *technè* poétique ou plus généralement de l'histoire des discours et des textes »¹²⁹.

Avec quelques contre-exemples à l'appui, l'auteur de *Le tour des Horizons* soutient la dernière citation que la brièveté n'est de loin pas une caractéristique du récit de voyage, *a contratio* la longueur n'est pas un élément constitutif des genres autobiographiques comme mentionné par N. Doiron. Il n'en est pas moins vrai que la longueur ou la brièveté ne sont pas à mesure de distinguer l'apparence générique d'une relation de voyage car de multiples facteurs y jouent un rôle tel que le point d'intérêt de l'auteur, le temps de séjour à l'étranger, « l'art de voyager », voire les courants littéraires du moment etc.

Certes, l'opposition longueur/brièveté ne peut pas être retenue pour démarquer le récit de voyage d'autres genres car elle ne peut s'appliquer ni au régime énonciatif ni aux modalités narratives. Néanmoins, ne serait-il pas possible, par la voie inductive, de dégager certaines règles relationnelles entre ces trois éléments qui suivent du

¹²⁸ Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, 1989, p. 30.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 31.

discours de voyage d'une époque précise que sont : la longueur, le lieu de voyage et le genre ? En s'appuyant sur l'histoire littéraire du discours de voyage chinois, un tableau chronologique se dresse, précisant les rapports mutuels entre ces trois éléments ci-dessus ¹³⁰ :

Époques	Lieux de voyage	Genres	Longueurs	Œuvres représentatives
Dynasties des Han (202 av J.-C. – 220 ap.J.-C.)	Chine Intérieure	Poème en prose rimée Récit	Court (≈1000 mots)	<i>Expédition militaire vers le nord</i> (« 北征賦 ») de Ban Biao (班彪); <i>Couonnement sur la montagne Tai</i> (« 封禪儀記 ») de Ma Dibo (馬第伯)
Epoque des trois royaumes et Dynastie du nord et du sud (220 – 580 ap. J.-C.)	Chine intérieure	Prose parallèle (Prologue du poème ; Lettres de voyage)	Très Court (≈100 mots) Court (≈1500 mots)	<i>Prologue des poèmes du pavillon d'orchidée</i> (« 蘭亭集序 ») de Wang Xizhi (王羲之); <i>Lettre à ma sœur cadette écrite de la rive de Dalei</i>

¹³⁰ Le calcul de la longueur se réalise à l'aide des œuvres les plus représentatives de tel genre à telle époque. Raison pour laquelle les données ne sont ni exclusives ni exhaustives, mais plutôt emblématiques. Et toutes œuvres qui ne sont pas conservées en intégralité sont exclues de nos statistiques.

				(« 登大雷岸与妹书 ») de Bao Zhao (鲍照); Court <i>Conquête de</i> <i>l'ouest</i> (« 西征赋 ») de Pan Yue (潘越); Note de voyage Long <i>Notes des eaux</i> (« 水经 注 ») de Li Daoyuan (酈道元) (320 000 mots); Note de voyage Mi-long <i>Voyage au pays de</i> <i>Bouddha</i> (« 佛国记 ») de Fa Xian (法显) (15000 mots)
Dynasties des Sui et Tang (581 -908 ap. J.-C.)	Chine intérieure	Prose parallèle	Égal à l'époque précédente Court	<i>Prologue au poème du</i> <i>banquet au temple du</i> <i>pays de Chu</i> (« 晦日楚 国寺宴序 ») de Luo Binwang (骆宾王); <i>Huit notes de Yong Zhou</i>

		Prose libre	(≈1000 mots)	(« 永州八记 ») de Liu Zongyuan (柳宗元)
		Journal de voyage (la création du genre du journal de voyage)	Court (≈1000 mots)	<i>Voyage dans le sud</i> (« 南来录 ») de Li Ao (李翱);
	Inde	Note de voyage	Long	<i>Pays de l'ouest de l'Empire des Tang</i> (« 大唐西域记 ») de Xuan Zang (玄奘) (100 000 mots)
Période des Cinq Dynasties et la dynastie Song (908 – 1280 ap. J.-C.)	Chine intérieure	Le journal de voyage se développait largement au niveau de la longueur depuis sa naissance à la Dynastie précédente	Long	<i>Pénétrer dans la province du Shu</i> (« 入蜀记 ») de Lu You (陆游), (40 000 mots); <i>Voyage de retour en bateau</i> (« 吴船录 ») de Fan Chengda (范成大), (20 100 mots) <i>Récit du pavillon de Monsieur ivre</i> (« 醉翁亭记 ») de Ou Yangxiu (欧阳修);
		Prose et poème	Court	

			(≈1000 mots)	<i>Ode à Chi Bi</i> (« 赤壁赋 ») de Su Shi (苏轼);
	Chine frontalière			<i>Voyage à GaoChan</i> (« 高昌行记 ») de Wang Yande (王延德);
	Mongolie, Corée et Inde	Notes de voyage	Variée	<i>Voyage d'un ambassadeur en Corée</i> (« 宣和奉使高丽图经 ») de Xu Jing (徐兢) (20 000 mots);
		Notes de voyage	Mi-long et Long	<i>Affaires des Mongols</i> (« 黑鞑事略 ») de Peng Daya (彭大雅) et Xu Ting (徐霆) (4500 mots);
		Journal de voyage	Mi-long et Long	<i>Journal de mission vers le nord</i> (« 使北日录 ») de Zou Shenzhi (邹伸之)
Dynasties des Jin et Yuan	Chine intérieure	Poème et Prose (rimé ou libre)	Court (20 - 1500 mots)	<i>Cascade du temple Kai Xian</i> (« 观开先瀑布记 ») de Li Jiong (李)

<p>(1280 – 1368 ap. J.-C.)</p>	<p>Pays voisins</p>	<p>Notes de voyage</p>	<p>Mi-long et long (de 1500 à 20 000 mots)</p>	<p>洞) ; <i>Ode à la montagne Lang</i> (« 琅山赋 ») de Zhao Bingwen (赵秉文) ; <i>Voyage à Jinan</i> (« 济南 行记 ») de Yuan Haozen (元好问) <i>Voyage vers l'ouest</i> (« 西 游录 ») de Yelu Chucai (耶律楚材) (5177 mots) ; <i>Voyage vers l'ouest du</i> <i>Maître Chuang Chun</i> (« 长春真人西游记 ») de Li Zhichang (李志常) (18900 mots) ; <i>Les îles en mer indienne</i> (« 岛夷志略 ») de Wang Dayuan (汪大渊) (18 000 mots) ; <i>Coutumes du Cambodge</i> (« 真腊风土记 ») de Zhou Dagan (周达观) (8500 mots)</p>
------------------------------------	---------------------	------------------------	--	---

Dynastie Ming (1368 – 1644 ap. J.-C.)	Chine intérieure	Prologue du poème	Très court (20 – 100 mots)	<i>Repos dans la vallée des fleurs de pêcher</i> (« 桃花涧休憩诗序 ») de Song Lian (宋濂);
		Prose libre	Court (≈500 mots)	<i>Visite aux ponts du lac de l'Ouest après la pluie</i> (« 雨后游六桥记 ») de Yuan Hongdao (袁宏道);
	Chine frontalière et pays voisins	Journal de voyage	Mi-long et Long	<i>Récit de voyage</i> (« 徐霞客游记 ») de Xu Xiake (徐霞客) (600 000 mots);
		Notes de voyage	Mi-long et long	<i>Notes sur les pays de l'Asie occidentale</i> (« 西域藩国志 ») de Chen Cheng (陈诚) (6000 mots); <i>Voyage en mer occidentale</i> (« 星槎胜览 ») de Fei Xin (费信) (40 000 mots);

		Journal de voyage	Mi-long et long	<i>Journal de voyage aux pays de l'ouest</i> (« 西域行程记 ») de Chen Cheng (陈诚) (6000 mots) ;
Dynasties Qing (1644 – 1911 ap. J.-C.)	Chine	Prose (rimé ou libre)	Court (500-1500 mots)	<i>Voyage dans la montagne Qing Liang</i> (« 游清凉山记 ») de Hong Liangji (洪亮吉); <i>Visite au temple Jin</i> (« 游晋祠记 ») de Zhu Yizun (朱彝尊);
		Journal de voyage	Mi-Long ou Long	Expédition dans la montagne Lu (« 匡庐游记 ») de Huang Zongxi (黄宗羲) (13 000 mots) ;
	Occident	Recueil de poèmes	Court	<i>Esquisse sur le voyage en mer occidentale</i> (« 西海记游草 ») de Lin Jian (林鍼) (600 mots pour la partie principale); <i>Voyage dans les pays maritimes</i> (« 海国胜游

		Recueil de prose	Mi-Long	<p>草 ») de Bin Chun (斌春) (100 mots par poème, 71 poèmes au total);</p> <p><i>Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre</i> («漫游随录») de Wang Tao (王韬) (700 mots par article, 51 articles au total)</p>
		Journal de voyage	Long	<p><i>Journal d'un diplomate en France</i> («随使法国记») de Zhang Deyi (张德彝);</p> <p><i>Journal de Londres et de Paris</i> («伦敦与巴黎日记») de Guo Songtao (郭嵩焘);</p>
		Miscellanées (Note de voyage)	Long	<p><i>Carnet de notes sur l'Occident</i> («西洋杂志») de Li Shuchang (黎庶昌)</p>

De ce tableau, il ressort une certaine stabilité relative des rapports corrélatifs entre ces éléments comparatifs : le lieu de voyage, le genre et la longueur. Ces rapports, caractérisant les discours de voyage chinois anciens, nous conduisent à une supposition sur le schéma de leur mécanisme d'interaction le plus probable, sans exclure toutes autres possibilités : De prime abord, le lieu de voyage, conditionné par la motivation du voyage, définit en quelque sorte avec cette dernière l'objet du discours (le thème). Ensuite, le thème détermine, dans la plupart des cas, le choix du support (genre). Enfin, la tradition littéraire veut que chaque support corresponde à une longueur plus ou moins conventionnelle.

Pour des raisons géographique, philosophique et politique, il va de soi que les récits de voyage à l'intérieur de la Chine dominant quantitativement le discours de voyage de ce pays. En fonction de la motivation du voyage, ces discours se partagent en trois catégories : Rapports officiels, récits scientifiques et discours touristiques.

Dans un empire gigantesque comme l'Empire du milieu, les déplacements des mandarins suivant les promotions, les relégations ou les missions militaires ou diplomatiques, conduisent à une longue tradition de discours de locomotion. Au fil du temps, ces discours se divisent en deux courants. L'un est cerné par des descriptions de sites historiques, de paysages ainsi que d'activités mondaines et prend des formes poétiques comme le poème, l'avant propos du poème, la prose parallèle, tandis que l'autre narratif l'itinéraire et des témoignages se développe sous forme de prose, de notes de voyage et de journal de route. Mais même avec l'allongement de plus en plus important des journaux de voyage et des notes de voyage, les récits pour motifs politique et touristique en Chine intérieure restent relativement brefs.

Pourtant, les deux chefs d'œuvre à la finalité scientifique (géographique précisément) en Chine continentale cités dans le tableau – *Notes des eaux* de Li Daoyuan et *Récit de voyage* de Xu Xiake paraissent très longs. Étant donné le manque

d'autres ouvrages de ce type, ils sont à la fois représentatifs et exclusifs.

Nous constatons également, d'après ce tableau, que les récits de voyage en zones frontalières et à l'étranger, écrits majoritairement par les diplomates et par des pèlerins religieux sous forme de journal de voyage et de notes de voyage, sont relativement volumineux.

Conclusion

En complétant le tableau chronologique par des récits de voyage chinois en Occident avant l'effondrement des Qing, nous finissons par identifier plusieurs caractéristiques à l'égard de la forme. Les trois paragraphes suivants résument, à grands traits, ces caractéristiques, étroitement liées par la rencontre avec l'Occident.

- Premièrement, d'un côté, la filiation à la tradition littéraire reste seulement dans le cadre de la connivence stable entre la longueur et un tel ou tel genre. Ceci dit, les poèmes et les proses sont relativement courts pendant que les notes de voyage et les journaux de bord sont plus longs. Suivant la variété des genres employés, la longueur de notre corpus oscille entre 30 et 1500 pages (soit de 700 jusqu'à 900 000 mots)¹³¹. Mais les longueurs très diversifiées correspondent chacune à son appartenance générique. D'un autre côté, l'article individuel en poème ou en prose de la tradition du discours de voyage se transforme en livre. Il ne s'agit plus d'article, mais de recueils complets.

- Deuxièmement, la multiplicité frappante des genres utilisés pour une seule destination est une des premières dans l'histoire littéraire chinoise, comme si ces écrivains chinois s'étaient sentis soudainement émancipés de la stricte restriction de

¹³¹ Ici, nous ne comptons que la partie principale et tous les paratextes sont volontairement exclus.

la correspondance traditionnellement formée entre le genre et le thème, face à cette destination toute neuve qu'est l'Occident. Les genres poétiques ne sont dorénavant plus réservés uniquement aux descriptions des sites paysages (montagnes et eaux). À partir du style propre à chaque auteur, ils emploient une modalité narrative qui leur paraît le plus apte à décrire l'autre. Du poème à la prose, du carnet de notes au journal de voyage, il semble que nos auteurs-voyageurs chinois essayèrent de s'inspirer, durant plus de six décennies, de toutes les formes existantes pour exprimer leurs savoirs et leurs sentiments évoqués par cette terre lointaine.

- La troisième caractéristique consiste en l'emploi universel et abondant de paratextes de natures très variées tel que la préface, la postface, la « dédicace », l'avertissement etc. Cette situation inhabituelle manifeste, à son tour, le besoin d'explication et d'insistance sur la spécificité de la destination – Occident.

ARTICULATION DE L'IMAGE DE L'OCCIDENT

II. 1. Thématique

Sans être exceptionnelle au sein des approches de la critique littéraire, la critique thématique connaît, elle aussi, une évolution plus ou moins compliquée qui s'explique par la reconnaissance de la variation de la notion du thème.

En résumé, les trois courants ont chacun à leur tour dominé le milieu des critiques thématiques. La thématique dans la perspective traditionnelle conçoit le thème indépendamment de l'œuvre, en considérant que celui-ci est conçu à partir du courant littéraire ou philosophique dominant d'une époque précise, tandis que la thématique psychanalytique le conçoit à la fois de l'extérieur de l'œuvre et inhérent à elle, en instituant le motif à partir d'une expérience individuelle, souvent datée de l'enfance, mais révélée par l'œuvre. Hormis ces deux perspectives, les formalistes russes considèrent que « les significations des éléments particuliers de l'œuvre constituent une unité qui est le thème. On peut aussi bien parler du thème de l'œuvre en entier que du thème de ses parties »¹³². Ils conçoivent le thème complètement dépendant de l'œuvre.

À la réflexion, nous trouvons que la critique thématique récuse aussi bien la conception classique de l'écrivain totalement maître de son projet, que la démarche psychanalytique qui révèle l'intériorité psychique de l'écrivain antérieure à l'œuvre. La conscience et l'inconscience de l'écrivain travaillent en fait côte à côte dans la création d'une œuvre. Bien que l'accent mis sur l'acte de conscience engage nécessairement une pensée du rapport du monde, surtout dans les récits de voyage

¹³² Latif Zeitouni, *sémiologie du récit de voyage*, Beyrouth, 1997, p. 32.

dont l'objet d'écriture semble préalablement prédéfini, le prisme de la vision propre à chaque auteur reflète des subjectivités niées à tort. L'œuvre viatique se réalise, en quelque sorte, par une capacité d'« être au monde », à la fois subjective et objective et il faut l'appréhender à travers la totalité du texte.

Nous définissons ainsi le thème : « Tout ce qui, dans une oeuvre, est un indice particulièrement significatif de l'être au monde propre à l'écrivain. » ; « Il est l'une de ces unités de signification, l'une de ces catégories de présence reconnue comme étant particulièrement actives dans l'espace d'une oeuvre »¹³³. Et le critère le plus évident de son identification paraît être la récurrence d'un mot.

Dans notre corpus, ce mot est sans aucun doute «l'Occident» dont l'image constitue le noyau thématique. De la Chine antique à l'Occident moderne, André Levy était sûr que le regard des premiers voyageurs chinois «d'un autre âge venant quasiment d'une autre planète» serait aigu¹³⁴. L'étude thématique coïncide ici, en effet, avec celle de l'image. Sous un autre angle, elle constitue une partie indispensable de celle de l'image.

Afin d'éviter les deux excès de l'étude des images qui occasionnèrent tellement de critiques pendant plusieurs décennies – l'excès d'attention portée à des textes littéraires coupés de l'analyse historique et culturelle et celui qui consiste à transformer les textes littéraires en inventaires d'images, la solution proposée par Michel Cado semble idéale : « la démarche pluridisciplinaire et l'alliance large de la littérature et de questionnements d'ordre socioculturel »¹³⁵. Il s'agit ici de réinscrire la réflexion littéraire dans l'analyse générale de la culture d'une ou plusieurs sociétés.

¹³³ Daniel Bergez, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, partie III – la critique thématique, Paris, Dunod, 1999, p. 102.

¹³⁴ André Levy, *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Époque*, Paris, Seghers, 1986, quatrième de couverture.

¹³⁵ Daniel-Henri Pageaux, *De l'imagerie culturelle à l'imaginaire dans Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, p. 134.

Les « thèmes » qui englobent l'image de l'Occident comprennent de multiples aspects, de la politique à la religion, de la technologie aux mœurs et coutumes. Bien que différents auteurs prêtent plus attention à certains aspects qu'à d'autres, nous pouvons constater une certaine homogénéité fondant un réseau d'associations significatives et récurrentes. Cette homogénéité est parallèlement due à la préexistence de l'objet de l'écriture inhérente aux récits de voyage et à l'éducation et la mentalité similaires des auteurs. En tout état de cause, cette homogénéité nous permet de déployer une étude thématique à travers tout un corpus. Le critère du choix de thème ne sera pas fondé sur l'insistance d'un mot puisque les expressions d'un même vocabulaire peuvent varier d'un ouvrage à l'autre, mais sur l'ensemble des points d'intérêt qui dessine l'œuvre, en relation avec la conscience du narrateur qui s'y exprime.

Dans cette partie d'étude consacrée au thème, nous essayerons de répondre, avec une approche pluridisciplinaire, aux questions suivantes :

- Puisque nos écrivains n'ont pas copié le réel pour élaborer une « image », quel est le mécanisme du choix des traits, éléments jugés pertinents pour la représentation de l'Occident ?
- De par ces éléments, quelle image de l'Occident construisent-ils ?

II. 1. 1. Les techniques et les technologies modernes

Comme l'atteste le contexte historique, l'envoi même des diplomates témoigne d'une concession considérable de l'Empire du Milieu qui avait plutôt tendance à se replier sur lui-même face à l'Occident. Ce dernier, héritier des fruits de l'Exploration maritime de Christophe Colomb et de l'Évolution industrielle du XVIII^e siècle avait au moins trois siècles d'avance. Face à la menace militaire et économique des pays

européens de plus en plus intense, la reconnaissance et l'acceptation progressive de la civilisation occidentale sont mises à l'ordre du jour chez les mandarins.

Pour commencer, Lin Zexu¹³⁶ confia en 1842 au lettré Wei Yuan (魏源) de rédiger un ouvrage géographique et historique du monde actuel dans le but de mieux le connaître afin d'« apprendre les points forts des étrangers pour les contrer (师夷长技以制夷). Ce fut le fameux *Traité illustrative des royaumes maritimes*¹³⁷ débutant le long chemin des Chinois vers l'apprentissage de l'Occident. Ce simple slogan de « faire usage des points forts des étrangers pour les contrer » jeta toute une base théorique ouverte et pionnière contre l'attitude traditionnelle de l'autosuffisance des Chinois, en admettant que même les « barbares » possèdent des points forts qui méritent aussi de la considération.

Mais quels sont ces points forts ? À partir des leçons retenues de la guerre de 1840, Wei Yuan résuma les « points forts » des « barbares » en trois termes : les fusils et les canons d'abord, les navires de guerre ensuite et la méthode d'entraînement des soldats enfin. Nous pouvons constater que tous les trois ont trait à la technique. Puisque d'après les Chinois, tous les objets matériels et techniques ne sont qu'en fin

¹³⁶ Lin Zexu (林则徐 1785-1850) fut un des politiciens chinois les plus gradés et connus à la fin de la dynastie Qing. Nommé deux fois ambassadeur, il pensait que le gouvernement chinois devrait combattre l'Occident, en commençant par l'interdiction du commerce de l'opium. Ainsi, il organisa le mouvement de la destruction de l'opium confisqué entre avril et juin 1840 à Humen, province de Canton. Ce mouvement, soutenu par le peuple mais touchant farouchement l'intérêt des Anglais, fut finalement l'amorce de la première Guerre de l'opium.

¹³⁷ Le *Traité illustratif des royaumes maritimes* (« 海国图志 ») fut le premier ouvrage chinois présentant, de manière systématique, l'histoire et la géographie mondiales. Avant de mener son mouvement contre la circulation de l'opium en Chine en action, Lin Zexu ordonna déjà la rédaction d'un ouvrage intitulé *les Notes des quatre continents* (« 四洲志 »), rassemblant plusieurs livres et articles étrangers réputés de l'époque comme *The Encyclopedia of Geography* de Hugh Murray, publié en 1836. L'objectif de cet ouvrage est de mieux connaître le monde. Ainsi, *Les Notes des quatre continents* englobent des informations générales sur une trentaine de pays. Suite à l'échec de la première guerre de l'opium, la Cour Impériale appliquant la politique de l'autruche, considérait que Lin Zexu menant le combat contre la circulation de l'opium et l'armée anglaise était coupable. Avant d'être relégué en 1841, Lin offrit tous les documents collectionnés autour de la rédaction des *Notes des quatre continents* à Wei Yuan qui lui permettra de rédiger le *Traité illustrative des royaumes maritimes*. Ce livre devint le manuel incontournable des Chinois sur la connaissance du monde et inspira, dans les années suivantes, tous nos voyageurs lettrés.

de compte des ruses négligeables, tandis que les pensées métaphysiques demeurent la base morale et politique de la nation, il est logique que pour eux, admettre leur sous-développement en technologie n'est point synonyme de la reconnaissance de l'infériorité de leur régime culturel et politique. C'est donc plus facile à admettre et à améliorer. À partir de cette philosophie, Wei Yuan prêta aussi beaucoup attention, dans son *Traité illustratif des royaumes maritimes*, à des appareils modernes tels que le télescope, l'horloge, le robinet et le paratonnerre qui feront partie, plus tard, des points d'intérêt de nos voyageurs.

Ainsi, dès le premier pas des voyageurs chinois sur le chemin vers l'Occident, le regard est d'office teinté d'une couleur plus ou moins pragmatique – Si le régime politique monarchique ainsi que la base culturelle confucianiste devaient rester solides et intouchables dans un premier temps, les seules choses à apprendre des « barbares » sont les techniques et les technologies modernes, en espérant qu'elles pourront être utilisées contre leurs inventeurs.

II. 1. 1. 1. Transport

Bateau à vapeur

Ce contexte historique influencera, de façon très concrète, l'intérêt de nos premiers émissaires. La distance entre la Chine et l'Europe fait que l'émerveillement de l'Occident commence par le moyen de transport intercontinental le plus sophistiqué de l'époque – les bateaux à vapeur. Ces derniers réussissent à capter l'attention des Chinois qui, avant de quitter la Chine pour de vrai, font couler déjà abondamment d'encre en décrivant ce fruit parfait de l'Évolution industrielle.

Durant son premier voyage en Occident, Zhang Deyi, le jeune interprète du

diplomate Bin Chun consacre six pages en langue classique à la description minutieuse de leur bateau de traversée « Cambodge »¹³⁸ :

« Le bateau Cambodge mesure 39 *zhang*¹³⁹ de long, 4.7 *zhang* de large et 4.4 *zhang* de profondeur. Propriété d'une compagnie française, ce bateau de quatre étages est classé haut de gamme même en Occident. Sa coque est entourée de fer extrêmement épais...Les deux premières salles sont des cuisines où nous trouvons toutes sortes d'objets, y compris les robinets à eau courante chaude et froide. Les deux cuisines jouxtent trois salles de bains et dans chacune d'elles, nous trouvons une grande cuvette enrobée d'étain avec robinet (la bouche du dragon) au dessus. Il suffit de l'enclencher pour avoir de l'eau...Avec une hauteur très élevée, les trois mâts peuvent hisser quinze voiles à l'aide des machines électriques sans recourir à la force humaine... »¹⁴⁰.

Les descriptions de Zhang ne s'arrêtent pas qu'aux aspects techniques. En ce qui concerne ce jeune interprète de dix-neuf ans ayant un don naturel d'observation, l'image de l'Occident se constitue dès le premier contact avec les étrangers ainsi qu'avec leurs objets qui représentent tout un monde, ô combien neuf et exotique ; de sorte qu'il s'émerveille d'en être l'heureux témoin. Il enregistre tout ce qui peut être raconté. Sur le bateau, il s'informe de son coût de fabrication, du menu du petit déjeuner, de la répartition de l'équipage et des parties de jeux à bord. Rien ne lui échappe, alors que ses responsables Bin Chun et Zhi Gang privilégient davantage l'aspect technique, surtout la présentation du mécanisme de la machine à vapeur, avec en tête une finalité pragmatique d'apprentissage.

¹³⁸ Selon la traduction phonétique du chinois en français, nous supposons que le bateau est nommé « Cambodge ».

¹³⁹ *Zhang* est une des unités de longueur traditionnelle chinoise qui égale à 3.33 mètres environ.

¹⁴⁰ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 453.

Chemin de fer

Dès l'arrivée en Europe, l'un des atouts de la modernisation occidentale marque rapidement l'esprit de nos voyageurs : le chemin de fer. Zhi Gang note que le train (les roues en feu) était « rapide et stable, offrant toutes les facilités pour les passagers. Même Lie Zi¹⁴¹ qui connaissait la magie de déplacement dans le vent ne le dépasse point »¹⁴².

Hormis la description détaillée du dispositif technique du train, Zhang Deyi ne manque pas d'expliquer en plus son régime de financement :

« Les trains rapides peuvent effectuer cinq mille *li* par jour pendant que les trains normaux ne parcourent que deux ou trois mille *li*. La construction des trains est financée sans exception par des fonds privés qui se partageront la moitié du bénéfice avec l'État. Toute la main-d'œuvre étant composée de fonctionnaires, l'État lui se charge de la commercialisation du transport par trains. Cette méthode, approuvée dans la pratique depuis sa mise en service, non seulement enrichit le pays, mais n'a aucun effet pervers sur le peuple. La prospérité des pays occidentaux n'est pas sans fondement »¹⁴³.

¹⁴¹ Étant l'un des fondateurs du Taoïsme, Lie Zi (列子, nom complet est Lie Yukou 列御寇) vivait au début de l'époque des Royaumes combattants (476-221 av JC). Son œuvre, intitulée également *Lie Zi* ou *Vrai classique du vide parfait* (« 冲虚经 ») est un recueil composé de huit fables philosophiques et d'aphorismes, se rattachant en majorité au courant toïste. Cet ouvrage fut officiellement canonisé le 31 mars 742 par l'empereur Xuanzong des Tang sous le nom de *Classique de la simplicité et de la vacuité* (*Chong Xu Jing* « 冲虚经 »), tandis que son auteur présumé recevait le titre d'« Etre transcendant ». En 1007, l'empereur Zhenzong des Song éleva le titre de l'auteur et allongea le nom de l'ouvrage en *Vrai classique de la simplicité et de la vacuité de la vertu parfait* (*Chongxu Zhide Zhenjing* « 冲虚至德真经 »), d'où son nom français. C'est l'un des trois grands classiques du taoïsme avec le *Livre de la voie et de la vertu* (*Dao De Jing* « 道德经 ») de Lao Zi (老子) et le *Zhuang Zi* (« 庄子 »). Zhuang Zi fit mention dans le chef-d'œuvre portant son propre nom, à plusieurs reprises, des activités de Lie Zi, tout en le mythifiant : « Lie Zi se déplace exquisément en conduisant le vent. Il descend sur terre après quinze jours de vol » d'où les sources de cette citation.

¹⁴² Gang Zhi, *op. cit.*, p. 13-14.

¹⁴³ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 486 - 487.

La publication des récits de voyage des diplomates ne tardera pas et l'une des retombées de ces descriptions, issues d'expériences sédentaires de nos voyageurs-diplomates, est de renforcer l'idée déjà établie du milieu politique chinois que l'Occident possède effectivement des points forts qui méritent d'être étudiés et imités.

II. 1. 1. 2. Usines

Depuis la fin du XVI^e siècle, les sciences naturelles occidentales furent introduites en Chine progressivement par le Père Matteo Ricci et ses successeurs, à travers toute une série de publications en géographie, astronomie, mathématique, physique, biologie et médecine¹⁴⁴. Malheureusement, avant que les jésuites n'aient le temps d'attaquer les domaines de la chimie, de la science en navigation et de la manufacture, l'envahissement et la prise du pouvoir des Mandchous mit un terme à la communication sino-occidentale. Le pays se replia sur lui-même et il faut attendre la guerre de 1840 pour que la défaillance de cette politique protectionniste soit remise en cause.

Avec la leçon tirée de la guerre de l'opium, certains lettrés progressistes au pouvoir commencèrent à assimiler progressivement l'idée proposée par Lin Zexu de «

¹⁴⁴ La première publication en science géographique occidentale fut *Les cartes des mers et des montagnes* (« 山海輿地圖 ») écrite et cartographiée par Matteo Ricci en 1584. Ensuite, Xu Guangqi (徐光启) et le père Ricci traduisirent ensemble *Éléments* (« 几何原本 ») d'Euclide qui initia à la connaissance occidentale en géométrie chez les Chinois. Entre 1600 et 1610, Li Zhizao (李之藻) traduit le premier ouvrage occidental en astronomie *Introduction illustrative de l'univers* (经天该), rédigé par Ricci en 1600. En matière de physique, Wang Hui (王辉) traduit entre 1621 et 1627 *Introduction illustrative des objets magiques* (« 远西奇器图说 ») de Johann Schreck. Cet ouvrage est composé de trois parties dont la première parle du centre de gravité et du poids spécifique, tandis que la seconde partie est consacrée aux principes du levier, de la poulie, de l'axe de la roue et du plan incliné. La dernière partie introduit l'application des machines simples. Quant à la médecine, le même auteur publia en 1643 *Composition du corps humain* (« 泰西人身说概 »).

faire usage des points forts des étrangers pour les contrer », surtout en matière d'armement. En 1861, Zeng Guofan (曾国藩), le père de l'ambassadeur Zeng Jize fonda le premier arsenal à An Qing avant de créer, quatre ans plus tard, le célèbre *Bureau général Jiangnan de manufacture* (江南机器制造总局) à Shanghai avec son homologue Li Hongzhang (李鸿章)¹⁴⁵. Il deviendra la principale usine d'armement de l'Empire des Qing. Au même moment, Li Hongzhang adressa au Ministre des affaires étrangères une lettre, dans laquelle il affirma la nécessité de former des experts techniques chinois. D'un côté, le gouvernement continua à recruter des spécialistes occidentaux pour traduire des ouvrages techniques en mandarin ; d'un autre côté, il envoya de jeunes élèves chinois à l'étranger faire des études en sciences naturelles pragmatiques. Parmi les premiers experts nationaux en technique et technologie, Xu Shou (徐寿) et son fils Xu Jianyin (徐建寅) furent les plus remarquables.

Mandaté par la cour avec pour mission d'étudier les navires de guerre en Allemagne et d'examiner les usines de manufacture en Europe, Xu Jianyin nous laissa un récit érudit et détaillé spécialisé : *Mélanges du voyage en Europe*. Rédigé entre 1879 et 1881, le livre représente une valeur extraordinaire en histoire de la communication technique sino-occidentale.

En réalité, afin d'accueillir les premiers émissaires venus de l'Empire du Milieu, avènement qui suscita une telle curiosité et hospitalité à l'époque, les gouvernements occidentaux réservèrent conventionnellement, à chaque délégation, des programmes chargés de visites industrielles, sans doute aussi soutenus par les entreprises qui

¹⁴⁵ Li Hongzhang (李鴻章 15 février 1823 – 7 novembre 1901), Marquis Suyi de première classe fut un général chinois qui mit fin à plusieurs révoltes, ainsi qu'un homme d'État de premier plan de la fin de l'empire Qing. Il occupa des postes importants à la Cour Impériale, tel que le poste de Vice-Roi du Zhili. Il joua également un rôle important dans l'organisation de la contre-offensive de l'empire Qing face à la Révolte des Taiping, en levant une milice dans sa province, l'armée de l'Anhui (徽军). Mais sa place dans l'histoire de Chine provient surtout du rôle fondamental qu'il joua dans la constitution d'une armée chinoise moderne, « l'armée de Beiyang », à partir précisément de l'armée de l'Anhui. Cette réforme considérable, qu'il mena de 1880 à 1900 environ, s'accompagna de la création d'une marine moderne, la flotte de Beiyang (北洋水师).

voyaient en ces visiteurs de potentiels clients. De telle sorte que presque tous les récits de voyage des diplomates comprennent une multitude de pages de descriptions en la matière. Comme nous le disons, le récit de Xu Jianyin fut exceptionnel, sans doute lié à sa mission très explicite et spécialisée.

Mélanges du voyage en Europe retrace en tout, l’empreinte du voyageur dans environ 80 usines et services scientifiques, parmi lesquels autant de grandes entreprises tels que Siemens, Krupp et le port militaire Kiel que des ateliers artisanaux, couvrant des domaines aussi variés. Manifestant le sérieux de l’auteur, cet ouvrage décrit aussi bien des équipements que des méthodes de gestion. Certains chapitres peuvent même être considérés comme des fiches techniques complètes. Contrairement à d’autres voyageurs qui, de temps en temps, laissent échapper des commentaires appréciatifs qui nous aident à situer leur position sentimentale face à l’industrie et la technologie occidentales, les écritures de Xu Jianyin, de nature purement scientifique, sont suffisamment neutres pour dissimuler toutes évaluations de l’auteur.

II. 1. 1. 3. Artisanat et objets technologiques

À l’encontre des moyens de locomotion et des usines qui faisaient parties du programme de voyages incontournables et inscrits de manière naturelle dans la narration du parcours, la présentation des objets techniques paraît être un choix plus personnel de l’auteur. Leur description est souvent indépendante de celle du parcours, soutenue par certains supports formels comme le journal de voyage ou le recueil poétique. Raison pour laquelle ces descriptions peuvent apparaître sans contexte explicite dans le livre.

Dans le *Voyage dans les pays maritimes*, le recueil de poèmes de Bin Chun, l’auteur dédie un poème à la photographie, précisant le contexte d’écriture dans

l'avant-propos :

« La photographie occidentale consiste à refléter l'image de l'homme dans un verre et de la faire ressortir sur du papier trempé dans des lotions. Toute la photo ressemble à la personne. Durant mon séjour à Paris et à Londres, de nombreux photographes sollicitèrent mon image. Tout le monde voulait me voir en photo. J'ai même entendu dire que quelqu'un aurait payé cher pour les acheter. Que c'est intéressant !

L'ambassadeur passe en mer,

Des milliers de journaux jasant,

La curiosité s'élève,

Sur le sceau de l'Empire.

La photo sortie d'une main adroite,

L'image de l'émissaire dans le miroir,

Quelle chance mon parcours,

Etre le pionnier de l'histoire ... »¹⁴⁶.

Ce poème est classé dans le recueil où tous les thèmes se confondent, sans lien direct entre les uns et les autres.

De la même manière, les descriptions des objets ou des machines techniques peuvent aussi être inscrites dans les journaux où les séquences sont naturellement divisées par la date :

« Le 13 juin 1868, à l'hôtel. Il y a un objet nommé le microscope optique qui peut montrer ce que l'homme ne voit pas à l'œil nu. La méthode consiste à couvrir un verre épais par une couche de pâte autour. À travers le microscope qui brille de lumière, on voit des vers longs se tortiller dans la couche de pâte.

¹⁴⁶ Chun Bin, *op. cit.*, p. 166.

On dirait que des micro-organismes se cachent dans la nourriture. Raison pour laquelle l'eau froide ainsi que la soupe de la veille ne sont pas consommables. L'expérience du microscope m'avertie davantage sur ce point »¹⁴⁷.

Bien que ces objets de curiosité soient régulièrement évoqués à part, ils peuvent aussi être décrits suivant le parcours du voyage dans les circonstances appropriées, comme le chapitre « montée de ballon » que Kang Youwei réserve à la montgolfière dont la découverte fut effectuée dans le cadre de sa visite au bois de Boulogne :

« Proche du bois de Boulogne se trouve un jardin de jeux où s'ouvrent les bars et les théâtres... Nous y trouvons un engin nommé la montgolfière dans laquelle nous volons à 600 mètres de hauteur à l'aide du vent. Le beau temps éclaircit notre vue de Paris, qui se déploie comme un tableau. J'ai la sensation de devenir un dieu et de ne plus vouloir me mêler à la vie sur terre. L'air rend l'homme plus sage et la hauteur y ajoute l'intelligence. Cet engin ingénieux sera utilisé universellement dans le futur. Actuellement, les aérostats sont à la mode aux États-Unis. Ils seront les armes les plus redoutables dans les airs... J'ai entendu dire que les Français fabriquent déjà l'avion (Aigle volant), transportant l'homme ainsi que ses bagages. Si je me permets d'imaginer, l'avion occupera une place incontournable dans la société d'ici cent ans »¹⁴⁸.

Outre ces deux circonstances narratives où les descriptions des objets de curiosité sont soit dispersées aléatoirement dans le récit, soit repérables selon le parcours du voyage, il arrive à l'auteur de consacrer un chapitre entier sur la matière quand la connaissance acquise le permet. L'exemple est offert par le chapitre « L'ingéniosité de la manufacture » dans les *Souvenirs de vagabondage en France et*

¹⁴⁷ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 28.

¹⁴⁸ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 230 - 231.

en Angleterre de Wang Tao. Après avoir parlé des thèmes tels que les musées, les coutumes et le régime politique anglais, Wang Tao se penche sur le thème de la manufacture anglaise. Ce chapitre se déroule sur quatre aspects, de la protection du droit d'invention au rapport entre le chemin de fer et l'économie, en passant par le développement des sciences naturelles et la manufacture anglaise la plus pointue tels que l'horloge, le moulin, le télescope et le microscope. Pour cet écrivain détaché de mission officielle, les louanges sont omniprésentes.

En plus, la curiosité de ces savants ne s'arrête rarement aux objets. Ils s'intéressent également à la source de la modernité technologique occidentale – les sciences naturelles. Hormis la mention générale des matières, Guo Songtao relate aussi sa présence au séminaire sur la thermicité à l'Institut Royal Anglais et sa fréquentation des grands scientifiques de l'époque tel que le biologiste William Jackson Hooker et le physicien John Tyndal. Il note également que l'origine de la science occidentale remonte à l'époque gréco romaine, que Galilée découvre l'héliocentrisme et que le précurseur des sciences modernes en Occident est Francis Bacon.

II. 1. 1. 4. Image moderne de l'Occident en sciences et en technologie

Le processus de construction de l'image de l'Occident touche de multiples aspects de cette unité sociale et culturelle. Parmi eux, les sciences et les technologies ont pour particularité d'être les aspects qui captent les regards en premier et en même temps exigent moins d'interprétation subjective.

Déjà, le lecteur peut être facilement frappé par une impression de « disparition de l'auteur » dans notre corpus, traduite par une sorte d'objectivité narrative. Comme le constate Wolf-Gang Bauer, « je » n'existe qu'en rapport avec les autres dans les

récits de voyage chinois.¹⁴⁹ Ceci dit, quand il s'agit de la présentation des matières détachées de la sensibilité des Chinois (l'idéologie), la narration semble bien neutre avec peu de termes évaluatifs. De par cette circonstance, il n'est en rien étonnant de constater que l'aspect technique demeure la manifestation la plus extrême de l'objectivité de nos récits de voyage. Pourtant, son image reste décryptable du fait qu'elle ne peut être dissociée de la mentalité de la culture regardante. Les Chinois, habitués aux allusions et aux circonlocutions, interprètent et évaluent les technologies occidentales à leurs manières très implicites.

Pour les envoyés chinois hors de Chine, le premier mode de construction de l'image de l'Occident dans le domaine technique consiste en descriptions détaillées et complètes qui s'y consacrent. La recherche de la complétude en détails futiles elle-même témoigne d'une très grande attention portée au sujet. Elle est à la fois due à la curiosité face à la nouveauté, au désir de connaissances et à la nature de la mission officielle d'observer soigneusement l'autre. Cette dernière semble être une raison assez importante, compte tenu du nombre important de diplomates. Dès le début, les diplomates se sentaient obligés de garder leur « dignité nationale » qu'exigent leurs culture et statut social. Raison pour laquelle ils adoptèrent unanimement la stratégie des descriptions objectives. Pourtant, la longueur considérable et les détails complets dévoués à l'aspect technique trahissent l'imperturbabilité apparente de ces voyageurs. Si le sujet est si important à noter, c'est qu'il sert à quelque chose. Pourquoi pas à « faire usage des points forts des étrangers pour les contrer » ?

L'image positive de la technologie occidentale se manifeste également par les propos d'autodéfense des voyageurs. Le principe est simple : ces applications techniques ont beau être pratiques et efficaces, elles ne sont qu'une version

¹⁴⁹ Wolf-Gang Bauer, *De l'un au multiple : traductions du chinois vers les langues européennes*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 1999.

modernisée des principes maîtrisés par les Chinois depuis l'antiquité. L'exemple est offert par le journal de Zhi Gang dans lequel l'auteur décrit les machines à vapeur observées dans le bateau américain « China » :

« Peu importe la complication de ces systèmes, l'air issu du feu et de l'eau reste sa base. Aucun mécanisme ne peut échapper aux règles de la nature. Comme l'organisme d'un être vivant, le feu du cœur descend et l'eau des reins monte. Et à leur rencontre, le feu et l'eau créent de l'air. L'air chaud remonte de l'arrière, descend ensuite vers l'avant puis circule de cette manière entre les méridiens Ren (任) et Du (督) avant d'atteindre le corps entier. Si un bouchon se formait à un niveau, le corps attraperait une maladie. Plus grave encore, il s'éteindrait. Voilà la grande astuce que la nature offre à l'homme. Comprendre cela peut conduire à une vraie révélation. Ceci est l'origine de tout mécanisme »¹⁵⁰.

Ce procédé souligne ingénieusement la maîtrise parfaite du principe de ces objets par les Chinois, de sorte que sa méconnaissance se transforme en une connaissance plus profonde et plus ancienne. Un peu plus tard, nous verrons que cette méthode d'autodéfense est en fait employée universellement par nos voyageurs, surtout dans des comparaisons culturelle, politique et sociale où la modernité et le bon sens de l'Occident devient plus gênants et la réticence elle, inenvisageable.

Malgré la recherche poussée de l'objectivité, l'adjectivation et l'épithète sont tout de même présentes, contribuant ainsi à l'extrapolation de l'image moderne de la

¹⁵⁰ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 8. De la comparaison au mécanisme de la machine à vapeur que Zhi Gang évoque, il s'agit de la médecine chinoise dans laquelle s'applique la théorie des cinq phases (*wu xing* 五行). Combinant avec les concepts du *Yin* (阴) et du *Yang* (阳), la théorie des cinq phases (le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau) est la base de la cosmologie traditionnelle. Cette théorie fut utilisée à expliquer l'ensemble des phénomènes de l'univers, de l'histoire, de la société, des saisons, de la santé etc. Dans la médecine chinoise, chaque phase présente un organe vital tel que les reins et le cœur.

technique occidentale. Elles peuvent être exprimées tout simplement par des commentaires comme ce qu'écrit Bin Chun au sujet de l'ascenseur et du télégramme dans *Notes de voyage* :

« L'hôtel compte sept étages avec un escalier à vis. Mais si le client ne voulait pas se fatiguer, il existe un ascenseur (cabine) qui peut contenir jusqu'à sept personnes. Le mécanisme de cette cabine est similaire à celle de la machine à vapeur... On trouve toutes sortes de techniques magiques, aussi incroyables les unes que les autres »¹⁵¹.

Mais là où se concentrent le plus d'épithètes est plutôt le poème. Et Certains de nos voyageurs comme Bin Chun et Kang Youwei font souvent appel à ce genre lyrique très expressif pour exprimer leur émerveillement d'où de nombreux poèmes dédiés à la Tour Eiffel, au chemin de fer, au télescope et à la photographie etc.

L'impression que la technique et la technologie occidentales laissent aux Chinois est unanimement positive et se résume en deux mots « moderne » et « merveilleux ». Ils sont aussi les seuls domaines qui récoltent l'unanimité. Lorsque les voyageurs aborderont les thèmes social, politique et spirituel, leur vision sera beaucoup plus complexe, étant donné qu'elle est construite sur la base de la valeur morale et sentimentale. Dans la partie suivante, nous nous pencherons sur l'image de la société occidentale sous trois angles : la vie quotidienne, les coutumes et la relation humaine.

¹⁵¹ Chun Bin, *op. cit.*, p. 107 - 108.

II. 1. 2. Vie sociale

II. 1. 2. 1. Vie quotidienne mondaine

Bien avant l'arrivée de nos voyageurs, un nombre non négligeable de Chinois avaient déjà immigrés en Europe puisqu'ils croisèrent régulièrement le chemin de nos voyageurs d'après les relations de voyage. Mais aucun d'entre eux n'a pu laisser un quelconque écrit à propos de son parcours migratoire. Quant à nos voyageurs, ils appartiennent sans exception à la classe bourgeoise. La plupart d'entre eux ne sont pas polyglottes et la communication avec les habitants locaux se réalise à travers un interprète. Ce qui fait qu'ils ne possèdent que peu de moyens pour côtoyer d'autres souches sociales que le cercle assez fermé de la haute société en Occident dont la vie quotidienne se trouve caractérisée par la mondanité.

II. 1. 2. 1. 1. Prospérité des villes

Impression du panorama des métropoles

Un grand nombre de récits de voyage de cette époque commence dès la traversée de l'océan où chaque lieu de passage grave les premières impressions chez des voyageurs. Ces premières impressions, souvent sommaires, sont caractérisées par la particularité visuelle la plus frappante du lieu. Sur l'Inde, elle est la présence de la religion bouddhiste ; sur l'Égypte, elle concentre sur l'antiquité de ce vieux royaume. Arrivés en Europe, sans avoir le temps de s'imprégner plus profondément dans la culture européenne, les voyageurs se précipitent à donner leur première impression sur ce continent pas tout à fait comme les autres. Et le regard des voyageurs se focalise,

avec connivence, sur des villes grandioses, comme le démontre le résumé de la traversée du grand savant Wang Tao :

« L'animation de Singapour et le commerce florissant des Philippines sont sans égal en Asie du Sud-est. Né au Népal, notre père Bouddha prêcha dans la zone de l'Inde où la sagesse continue de se transmettre jusqu'à nos jours. Nous voyons des montagnes nues en terre rouge à Aden et l'eau bouillante en mer rouge. L'Égypte est une antiquité étonnante où les archéologues creusent dans des pyramides afin de chercher les momies et les livres anciens racontant les secrets de la vie. Ce qui est curieux, c'est le changement radical dans la zone du canal de Suez : les habitants ont la peau plutôt jaune, le climat est un peu plus frais, les yeux et les cheveux sont noirs tout comme les Chinois, les filles y sont gracieuses. Mais ce n'est qu'au débarquement à Marseille que mes yeux se sont comme soudainement ouverts à un autre monde... Lyon, Paris sont des lieux célèbres qui dépassent toute description. Les immeubles sont tous grandioses et de plusieurs étages ; les décorations sont luxueuses. Que je manque de mots ! Les cris et les musiques dans la rue se répandent dix *li* plus loin. C'est un endroit où coule l'argent. En arrivant à Londres, j'ai eu le sentiment d'entrer en un autre coin du ciel »¹⁵².

Il est intéressant de noter que malgré les descriptions soigneuses et pompeuses qu'emploient de nombreux auteurs au sujet des métropoles occidentales et la comparaison faite entre elles, aucun ne semble prêt à comparer explicitement et directement cette prospérité évidente aux grandes villes chinoises.

¹⁵² Tao Wang, *op. cit.*, p. 2.

Physionomie des rues

Considérée unanimement comme la ville la plus radieuse et la plus élégante de l'Europe au XIX^e siècle, Paris s'avère être une source d'inspiration pour beaucoup de nos voyageurs qui la décrivent comme le modèle de la métropole occidentale. Li Shuchang, par exemple, consacre deux articles à la physionomie des rues parisiennes dans son *Carnet de note sur l'Occident*. Des boutiques aux cafés, en passant par la disposition des boulevards, l'auteur s'arrête sur la plus grande avenue du monde : « l'avenue des Champs Elysée est remplie de calèches avec des lumières rayonnantes. Elle est comme un collier enfilé de perles ou un dragon qui nage. Si on vous disait que cette avenue est le numéro un au monde, ce ne serait pas un mensonge »¹⁵³. Il parle aussi de sa visite des égouts en concluant que : « j'ai toujours dit que le métro souterrain de Londres et les égouts de Paris sont deux vrais merveilles de la planète »¹⁵⁴.

Comme le prouvent les citations, nos voyageurs ne ménagèrent guère leur encre pour faire l'apologie de la prospérité des rues citadines européennes qu'ils ont eu la chance de parcourir.

Demeures et hôtels

C'est dans le même fil de pensée de faire un rapport général sur la prospérité des métropoles que les hôtels et les demeures sont narrés. Les demeures intéressent les Chinois par leur « style occidental ». Pourtant, ce serait impertinent de parler du « style occidental » dans les domaines comme la mode ou l'agencement intérieur d'habitation

¹⁵³ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 472.

¹⁵⁴ *Id.*

car chaque pays et chaque région possèdent son propre style. Et ce sont justement des domaines ayant des indices particulièrement révélateurs du goût national ou local. Le style de demeure et de l'ameublement révèle « des valeurs esthétiques dans leur contexte social, soumises à tout une gamme de pressions, de modes, de progrès techniques, de snobismes, de besoins économiques et pratiques »¹⁵⁵. Par manque de connaissance approfondie, les premiers voyageurs chinois ne distinguent pourtant guère les nuances de style d'habitation ou d'ameublement d'un pays à l'autre. Pour eux, l'Europe et les États-Unis constituent une unité sociale globale, tout simplement « occidentale ». Les voyageurs, étant incapables d'en faire une analyse sociologique, se contentent des descriptions de l'architecture, des objets de décorations esthétiques ainsi que des machines modernes qui rendent la vie plus facile.

Arrivés à Marseille en mars 1866, Bin Chin et son interprète Zhang Deyi tenaient tous les deux un journal, chacun rapportant leur séjour à « l'hôtel label »¹⁵⁶ :

« De la literie au couvert, tout est impeccable. Ce bâtiment en pierre est composé de sept étages, avec un plafond en verre. En traversant le seuil de la porte et du côté ouest, nous nous retrouvons devant un escalier à vis large, couvert de tapis fleuris. Sur les rebords de l'escalier se dressent des balustres. Au total nous y comptons une centaine de chambres dans lesquelles sont suspendues des lampes à gaz. Le gaz est produit par des usines situées en banlieue... Dans chaque chambre il y a une cheminée à côté du mur qui laisse passer la fumée par un conduit jusqu'au toit du bâtiment. Sur le mur de chacune de ces chambres est vissé un bouton en cuivre. Le client peut l'appuyer pour appeler un homme de service avec la sonnerie qui retentit au

¹⁵⁵ Theodore Zeldin, *Histoire des passions françaises 1848-1945*, tome III, *Coût et corruption*, Oxford University Press, p. 85.

¹⁵⁶ « Label » est un nom que nous avons traduit phonétiquement du chinois en français.

Rez-de-chaussée... J'ai aussi trouvé un conduit en fer qui sert de porte-voix et deux robinets d'eau chaude et froide. Tous les étages possèdent plusieurs toilettes couvertes de verre brillant opaque. Les rideaux, les lavabos, les tuyaux d'eau, les papiers toilettes, rien ne fait défaut. Si quelqu'un n'avait pas le courage de monter ses quatre cent quatre-vingts marches d'escalier, il pourrait se tourner vers l'ascenseur (la cabine automatique de montée), caché derrière une porte. Jusqu'à cinq personnes peuvent y entrer à la fois »¹⁵⁷.

Cinq jours après leur passage à Marseille, ils arrivent à Paris et séjournent à « l'hôtel Grandet »¹⁵⁸. Cette fois ci, Zhang Deyi a plus de temps pour apprécier le goût et la mode de l'ameublement français :

« Construit en pierre blanche, ce pavillon de neuf étages paraît très propre. Avec quantité de pièces, il occupe une grande surface sur plusieurs rues. Les trois portes du côté nord brillent de splendeur magnifique et les voitures à cheval peuvent y entrer... Après une montée de quatre marches en jade à l'entrée, nous voyons neuf salles d'accueil tout aussi somptueuses, décorées des bonsaïs. À gauche se trouve une énorme salle de banquets entourée de grandes pièces de verre. La salle peut contenir jusqu'à deux mille personnes. Pendant les banquets, mille huit cents chandelles rayonnent sur la salle. À droite se dresse un escalier à vis en pierre blanche couvert de tapis. Le balustre en fer est sous forme de fleur de lotus, tandis que la rampe en bois de poirier est sculptée de dessins »¹⁵⁹.

Plus tard, lors de son deuxième voyage en Occident, Zhang Deyi réduit dans ses rapports la place des descriptions sur les demeures et lance à ce propos une

¹⁵⁷ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 479 – 480.

¹⁵⁸ « Grandet » est un nom que nous avons traduit phonétiquement du chinois en français.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 489.

affirmation brève de deux phrases : « La tradition de l'ameublement en Europe ne connaît pas la simplicité et tout ce qui compte, c'est la splendeur. Cette tendance ne fait que s'accroître depuis mon précédent passage »¹⁶⁰.

De ces citations, quatre adjectifs sur les demeures occidentales pourraient être dégagés – pratique, propre, splendide et confortable. Ces demeures, réunissant énormément de qualités incitent certains voyageurs à voir plus loin que l'apparence. Li Gui, le représentant commercial de la délégation Chinoise à l'exposition universelle de Philadelphie émet ainsi des réflexions sur la haute qualité des hôtels, en l'élevant à la hauteur de la qualité de la gouvernance du pays. Pour cela, il cite une anecdote de l'histoire chinoise selon laquelle le diplomate Shan Xiangong (单襄公 VI^e siècle av. J.- C.) aurait prédit l'extinction de la cité des Chen après l'avoir visitée et à la fin, sa prédiction se réalisa. L'un de ses arguments était l'insuffisance des hôtels qui découle de la malveillance et de l'inhospitalité de cet endroit. Cette citation sert d'argument à Li Gui pour conclure que la bonne gestion des hôtels occidentaux témoigne de l'excellente qualité de la gouvernance de l'État ainsi que de la prospérité des pays.

II. 1. 2. 1. 2. Gastronomie et habillement

Gastronomie

En parcourant les récits de voyage en Chine écrits par les Occidentaux au XIX^e siècle, le lecteur remarque facilement la grande attention portée à la gastronomie et à de drôles façons d'être des bonnes manières chinoises. Cette passion incontournable de

¹⁶⁰ Deyi Zhang, *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique*, Hunan, Maison d'édition Yuelu, 1986, p. 796.

l'art de la table suscitée chez les voyageurs occidentaux est justifiée par l'énorme différence culturelle et naturelle appelée l'exotisme entre la Chine et leur pays natal dans la matière. Brossollet, Régis-Evariste, Bolloré, De la Grandière, Forgues et tant d'autres auteurs présentèrent tour à tour ce thème dans leurs lettres, récits de voyage ou journaux intimes, réalisée dans le pays lointain d'Extrême-Orient¹⁶¹. Pourtant, l'attention des voyageurs occidentaux portée à l'alimentation n'est pas partagée par leurs homologues chinois. Et par conséquent, il n'y a que Zhang Deyi qui en fait mention régulièrement.

Raison principale – le goût de la cuisine que les Chinois découvrent en Occident ne semble guère leur plaire, surtout l'exqu Coast gastronomique chinoise est elle aussi à son paroxysme. Zhi Gang note que « malgré le grand choix des mets, il n'y en a que très peu qui sont délicieux » Guo Songtao trouve que « les fruits en Europe ont beau être de grandes tailles, leur goût est très fade ».

Zhang Deyi ne partage pas tout à fait les points de vue de ses aînés. Selon lui, bien que la « bière soit une espèce d'alcool amer », « le *toast beef* est un plat croustillant et délicieux ». Cet observateur constate aussi qu'il y a pas mal de points communs entre son pays et l'Occident en alimentation : « la consommation du lait ici ressemble à celle du gâteau en Chine en matière de quantité et de fréquence » et « les ingrédients des desserts sont aussi identiques, essentiellement composés de crème de lait, d'œufs, de farine et d'amandes »¹⁶². Quant au rôle important que joue le café dans la vie sociale occidentale, il est « comme le thé pour les Chinois ».

¹⁶¹ Le thème de la gastronomie est très récurrent dans les récits de voyage des Occidentaux en Chine au XIX^e siècle. Citons *Souvenirs des mers de Chine et d'autres eaux* de Louis-Joseph Brossollet, *L'empire chinois* de Régis-Evariste Huc, *Voyage en Chine et autres lieux 23 juin 1839-13 mai 1846* du docteur Jean-René Bolloré, *Les portes de L'Extrême-Orient – Souvenirs de campagne 1858-1860* du docteur Auguste Benoist de la Grandière, *Sept ans d'apostolat* de Philippe Serre et *La Chine ouverte, aventures d'un Fan-Kouei dans le pays de Tsin* d'Emile Daurand Forgues. À propos de ce dernier auteur surnommé Nick, nous savons qu'il s'agit d'un plagiat, selon le *Dictionnaire des plagiaires* de Roland de Caudenay.

¹⁶² Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 703.

Vu l'importance du café dans la culture alimentaire, Zhang Deyi ajoute des précisions : « le café est extrait d'une espèce de pois noirs, d'origine africaine. Après cuisson, les pois sont écrasés, puis trempés dans de l'eau chaude. Pour le déguster, il faut y ajouter du sucre ou du lait car le goût du café en lui-même est amer. À la Capitale de la France, je vois au moins un millier de cafés qui ressemblent tellement à nos salons de thé. Sur l'enseigne est marqué le mot « Café », mais dedans, la soupe, les plats voire des cigarettes sont aussi en vente »¹⁶³. La curiosité du « salon de café » se trouve aussi dans sa clientèle. Contrairement à la tradition chinoise selon laquelle les hommes étaient presque les uniques clients des salons de thé hormis les prostituées, en Occident, « les femmes peuvent aussi s'asseoir dans des cafés comme les hommes. Et le prix moyen d'une tasse de café avec quatre morceaux de sucre est de quatre sous à Paris »¹⁶⁴.

Attiré tout le long de ses voyages par les folklores occidentaux, Zhang Deyi se renseigne même sur la recette de la « glace » dont les principaux ingrédients sont « les œufs, le lait, l'alcool et le sucre » et « le goût diffère l'un de l'autre selon les recettes utilisées »¹⁶⁵. Parallèlement, l'ignorance générale de la cuisine chinoise chez les Occidentaux n'a pas échappé aux yeux de Zhang. Il raconte, d'un ton plat, qu'un chef cuisinier français vient demander un plat chinois et pense que la sauce de soja est une sorte de « chocolat salé ». Cette anecdote, lui rappelle ensuite une histoire ancienne qu'on raconte qu'un Ecossais, « en voulant goûter le thé qu'adorent des Anglais, a mangé toutes les herbes au lieu de boire son liquide »¹⁶⁶.

Un autre point qui a marqué l'esprit de Zhang est l'art de la table à l'occidental : « On mange la soupe avec la cuillère et non pas en la lampant ; les pépins des fruits se

¹⁶³ *Ibid.*, p. 745 - 756.

¹⁶⁴ *Id.*

¹⁶⁵ Deyi Zhang, *op. cit.*, tome 1, p. 466.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 761.

mettent sur le bord de l'assiette et non sur la table ; la cuisse de poulet ne doit pas être rongée. En outre, le repas est précédé d'une brève toilette qui permet aux convives de changer de vêtements. Pendant le repas, il convient de ne pas mâcher bruyamment et de cracher dans un crachoir »¹⁶⁷. Sachant que certains gestes inadmissibles tel que le crachat par terre pendant le repas étaient tolérés en Chine, Zhang Deyi se contente de prendre des notes sur ces manières occidentales sans faire de commentaire. Les mentions de Zhang, embarrassantes pour certains, sont pourtant très utiles pour les diplomates des générations suivantes car ils sont obligés de bien se tenir à l'étranger dans le but de ne pas commettre des impairs et faire perdre la face à l'Empire.

Mode dans l'habillement

Le monde de l'habillement en Europe transmettait le culte du statut social jusqu'au début du XIX^e siècle, suivi notamment par les hommes, avant que cette vénération ne soit bouleversée par une révolution unique dans son genre. Cette dernière transforma subitement le paysage de la mode masculine et devint l'incarnation la plus visible de la devise de la République française : l'égalité et la fraternité. En résumé, il s'agit de l'unification des tenues vestimentaires. Du jour au lendemain, « presque tous les hommes se mirent à porter des costumes noirs ou sombres, sans aucun ornement et avec des différences si légères dans la coupe et l'étoffe qu'on les distinguait à peine »¹⁶⁸.

Cette monotonie de couleur et de style pourrait être la première cause qui fait que nos voyageurs privilégient les descriptions des tenues féminines. Arrivé en France pour la première fois en 1866, Zhang Deyi donne tout de même une brève mention de

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 625.

¹⁶⁸ Theodore Zeldin, *op. cit.*, p. 98.

l'habillement des hommes occidentaux, sans être conscient du passage d'un changement social profond que cela traduit : « les vêtements pour hommes sont limités aux couleurs noir, blanc, bleu foncé et rouge »¹⁶⁹. Néanmoins, cette ignorance ne veut nullement dire que nos voyageurs négligent le rapport entre les habits et ce qu'ils pourraient traduire sociologiquement puisque la classification de tous objets quotidiens selon la classe sociale de son propriétaire était encore très stricte sous les Qing, y compris les habits. L'ignorance ici est tout simplement due à la méconnaissance de la culture occidentale.

En revanche, à l'encontre des habits masculins qui n'attirent guère, les vêtements des femmes suscitent un très grand intérêt. Ils savent que les Européennes ont un goût raffiné et la Capitale par excellence de la mode est Paris :

« La mode qui change toutes les semaines ou tous les quinze jours est suivie de très près par les Européennes. Et tous les pays suivent celle de Paris... Un hebdomadaire parisien qui paraît le dimanche publie des dessins de la nouvelle tendance avec des remarques détaillées. Certains sont carrément en couleur pour faciliter le choix. Il y a également des images d'environ deux pieds de femmes d'âges distincts, assises ou debout, portant des nouvelles créations. Les coiffures, les chaussures, voire les bas trouvent aussi des admirateurs. Avec toutes les possibilités de communication, la mode peut être instantanément suivie partout en Europe »¹⁷⁰.

La mode et la facilité d'y accéder semblent fasciner Zhang Deyi. Il en conclut que « les femmes de l'Extrême-Occident aiment toutes avoir la taille fine, des seins hauts, de grosses fesses et de petits pieds jusqu'à utiliser le corset, les faux seins et les derrières postiches. Et ces tendances-là aident effectivement à embellir le corps féminin

¹⁶⁹ Deyi Zhang, *op. cit.*, tome 1, p. 482.

¹⁷⁰ *Ibid.*, tome 2, p. 712.

malgré leur caractère de snobisme¹⁷¹.

Outre les vêtements, les accessoires et la façon de les porter constituent aussi des composants importants des observations sur des mœurs. Par exemple, « ôter le chapeau à l'intérieur est exigé en politesse occidentale »¹⁷² et la bague peut laisser paraître la situation matrimoniale de la personne :

« Pour distinguer des femmes célibataires, nul besoin de regarder leur coiffure ainsi que l'on le fait en Chine, il suffit de voir si la personne porte ou non une bague simple en or. Le fait de porter ce genre de bague signifie qu'elle est fiancée ou mariée. En revanche, les bagues ornées de pierres précieuses ne servent que d'ornement. Quant aux boucles d'oreilles, le choix est libre sans une quelconque insinuation sociale. Pour les bracelets, il n'est pas nécessaire de porter une paire identique comme le font les femmes chinoises »¹⁷³.

Outre les habits de tous les jours, ceux qui attirent le plus la plume des Chinois sont des tenues officielles (uniformes des soldats ou des officiers dans les occasions solennelles) et des habits de cérémonies¹⁷⁴. Pour les diplomates, l'importance d'emblée est de prendre connaissance des coutumes étrangères dans les domaines les plus larges afin de faciliter des contacts officiels. Parmi ces tenues de cérémonie, le coloris de la robe de mariée retient largement le regard. Elle est conventionnellement blanche tandis qu'en Chine, on ne portait le blanc qu'aux funérailles. Cette opposition radicale inspire à Bin Chun un poème :

« Couronne blanche et robes pures,

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 766.

¹⁷² *Ibid.*, tome 3, p. 432.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 424.

¹⁷⁴ En guise d'exemple, nous pouvons citer les descriptions des uniformes militaires anglais dans *Notes de voyage* de Bin Chun, page 112; des tenues officielles dans *Récit curieux d'une navigation* de Zhang Deyi, page 524, à l'occasion d'une visite royale à *Buckingham Palace* en 1866; des tenues de cérémonie funéraire dans *Carnet de notes sur l'Occident* de Li Shuchang, page 415 au moment où l'Angleterre fut en deuil à la disparition de la reine espagnole en 1878.

Comme de la gelée ou de la neige,
Ne croyez pas qu'elle soit une nouvelle veuve,
La joie de jeune mariée illumine son visage »¹⁷⁵.

D'ailleurs toutes observations sur l'autre s'effectuent en perpétuelle comparaison avec soi. Ce qui fait que l'altérité manifestée sous forme d'opposition est particulièrement troublante, comme quand les Chinois aperçoivent comment leurs propres habits, les tuniques masculines longues comme des robes qui ne sont portées que par des lettrés gradés, créent de l'incompréhension et de l'ironie en Europe car les passants les considèrent comme des « pyjamas »¹⁷⁶. L'incident est drôle, mais le ton de la narration est plutôt plat.

Si nous comparions le style humoristique de la plupart des récits de voyage des Occidentaux en Chine et le style plat des récits chinois en Occident à cette même époque, nous pourrions en dégager deux attitudes assez révélatrices. L'une reflète la mentalité de libéralisme et d'individualisme plus une sensation de supériorité explicite ou implicite envers le pays d'accueil, alors que l'autre témoigne de la lourdeur de la mentalité nationale causée parallèlement par l'éducation confucianiste et néo-confucianiste et l'atteinte de la fierté nationale par des « envahisseurs occidentaux ».

Du physique à la métaphysique

La gastronomie et l'habillement, ce sont des choses qui sont plus liées, en apparence, aux us qu'au niveau de la civilisation dans l'ère moderne. Mais pour les Chinois, tous les phénomènes de l'existence sont susceptibles de refléter l'esprit ou la

¹⁷⁵ Chun Bin, *op. cit.*, p.165.

¹⁷⁶ Deyi Zhang, *op. cit.*, tome 2, p. 553 et tome 3, p. 439.

morale, comme quand ils réussissent à traverser l'Océan en pleine tempête, cela suppose que « la droiture et la bonté de l'empereur les accompagnent et les bénissent ».

Cette mentalité étrange trouve son comble dans une conversation entre Zhang Deyi et un Occidental sur le bateau de retour :

« Après le dîner, un étranger vint me parler en disant : 'Dans le monde actuel, le Japon se met à imiter les techniques et les méthodes de gestion militaires des pays occidentaux, avec un succès immédiat. Votre pays devrait s'y mettre aussi au cas où. Prenons l'exemple des semelles de vos chaussures, elles sont très lourdes et inconfortables, pourquoi pas les changer ?' Je lui répondis : 'Effectivement, les semelles incarnent la force et la conduite de la nation. Les semelles de votre pays à vous sont fines à l'avant et épaisses au talon. Elles représentent la force réduite de votre pays qui n'a que le quart (d'épaisseur). Les semelles japonaises ont beau avoir l'avant et l'arrière épais, le milieu est creux. Leur puissance n'est pas pleine non plus. Seulement les semelles chinoises sont épaisses partout. N'est-il pas le symbole de la loyauté ? »¹⁷⁷

La réponse de Zhang, assez peu logique, caractérise pourtant la psychologie de beaucoup de voyageurs qui ont tendance à donner explication aux phénomènes naturels ou sociaux par la métaphysique ou la morale. Cette mentalité, d'après nous, a un lien direct avec les règles de la composition de la poésie de la Chine antique, résumé par *fu* (賦: dépeindre des scènes, des choses ou des paysages), *bi* (比 : employer la comparaison comme figure de style entre des scènes décrites auparavant et l'objet réel du poème) et *xing* (兴 : relier ces deux derniers pour exprimer un sentiment, une sensation ou une pensée. C'est-à-dire symboliser la métaphysique par

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 349.

le physique)¹⁷⁸.

Ce procédé exige donc que l'auteur finisse par prendre position à travers une déclaration sentimentale ou philosophique. Il est surtout à éviter chez les diplomates pour qui la supériorité de l'Occident est évidente à savoir, les dispositions matérielles et la commodité des métropoles par exemple. Ils se contentent de dépeindre ce qu'ils ont vu, sans trop de commentaire. En revanche, sur d'autres domaines de la société comme la politique et la religion où l'évaluation semble plus complexe et conduit difficilement à une conclusion, nous retraçons, en grand nombre, l'emploi de ce mode d'expression et de réflexion appelé *fu*, *bi* et *xing*.

II. 1. 2. 1. 3. Loisirs

Art des spectacles

Pour des Chinois séjournant relativement longtemps en Europe, les loisirs tels que les spectacles et les banquets font partie de leur vie quotidienne. Zeng Jize et Guo Songtao assistent ainsi aux représentations de célèbres pièces de théâtre de Shakespeare, *Hamlet* et *Othello* par exemple.

Certains d'entre eux enregistrent leurs témoignages sur les loisirs en suivant la chronologie de leur séjour, d'autres, plus expérimentés, rédigent des chapitres entiers à ce sujet. Tel est le cas de Wang Tao. Pour ce savant voyageur, l'endroit idéal du divertissement en Europe est sans aucun doute Paris :

¹⁷⁸ La rhétorique poétique *Fu*, *Bi*, *Xing* est de prime abord employée dans *le Classique des vers* ou *Livre des Odes* (诗经) par Qu Yuan. Étant le premier recueil d'environ trois cents chansons-poèmes chinois antiques. La date de leur composition pourrait s'étaler des Zhou Occidentaux au milieu de la période des Printemps et Automnes, entre 1046 et 500 av. J.-C.

« À la Capitale de la France, il existe plusieurs lieux de loisirs... Les fêtes offrent de bonnes saisons de spectacles durant lesquelles nombreuses pièces de théâtre paraissent simultanément. Elles racontent soit des histoires anciennes, soit des contes de fées, décorées toutes par des peintures vivantes. Que c'est merveilleux ! Cinq cents acteurs peuvent jouer dans la même pièce. Tous s'habillent de manière bizarre mais brillante... Je vois tant de choses à la fois qu'il m'arrive d'avoir des vertiges. C'est de la magie, du jamais vu. Outre les théâtres, il y a aussi des spectacles de cirque, de danse, de projection de diaporama et même de magie»¹⁷⁹.

La redondance d'adjectifs témoigne de l'extase des Chinois sous le charme de l'art du spectacle, devant des décorations luxuriantes et des artistes habiles. Mais malgré tous ces compliments sur les spectacles eux-mêmes, une fois intégrés ces représentations aux coutumes sociales, la différence culturelle occasionne inévitablement des incompréhensions ou des critiques. Wang Tao, l'auteur qui apprécie autant l'art du spectacle dans la citation précédente, se pose la question suivante en assistant à une pièce de théâtre organisée au sein d'une école Doubianaise en Écosse :

« En Chine, faire du théâtre est une activité réservée aux personnes en échec social. Mais ici, même les écoliers et les collégiens jouent avec enthousiasme sans que personne ne les critique. Je n'y comprends absolument rien »¹⁸⁰.

Quant à Bin Chun, il voit la séance de projection de diaporama à laquelle il a assisté à Paris avec un œil encore plus critique :

« Ces techniques basées sur l'optique et l'électricité ne servent qu'à distraire sans aucun effet positif pour l'économie du pays »¹⁸¹.

¹⁷⁹ Tao Wang, *op. cit.*, p. 68 – 69.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 146.

¹⁸¹ Chun Bin, *op. cit.*, p. 66.

Issu d'une société où la monarchie orthodoxe fait que le chef d'État est appelé « fils du ciel » et ne se mêle nullement au peuple, Li Shuchang est quelque peu choqué par la présence du roi à l'ouverture des patinoires en France et en Angleterre, qui est pour lui jugée inappropriée. Même la cérémonie nationale présidée par le roi espagnol à l'occasion des deux cents ans marquant l'anniversaire du décès du poète Pedro Calderon de la Barca suscite la polémique chez cet auteur qui la trouve trop somptueuse et démesurée par rapport à la nature de l'événement.

Toutefois, les jugements négatifs causés par la divergence culturelle sur l'art des spectacles ne monopolisent pas l'opinion des voyageurs chinois. Certains y perçoivent aussi de belles qualités. Zhang Deyi, par exemple, retient qu'en Occident, « les hommes et les femmes jouent tous au théâtre ». Dans un empire comme la Chine où le métier d'acteur était encore interdit aux femmes « dignes » à cause de sa « vulgarité », cette observation aiderait les Chinois à remédier aux questions de l'inégalité de sexe, mais surtout de la discrimination envers ce métier d'artiste ; De même pour Li Shuchang, qui redoute la puissance militaire des Occidentaux parce que « ceux qui peuvent accorder une telle passion aux jeux de chevaux sont susceptibles de cultiver l'esprit chevaleresque ».

Banquets et bals

Régulièrement invités à des banquets et des bals, les voyageurs profitent pleinement de la vie mondaine occidentale du siècle où la vie de la noblesse était encore répandue. Cela explique la bonne place qu'occupent les différents styles de soirées dans les récits de voyage de cette période.

Comme tous les autres aspects cités auparavant, ces événements de prestige ne manquent pas de fasciner. Invité chez un officier français, Bin Chun note ceci :

« Un officier français nous invita à une soirée familiale pendant laquelle de nombreuses dames étaient présentes. Elles étaient les épouses des convives et leur beauté faisaient rayonner la salle. Pendant la soirée, certaines jouaient du violon et d'autres chantaient. Les mélodies éblouissantes et les beautés féminines me donnèrent l'illusion de voir Dong Shuangcheng¹⁸² descendre du palais céleste à Londres »¹⁸³.

Comparer les dames de la haute société française aux fées et la scène de la soirée à celle d'un palais céleste légendaire exprime la joie et l'admiration de l'auteur. Cet émerveillement face aux festins européens est confirmé, plus tard, par un long poème de trente deux lignes dédié à un banquet royal anglais. L'intitulé du poème parle de lui-même : « Retour au Céleste Empire, avec la fierté d'avoir visité le palais des Dieux »¹⁸⁴.

La passion pour des banquets pousse le spécialiste folklorique Li Shuchang à y consacrer deux chapitres entiers. L'un s'appelle « les mœurs des soirées » et l'autre « le banquet royal français » où l'auteur résume les coutumes et les protocoles des salons de la haute société européenne :

« Les mois de février, mars et avril représentent généralement la période où les programmes des salons et des soirées de danse sont les plus denses. La saison commence tard en France et encore plus tard en Angleterre. La noblesse anglaise se réunit le plus souvent aux cinquième et sixième mois de l'année à cause du brouillard qui perdure à Londres. Il est rare d'avoir beau temps avant

¹⁸² Dong Shuangcheng (董双成) fut une jeune fille légendaire de la dynastie Zhou qui, selon la légende, produisait des médicaments magiques avec la sève des fleurs. Elle avait l'habitude de se promener dans la forêt en jouant de la flûte. Sa musique, tellement attirante, fit venir des cigognes. Cette fille finit par devenir une fée et s'envoler sur le dos d'une cigogne. Dans le monde céleste, elle est considérée comme une des serveuses de la déesse mythique Xi-Wang-Mou (西王母) dont nous avons fait mention dans la préface.

¹⁸³ Chun Bin, *op. cit.*, p. 114.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 167.

mars. À la fin du mois de juin, les gens partent pour la campagne afin d'éviter la chaleur des villes. À la campagne, les salons se tiennent moins fréquemment. Le protocole est le suivant : L'hôtesse envoie une invitation portant les dates précises de réception couvrant une période. Étant donné que ce ne sont pas des événements organisés sur un seul jour, les invités peuvent, par conséquent, venir à leur guise. Ces mondanités s'appellent '*at home*' en anglais qui veut dire qu'on se réunit dans la maison de l'hôte. En français, on dit 'salon'. Quand j'habitais à Berlin, je me rendais, à plusieurs reprises, aux réceptions offertes par les ambassadeurs anglais, français et autrichiens. Le *Kaiser*, la *Kaiserin* et le *Kronprinz* sont également conviés par les hôtes dans le but de cultiver leur amitié »¹⁸⁵.

Aussitôt, les diplomates chinois comprennent l'utilité politique de ces salons, Zhi Gang écrit :

« Bien que ces soirées fassent parties de la coutume de divertissement des pays de l'ouest, elles servent, en réalité, bien plus à d'autres choses plus profondes. Les diplomates qui se rassemblent en un endroit de loisir peuvent nouer des relations personnelles et se confier plus librement. Certains en profitent pour régler des problèmes politiques, tandis que d'autres se transmettent des informations secrètes. Ces soirées ont une vraie fonction d'harmonisation des relations »¹⁸⁶.

Si les banquets mondains occidentaux ne réservent finalement que peu de surprise aux voyageurs hormis peut être la présence libre des dames nobles, le bal représente, lui aussi, une réelle nouveauté. En Chine des Qing, la danse collective

¹⁸⁵ Shuchang Li, *op.cit.*, p. 407.

¹⁸⁶ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 66.

n'existait que sous deux formes – le spectacle organisé à l'occasion de fêtes dans la cour royale ou chez des fonctionnaires de haut niveau et le bal festif du bas peuple auquel tout le monde peut participer. Il était encore non envisageable que le milieu de la noblesse se mit à danser en masse. Donc pour les bals de cette nature qu'ils affrontent en Occident, chacun a un avis bien à lui.

Wang Tao nous donne une belle présentation d'un bal universitaire à Dunbiane :

« En anglais, les bals où les hommes et les femmes dansent ensemble s'appelle *dancing*. Le *dancing* pourrait trouver sa source dans un us du peuple Miao¹⁸⁷. En Orient, les Japonais le conservent encore jusqu'aujourd'hui. Les Anglais considèrent le bal comme un loisir éducatif. Au mois de juin et juillet, ils sont organisés partout. De cent à trois cents participants, les bals offrent des spectacles inouïs... À ce *dancing* de fin d'année, les jeunes élèves se mettent en file et créent des évolutions dont la forme ressemble tantôt au caractère chinois Lü (呂), tantôt au Pin (品). Les beautés à couper de souffle scintillent dans la salle. Un groupe de jeunes filles aux robes à longues et larges manches voltigent comme des chauves-souris blanches qui remontent au ciel. Leur tenue légère leur donne une allure raffinée. En les voyant se lever tendrement et légèrement du sol, je croyais voir la floraison soudaine de la fleur de lotus avec ses milliers de pétales purement blancs étendus jusqu'à l'horizon. S'enivrant de la mélodie des violons et des pianos, les spectateurs ont l'impression de se perdre dans cet autre monde »¹⁸⁸.

Ce genre de descriptions est encore plus fréquent dans les récits de voyage de

¹⁸⁷ Les Miao (苗) sont un peuple d'Asie originaire des régions montagneuses du sud de la Chine (de la région du Gui Zhou 贵州), au nord du Vietnam et du Laos. Ils sont aussi appelés les Hmong. Les Miao eux-mêmes préfèrent la dénomination « montagnards ». L'une de leurs coutumes représentatives est le chant et la danse collective à l'occasion des fêtes.

¹⁸⁸ Tao Wang, *op. cit.*, p. 146.

Zhang Deyi. D'ailleurs, durant les trois séjours de ce jeune homme en Europe, il lui arrive d'assister à cinq bals par soirée. Citons la période de décembre 1869 à janvier 1870, pendant laquelle le sujet des bals est abordé à six reprises¹⁸⁹. Mais les narrations de Zhang Deyi sont plutôt spontanées, enregistrées suivant le déroulement des faits. Pour un responsable plus mûr comme Li Shuchang, les témoignages personnelles sont suivies de plus d'informations et de réflexions, de son origine culturelle à ses divers formes et styles, de la tenue conventionnelle aux procédures de déroulement.

Les bals occidentaux auxquels participent les voyageurs chinois ont pour particularité de mélanger les femmes et les hommes de la haute société. Pour ces lettrés dont l'éducation confucéenne délimitait rigoureusement le contact entre les deux sexes, l'étonnement est colossal. D'ailleurs, Zhi Gang ne cache pas son mépris envers cette coutume un peu « scandaleuse » :

« Le but profond du bal occidental est de nouer des relations... Mais il ne peut pas être appliqué en Chine car pour les Chinois, le bon sens est bien plus important que des relations alors qu'en Occident, c'est tout le contraire »¹⁹⁰.

Cet avis, assez conservateur, n'est pas partagé par tout le monde. Guo Songtao, le premier ambassadeur de haut rang en Europe, pense que le bal est un agrément qui convient aux gens suffisamment civilisés sachant parfaitement se contrôler :

« Le 22 mai 1878. J'allai ce soir au bal royal de Buckingham. Les hommes et les femmes se mélangeaient et dansaient bras dessus, bras dessous. Ils portaient tous des tenues convenables pour la Cour. Les gardes s'échelonnaient depuis l'entrée du palais jusqu'à l'intérieur de la salle. Le bal ne se termina qu'au petit matin. Les gens s'amusaient sans débordements. Les princes anglais et

¹⁸⁹ Il s'agit des journaux du 1^{er}, du 20, du 22, du 25 décembre 1868 et du 24 janvier 1869 de *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique*, Deyi Zhang.

¹⁹⁰ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 66.

allemands dansaient parmi la foule. Il faut reconnaître que les coutumes occidentales sont parfois difficiles à comprendre. Selon notre tradition à nous, la scène était absurde. Pourtant, le respect et la discipline y étaient bien présents. Je n'entends jamais dire que quelqu'un a franchi la limite des règles morales. Je pense vraiment que la civilité occidentale dépasse celle des Chinois. Les Occidentaux ne sont pas perpétuellement en garde des soit disants 'respect des rangs sociaux' et 'distance absolue entre des hommes et des femmes' »¹⁹¹.

Il faut une réelle franchise et beaucoup de courage pour prononcer le mot « dépasser » en mettant la Chine du mauvais côté.

Zhang Deyi, lui aussi, confirme les avantages des bals car il constate que certains d'entre eux sont organisés dans le but de collectionner des fonds pour des oeuvres de charité. Approuvant entièrement cette pratique, il commente : « Bien que ce soit un jeu à la base, on y constate la bonté et la compassion »¹⁹².

Musées et galeries d'art

Si les musées et les galeries d'art captaient instantanément le regard des Chinois, c'est que ce genre d'endroit qui réunit une finalité éducative et divertissante n'existait pas encore en Chine. Il faut attendre l'an 1905 pour que le premier musée chinois voie le jour dans la province de Jiang Su¹⁹³. Les voyageurs eux-mêmes, tous lettrés, maîtrisent chacun plusieurs arts : la peinture, la calligraphie et l'architecture par exemple, en suivant le système éducatif du vieil Empire. Raison pour laquelle l'intérêt

¹⁹¹ Songtao Guo, *op. cit.*, p.580..

¹⁹² Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 533.

¹⁹³ Fondé en septembre 1905 par l'entrepreneur et politicien Zhang Jian (张謇 1853-1926), le musée de Nan Tong (南通博物苑) est considéré comme le premier musée de la Chine. Ce musée expose, depuis sa fondation, des œuvres d'art et des fossiles des plantes et des animaux.

des musées et des galeries d'art paraît extrêmement attirant à leurs yeux; d'autant plus que les visites de ces lieux représentent une étape indispensable de leurs parcours.

Leur énonciation se déroule généralement sous quatre aspects : l'architecture du lieu avec ses décorations, l'histoire de la fondation et de l'évolution du lieu, les objets exposés et pour finir, une comparaison culturelle comme conclusion. Bien entendu, chaque auteur ne peut qu'offrir une vision bien à lui. Mais à partir de l'ensemble des récits de voyage de cette période, une image générale des musées et des galeries d'art occidentaux se distingue peu à peu.

Parmi une centaine de musées mentionnés dans le corpus, le Palais de cristal d'Angleterre et le Louvre de la France sont les sites qui font couler le plus d'encre. Zhang Deyi parle dans son journal du 2 avril 1866 du Palais de cristal, en citant en détail les aspects architecturaux, historiques et artistiques de cette verrière, avant d'émettre un commentaire sur son fonctionnement financier :

« Le visiteur doit payer quatre *Shilings* comme droits d'entrée. Les familles puissantes fondèrent ce musée avec l'aide de l'État. Chaque année, l'État perçoit la moitié du bénéfice. En effet, les parcs et les musées en Europe sont en majorité ouverts au grand public dans un but aussi bien lucratif qu'instructif. Ce système de partage de connaissances et de ressources avec le peuple mérite de grands compliments ! »¹⁹⁴

Wang Tao, lui, consacre presque un chapitre entier nommé « le panorama des musées de Paris » au Louvre :

« La capitale de la France contient de nombreux musées parmi lesquels le plus célèbre se nomme le Louvre. C'est un ancien palais royal majestueux décoré avec une exquisité hors pair. Ses collections sont très complètes, exposées selon

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 503.

des catégories. Je dirais que cet endroit rassemble toute la richesse de la planète.

Le peu que je vous raconterai confirmera ce que je dis »¹⁹⁵.

L'auteur cite ensuite cinq catégories de collections : les fossiles d'animaux ; des plantes ; des objets d'antiquité ; des peintures ainsi que les récentes inventions manufacturières.

Parmi les objets d'exposition, la peinture et la sculpture sont la cible des remarques pour les raisons que nous venons de citer. Constatant que les techniques, le support et l'appréciation esthétique de la peinture occidentale diffèrent profondément de ceux qui leur sont familiers en Chine, Kang Youwei commente ainsi :

« La peinture occidentale accorde beaucoup d'importance à la similitude d'apparence entre la réalité et la scène peinte, alors que chez les artistes chinois, l'imagination que peut provoquer des zones blanches de la peinture est plus précieuse. Comme on dit toujours que la ressemblance d'apparence est très difficile, il serait impertinent de sous estimer la peinture occidentale »¹⁹⁶.

Outre la divergence des techniques artistiques, un autre sujet qui provoque des remarques importantes est la nudité omniprésente dans l'art occidental. Contre toute attente, les premiers voyageurs venus d'un monde aussi conservateurs se montrent particulièrement compréhensifs sans faire des leçons de morale. Kang Youwei va même encore plus loin en réclamant que la nudité était une présence naturelle et innocente des ancêtres :

« Les sculptures gréco-romaines présentent souvent des hommes et femmes nus. À l'âge de leur création, l'homme était encore innocent. D'ailleurs, sans la nudité, les muscles et les veines qui rendent une œuvre d'art plus vivante seraient cachés. C'est précisément à cause de notre pudeur que la sculpture en

¹⁹⁵ Tao Wang, *op. cit.*, p. 70.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 72.

Chine est bien moins raffinée. Lorsque la morale règne dans l'absolu, une civilisation perd inévitablement plus ou moins quelque chose »¹⁹⁷.

S'agissant de l'architecture, ce même voyageur possède aussi des opinions radicales. D'après lui, les architectures des Han et des Tang dépassent largement celles de l'Empire romain en matière de grandeur et de splendeur. Néanmoins, « Rome a un grand mérite. Malgré des guerres et des pillages, la plupart de sites ont traversé des millénaires et se sont conservés jusqu'à nos jours. S'ils sont encore debout, c'est parce que le peuple sait les apprécier et les protéger. Je ne vois personne prendre les briques ou les pierres des anciens pavillons pour des usages personnels. L'État aménage également ces sites pour démontrer, avec fierté, leur brillante civilisation »¹⁹⁸.

Institutions

L'évolution industrielle continue à moderniser, à grand pas, la société occidentale dans le siècle suivant sa naissance d'où l'instauration du régime de la protection social, la perfection du système éducatif et l'installation des services postaux. Vu sous l'angle sociologique, ces institutions pourraient être le plus grand écart entre le monde occidental et la société chinoise encore féodale, basée depuis des milliers d'années sur l'économie agricole. Pour les voyageurs chinois, les enjeux politiques et économiques que ces institutions représentent sont grands. Donc, connaître leur système de fonctionnement devient une priorité.

En ce qui concerne le système de la protection sociale, les voyageurs font mention des orphelinats, des asiles et des hôpitaux. Par exemple, après sa visite à *Guy's Hospital* en Ecosse, Guo Songtao étale les informations sur sa fondation, la répartition

¹⁹⁷ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 129.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 115.

des disciplines, l'anatomie et le fonctionnement financier. Li Gui, lui aussi excité par sa visite à un hôpital à Philadelphie, s'extasie devant l'idée de l'implantation des hôpitaux de charité en Chine :

« La médecine occidentale est très pointue et stricte. Avant d'exercer le métier, les étudiants en médecine doivent apprendre par cœur la disposition et le fonctionnement de chaque organe en vue d'éviter des accidents mortels. En tant que chef des titulaires, Monsieur Mali¹⁹⁹ est réputé pour son excellence technique. La dépense annuelle de cet hôpital s'élève à 600 000 dollars, financée par des fonds issus des œuvres de charité. C'est encore plus touchant et précieux que Monsieur Mali refuse toute rémunération. Que tout homme puisse avoir le même esprit de grandeur ! Si notre pays imitait ce système médical auquel tout le monde contribue, on atténuerait le carriérisme de certains agents médicaux au profit de l'espérance de vie de toute la population»²⁰⁰.

Doté d'une vision très pragmatique, Li Gui approuve aussi l'installation des écoles spécialisées adaptées aux handicapés :

« La méthode d'enseignement aux non voyants fut inventée par un Français il y a 150 ans. Les muets, les sourds, les mal voyants et d'autres handicapés sont depuis toujours traités comme des sous hommes. Pourtant, à part ces handicaps, ils possèdent d'autres talents qui ne demandent qu'à être mis en valeur. Les écoles et les enseignements utilisent de bons moyens qui leur évitent de s'abandonner à leur triste sort. D'autant plus que la société peut en bénéficier. Quel bonheur ! »²⁰¹

¹⁹⁹ Le nom du docteur Mali est une traduction phonétique.

²⁰⁰ Gui Li, *op. cit.*, p. 251.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 268.

La bonne méthode de correction occidentale appliquée aux prisonniers est aussi très recommandée par nos voyageurs. Zhang Deyi souligne que l'abolition de la peine de mort en Angleterre ressemble à la belle époque de la Chine. En plus, au lieu de priver de leur vie, « faire travailler les condamnés peut à la fois enrichir le pays et diminuer leurs tentatives malveillantes ».

À la seconde moitié du XIX^e siècle, le service postal devient assez organisé et répandu en Occident alors qu'en Chine, seules les administrations bénéficient de ce service. Après sa visite à la poste à Washington, Li Gui semble fasciné par sa commodité et pense immédiatement à son adoption en Chine. Conscient de la polémique que son installation pourrait provoquer compte tenu de l'attitude conservatrice habituelle d'une grande partie des mandarins, le voyageur déclare que « le service postal de l'Empire réservé uniquement aux services publics ne fait point profiter le peuple, alors que ce dernier demeure la base du pays. En plus, sur le plan économique, les expériences occidentales montrent que les frais récoltés de ce système dépassent largement la dépense. De ce fait, non seulement le système postal public créera des emplois, mais il diminuera en même temps des gaspillages »²⁰².

Si le système de la protection sociale et le service postal public étaient encore lacunaires en Chine, ce n'était pas le cas de l'éducation dont le système chinois se montre bien développé depuis plusieurs dynasties²⁰³. De par de ce fait, les points de vue des voyageurs se diversifient à l'issue de l'expérience personnelle et la réflexion individuelle à cet égard. Invité par James Legge à l'Université de l'Oxford, Wang Tao y prononce un éloquent discours sur l'universalité du confucianisme. Avec une bonne connaissance, il résume le système éducatif de l'Angleterre ainsi :

²⁰² *Ibid.*, p. 261. .

²⁰³ La fondation de la première école publique à but pédagogique daterait de la dynastie Xia (2205 à 1767 av. J.-C.) et le système de sélection des fonctionnaires dit examens impériaux débuta depuis l'an 605. Durant le X^e siècle, les écoles privées virent le jour et prospérèrent dorénavant.

« Les universités récompensent les élèves de toutes les disciplines après les examens de fin d'année : la mathématique, la politique, l'astronomie, la géographie, la littérature, l'art de la peinture, la musique etc. Il y a même des élèves qui se spécialisent dans des langues étrangères. Ce n'est pas comme des pays qui se replient sur eux-mêmes. Les hommes de talent anglais sont autant intellectuels que pragmatiques »²⁰⁴.

Ce paragraphe nous rappelle deux phrases que Xue Fucheng prononce lorsqu'il parle de l'enseignement du Maître Guan dans son journal :

« Maître Guan (管仲 723 ?- 645 av. J.-C.)²⁰⁵ dit que les choses naissent de la réflexion et s'accomplissent par l'application... N'est-ce pas cette idée qui a été suivie par les pays occidentaux du fait de l'importance accordée aux spécialistes dans les différentes disciplines? »

La spécialisation des disciplines et l'importance accordée aux sciences naturelles expriment la plus grande différence entre l'éducation chinoise et occidentale de l'époque. Pendant que certains y trouvent de grandes qualités comme Guo Songtao, Xue Fucheng, Wang Tao et d'autres se montrent sceptiques. En pensant que le recrutement des fonctionnaires privilégie des étudiants en sciences naturelles au lieu de mettre en avant la morale et la connaissance en politique, littérature et histoire comme ce qui se fait depuis des siècles dans le céleste Empire, Zhang Deyi note :

« Pour le recrutement des personnalités lettrées, l'Occident aussi distingue 'bacheliers', 'licenciés' et 'docteurs' (les titres successifs conférés à l'issue des examens et concours mandarinaux). Toutefois, les candidats ne s'attaquent

²⁰⁴ Tao Wang, *op. cit.*, p. 117.

²⁰⁵ Guan Zhong (管仲) ou Guan Jingzhong (管敬仲) (? - 645 av. J.-C.) fut le Premier ministre de l'État de Qi durant la période des Printemps et Automnes. Il entreprit des réformes qui élevèrent l'État au rang des plus puissants de l'époque. Zhong était son prénom social, son prénom d'origine étant Yiwu (夷吾). Il est aussi appelé Guanzi (管子), « maître Guan », du fait qu'il fut longtemps considéré comme l'auteur de l'encyclopédie Guanzi.

qu'à une seule discipline, soit les lettres, soit les mathématiques, soit l'astronomie et la géographie, soit la divination et la médecine, soit la chimie et la physique... De façon générale, il est dans les mœurs de l'Occident d'aimer les armes et de se complaire aux exploits : l'appréciation de la valeur militaire entraîne inévitablement le mépris des sciences humaines. C'est là où le bât blesse. On a beau parler de 'puissance et richesse', point trop n'en faut »²⁰⁶.

II. 1. 2. 2. Relations sociales

Entrant dans XIX^e siècle, très peu d'intellectuels occidentaux s'aventurent dans le monde sans une préparation livresque avec des informations collectées dans le passé. Mais pour les Chinois, le monde vient de s'ouvrir et sa conquête s'amorce sans repère. Certes, les jésuites réussissent à introduire les sciences naturelles européennes en Chine en publiant des ouvrages traduits, mais la société occidentale en tant qu'entité culturelle et sociale reste encore une énigme pour le peuple chinois. D'autant plus que le cercle de fréquentation des premiers aventuriers chinois est assez limité. Sur l'aspect des relations sociales, leurs récits ne rapportent ainsi que les relations les plus visibles à partir de leurs observations factuelles, universellement associées à toute la culture occidentale : les rapports entre les deux sexes, le statut social des femmes, la relation entre les générations et l'attitude du peuple d'Occident envers les autres.

²⁰⁶ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 521.

Relations entre les deux sexes

Avant même d'atteindre l'Europe, Bin Chun se livre déjà des observations faites sur des couples occidentaux à bord de leur paquebot :

« Les hommes des grands pays d'Occident sont beaux et élégants. Les femmes sont également belles dans leurs robes magnifiques. Tous les jours, elles montent sur le pont promenade pour apprécier le paysage avant de s'allonger sur de longues chaises. Leurs époux les servent sur le côté comme des valets normaux. Après chaque repas, ils se promènent bras dessus dessous. Puis, ils prennent un bain de soleil côte à côte tout en se murmurant des mots doux avec une innocence déconcertante d'amoureux sans craindre le regard des autres »²⁰⁷.

Au même moment, le jeune Zhang Deyi enregistre son dialogue avec un passager qui tire la conclusion suivante : « les étrangers rabaissent le statut des époux, tout en élevant celui des épouses »²⁰⁸. Une situation encore inenvisageable en Chine où les femmes subissent depuis des milliers d'années la soumission aux pères ou aux époux jusqu'à être privées du droit à l'éducation et du droit à la libre circulation.

Cette divergence ouverte pousse le jeune curieux à se renseigner sur les mœurs du mariage, sachant qu'en Chine des Qing, non seulement la polygamie est appliquée, mais le mariage est traditionnellement arrangé par les parents et beaucoup des jeunes mariés ne se rencontrent que le jour de l'union officielle :

« Selon les coutumes occidentales, le mariage est décidé par le couple. Avant d'officialiser leur relation, les deux intéressés se fréquentent comme des amis.

Au moment de vouloir se marier, ils calculent leurs revenus. S'il y a harmonie,

²⁰⁷ Chun Bin, *op. cit.*, p. 101.

²⁰⁸ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 650.

le couple annoncera leur union à la famille. Le certificat de mariage prononce l'union volontaire des mariés sous le régime de la monogamie... Après un banquet, les mariées partent en lune de miel »²⁰⁹.

En tant que lettré confucéen, Zhang Deyi met en doute cette liberté d'union volontaire jugée « excessive ». Alors quand l'occasion de souligner les effets pervers de ce libéralisme se présente, il ne manque pas de la saisir. À maintes reprises, il cite des faits divers publiés dans des journaux ou simplement entendus. Et beaucoup d'entre eux sont suivis de commentaires ou d'informations outrageusement fausses :

« J'ai entendu parler d'un certain Freda qui eut une aventure avec l'épouse de l'officier Webber. Ce dernier employa donc deux détectives. Une fois que son épouse fut sortie de la maison, ils la suivirent afin de transmettre des informations à leur donneur d'ordre. Un jour, lorsque les deux amants entrèrent dans un hôtel après un petit déjeuner et une promenade en amoureux, le mari cocu appela les policiers. Ceux-ci entrèrent par force dans la chambre à travers la fenêtre et les inculpèrent. Note : Selon les coutumes des étrangers, les femmes interdisent à leur mari de découcher alors qu'elles ont le droit de s'amuser tous les soirs dehors sans que le mari n'ait à redire »²¹⁰.

« On dit que le mariage occidental a pour mérite d'être le fruit de l'amour. Pourtant depuis quelques temps, il y a des jeunes et belles filles qui épousent des vieillards ou des handicapés dans l'unique but de posséder leur richesse. Elles attendent donc le décès de leur époux fortuné pour hériter de leurs biens avant de chercher ceux qu'elles aiment par le cœur et de passer le reste de leur vie dans le bonheur »²¹¹.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 581.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 674.

²¹¹ *Ibid.*, p. 720.

« Parmi les femmes occidentales, les fidèles sont aussi nombreuses que les infidèles. Il est parfois difficile, pour un homme, de trouver une bonne femme. Prenons l'exemple du roi d'Angleterre Henry VIII qui épousa successivement six femmes. Sa cinquième épouse nommée Howard est une belle fille de la noblesse. Mais au bout de quelques mois de mariage, le roi se rendit compte qu'elle n'était pas vierge avant le mariage »²¹².

Nombreux grands diplomates ne font même pas mention de cet aspect de la société. Mais quand d'autres voyageurs l'évoquent, nous voyons clairement que l'union libre des mariés et l'infidélité courante des femmes d'Occident suscitent une gêne auprès de ces voyageurs. Ces deux aspects paraissent étroitement liés au statut social des femmes qui ne laisse pas indifférent les Chinois.

Position sociale des femmes

Comme l'indique Daniel-Henri Pageaux, l'image de l'Autre est un « langage » qui « a pour fonction de dire les relations interethniques, interculturelles, les relations entre la société qui 'regarde' et la société 'regardée' »²¹³. Elle révèle les relations que j'établis entre le monde et moi-même, prédéfinie par la culture d'un moment historique précis. Le regard des passagers, en plus de leur culture d'origine, est aussi fortement orienté par le concept du monde et les expériences personnelles de chacun.

Si les remarques des voyageurs sur la libre circulation des femmes et la galanterie des hommes envers leur unique épouse sont plus ou moins pertinentes, la supériorité du statut social des femmes par rapport à celui des hommes que Zhang Deyi témoigne

²¹² *Ibid.*, p. 734.

²¹³ Daniel-Henri Pageaux, *op. cit.*, p. 138.

dans ses récits, s'avère être fausse. Comme le dit Théodore Zeldin dans *l'Histoire des passions française 1848-1945*, « la situation légale des femmes était incontestablement inférieure à celle des hommes ». Il est toutefois compréhensible que le point de vue de ce garçon de dix-neuf ans, sans être un grand érudit, vire à la généralisation abusive des faits isolés. D'autant plus qu' « idéaliser et en même temps réprimer les femmes fut l'un des moyens par lesquels la société française développa son caractère particulier » ²¹⁴. Ce caractère trouble sûrement la vision de cet interprète.

Détaché de la mission lourde d'ambassadeur, Zhang Deyi a au moins le mérite de sa curiosité ethnologique. Il fait partie des rares voyageurs chinois qui insistent sur la situation des femmes occidentales. Ses rapports sur les femmes, rédigés au cours des trois voyages, se concentrent sur deux points : leur statut social d'une part, leur beauté d'autre part.

Arrivé en France pour la première fois en 1866, il découvre que les vendeuses sont omniprésentes dans les magasins. Agréablement surpris, il donne raison à cette politique de vente avec humour :

« S'il n'y avait pas de fille, aucun produit ne se vendrait. Grâce à cette coutume, les clients peuvent sentir l'odeur de la beauté même dans des boutiques non cosmétiques. Par exemple, dans une ganterie, les jeunes vendeuses appellent les clients, sourire à la bouche, 'Monsieur'. Monsieur en chinois signifie le maître. Elles les aident à essayer des gants avant d'évoquer le prix. Malgré les prix élevés, les clients ont du mal à résister. Les vendeuses font ainsi usage de leur charme pour fidéliser la clientèle. Au fur et à mesure, ces derniers commencent à les inviter à sortir ensemble un dimanche. Je peux

²¹⁴ Theodore Zeldin, *Histoire des passions françaises 1848-1945*, Tome I : *Ambition et amour*, p. 399.

imaginer la fin agréable »²¹⁵.

L'indulgence que Zhang Deyi manifeste ici envers les vendeuses est trompeuse²¹⁶. Selon lui, les Occidentales ne feront pas des épouses idéales, malgré leur charme et leur beauté :

« Les filles occidentales apprennent d'abord à lire avant d'étudier la mathématique et d'autres sciences. La couture ne fait pas partie de leur éducation. Par nature, elles adorent sortir, chanter, peindre et danser »²¹⁷.

Sur ce point précis, les commentaires de notre voyageuse Shan Shili semble plus douce, bien qu'elle partage au fond le même avis :

« S'il faut parler de la moralité des femmes, les Chinoises peuvent s'estimer exemplaires. Le droit d'apprentissage et la large connaissance sont tout ce qui leur font défaut. Dans le monde actuel, seules les Japonaises réunissent les deux. Quant aux femmes occidentales, j'ai entendu mon époux dire que la majorité d'entre-elles est très pudique, et malheureusement oisive. Bien que le chant, la danse et les beaux discours les rendent belles et élégantes, mais si la beauté extérieure n'égale pas celle de l'intérieur, de quoi peuvent-elles se vanter ? »²¹⁸

Les observations au sujet du statut social des femmes sont quelque part superficielles. Mais à force de noter tout et n'importe quoi, il arrive à nos voyageurs de raconter un phénomène social très intéressant, sans connaître sa signification sous-jacente. Prenons l'exemple de la description sur « le pacte des dix sœurs » dont le principe est de se marier en même temps et celles qui se marient plutôt doivent rester

²¹⁵ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 491.

²¹⁶ Avant le mouvement du 4 mai, les femmes chinoises qui travaillent à l'extérieur étaient vues d'un très mauvais œil, considérées comme des traînées. Faire travailler son épouse à l'extérieur constitue aussi la honte pour l'époux.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 521.

²¹⁸ Shili Shan, *Récit de voyage de 1903*, Hunan, Maison d'édition Yuelu, 1986, p. 692 - 693.

vierges dans l'attente du mariage des autres filles. Ignorant les motivations profondes de ce genre de pacte, Zhang Deyi finit cette anecdote par un point d'exclamation : « Trop bizarre ! »²¹⁹, tandis que ce genre de pacte, comme « le repli sur soi, les groupes de femmes, l'alliance avec l'Eglise et une multitude d'autres réactions personnelles » constitue « autant de stratagèmes pour limiter la rigueur de la domination masculine »²²⁰.

Une observation de tout autre genre contribue, sans doute, à la dérive de l'idéalisation du statut des femmes en Occident. Durant son troisième voyage en France, Zhang Deyi fait une drôle de découverte :

« Sur certains billets et pièces de monnaies, on distingue le portrait d'une femme arborant une couronne avec deux ailes sur la tête. On dit que la femme nommée Marianne est l'emblème de la République après la Révolution française. Par ailleurs, sur les façades des bâtiments publics se dressent toujours une ou trois sculptures féminines avec deux ailes et deux mains tournées vers le ciel et la terre. Elles symbolisent l'impartialité »²²¹.

Rappelons nous que sur les monnaies de la Chine antique, de forme ronde avec un trou carré au milieu, seules les inscriptions gravées précisant le nom de l'empereur, la date de fabrication et le poids de la monnaie sont autorisées. Le fait de voir une figure féminine sur des objets ou dans des lieux augustes ne peut renforcer l'idée du haut statut des femmes d'Occident chez nos voyageurs.

Comme évoqué plus haut, l'autre aspect attractif chez les Occidentales a trait à leur beauté. Une petite note sur la beauté se légitime :

« Les fumeuses sont considérées comme indignes. Porter des gants du

²¹⁹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 335.

²²⁰ Theodore Zeldin, *op. cit.*, p. 399.

²²¹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 484.

printemps à l'hiver est exigé par la politesse. Les occidentaux sont généralement de grands consommateurs d'alcool. Les femmes les plus belles sont celles aux cheveux blonds, bruns ou roux, avec des yeux bleus, des hanches fines, la poitrine généreuse et des croupes bien cambrés »²²².

Sans nier leur beauté physique, Zhang Deyi reproche pourtant violemment leur recherche de beauté démesurée jusqu'à la chirurgie esthétique et la pose des grains de beauté car « non seulement cela révèle du snobisme, mais ces actes abîment la pureté »²²³.

Au fil du temps qu'il passe en Europe et aux États-Unis, Zhang Deyi se lance à décrire les caractéristiques des filles selon leur appartenance ethnique. D'après lui, « les américaines manquent de féminité »²²⁴ et « les italiennes sont malpropres et paresseuses malgré leur beauté indéniable »²²⁵.

Parmi les voyageurs chinois, Zhang Deyi est loin d'être le seul qui aborde le sujet de la beauté féminine. Malheureusement, ses descriptions s'arrêtent sur l'apparence et quelques rencontres succinctes dans des soirées avec des musiciennes ou la famille des amis, tandis que deux autres voyageurs, Lin Jian et Wang Tao, décrivent leur aventure personnelle de manière plus audacieuse dans leur écriture. Bien entendu, leur statut de commerçant et de touriste-savant joue un rôle primordial dans cette liberté et légèreté.

Lors de son séjour aux États-Unis, Li Jian rencontre un groupe d'ouvriers cantonnais dupés par un trafiquant humain anglais. Il mène tout de suite des démarches judiciaires pour leur rendre la liberté. Tout seul à l'étranger, il est malheureusement impliqué à tort. Très touchée par ses démarches héroïques, la fille du président de la fédération internationale des marins se met à l'aider en sollicitant l'appui de ses proches.

²²² *Ibid.*, p. 499.

²²³ *Ibid.*, p. 720.

²²⁴ *Ibid.*, p. 670.

²²⁵ *Ibid.*, p. 370.

Avec ce soutien inespéré, Lin Jian ainsi que ce groupe d'ouvriers retrouve enfin la liberté. Faisant cas à plusieurs reprises de cette demoiselle américaine dans son très court récit, le voyageur soupire d'émotion : « Je ne pouvais jamais imaginer trouver mon âme sœur en une étrangère... Pour exprimer ma gratitude, je lui offris une bague en or. En retour, je reçus d'elle une photo... Nous passions des nuits entières à parler autour d'une cheminée. Je regrettai d'être marié et elle disait qu'elle n'épouserait plus personne »²²⁶.

Ces propos intimes ne sont plus vérifiables. Mais l'admiration de l'auteur pour le courage et la beauté de cette « héroïne américaine » reste pour toujours dans son récit.

Parmi tous les voyageurs chinois de l'époque, le seul qui côtoie la classe de la bourgeoisie occidentale dans la vie quotidienne et personnelle est Wang Tao. Ce dernier fait mention, au total, d'une vingtaine de dames dans son écriture avec des descriptions sur leur physique et leur caractère, suivies des anecdotes de leur fréquentation. Citons un texte de son *Vagabondage en France et en Angleterre*, au moment où il est invité par le jeune Jozy Lowry dans sa famille²²⁷ :

« Je me promenais tous les jours avec Madame. Il n'était pas de musées, de galeries de peinture, de jardins zoologiques que nous n'ayons visités ensemble. La vieille résidence secondaire de la famille était dans l'Ouest, à une dizaine de *li* : nous commandâmes une voiture pour nous y rendre. C'était un pays couvert de verdure, aux vieux arbres qui touchaient le ciel, aux ombrages si touffus et si profondément verts que les vêtements prenaient la couleur de l'émeraude. Nous allions dans la forêt, elle et moi, tandis que les oiseaux chantaient et pépiaient en haut des arbres, tandis que les brindilles des pins tombaient en glissant sur nos

²²⁶ Jian Lin, *Voyage dans la mer occidentale*, Hunnan, Maison d'édition Yuelu, 1986, p. 40.

²²⁷ Parmi les amitiés que Wang Tao avait la satisfaction de pouvoir nouer avec des personnes du sexe opposé, nulle ne semble avoir été aussi tendre qu'avec la toute jeune belle-soeur du pasteur Gillespy, Jozy Lowry.

cols.

Comme le parc avait plusieurs dizaines de *li* de circonférence, un peu fatigués de marcher, nous nous assîmes sur un banc de pierre pour nous reposer un moment. Comme la jeune fille était trempée d'une sueur parfumée, je sortis de ma manche un mouchoir et lui dis en l'essuyant : 'Vous sentez la fatigue dont je suis la cause, mais je ne peux la supporter'. Et elle répliqua en riant : 'la plante de mes pieds n'est pas plus petite que la vôtre, je pourrais parcourir cent *li* par jour sans éprouver de fatigue et ne saurais me comparer à votre épouse qui se déplace avec difficulté sur ses lotus de trois pouces'.

Sur ces mots, elle se leva et se précipita en avant. Je courus après elle, mais ne pus la rattraper, lui criant de s'arrêter un moment. Elle se retourna et me regarda en riant : 'Alors qu'en pensez vous ?' Je répondis : 'Et comment aurais-je l'audace!'

Cependant, ses vaporeux chignons défaits, elle s'appuyait sur mon épaule sans pouvoir reprendre la marche, pressée par un charmant manque de souffle qu'elle ne retrouva que longtemps après. Nous repartîmes à pas lents. Comme je lui effleurais la chevelure pour y remettre de l'ordre, elle me remercia en souriant. Je sentis comme un fil de sombre parfum me pénétrer jusqu'aux entrailles »²²⁸.

Il faut reconnaître que « les lettrés chinois d'autrefois sont plus ou moins dotés d'un caractère narcissique », comme le commente Zhong Shuhe. En tout état de cause, les femmes occidentales impressionnent en général les voyageurs par leur beauté, leur éducation et leur statut social, décidément bien plus élevé que celui des Chinoises des Qing.

²²⁸ Tao Wang, *op. cit.*, p. 142 -143. La traduction de ces paragraphes est reprise dans *Nouvelles lettres d'Extrêmement-Occident*, André-Lévy, p.176 -177.

Relations intergénérationnelles

Les cinq relations sociales de base que le confucianisme enseigne depuis deux mille ans sont classées par ordre d'importance : entre le souverain et ses sujets, les parents et leurs enfants, l'époux et l'épouse, des frères et des amis. Au sein des quatre premiers groupes, un ordre hiérarchique est institué dans *Mencius*²²⁹. Dans le cercle familial, l'épouse doit être soumise aux ordres de son mari, à qui elle doit témoigner quotidiennement son respect et sa gratitude. Ainsi, selon la morale confucéenne, dans cette même dynamique de pacification du corps social, d'ordre et d'harmonie, les enfants se doivent d'être obéissants à leurs aînés et faire preuve en toute situation de piété filiale ('aimer ses parents'). Pareille pour les frères cadets qui ont obligation de respecter et obéir à leurs frères aînés. C'est avec cette mentalité idéologique profondément ancrée que les premiers voyageurs chinois affrontent le monde.

Arrivé en Occident, Xue Fucheng constata que « garçons et filles à vingt et un ans révolus sont dits avoir le pouvoir de disposer d'eux-mêmes et n'ont donc pas à solliciter l'autorisation de leurs parents pour se marier. Quand un garçon prend femme, il se sépare de ses parents, va habiter ailleurs et gère sa propre fortune ; au pire, il arrive qu'ils ne prennent plus de nouvelles les uns des autres». Poursuit l'auteur avec une

²²⁹ Mencius (孟子, *Meng Zi*), fut un penseur chinois ayant vécu aux alentours de 380-289 av. J.-C. Il aurait étudié auprès d'un disciple de Zi Si (子思), le petit-fils de Confucius. Se posant en défenseur des stricts enseignements du maître, il a combattu sans relâche les « hérésies extrémistes » des disciples de Mo Zi (墨子) et de Yang Zhu (杨朱). Sillonnant la Chine chaotique des Royaumes combattants à la recherche d'un sage-roi capable de restaurer la paix, il rencontra un grand nombre de princes de cette époque et leurs entretiens furent consignés dans le livre qui porte son nom, le *Mencius*, un des Quatre Livres formant, avec les Cinq Classiques, le corpus néo-confucianiste tel que défini par Zhu Xi (朱熹), le grand réformateur des Song. Bien qu'il soit considéré traditionnellement comme son continuateur le plus orthodoxe, Mencius adapta aux réalités de son temps les enseignements de Confucius. Il utilise des arguments polémiques et défend que l'homme soit considéré comme né avec un sens moral inné, les circonstances seules l'empêchant de révéler cette bonté naturelle. Xun Zi (荀子), autre grand confucianiste pré-impérial, défendra l'inverse un peu plus tard. Les cinq principes des relations sociales furent extraits de son œuvre le *Mencius*.

comparaison aux mœurs chinoises : « Bien que l'on puisse trouver cela préférable à l'hypocrisie des rapports entre pères et fils en Chine ou aux querelles entre bru et belle-mère, ce serait rejeter l'intime parenté du sang et en arriver à traiter ses parents comme de quelconques passants... La relation entre père et fils est loin d'être la voie des Saints »²³⁰.

Aux yeux du voyageur, le comportement des enfants est irrespectueux et frôle l'inadmissible. Non seulement ils ne demandent pas l'autorisation des parents pour célébrer le mariage, mais pire, ils échappent à l'obligation de la piété filiale en se séparant des biens familiaux lors du vivant des parents.

Quant à Zhang Deyi, il critique à son tour l'abandon régulier des parents âgés par les enfants en citant le malheureux exemple de son vieux chauffeur français. Mais ce qui le rend plus furieux, est l'usage des « revêtements pour l'organe sexuel ». Il va jusqu'à maudire l'inventeur des préservatifs en disant qu'il « mérite d'être condamné à la peine maximale »²³¹. Sachons qu'en Chine antique, la plus grave des trois indignités²³² qu'un enfant puisse infliger à ses parents est de ne pas avoir de descendants. Cette mentalité justifie en quelque sorte l'application de la polygamie.

D'autres voyageurs, scandalisés par la relation éloignée entre parents et enfants d'Occident, se mettent à en chercher assidûment les causes. Parmi eux, Zhi Gang et Xue Fucheng l'attribuent au christianisme.

« On dit souvent que les Occidentaux basent toutes leurs relations humaines sur l'amitié. Le terme est juste, mais difficile à comprendre. Je vais vous expliquer

²³⁰ Fucehng Xue, *op. cit.*, p. 272.

²³¹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 744.

²³² Selon Mencius, les trois indignités de la piété filiale sont les suivantes : En premier lieu, les enfants obéissent aux parents sans condition jusqu'à ne pas pointer leur tort quand il faut. En second lieu, les enfants ne se battent pas dans la vie pour s'en sortir afin d'offrir une meilleure fin de vie aux parents. Enfin, les enfants ne se marient pas ou sont inféconds de sorte qu'aucun descendant ne se recueille devant les tombes des ancêtres à la fête *Qingming* (清明 la fête des morts).

en détail. Il est bien possible de nouer des liens d'amitié entre des époux ou des frères. Mais jusqu'à traiter le souverain et son propre père comme des amis, ce n'est plus de la nature humaine, mais une habitude dont l'origine profonde ne peut que se retrouver dans leur religion. La croyance au Saint Père et à la Sainte Mère enseigne aux gens d'aimer tout le monde. Mais traiter tout le monde de la même manière consiste à dénier le lien intime de parenté et le respect des sujets envers leur souverain. Les Occidentaux considèrent Dieu comme leur père, y compris le souverain lui-même. Si le souverain, des pères et des fils sont tous enfants de Dieu, ils sont de ce fait effectivement égaux en quelque sorte. J'entends dire que beaucoup d'étrangers sont intéressés par les livres chinois. J'espère que la lecture des Classiques leur ouvrira les yeux »²³³.

« En Chine, la meilleure réalisation de la piété filiale est d'avoir une progéniture. On dit qu'après la mort, les esprits restent pour toujours et peuvent avoir faim. On dit aussi qu'un esprit n'accepte que l'offrande de ses descendants²³⁴... Les bouddhistes partagent la même croyance. Les morts ayant pêché dans la vie antérieure sont dans la famine perpétuelle et seule l'offrande de ses descendants peuvent les soulager de leur peine. Raison pour laquelle les gens croient que la plus grande punition que quelqu'un peut subir est de rompre la lignée. La situation est très différente en Occident... car selon eux, les morts n'ont plus d'esprit. Voici l'une des plus grandes disparités entre le confucianisme, le Bouddhisme et le christianisme. Quoique les étrangers

²³³ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 62 -64.

²³⁴ Ce point de vue fut évoqué pour la première fois par Confucius dans les *Entretiens* et repris par de nombreux philosophes et des historiens dans l'histoire. Écrits durant la période des Printemps et Automnes jusqu'à la période des Royaumes combattants (de 479 av. J.-C. environ jusqu'en 221 ap. J.-C.), les *Entretiens* sont l'œuvre représentative du Confucianisme. Aussi connus sous le nom d'*Analectes*, il est une compilation de discours de Confucius et de ses disciples ainsi que de discussions entre eux.

adorent l'esprit rationnel, les propos des Saints ne leur suffisent-ils pas comme arguments irréfutables ? »²³⁵

Tandis que Zhi Gang réfléchit sur la suprématie absolue de Dieu dont l'enseignement met tous les hommes, pères et fils, souverains et sujets sur le même piédestal, Xue Fucheng attribue cette situation à la non croyance des Occidentaux en l'existence d'esprit chez les défunts. Tous deux concluent que le christianisme « manque de bonté » sur ce point précis.

Au lieu de réfléchir sur la cause de l'imparfaite piété filiale occidentale, le réformateur Kang Youwei se soucie plutôt de sa conséquence. D'après ses analyses démographiques, accompagnées de toute une série de statistiques, la sensation d'insécurité et d'abandon des personnes âgées conduit à de très graves conséquences : la démotivation de faire des enfants. Si cette démotivation se généralise un jour, le pays court un énorme risque de dislocation sociale, tout en perdant sa place sur l'échiquier mondial.²³⁶

En un mot, les relations intergénérationnelles en Occident n'ont rien d'enviables. Cette fois-ci, c'est au tour des Occidentaux de s'inspirer des enseignements des Saints chinois, comme le propose Zhi Gang.

Attitudes envers les étrangers

Le stéréotype en imagologie littéraire apparaît comme un signal « qui renvoie automatiquement à une seule interprétation possible. Il est l'indice d'une communication univoque, d'une culture en voie de blocage »²³⁷. Lorsque nous parlons

²³⁵ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 163.

²³⁶ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 250.

²³⁷ Daniel-Henri Pageaux, *op. cit.*, p. 140.

de l'image d'un pays ou d'une société, le stéréotype est également une sorte de préjugé social, figé dans le temps à partir des expériences personnelles. Ces expériences individuelles se répètent et créent à la fin une influence massive à travers la presse au sein de la culture qui « regarde ». L'influence se généralise par la médiation, poussée par la nature esclave de la masse d'où la naissance des préjugés sociaux (stéréotypes d'image). Prenons l'exemple cité par Pageaux, le lexique contenant « fierté », « noblesse », « honneur », « passion » est souvent employé pour qualifier l'homme espagnol dans la pensée des Français depuis le XVII^e siècle.

La question qui se pose est : Jusqu'à quel point ces préjugés (stéréotypes) sont-ils efficaces ?

Si au début, les expériences individuelles se répètent autant jusqu'à une médiation massive, nous pouvons croire qu'une partie, voire la majorité, de cette culture représentée possède des caractéristiques que les futurs stéréotypes désignent. Malheureusement, il n'existe qu'une nuance parfois très subtile entre la vérité et le raisonnement fallacieux. Ce dernier se présente à deux niveaux. Primo, l'individu, avec son expérience personnelle, tend à généraliser les préjugés sur une culture étrangère et se porte par conséquent témoin. Secundo, l'individu ayant des expériences factuelles provoque l'intensification et l'univocité de ses préjugés à travers la presse si bien que la masse n'ayant aucun contact réel avec l'autre commence à les adopter et à les transmettre d'où le comportement humain nommé inconscience collective en psychologie. Les conséquences sont nombreuses, de la formation du stéréotype imagologique en sociologie ou en littérature, à la guerre ou au génocide dont les exemples n'ont pas fait défaut dans l'histoire humaine.

En histoire, le stéréotype d'image d'une culture se forme, mais évolue aussi. L'image des premiers Occidentaux, pilleur de la richesse aux yeux des Chinois, n'était pas brillante. Plus tard, c'est aux contacts fréquents avec des jésuites ayant de bonnes

conduites et de larges connaissances que des lettrés chinois perçoivent une image favorable des Occidentaux. Tout au long du XIX^e siècle, les conflits militaires, politiques et économiques, l'incompréhension culturelle entre ces deux sociétés, auxquels s'ajoute encore l'attitude prétentieuse des commerçants, des religieux et des politiciens occidentaux envers les Chinois en Chine, créent enfin des stéréotypes de leur image « avide », « rusée » et « vicieux ». Ainsi, sans pouvoir échapper aux clichés, les voyageurs chinois débarquent en Occident avec leurs préjugés dans la poche. Une fois sur place, les contacts directs sont établis. Et grâce aux récits des premiers voyageurs, l'évolution diachronique de cette image stéréotypée depuis longtemps se réalise.

Mais dans quel sens ? Serait-elle une suppléance ou un renversement radical ? Existe-il un jugement collectif dans les informations récoltées par des voyageurs dont l'expérience est variable de l'un à l'autre ?

En réalité, l'une des premières pierres jetées dans la construction de l'image des hommes occidentaux demeure la représentation de leur façon d'être et leur savoir-vivre, surtout leurs attitudes envers les voyageurs eux-mêmes ainsi qu'envers leur pays. L'accueil que réserve des Occidentaux aux Chinois se réalise par les contacts des individus. Et la majorité de narrations à ce sujet est positive. En dehors des descriptions consacrées à l'amitié qui sont naturellement agréables, même celles relatant des rencontres avec des inconnus amènent nos voyageurs à tirer une belle évaluation des Occidentaux. L'exemple type est offert par *Le journal de Londres et de Paris* dans lequel Guo Songtao nous parle d'un serviteur de l'ambassade de Chine qui fut frappé sans raison particulière sur une route londonienne. Quoique ce serviteur n'ose protester, les passagers arrêtent l'agresseur. Un « gentleman » porte même plainte contre l'agresseur et se porte partie civile dans l'affaire. Quelques pages plus loin, Guo Songtao reparle de cet incident en concluant que « le fait que les londoniens donnent raison à Zhang Xijiu (le serviteur) et montrent un tel esprit de justice et de courage

démontre la pureté et la magnanimité de cette nation »²³⁸.

Toutefois, dans les tout premiers récits de voyage des Chinois en Occident de la seconde moitié du XIX^e siècle, le lecteur trouve encore des désignations irrespectueuses envers les étrangers telles que « démons étrangers » et « barbares » dont l'origine réside d'une part dans la supériorité très illusoire des habitants du céleste Empire du Milieu, d'autre part dans la haine et la honte face à l'injustice que font subir des pays occidentaux à la Chine depuis quelques décennies. Pour que cette image sombre des Occidentaux s'améliore, tout un processus de reconstruction est amorcé. À ce sujet, Xue Fucheng fait une excellente révélation, retraçant son propre parcours :

« Presque tous les diplomates occidentaux en Chine aiment créer des conflits.

Je croyais que la droiture ne faisait pas partie de leur nature. Arrivé en Europe, avec plus de fréquentation avec les diplomates d'ici, je m'aperçois de leur politesse et de leur sens de justice. Ils aiment aussi nouer les amitiés. Les diplomates de tous les pays occidentaux sont comme cela, pas seulement des Anglais et des Français... L'origine du despotisme des Occidentaux en Chine remonte aux défaites de l'armée chinoise durant le règne de l'empereur Daoguang²³⁹ Et après la signature des traités inégaux, leur mépris envers nous ne fait que s'aggraver »²⁴⁰.

À la fin de ce discours, Xue Fucheng impute l'attitude méprisante des Occidentaux envers les Chinois au manque de vision sur la valeur universelle de ces derniers. La majorité ignore encore les mœurs étrangères et les conventions

²³⁸ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 116.

²³⁹ Empereur de Chine de 1820 à 1850, Daoguang (道光) soutint, de 1839 à 1842, une guerre contre les Britanniques qui voulaient, malgré sa défense, introduire l'opium dans ses États. À l'issue de laquelle, l'empereur se vit céder plusieurs ports de la Chine aux exigences des Britanniques avec une pénalité financière lourde par la signature des traités inégaux.

²⁴⁰ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 579.

internationales. Le voyageur crie haut et fort la nécessité et l'urgence de former « des hommes de talent maîtrisant aussi bien la langue que la mentalité des Occidentaux pour assumer des responsabilités au sein du ministère des affaires étrangères de Chine »²⁴¹.

Puisque le jugement des voyageurs sur l'autre est basé sur des faits concrets puisés dans la vie quotidienne, leur pertinence est assez aléatoire, facilement influençable par des clichés et par des émotions sur un seul incident. Dans certains récits, les commentaires peuvent être totalement contradictoires sur la même réalité. Li Gui, par exemple, profondément choqué par l'injustice subie par des Chinois aux États-Unis, ne comprend pas les actes de barbarie de l'État américain contre ces travailleurs chinois sous prétexte qu'ils ne sont pas motivés pour se faire naturaliser²⁴². Seulement quelques pages plus loin, le même auteur fait pleinement l'éloge des Américains, en les qualifiant de « peuple le plus accueillant de l'Occident »²⁴³. Le premier commentaire est issu des choses entendues aux États-Unis, reflétant l'attitude des autochtones envers des immigrants chinois. Et le second est tiré d'expériences personnelles, témoignant de l'hospitalité qu'il reçoit en tant que voyageur.

Bref, l'attitude des Occidentaux envers les voyageurs chinois est universellement reconnue correcte, voire chaleureuse, malgré quelques incidents désagréables. Avec plus d'expérience en terre de la sphère d'ouest, des voyageurs qui confondaient les Occidentaux au début de leur fréquentation commencent à distinguer les nations en attribuant à chacune des caractéristiques précises. De cette façon, pendant que Li Gui est impressionné par l'hospitalité des Américains, Cai Erkang préfère largement la rigueur des allemands.

²⁴¹ *Id.*

²⁴² Gui Li, *op. cit.*, p. 303.

²⁴³ *Ibid.*, p. 310.

II. 1. 3. Vie politique

En 211 avant notre ère, la Chine réalisait déjà son union qui se perpétue jusqu'à nos jours, sur un territoire dont la surface est comparable à celle de l'Europe. Cette union de longue date est en fait l'incarnation d'une précocité politique, un cas très particulier dans l'histoire de l'humanité. Le vieil Empire, basé sur l'économie agricole, était impossible à gérer de manière efficace car les techniques et les technologies encore sous développés ne pouvaient fournir des outils nécessaires à la gestion d'un pays aussi immense et peuplé. Les transports lents et les statistiques imprécises entraînaient inévitablement le fonctionnarisme et la corruption. Afin de maintenir une bonne gouvernance, la seule solution pour des empereurs était d'appliquer une sorte d'humanisme dont le noyau est la loyauté et le respect envers l'hierarchie social. Ainsi, le confucianisme offrant la croyance et la discipline parfaite, fut institutionnalisé très tôt dans l'Histoire de la Chine monarchique²⁴⁴.

Au courant des XVIII^e et XIX^e siècles, le succès de la révolution industrielle en Europe déclencha un grand bond vers une civilisation moderne et de plus en plus démocratique. Pendant ce temps là, la Chine continuait à se suffire de son autoritarisme et d'une centralisation des pouvoirs de plus en plus prononcés suite à l'alternance des dynasties. Cette tendance atteignit son apogée sous les Ming et les Qing, avec une politique extérieure de l'autruche qui fait que le pays s'est replié sur lui-même durant plusieurs siècles.

L'interdiction aux étrangers d'accéder au pays, accompagnée de l'arrogance et du complexe de supériorité des autorités chinoises, fait que ces dernières étaient

²⁴⁴ Pour avoir plus de précision sur la gestion de la Chine antique sous un angle macroéconomique, voir *Macro-histoire de la Chine* (« 中国大历史 ») de Huang Renyu (黄仁宇), Beijing, Maison d'édition des trois unions, 1998.

dangereusement déconnectées de la conjoncture du monde. Raison pour laquelle les accréditations d'ambassadeurs étrangers en Chine, avant la première guerre de l'opium, étaient perçues par les Chinois comme une sorte de soumission à l'empereur tout puissant. Quand ces ambassadeurs refusaient avec insistance de se prosterner devant les monarques, certains ne leur donnèrent jamais d'audience. Quand la guerre se déclencha, un empereur allait jusqu'à désertier la Cité Interdite afin de ne pas affronter les ambassadeurs qui ne s'agenouillaient pas. Ce contexte historique et idéologique pourrait expliquer à quel point les premiers ambassadeurs chinois étaient bouleversés de voir la scène politique de l'Occident comme un monde plus qu'extraterrestre.

II. 1. 3. 1. Position du souverain

Comme évoqué plus haut, la monarchie chinoise institutionnalise, depuis la dynastie Han, des courants de pensées qui concourent à la solidification de son pouvoir. Le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme, chacun y apporte sa contribution à un moment précis de l'histoire selon l'objectif des souverains, mais tous subventionnent, en quelque sorte, le pouvoir impérial tout puissant.

Huang Renyu appelle le principe de cette idéologie qui régissait la société patriarcale de la Chine ancienne « la loi de la nature » (自然律)²⁴⁵. Cette dernière a pour finalité de créer l'union entre la volonté divine et celle de l'homme, à travers des courants de pensées ou toutes autres idées utiles. Désigné comme le « fils du ciel », l'empereur assume parallèlement le rôle de Dieu et du chef d'État. Il demeure la dernière et l'unique autorité sur terre à avoir le jugement omnipotent.

²⁴⁵ Renyu Huang, *op. cit.*, p. 44.

À l'origine, « la loi de la nature » est issue du concept de l'univers *Wu Xing* (五行) en qui les Chinois croient depuis toujours. Sous la dynastie Han, des lettrés, rongés par l'envie de comprendre tous les phénomènes de l'univers, étendaient la force de cette loi de la nature sur l'ensemble de la société. Avec l'union de la volonté céleste et de l'empereur, tous les phénomènes techniques, climatiques et humains trouvent leur source et leur explication dans la morale. Depuis ce temps, les Chinois avaient la ferme conviction que la bonne conduite de l'empereur bénirait le peuple et sa terre. Cette union résoud, en plus, intelligemment la contradiction et le conflit entre la politique et la religion, la vie civile et la vie céleste.

D'une part, l'empereur est le « fils du ciel », doté de caractères divins. D'autre part, il est aussi le « père du peuple ». Sa double identité l'oblige à être impartial face au peuple, mais aussi à prendre de la distance vis-à-vis de ce peuple. Par conséquent, toutes les mesures sont prises pour servir cette cause : Les empereurs se renferment dans des Palais et ne rencontrent presque jamais ses sujets à part une poignée de serviteurs, la famille et des hauts fonctionnaires; Ces derniers ainsi que le peuple ont l'obligation de se prosterner devant lui, y compris les membres de sa propre famille ; Les objets fournis à l'usage personnel de l'empereur ne doivent apparaître nulle part ailleurs ; L'usage de certains coloris royaux est strictement interdit au peuple etc.

Embarqués pour des terres lointaines, les voyageurs dont la plupart sont des diplomates s'étonnent de voir la proximité entre les chefs d'États des pays occidentaux et le peuple. Li Shuchang mentionne, à maintes reprises, les rencontres face à face entre des souverains et leur peuple. Même un chapitre entier est consacré aux voyages de la reine Victoria. Dans ce chapitre, l'auteur note comment la reine Victoria effectue des voyages anonymes en France sous un faux nom pour éviter des formalités et des protocoles épuisants et passe du temps avec des habitants locaux lors

de son voyage en Italie en 1958²⁴⁶.

Destinée aux amateurs du folklore, les narrations sur les souverains occupent une place prépondérante dans *Carnets de notes sur l'Occident*. Au moment de relater les deux tentatives d'assassinat de Guillaume I^{er} d'Allemagne en 1878, l'auteur explique que :

« Les rois d'Occident n'abandonnent point le loisir, même débordés de travail. Ils préfèrent se délivrer des formalités tels que l'assistance des serviteurs et des gardes pour gagner du temps. Sortant généralement en calèche, ils sont salués par des passants qui ne font qu'ôter leur chapeau. Les rois, à leur tour, leur répondent par un signe de la main en hochant la tête. Si les passants n'avaient pas le temps de réagir en voyant leur souverain, ce dernier n'y attache pas non plus d'importance. À chaque sortie du roi, les gens peuvent le voir »²⁴⁷.

Si la proximité entre les souverains et leur peuple constitue un premier choc culturel sur le plan politique, elle n'est pourtant pas le seul. Les voyageurs découvrent rapidement un autre aspect, plus bouleversant encore, qui réside dans la relative faiblesse de l'importance des souverains dans la société. Guo Songtao raconte sa rencontre avec la reine Victoria à *Buckingham Palace* le 2 mars 1876 où les ministres ne firent que s'incliner devant elle et les dames ne firent que de simples révérences²⁴⁸. Plus curieux encore, Li Gui découvre qu'un président américain en retraite ne dépasse en rien un simple citoyen²⁴⁹. Quant à Xue Fucheng, il évoque l'inversion de la gravité des certains crimes en Chine et en Occident. Les forfaits en Occident comme le kidnapping ou le viol semblent bien moins graves qu'en Chine par rapport à la

²⁴⁶ ShuChang Li, *op. cit.*, p. 424.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 428.

²⁴⁸ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 122.

²⁴⁹ Gui Li, *op. cit.*, p. 260.

tentative de régicide aux yeux de la loi. Alors ici, « les coupables de la tentative de régicide ne sont que bannis. Une certaine opinion a même tendance à les considérer comme des héros au lieu de les condamner »²⁵⁰.

Toutefois, le rapprochement du souverain et de ses sujets et le statut peu élevé des monarques n'éveille aucun écho chez les voyageurs. Xue Fucheng critique fortement l'abandon de la peine de mort aux prétendants illégitimes au trône en Occident. Pareil pour Li Shuchang qui reproche au roi espagnol de célébrer les cérémonies grandioses à l'honneur des deux cents ans marquant l'anniversaire du décès du poète *Pedro Calderón de la Barca*, car ce rabaissement du roi face à un un gomme de lettres lui paraît très inapproprié²⁵¹.

Au fur et à mesure, les voyageurs se rendent compte de l'origine de toutes ces divergences de coutumes politiques, en distinguant les régimes complètement différents : la monarchie absolue, la démocratie et la monarchie constitutionnelle ou parlementaire. Le parlement, une réelle nouveauté, ne fait que susciter la curiosité des lettrés chinois dont le recrutement passe obligatoirement par une large connaissance en politique.

II. 1. 3. 2. Parlement

La connaissance du régime parlementaire chez les voyageurs chinois a connu une véritable évolution pendant les cinq décennies de découverte du fait qu'il soit évidemment moins intelligible que des machines ou des moeurs. Surtout au début de l'ouverture de la Chine, personne ne songeait même à pouvoir apprendre quelques choses des « barbares » en matière de politique. Même si les premiers diplomates en

²⁵⁰ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 570.

²⁵¹ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 497.

décrivant ce régime, ne le recommandaient aucunement comme exemple à suivre. Il faut attendre le milieu des années 70s pour que l'ambassadeur Guo Songtao se prononce en faveur de ce régime dans le but d'améliorer la situation interne de la Chine. Nous allons éviter de parler des graves accusations de trahison portées contre cet ambassadeur du fait de ses proclamations trop « audacieuses ». Encore une dizaine d'années plus tard, l'idée de Guo Songtao fut enfin partagée par plusieurs grands ambassadeurs. En 1897, le célèbre réformateur Kang Youwei proposa officiellement l'adoption de la constitution à l'empereur Guang Xu. Au début du siècle suivant, sous la pression des révolutionnaristes, la cour impériale envoya en Occident, une délégation dirigée par Zai Ze, pour y étudier en profondeur le fonctionnement, les modalités d'application du parlement et de la constitution de chaque pays. Cette fois ci, le but était clair : voir la possibilité d'appliquer le régime de la monarchie constitutionnelle en Chine.

Ce chemin de reconnaissance vis-à-vis du mérite du régime parlementaire prend quasiment un demi-siècle. Tout au début, Zhang Deyi, très mal armé pour comprendre le fonctionnement des institutions occidentales, confondait catégoriquement le système d'élection (des députés) et celui de sélection (des mandarinaux). Voici un extrait de son journal du 31 mai 1866 où la délégation chinoise visita le Parlement britannique :

« À quatre heures, nous avons emprunté une calèche jusqu'à leur cour de délibération des affaires. C'est un bâtiment à étages magnifiquement conçu, tout en pierre rare sculptée. Il fait plus de vingt *li* de circonférence et une dizaine de toises de hauteur. La deuxième porte est interdite aux curieux. À l'intérieur on découvre une salle qui ressemble à celle de nos théâtres, avec des galeries de tous les côtés. En bas, au milieu, se trouvent les trois sièges les plus élevés ; autour sont disposés six cents et quelque chaises où s'assoient les six

cents élus publics des différents cantons. Chaque fois qu'il y a délibération sur la politique de l'État, son acceptation ou son rejet est subordonné à une discussion de la foule. Si, à la suite de la délibération, les trois ministres aux places les plus élevées ne parviennent pas à la convaincre, les élus peuvent les démettre de leurs fonctions ; ce jour-là Gelansun (Gladstone, 1809- 1898) se trouvait assis parmi eux. En haut se serraient une centaine de personnes de tous âges, des personnalités célèbres de la ville qui étaient venues écouter les discussions »²⁵².

Après cette description, Zhang Deyi commence à parler du système de recrutement des députés qui ne se démarque point, dans sa pensée, du régime mandarinal basé sur la sélection et des examens.

Le supérieur de Zhang Deyi, Zhi Gang, ne voit pas le régime d'élection des députés de la même manière que son jeune interprète. Mais pour lui, l'élection n'est qu'une variante de la sélection, non plus par des examens ou concours littéraires, mais par le plus grand nombre en vue de fournir à l'État les meilleurs administrateurs possibles :

« En Occident, la loi ne considère que le nombre dans la recommandation et la nomination des officiels, sans reconnaître que les abus viennent précisément de ce système. Ceux qui cultivent la pureté dans l'obscurité sans chercher la notoriété restent solitaires et inconnus. Mais pour qu'il n'y ait que des sages dans les fonctions établies, il faut tout de même au sommet un saint, un homme d'exception. Ce n'est qu'à ce prix que l'on parviendrait à ne laisser aucun sage abandonné au désert ».

Citons nous un paragraphe du *Carnet de notes sur l'Occident*, écrite lors d'une

²⁵² Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 521.

visite à l'occasion de la réouverture de l'Assemblée nationale française après la Guerre franco-prussienne et les troubles intérieurs :

« Le président Gambetta s'est assis au milieu de la cour avec une cloche posée sur le côté. Un orateur insista, à plusieurs reprises, afin d'exposer ses idées sur le fond, tout en dépassant le temps qui lui a été accordé. Puisque Gambetta n'arriva pas à lui retirer la parole par la cloche, les autres députés se mirent à le chahuter ; Pendant la séance, un partisan bonapartiste proposa un projet de lois et peu de députés le suivaient. Les républicains allaient jusqu'à le railler, tout en s'éparpillant partout dans l'hémicycle. En un clin d'oeil, l'Assemblée se transforma en un vaste marché tumultueux »²⁵³.

D'après ces citations, le régime du Parlement n'est certainement pas un système politique parfait, comme craint Xue Fucheng, « ce système pourrait donner la gestion du pays à des groupuscules mal intentionnés tel qu'un parti politique ». Mais constitue-t-il quelque chose de positif pour autant ?

Le 28 mars 1892, Xue Fucheng se livra à une comparaison des régimes politiques en citant les avantages et les défauts de chacun. En ce qui concerne les qualités du régime parlementaire, il nota ceci :

« L'avantage des pays ayant un parlement est la possibilité de pouvoir rassembler des idées diverses voire opposées afin d'adopter des politiques conformes aux aspirations du peuple. Le souverain n'écrase pas ses sujets et retient ses désirs qui peuvent être excessifs. Même ses ministres aujourd'hui pourront devenir monsieur n'importe qui demain. Cette relative égalité est conforme à l'enseignement de Mencius »²⁵⁴.

²⁵³ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 432.

²⁵⁴ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 536 - 537.

Il conclut, tout comme Guo Songtao, que le parlement a pour vocation d'éviter les excès du pouvoir et de resserrer les liens entre les gouvernants et les gouvernés et que la vraie force de l'Occident, n'est pas dans ses connaissances en manufacture ou en technologie, mais bel et bien dans son régime de parlement.

Si l'avantage d'un parlement trouvait son plus grand écho chez les ambassadeurs dès les années 80s du XIX^e siècle, personne n'envisageait l'application du régime de la France parce que l'absence d'un monarque conduit, selon eux, indubitablement à des instabilités politiques dans le pays. D'ailleurs, si le régime de l'Angleterre était aussi louable dans leurs récits de voyage, c'est justement du fait de la présence d'un souverain à côté des deux Chambres. En 1890, Xue Fucheng marqua dans son journal que « le parlement constitue le meilleur régime politique depuis la fondation des pays de l'ouest. Cependant, si le peuple détient trop de pouvoir comme aux États-Unis ou si les polémiques du parlement deviennent permanentes et quotidiennes comme en France, la bonne marche de ce régime serait sérieusement endommagée. Ceux qui ont trouvé le juste milieu sont l'Angleterre et l'Allemagne »²⁵⁵.

Pour soutenir et légitimer son régime préféré qui est une monarchie disposant d'un parlement, Xue Fucheng va jusqu'à citer les mœurs de l'âge d'or de la Chine en guise d'exemples et d'arguments :

« Depuis l'antiquité jusqu'aux rois *Yao*, *Shun* et *Yu*, la Chine a toujours appliqué la démocratie. Les personnes compétentes et responsables pouvaient être élues. C'est durant les dynasties des Qin et des Han que le pouvoir du souverain s'est progressivement concentré. Même pendant les trois dynasties

²⁵⁵ Xue Fucheng, *op. cit.*, p. 197.

qui précédaient les Qin et les Han²⁵⁶, les propos de Mencius qui dit que ‘le peuple est plus précieux que le pays et que le pays est plus cher que le souverain’ étaient très bien respectés malgré l’instauration du système de la monarchie. Cette ancienne coutume chinoise ne ressemble-t-elle pas aux monarchies parlementaires de l’Angleterre et de l’Italie actuelles ? On voit bien que le pouvoir partagé par le monarque et le peuple reste le régime correspondant au mieux à la sagesse du juste milieu de nos Saints ».

« Je constate que les gouvernements des différents pays d’Extrême-Occident semblent se conformer implicitement aux directives de Maître Guan (le ministre d’État de Qi au VI^e siècle). Il s’agit en effet le plus souvent d’occuper une position de force et de prospérité. Maître Guan dit : ‘Tout est possible si l’on sait prendre la mesure des forces du peuple. Si l’on ne lui impose pas ce qu’il déteste, il ne se produira ni fraude ni hypocrisie. Si l’on ne trompe pas son peuple, l’inférieur aimera son supérieur comme un parent.’ N’est ce pas l’idée réalisée par l’institution des chambres haute et basse des pays occidentaux ? »²⁵⁷

Xue Fucheng a vu juste. En particulier au moment où la cour impériale se précipitait à la recherche des possibilités de réformes politiques afin d’apaiser le peuple de plus en plus révolté. Cette logique du bond en arrière vers l’antiquité fournirait une parfaite justification à l’occidentalisation politique de la Chine. Le

²⁵⁶ Les trois dynasties qui précédaient la dynastie Qin sont les *Xia*, les *Shang* et les *Zhou*. Selon l’historiographie traditionnelle chinoise (*Les annales de bambou*), la dynastie *Xia* (夏代), régnant de 2205 à 1767 av. J.-C., aurait été la première dynastie de l’histoire de la Chine. Toutefois, aucune écriture sur cette dynastie n’a été conservée. Raison pour laquelle elle reste une époque mythique. La dynastie *Shang* (商代), fondée en 1767 et qui s’est effondrée en 1122 av. J.-C. fut reconnue comme le premier épisode d’une Chine fiable, avec des témoignages gravés sur des carapaces de tortue ainsi que sur des ossements d’animaux qui datent de cette époque. Entre 1122 et 256 av. J.-C., la dynastie *Zhou* (周代) prenait le pouvoir et le système féodal fut implanté. De nombreux grands penseurs et philosophes tels que Confucius, Mencius et Lao Zi (老子) naquirent à cette époque, dite de l’ère du bronze en Chine.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 538.

développement rapide de l'Occident s'expliquerait précisément par la proximité de l'âge d'or de la haute Antiquité chinoise. Dans les récits de voyage tenus par la délégation que cette cour impériale chargea de venir en Europe, expressément pour étudier l'application du régime de la monarchie constitutionnelle, les constats se montrent beaucoup plus objectifs :

« Le parlement anglais est composé de trois parties : le souverain (*Queen-in-Parliament* ou *King-in-Parliament*), des nobles appelés *lords* ainsi que des députés de la Chambre des communes. Le pouvoir réel se trouvant dans les mains de ces derniers, le roi ou la reine ne fait rien d'autre que présider des réunions et promulguer des lois. Bien que l'accord du souverain soit indispensable, les projets proposés par des ministres et validés par le parlement ne sont jamais rejetés. Ceci était une tradition vieille de plus de deux cents ans. Lorsque la Chambre des Lords est en désaccord avec la Chambre des Communes, c'est à cette dernière que revient le dernier mot. Cette tradition datant de plusieurs années est inscrite dans la Constitution. Raison pour laquelle peu de députés sont intéressés par les réunions de la Chambre des Lords... Contrairement à ces 600 députés de la Chambre des Lords, tous issus de la noblesse, désignés par le souverain, les 670 députés de la Chambre des communes sont eux élus par le peuple »²⁵⁸.

« En Angleterre, la Chambre des communes dispose de plus de pouvoir que la Chambre des Lords alors qu'en France, l'Assemblée nationale et le sénat se partagent le pouvoir de manière équitable. Les aspects tels que les finances entrent dans les prérogatives de l'Assemblée nationale, tandis que les infractions commises par des ministères et le Président de la République sont

²⁵⁸ Hongci Dai, *op. cit.*, p. 611.

sous la compétence du Sénat. Les députés de l'Assemblée nationale sont élus directement par le peuple et représentent le peuple. Les sénateurs sont eux élus par les représentants des collectivités territoriales. Autrement dit, tous les députés reçoivent leur titre grâce à leur compétence, ce qui diffère du parlement anglais »²⁵⁹.

Contrairement à la rigueur des diplomates, le réformateur libre Kang Youwei, effectue une analyse plus audacieuse sur le régime parlementaire. Mais cette fois-ci, ce n'est pas à propos de son efficacité, ni de son origine.

D'après ce voyageur, la démocratie ne pouvait naître que dans un pays de petite superficie où les tribus partagent le pouvoir. Si la Grèce était le premier pays dit « démocratique », c'est grâce à sa situation géographique qui la relie à plusieurs civilisations issues d'Égypte, de Syrie et de Babylone. Le commerce florissant rendit le peuple riche et intelligent. Par conséquent, un peuple sage et peu nombreux ne supporterait pas la gouvernance d'un souverain unique d'où la création de la démocratie athénienne. Il cite ensuite l'exemple de l'Allemagne et de la France pour déduire la même conclusion : Les superficies réduites du territoire, les faibles nombres de la population et les guerres récurrentes entre les nations sont les raisons d'être de leur « régime parlementaire ». Quant au peuple chinois, il est bien entendu très sage. Mais la grande union réalisée en un territoire immense fait que le parlement ne convenait guère à la Chine antique. Toutefois, « il est temps d'adopter ce régime sans craindre l'avancement des autres ».

Après avoir soutenu les bienfaits du régime parlementaire dans le monde actuel, Kang Youwei insiste, encore une fois, sur la prudence de son adoption en Chine, tout en citant l'histoire sanglante de la Révolution Française. Pour ce réformateur, le

²⁵⁹ Ze Zai, *op. cit.*, p. 636.

peuple demeure un couteau à doubles tranchants et la présence d'un souverain éclairé est nécessaire pour la stabilité politique du pays.

II. 1. 3. 3. Parti politique

Pour être député du parlement en Occident, il faut que la personne appartienne à un parti politique, un type d'organisation dont l'existence était encore inconnue en Chine. Les voyageurs désignent cette nouveauté « *dang* » dont le sens correspond à des « factions » en langue chinoise. De cette façon, Guo Songtao prend pour comparaison les coteries de la fin de la dynastie Ming lorsque Xue Fucheng lui parle des partis politiques occidentaux.

Les lettrés chinois, ayant connu de très mauvaises expériences sur des « factions » politiques dans l'histoire, en donnent sans aucun doute une connotation péjorative lorsqu'ils traduisent « parti » par « *dang* ». Toutefois, la dissemblance entre le pluralisme démocratique et l'affrontement des factions paraît assez claire pour les voyageurs de sorte qu'ils se sentent obligés de préciser le sens de cette traduction « *dang* ».

Dans l'ensemble, les débats au parlement entre les représentants des partis impressionnent les diplomates chinois. Peu de temps après son arrivée à Londres, Guo Songtao écrit que « la division des partis est pire ici qu'en Chine. Les militants des deux partis se battent entre eux pour remporter l'élection. Les ministres et les programmes politiques changent selon le parti au pouvoir. Là on s'interroge si cette violente dispute du pouvoir n'est pas pour en profiter, d'une manière plus égoïste qu'en Chine »²⁶⁰.

²⁶⁰ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 101.

Malgré quelques courts textes de ce genre, Guo Songtao était plutôt pour le multipartisme. Il soulignait, à plusieurs reprises auprès de son collègue Li Fengbao, le rôle primordial que joue le parti d'opposition :

« Le parlement est fondé sur l'existence d'un parti au pouvoir majoritaire et d'un parti d'opposition minoritaire. Chaque parti est influencé par des idées et des propositions adverses nées au cours des discussions et des débats. La confrontation des points de vue permet de peser les avantages et les inconvénients de chaque mesure. La carrière des hommes politiques repose sur leur capacité à assumer le poids de cette compétition »²⁶¹.

C'est dans la même ligne de pensée que Xue Fucheng note en 1890 que les opinions du parti libéral et du parti conservateur du parlement anglais se neutralise, donnant lieu à un certain équilibre :

« La Chambre des Lords et la Chambre des Communes sont tenues respectivement par le parti conservateur et le parti libéral qui se surveillent et rivalisent entre eux. Le principe directeur du parti libéral est d'effectuer des réformes qui permettent au pays de s'adapter à l'évolution de la conjoncture. Tandis que l'objectif du parti conservateur consiste à respecter le programme en vigueur et à le protéger des transformations potentielles. Les deux partis exercent alternativement le pouvoir. L'État tire son équilibre de cette alternance »²⁶².

Au moment d'analyser le remaniement du gouvernement espagnol en 1881, Li Shuchang rapporte ceci :

« Dans tous les pays d'Occident, les partis politiques ont une très grande influence. Très souvent, le gouvernement et le parlement sont issus d'un

²⁶¹ *Ibid.*, p. 434.

²⁶² Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 227.

même parti. Et c'est le chef du parti qui est élu Président ou Premier ministre, il ne choisit ses ministres que parmi les hommes de son parti au moment de former le gouvernement; Quand il quitte le pouvoir, tous ses ministres le suivent. Mais, à la différence de luttes entre groupes politiques qui ont causé tant de malheurs à notre pays tout au long de son histoire, cette rivalité n'entrave pas pour autant, en Occident, la bonne gestion des affaires de l'État »²⁶³.

Si vers la fin du règne des Qing, les voyageurs diplomates apprécient universellement l'équilibre que crée la compétition entre partis politiques, ils ne se réjouissent pas pour autant à l'idée de sa transposition en Chine.

Une conversation entre Guo Songtao et son ami Dan Yan donne beaucoup d'éclaircissements à ce sujet. Lors d'une visite, Dan Yan expose son incompréhension sur la mentalité occidentale, en citant pour exemple la démission de Mac Mahon et la reconstitution ultérieure du parlement français : « Le parti bonapartiste et le parti démocratique sont tellement divisés qu'aucun ne partage l'avis de l'autre. Cependant, les députés des deux partis parviennent à vivre en harmonie sans incidents ni haine. Lors des débats au parlement, chacun insiste sur ses opinions avec ténacité. Quand l'un remporte le débat par l'obtention de la majorité des voix, l'autre approuve volontiers sans proférer de menaces. C'est impossible et incroyable ! »

Face à l'étonnement de son interlocuteur, Guo Songtao répond que le gouvernement en Occident est fondé sur l'impartialité de la loi protégeant la liberté d'expression. L'éducation généralisée et la démocratie largement répandue sont aussi pour beaucoup dans cette civilité. « Sachez que cette coutume date de plusieurs siècles. Existe-il d'ailleurs des pays où la bonne coutume se forme sans

²⁶³ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 426.

l'enseignement des sages ou des chefs politiques ? L'Occident ne peut pas rassembler tant d'hommes de talent sans raison »²⁶⁴.

L'allusion de Guo Songtao est claire : la Chine, n'ayant pas encore réuni toutes les conditions nécessaires (le soutien du souverain, l'impartialité de la loi, l'éducation généralisée), n'est pas apte à passer au régime multipartiste dans l'immédiat.

II. 1. 4. Vie spirituelle

La vie spirituelle entre dans le champ de l'idéologie et la détermination attribuée à un individu ou à une société une identité culturelle. Il est le dernier thème sur lequel se focalisent les récits de voyage de cette époque.

Sans pouvoir s'imprégner de la philosophie ou de la littérature occidentale, faute d'ouvrages traduits, les Chinois ne peuvent se fier qu'à leurs propres expériences sédentaires sur la vie spirituelle de l'autre. Ainsi les cérémonies et les fêtes de la religion chrétienne constituent, de ce fait, leurs premières cibles d'observation.

En ce qui concerne le christianisme, les voyageurs avaient déjà des idées préconçues avant leur débarquement en Occident. Les fameuses querelles de rites ont irrité des empereurs qui ordonnèrent l'interdiction totale du christianisme dans leur pays, entraînant l'échec quasi-total des efforts des jésuites. Durant une centaine d'années, l'opinion des Chinois sur cette religion ne fait que se dégrader. Au milieu des années 40s du XIX^e siècle, les prêtres réussirent à repénétrer dans le territoire, mais cette fois-ci, grâce aux armes. Presque tous les traités inégaux imposés à la Chine comprenaient une disposition garantissant la libre circulation des prêtres. Et

²⁶⁴ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 434.

cette contrainte ne plaisait évidemment pas aux Chinois. D'autant plus que les crimes commis par certaines communautés chrétiennes augmentent considérablement²⁶⁵.

Au même moment, la révolte de Taiping (太平天国)²⁶⁶ particulièrement sanglante qui avait troublé l'ordre politique et social de la Chine pendant une dizaine d'années venait d'être anéantie. En 1851, Hong Xiuquan (洪秀全 1814-1864), le chef spirituel de la Rébellion de Taiping forma une armée, composée essentiellement d'agriculteurs avec pour slogan « l'égalité dans la distribution des richesses » et ce, contre l'autorité au pouvoir. Hong Xiuquan s'auto-proclama le frère de Jésus. Quoique le nom de ce mouvement soit religieux, Hong Xiuquan lui-même ne comprenait guère l'enseignement de cette religion. Faute d'une bonne communication, ce fut aussi le cas de la majorité des Chinois de l'époque, y compris des lettrés cultivés. Puisque la guerre était menée sous le nom de Dieu et du Messie, elle ne contribua nullement à l'enjolivement de l'image de la religion chrétienne chez nos voyageurs dont la majorité est issue du régime au pouvoir.

Alors avec la combinaison de la méconnaissance et du préjugé, quelle image de la vie religieuse des Occidentaux dépeignent les voyageurs ?

²⁶⁵ Après la signature du traité de Tianjin le 26 juin 1858, clôturant la seconde guerre de l'opium, les prêtres étrangers commencèrent à prêcher à l'intérieur de la Chine sans contrôle de la loi chinoise. Leur usurpation des terrains de paysans provoqua une révolte des Chinois. En juin 1870, une trentaine d'églises furent attaquées et 21 étrangers y trouvèrent la mort. Après des négociations, le ministre du commerce chinois Chong fut envoyé en France pour s'excuser. Son interprète Zhang Deyi figure parmi nos voyageurs et son troisième récit relate précisément le voyage de cette mission.

²⁶⁶ La révolte des Taiping est un soulèvement majeur qui eut lieu dans le sud, puis le centre de la Chine, entre 1851 et 1864 ; cette révolte, dont la dynastie Qing mit près de quinze ans à venir à bout, tire son nom du royaume que les rebelles avaient fondé en Chine du sud et en Chine centrale, le *Taiping Tian Guo*, ou « Royaume céleste de la Grande Paix » (太平天国), d'où provient le nom de *Taiping* (« Grande Paix ») qui désigne cette révolte. Cette guerre civile est généralement considérée comme l'un des conflits les plus meurtriers de toute l'Histoire.

II. 1. 4. 1. Fêtes, cérémonies et rituels chrétiens

Nombreuses fêtes occidentales se rapportaient à la religion chrétienne et de par leur nature sacrée, leurs célébrations touchent un public extrêmement large, toutes les classes sociales confondues. Raison pour laquelle les occasions d’y assister ne manquent pas à nos voyageurs.

Zhang Deyi enregistre plusieurs de ses visites aux différentes églises, à l’occasion des messes ou des cérémonies. Néanmoins, les observations de ce jeune diplomate ne s’arrêtèrent que sur l’apparence. Il distingue les catholiques des protestants par leurs tenues, sans pouvoir transcrire leurs divergences de dogmes :

« Les moines occidentaux s’appellent des prêtres ou des pasteurs. Les prêtres catholiques portent tous de longues robes bleues, avec des manches serrées, des ceintures larges et des chapeaux aux bordures larges. Dans leur enceinte, il y a des nones qui sont ‘les filles de chasteté’. Elles s’habillent également en robes bleues avec un collier en forme de croix. Les pasteurs protestants eux, ne s’habillent pas différemment des civils. Ils sont autorisés à se marier »²⁶⁷.

En tant que chroniqueur de coutumes passionné, Li Shuchang ne manque pas de relater des cérémonies religieuses courantes, tout en citant des exemples d’actualité – le baptême de la princesse *María de las Mercedes de Borbón* en 1880 à Madrid, le mariage de la fille du maire de Londres en 1878 à la Cathédrale Saint-Paul, la cérémonie que l’ambassadeur espagnol organisa à Londres à la mémoire de sa défunte reine etc.

Dans leurs descriptions des rites, aussi bien Zhang Deyi que Li Shuchang emploient un vocabulaire d’habitude réservé au bouddhisme. Ces analogies, avec

²⁶⁷ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 569.

toutes leurs raisons d'être, reflètent tout de même une mauvaise compréhension de la religion chrétienne. L'un des plus grands écarts entre le christianisme et le bouddhisme des Qing est l'acquisition progressive des caractéristiques laïques de ce dernier. D'autant plus que la masse populaire des Qing elle-même ne prenait pas la religion au sérieux. Ils n'entendaient pas la religion de la manière dont les européens l'entendaient. « Les temples, les rites et les cérémonies du taoïsme et du bouddhisme en Chine sont plutôt facteurs et lieux de récréation que d'édification. Ils touchent le sens esthétique plutôt que le sens moral »²⁶⁸. Le fait de reprendre le lexique bouddhiste enlève une partie du sérieux et le côté sacré des cérémonies chrétiennes.

Un autre type de comparaison récurrente, aussi inapproprié que le lexique bouddhiste est le fait de comparer Jésus aux personnages célèbres de l'histoire de la Chine. Prenons l'anecdote de Jie Zitui²⁶⁹ :

« Les églises prolifèrent dans les pays d'Occident, mais depuis mon arrivée en Europe, voilà plus d'un an, je n'y ai pas encore mis les pieds. Le 19 avril est l'anniversaire de la mort de Jésus-Christ, lequel serait, selon la croyance, ressuscité trois jours après sa crucifixion. Du 19 au 21, les fidèles s'interdisent la viande jusqu'à l'abstinence totale comme lors de la commémoration de Jie Zitui en Chine. Durant les fêtes de Pâques, des cérémonies sont célébrées dans

²⁶⁸ Hongming Gu, *L'esprit du peuple chinois* (« 春秋大义 »), École Normale de Guangxi, 2002, p. 47 - 48.

²⁶⁹ Zitui Jie (介子推 ? - 636 av. J.-C), était le sujet du prince Chong Er (重耳) du royaume des Jin (晋) à l'époque du Printemps et de l'automne. Selon la légende, il contribua largement à la conquête du pouvoir du prince Chong Er, persécuté par son frère, tout en lui sauvant la vie. Outre ses conseils politiques précieux, Jie Zitui aurait retiré par incision la chair de sa jambe pour nourrir son maître affamé en exil. Après avoir pris le pouvoir, le prince Chong Er oublia de le gratifier. Rappelé par un proche, le prince regretta cet oubli et chercha à rétribuer Jie Zitui. Fatigué de la politique, ce dernier vivait déjà en ermite avec sa mère dans une montagne reculée nommée Mian (绵山) et refusa d'en ressortir. Le Prince ordonna à ses sujets de mettre la montagne en feu en vue de le faire sortir. Préférant y mourir, Jie Zitui n'en sortira jamais. Profondément attristé par la mort de son admirable sujet, le prince Chong Er interdit désormais à tout le pays d'utiliser le feu le 5 mars, la date du décès de Jie Zitui. Et le 5 mars devient par la suite la fête de l'aliment froid (寒食节).

toutes les églises. Séjournant en ce moment à Berlin, j'en ai profité pour visiter la Cathédrale »²⁷⁰.

Si pour Zhang Deyi et Li Shuchang, la commémoration de Jésus ressemble à celle de Jie Zitui, il est évident que la nature divine de la Pâque n'est pas prise en compte.

Superficielles voire erronées quelques fois, les descriptions des Chinois sur la vie spirituelle de l'Occident sont pourtant assorties d'une volonté d'objectivité. Elle constitue d'ailleurs l'une des caractéristiques narratives les plus remarquables de ces premières relations viatiques chinoises en Occident. Raison pour laquelle peu de commentaires y sont laissés. Zhang Deyi et Li Shuchang se disent « respectueux » envers les consécration chrétiennes « solennelles ». Kang Youwei, lui, se plaint des chinoiseries protocolaires « trop superstitieuses » pour obtenir une audience avec le Pape. Zhi Gang fut le seul auteur qui relate un débat avec deux prêtres français au sujet de la prière :

« La prière qui est censée rapporter le pardon et la paix ne convient qu'aux sauvages et aux ignorants qui vivent sur des terres incultes, tels que les peaux-rouges des États-Unis, les barbares d'Australie et les Malais d'Asie du sud. Ils vivent sous la loi de la jungle sans savoir ce que sont le regret et la peur. Quand on leur dit qu'il existe un Dieu qui décide du sort de chacun selon sa conduite et qu'ils n'auront pas le bonheur sans la prière quotidienne, c'est là qu'ils peuvent réfléchir pendant un moment sur leurs péchés et arrêter de se battre. Voilà l'utilité de la prière. Si les personnes civilisées comme vous et moi devons prier le septième jour de la semaine, cela voudra dire que nous avons fait quelque chose de mal pendant la semaine. Sinon, pourquoi prier ?

²⁷⁰ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 499.

Pourrait-on douter de ce qu'on fait en seulement une semaine ? »²⁷¹

L'image de l'autre est comme un miroir qui reflète, plus souvent, le soi même. Le fait que les cérémonies et rituels chrétiens soient privés de divinité sous la plume de nos voyageurs témoigne parfaitement de la vision religieuse des Chinois de l'époque. Pendant que certains se contentent d'évocation respectueuse, d'autres se réjouissent à l'idée de donner des leçons de spiritualité.

II. 1. 4. 2. Rôle du christianisme dans la civilisation occidentale

L'importante présence de la religion chrétienne dans les mœurs des Occidentaux ne surprend guère les voyageurs chinois car chez eux se trouve une situation similaire avec le bouddhisme et le taoïsme. Ce qui les étonne, c'est la puissance du christianisme sur la société et l'histoire d'Europe.

Zhang Deyi souligne ainsi, durant son deuxième voyage en 1868, l'équivalence de l'autorité papale et royale. En citant la période sombre du Moyen âge, il dépeint le totalitarisme de l'église. Deux ans plus tard, Zhang Deyi est envoyé en France avec pour mission de présenter des excuses au président français Louis Adolphe Thiers suite à l'assassinat des prêtres à Tianjin. De plus en plus conscient du pouvoir de l'église et surtout par crainte de l'expansion du christianisme en Chine, Zhang Deyi copia des articles soigneusement triés des concordats signés entre les Papes et les rois français en vue de démontrer l'autorité de l'église au temps jadis et de les utiliser comme archives protocolaires pour la cour impériale dans de potentiels rapports ou conflits religieux à venir.

Aussi surpris par la puissance du Vatican, Guo Songtao tente, à plusieurs

²⁷¹ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 68.

reprises, de retracer son origine. Selon lui, le ciel envoie toujours un guide pour le peuple, tout comme les trois premiers rois chinois qui assumaient pleinement ce rôle aussi bien politique que spirituel. Comme personne en Occident n'avait la capacité d'assumer les deux, les rois européens prirent Jésus dont la doctrine possédait déjà des croyants pour assumer le rôle spirituel d'où la prospérité de cette religion²⁷².

Guo Songtao avait la ferme conviction que le christianisme était pour beaucoup dans le développement de la civilisation occidentale. Et avec une telle contribution, il est normal que les religieux disposent d'un pouvoir conséquent dans les affaires publiques d'un pays, en Angleterre par exemple :

« Lorsque Rome atteignit son apogée, elle dominait l'Angleterre pendant des siècles et y introduisit sa religion. Les prêtres organisèrent la construction des églises et élaborèrent des lois. Tout ce qui compte pour l'édification d'un pays comme la construction des barrages d'irrigation et l'installation des services médicaux et des métiers artisanaux fut entrepris par eux. Au milieu du règne des Tang, Egbert réunit les tribus et fonda l'Angleterre (autrefois appelée *Britain*). Après l'union politique, la religion continua à prospérer. Les prestigieuses universités comme Oxford et Cambridge, qui ont chacune plus de mille ans d'histoire aujourd'hui, étaient également entretenues par les religieux après la fondation de l'Angleterre. La situation n'a pas depuis beaucoup changé. La politique de la foi fut aussi élaborée par eux. Dès le début, ces religieux font preuve de bonne conduite vis-à-vis des rois et du peuple. Il est naturel qu'ils aient la haute main sur les affaires d'État aussi

²⁷² Dans les récits de voyage chinois en Occident du XIX^e siècle, les voyageurs utilisent des mots comme secte, religion, doctrine ou enseignement pour parler du christianisme. Comme souligne l'auteur de *Nouvelles lettres d'Extrême-Occident*, c'est essentiellement l'aspect du renseignement que « retiennent les esprits façonnés par le confucianisme, base d'une orthodoxie morale et rituelle au service de l'État, au-dessus des pratiques religieuses laissées à la discrétion des diverses communautés », p. 198.

longtemps. Et de nos jours, le peuple anglais reste toujours croyant »²⁷³.

Un point de vue aussi positif sur la religion chrétienne ainsi que ses conséquences dans l'histoire ne fait pas l'unanimité chez les Chinois. Xue Fucheng parle lui plutôt des abus et des malversations de l'église :

« Au cours des siècles passés, les richesses de Rome s'épuisèrent et le peuple s'appauvrit. Le pays plongea dans la crise. On dit que depuis l'arrivée d'un roi à Rome, le pays a repris le chemin de la prospérité, les constructions et les échanges commerciaux avec. Si l'on veut la raison, c'est que les Papes ne s'y connaissent pas en politique. Ils ressemblent aux bouddhistes chinois, qui ne savent ni gouverner ni administrer. Néanmoins, Rome était dominé depuis plus de mille ans par les Papes qui ne faisaient que vivre des miettes de la doctrine laissée par Jésus, trompant ainsi le peuple. Selon leur doctrine, il suffit de vénérer Dieu pour obtenir le bonheur. Sous le règne des Papes, les intellectuels et les artistes n'étaient nullement reconnus. Le peuple devient ainsi paresseux. À l'époque où la puissance du pape était grande, les tributs et les offrandes arrivaient sans interruption et ces fortunes faisaient vivre bon nombre de personnes. Le peuple, lui aussi, pouvait en profiter. Quand la genèse des sciences naturelles se produisit, elle suscitait la jalousie de l'Eglise. Non seulement il était interdit d'étudier librement des disciplines comme l'agriculture, le commerce, l'élevage du bétail, les mines et les manufactures, de plus ceux qui osaient parler de l'astronomie et de la géographie étaient voués à la persécution, une situation qui est tout à fait

²⁷³ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 408.

comparable à celle du règne de l'empereur Qin (秦始皇 259- 210 av.J.-C.)²⁷⁴ qui obscurcit l'esprit du peuple par l'autodafé des livres et l'exécution des lettrés. Voici l'origine de la pauvreté et de la décadence des mœurs en Occident »²⁷⁵.

Xue Fucheng complète son exposé sur l'étendue de la subversion chrétienne dans son journal daté du 15 mars 1891 :

« Jadis on y attachait aussi de l'importance aux offrandes et sacrifices destinés aux dieux. Il y avait des temples de toutes sortes, dont il reste souvent les fondations, aux divinités du soleil, de la lune, du tonnerre, du feu, de la mer, de la terre, des céréales, de la richesse, de la bonne entente et des belles lettres. Ils sont aujourd'hui soit en ruine, soit transformés en églises. Il y avait un grand temple dédié aux souverains de Rome qui avaient rendu d'éminents services au peuple ; il est aujourd'hui transformé en église. Il paraît même que les grandes tombes des anciens empereurs ont été excavées et que l'on a construit une église par-dessus. C'est que l'enseignement de

²⁷⁴ Qin Shi Huang (秦始皇帝 259 - 10 septembre 210 av. J.-C.) fut d'abord le roi de Qin de 247 à 221 av. J.-C.. Il mit fin à la période féodale en conquérant un à un l'ensemble des Royaumes combattants entre 230 et 221 av. J.-C. et devint l'unificateur de l'empire de Chine, et à cet effet l'empereur fondateur de la dynastie Qin (221 à 207 av. J.-C.). Il standardisa l'écriture, la langue, la monnaie, les poids et les mesures et il est vu comme le père de la Grande Muraille de Chine. Malgré son œuvre qui posa les bases de la période impériale chinoise, c'est pour le caractère cruel et autoritaire de son règne, inspiré par la philosophie légiste, que l'on se souvient surtout de lui. Sous son règne, il ordonna la destruction de tous les ouvrages de l'empire, à l'exception de l'Histoire des Qin, des manuels de médecine, d'agriculture et de divination. Cette mesure, visant notamment les nombreuses annales des anciens royaumes, avait pour ambition d'effacer le passé et par là même, de «réformer les mœurs par l'intermédiaire des Lois », ainsi que l'empereur décrivait son action. Les œuvres de Confucius étaient les plus ciblées par les décrets de proscription. En effet, tous les lettrés prit en possession d'un classique confucéen, risquait la mort. Plus que de simples interdictions, des perquisitions massives eurent lieu chez les lettrés pour purger la Chine de la corruption du passé.

²⁷⁵ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 332.

Jésus est celui de l'amour sans discrimination de Micius (墨子)²⁷⁶. Ce dernier comprenait la nécessité de nourrir les vivants, mais pas celle d'accompagner les morts à leur dernière demeure, aussi dans sa discussion des cérémonies funéraires conseillait-il de les simplifier. La doctrine de Jésus en rajoute. Elle considère que l'on peut aussi bien laisser à l'abandon les ossements périssables et sans conscience. On va même jusqu'à n'éprouver aucun scrupule à ramasser les restes d'empereurs, monarques, généraux ou ministres éminents dont on chante les louanges pour les placer dans des musées et les livrer en pâture à l'amusement des vivants. Les vases antiques de leurs tombes sont livrés à l'examen des savants. Bien plus, ceux qu'ils déclarent saints et révèrent jour et nuit, ils n'ont pas scrupule à en fendre les ossements pour les offrir en spectacle et en soutirer quelques dons des vivants. La profanation des tombes impériales Song à l'époque mongole avait provoqué horreur et affliction dans le peuple comme chez les lettrés, mais ici on s'en émeut guère tant on y est habitué ; cela s'explique par cette doctrine qui privilégie les vivants au détriment des mort »²⁷⁷.

Même si aucun mot sur le confucianisme n'est prononcé dans ce texte, l'esprit comparatif de l'auteur y est bel et bien présent.

²⁷⁶ Micius (Mo zi, littéralement « maître Mo »), de son vrai nom Mo Di (墨翟), est un philosophe chinois qui vécut de 479 à 392 av. J.-C. pendant les périodes des Printemps et des Automnes et des Royaumes combattants. Ses écrits fournissent peu de renseignements sur le personnage bien que certaines anecdotes semblent laisser penser qu'il était originaire d'un milieu d'artisans. Il commencera par adhérer au confucianisme avant de s'en démarquer significativement et de créer sa propre école de pensée (moïsme) dont les thèses se révéleront être une remise en cause à la fois des enseignements confucianiste et taoïste. Loin de se borner à la seule recherche doctrinale, cette école va s'organiser au cours des IV^e et III^e siècles en un mouvement militaro-religieux, composé de redresseurs de torts et d'ardents défenseurs de la paix par la création de brigades initiées aux arts martiaux, ayant uniquement un but d'interposition. On peut aussi remarquer un antimilitarisme aigu dans son discours certainement lié à la situation de la Chine à ce moment de son histoire (Royaumes combattants). « Le plus glorieux des conquérants responsable de quantité de morts, n'est qu'un meurtrier incomparablement plus criminel que l'assassin d'un seul homme ».

²⁷⁷ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 432

II. 1. 4. 3. Christianisme et croyances orientales

Depuis l'ouverture forcée de l'Empire des Qing, les lettrés chinois ne cessent de découvrir le monde et de s'y repositionner. Le déni radical de l'Occident est remplacé au fur et à mesure par la reconnaissance de sa force militaire et technologique. Grâce aux voyageurs et leurs rapports de voyage, un groupe de progressistes se forme au sein du cercle de pouvoir. Ils lancent des mouvements en faveur de l'occidentalisation, en fondant des écoles de langues étrangères, envoyant des élèves chinois en Occident et important des machines et des armes etc. La reconnaissance de la puissance de l'Occident va de plus en plus loin, même le régime politique que les Chinois croyaient intouchable n'échappe pas à ce processus compliqué et pénible de modernisation dans lequel les voyageurs jouent un rôle primordial. Toutefois, il reste une chose que les voyageurs ne renieraient pour rien au monde, au moins, durant toute la période du XIX^e siècle : leur croyance au confucianisme, profondément ancrée dans la mentalité et la mémoire collective des Chinois.

Au contact des chrétiens et de l'enseignement du Christ en Occident, les voyageurs focalisent leur regard sur deux aspects : l'origine de cette religion et sa comparaison avec le confucianisme.

En ce qui concerne l'origine du christianisme, les opinions des voyageurs constituent une unanimité pour le moins surprenante : le christianisme dont les dogmes ressemblent aux idées de plusieurs courants de pensée orientaux tel que le

confucianisme et le moïsme²⁷⁸, est en fait d'origine bouddhiste.

Le rapprochement entre les philosophies orientales et le christianisme est facile à comprendre. D'une part, de par leur conception du monde, les voyageurs en général n'en prennent que la facette humaine des enseignements de Jésus. Cette obstination pour l'aspect humain diminue indubitablement l'importance accordée à son aspect divin. D'autre part, les jésuites, étant ceux qui ont le plus réussi en Chine au début de la dynastie, soulignaient exprès ces aspects humains proches du confucianisme afin de parvenir à leurs fins d'évangélisation. Leurs ouvrages auraient incité les voyageurs à faire aussi ce rapprochement.

Parmi les dogmes chrétiens, seuls quelques-uns jugés essentiels sont retenus par les voyageurs. Zhi Gang trouve qu'« aimer son prochain » est en effet « l'amour universel » prôné par Micius. Si ces deux maîtres préconisaient la même idée, « c'est que l'humanité entière aspire à la bienveillance. Au fond, les vérités premières sont sans frontière ». Guo Songtao, lui, affirme que la fraternité que Jésus entretenait avec ses disciples ressemble aux points de vues de Zhang Zai²⁷⁹, qui réclamait la philanthropie et l'union entre l'homme et le ciel.

Si des pensées philosophiques chinoises n'étaient citées que dans le but d'éclaircir le vrai sens des dogmes chrétiens, le bouddhisme, quant à lui, doté de plus d'éléments religieux, fut désigné unanimement comme à l'origine du christianisme.

²⁷⁸ Le moïsme ou mohisme est l'ensemble des doctrines philosophiques d'une des « cent écoles », nées en Chine au cours de la période des Printemps et Automnes. La dite école tire son nom de celui de son fondateur : Mo Zi qui prônait une société égalitaire. À une époque où les guerres faisaient rage en Chine, il était pacifiste. Ce courant était extrêmement populaire à l'époque des Royaumes combattants. Un proverbe disait ceci : « Si un homme ne croyait pas au confucianisme, il devrait être un mohiste ». À partir de la dynastie Han durant laquelle le confucianisme fut institutionnalisé par les empereurs à un niveau supérieur étant donné qu'il favorise le régime monarchique. Le Mohisme insistant sur la vie simple et la modération de l'homme ne laissa que peu de traces dans la pensée chinoise.

²⁷⁹ L'un des fondateurs du néo-confucianisme, Zhang Zai (张载 1020-1078) fut un philosophe réputé de la dynastie Song. Ses œuvres furent considérées durant des siècles comme de grands classiques philosophiques. Et durant les dynasties Ming et Qing, elles furent désignées comme des références aux examens impériaux.

Kang Youwei en fit toute une thèse :

« Il y a vingt-cinq ans, je lus beaucoup de classiques bouddhistes et la Bible. À mon avis, le bouddhisme était la vraie origine du christianisme. Ils parlent tous les deux de l'âme, du pouvoir surnaturel, de l'amour universel, de la confession, de l'expiation et du paradis. Quant aux propos liés à la trinité, à l'omnipotence de Dieu ainsi qu'à la genèse du monde, on les trouve également dans des théories d'autres croyances indiennes antiques. Mes recherches confirment également que les religions indiennes qui parlent de l'âme et de l'interdiction de tuer précèdent celle de la croyance grecque. Géographiquement, la Grèce n'est séparée de l'Inde que par la Perse. Avec le développement du transport, la communication entre des civilisations est facile. Il est évident que les moines indiens se sont déplacés en Grèce et en Syrie après l'invasion de l'Inde par Alexandre le grand. Si l'on examine les rituels et les cérémonies chrétiens, ils correspondent en tous points à ceux du bouddhisme tels que l'interdiction de mariage, l'utilisation des chandelles et les prières... Aussi bien leurs rituels extérieurs et leurs dogmes intérieurs paraissent identiques. Et de ce fait, je peux affirmer que le bouddhisme est la vraie racine du christianisme. Cette thèse est aussi soutenue par de nombreux chercheurs anglais. Je citerai en l'occurrence le professeur Mike Miller de l'Université d'Oxford avec son ouvrage *la genèse des religions* »²⁸⁰.

A-t-il besoin de relever le paralogisme qui sous-tend le raisonnement de Kang Youwei ? Bien que les autres voyageurs n'aillent pas aussi loin, avec autant de faux arguments, que cet idéologue, ils étaient pourtant arrivés à la même conclusion à cause de l'encadrement de la *weltanschauung* (la vision du monde) générale des

²⁸⁰ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 183.

Chinois d'autrefois.

Outre la question de la source du christianisme, sa comparaison avec le confucianisme constitue un autre sujet préféré des voyageurs. Fondamentalement, la parole de Dieu qui « prêche l'amour » est reconnue par nos voyageurs comme quelque chose de bon et humain. Mais le christianisme est loin d'être un modèle parfait à leurs yeux.

Par rapport à l'amour sans discrimination des bouddhistes, les chrétiens estiment que les animaux sont créés par Dieu pour satisfaire la gourmandise de l'homme. Sur ce point précis, Kang Youwei qualifie l'amour des chrétiens à la fois d'hypocrite et de limité. Par ailleurs, ce voyageur ne comprend pas la raison pour laquelle les églises telle que la basilique Saint-Pierre du Vatican conservent des cadavres de Saints.

« Puisque le christianisme vénère l'âme plus que tout, pourquoi l'église emploie-t-elle tant de moyens et de solennité pour garder des corps humains en décomposition ?... Les religieux de la basilique Saint-Pierre ont beau parler de l'âme parmi les vivants, alors que je constate qu'ils honorent d'avantage les ossements que l'âme des défunts. En fin de compte, ces chrétiens sont plus superstitieux et hypocrites que les confucianistes. Au moins, les adeptes du confucianisme enterrent les morts, tout en construisant des temples pour évoquer leur esprit sans rien cacher »²⁸¹.

D'après Kang Youwei, la supériorité du confucianisme est évidente. Et Zhang Deyi confirme lui aussi cet avis en évoquant pour argument le simple fait que même sans prêcheurs, un grand nombre de pays d'Asie ont déjà suivi les paroles de Confucius. Quant à Zhi Gang, il va plus loin en mettant en doute la sagesse de Jésus.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 94 - 95.

D'après lui, Jésus étant mortel n'aurait pas dû monopoliser le nom de Dieu et rassembler tant de disciples. Bien qu'il ait été un homme admirable, il ne savait pas ce qu'on appelle 'la doctrine du juste milieu' dont la parfaite incarnation est Confucius lui-même²⁸². En se targuant de ses magies, Jésus aurait offensé par là le pouvoir politique. Et c'est ce qui va lui attirer le malheur. Ce dénouement lamentable de la vie de Jésus compromet sa sagesse. Quant à sa résurrection suivante et celle à venir, le voyageur n'y croit point.

Parmi tous les arguments évoqués par les Chinois qui sont censés prouver la supériorité de la doctrine de Confucius face au christianisme, celui de Guo Songtao touche la plus grande sensibilité des Chinois et reçoit ainsi un écho chez tous ses compatriotes – Incarné par l'humanisme, le confucianisme enseigne le sens de la responsabilité envers la société et envers la famille, alors que le christianisme, fondé sur la vénération de Dieu, ne différencie pas les proches parents et les étrangers. Voici ce qui paraît inhumain et excessif :

« Nos lettrés s'attachent énormément à leur famille et montrent au peuple leur attitude bienveillante. Les mohistes incitent aussi à leur façon à raisonner : la famille d'abord, le pays ensuite et le monde en fin ; Soi-même d'abord, puis les autres après; d'abord ceux qui nous sont proches, puis ceux qui nous sont éloignés. Il est impossible de ne pas faire la différence comme le préconisent les chrétiens qui considèrent que les parents sont de simples prochains! »²⁸³

²⁸² La doctrine du juste milieu fut l'une des philosophies confucianistes dont le noyau s'avère être l'union harmonieuse entre l'homme et le ciel. Elle enseigne les procédés d'études et les normes sociales. Durant la période des Printemps et Automnes où la Chine était divisée en plusieurs royaumes et pendant laquelle les guerres y régnèrent en nombres importants, les philosophes se démenèrent partout pour persuader des gouverneurs d'appliquer leur préconisation politique. Confucius, lui, soutenait la résignation lorsque la conjoncture ne permettait pas la réalisation de ses pensées politico-philosophiques. Et cet acte d'abandon fut interprété comme un des exemples du « juste milieu ». Comparé à Confucius, Jésus semblait trop « rigide ». Raison pour laquelle Zhi Gang évoqua sa crucifixion comme un « échec » puisqu'il n'avait pas suffisamment de « sagesse » pour éviter la condamnation.

²⁸³ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 932.

« De plus, les disciples de Jésus le vénèrent en tant que maître du ciel et considèrent que l'homme ne doit respecter que Dieu et son fils. Ils en tirent la conséquence que tous les autres dieux sont à détruire, que les sacrifices aux ancêtres peuvent être interrompus et que la tombe des parents peut être laissée à l'abandon. Ils ne connaissent que Jésus »²⁸⁴.

Dans la mentalité confucianiste, ceux qui n'assument pas d'abord le besoin de la famille ne peuvent nullement être utiles à la société. Comme précise Gu Hongming, la religion européenne a une origine surnaturelle, tandis que le confucianisme et le mohisme sont purement humains. « Le confucianisme considère que la vie individuelle n'existe pas. Elle est toujours en rapport avec les autres et l'État. La religion au sens européen du mot entend transformer l'homme en un être parfait et idéal et en un saint, tandis que le confucianisme se borne à faire de l'homme un bon fils et un bon citoyen »²⁸⁵

À en juger par ces bases de pensée, il était encore trop tôt pour que le Chinois moyen assimile cette croyance occidentale. De là, les pensées confucianistes continueront à occuper une place primordiale et intouchable dans la croyance chinoise jusqu'au mouvement du 4 mai 1919 durant lequel des intellectuels progressistes sortiront le slogan d'anti-tradition et d'anti-confucianisme.

En résumé, la religion chrétienne est décrite dans notre corpus comme une bonne philosophie, un facteur de civilisation, un grand attrait à l'époque où l'Occident se trouvait dans un état primitif, mais rien ne vaut l'enseignement de Confucius qui, selon nos voyageurs, atteint la perfection :

« La Voie de notre saint Confucius touche le fond du cœur humain. Elle est impartiale et immuable. La doctrine chrétienne est à l'enseignement

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 934.

²⁸⁵ Hongming Gu, *op. cit.*, p. 58.

confucéen ce qu'est la roche au jade : les Occidentaux mêmes l'admettent. Bien des doctrines ont connu un succès momentané dans la Chine d'autrefois, mais sont passées de mode ; seule celle de Confucius s'est perpétuée et brille d'un éclat aussi brillant que le ciel, la lune et le soleil. Tant que les diverses régions d'Europe et d'Asie n'étaient pas en communication avec la Chine, il n'était question de rien. Mais depuis qu'elles le sont, il est inéluctable que les doctrines circulent. C'est pourquoi je suis convaincu que l'enseignement de Jésus déclinera et que celui de Confucius prendra le pas en Occident »²⁸⁶.

II. 2. Nomination

En définissant l'image comme texte programmé, comme communication programmée, Daniel-Henri Pageaux distingue, de façon théorique, trois éléments constitutifs de l'image que sont le mot, la relation hiérarchisée et le scénario et ce selon un ordre de complexité croissante²⁸⁷

En tant qu'élément premier, les mots, avec les champs lexicaux et les constellations verbales, permettant la diffusion plus ou moins immédiate d'une image de l'Autre, composent ensemble la banque notionnelle et affective commune à l'écrivain et au lecteur public d'une époque précise. En d'autres termes, chaque génération de voyageurs emploie le lexique spécifique comme une sorte de répertoire, un dictionnaire sur l'Autre, propre à la socio culture de son temps.

Dans un récit de voyage de découverte, tous les mots ne sont pas porteurs d'intérêt. L'analyse lexicale ne sera attentive qu'aux « itération et répétition, au comptage de certaines occurrences, à la manifestation d'automatisme dans le choix du

²⁸⁶ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 125.

²⁸⁷ Daniel-Henri Pageaux, *op. cit.*, p. 142.

vocabulaire concernant spécialement le marquage des lieux (espace étranger), les indicateurs de temps (saisie chronologique, historique, actuelle ou anachroniques, de l'Autre), le lexique de la saisie extérieure et intérieure des personnages, choix de l'onomastique (symbolique des prénoms préférentiels). Tout ce qui, au niveau du mot, permet un système d'équivalence entre l'Autre et Je. Il conviendra d'être attentif à l'adjectivation qui permet de comprendre certains procédés de qualification »²⁸⁸. Nous étudierons ainsi « ces procédés et ces mots constituant le processus de comparaison qui permettent de saisir les passages d'une série sémantique à une autre ». Dans le cas de notre corpus, il s'agit aussi bien des adjectifs servant à la description de l'Occident et de ses hommes que de la nomination des personnes, des lieux et des choses. Les adjectifs qui présentent les divergences et les ressemblances, entre les systèmes de valeur du soi et de l'Autre, constituent un secteur où s'affirme une force des relations hiérarchisées. Vu qu'ils sont mis en lumière en partie dans la partie précédente, nos analyses pencherons, à ce stade, plus sur la désignation des noms propres et communs occidentaux.

La nomination partage à peu près le même schéma que la « traduction » : le mot source (ou le référent) – le traducteur (l'auteur-voyageur) – le mot cible – la réception du lecteur. La démarche consiste à reproduire l'image de l'Autre à travers la culture et de prime abord, le système langagier du pays de la réception. La réalisation de ce processus impose à chaque aventurier (traducteur) un choix perplexe : Pour quel procédé optent les voyageurs afin de mieux transmettre les informations du pays regardé, une société sans référence, avec ses lieux, ses personnages, ses objets et ses esprits peu communs avec ceux de ces voyageurs ? Soit, ils réduisent l'inconnu à l'élément national et finalisent le processus d'intégration culturelle de l'Autre ; Soit, à

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 144.

contrario, ils les éloignent et les exotisent et finalisent le processus d'exclusion et de marginalisation.

Au cours de ce parcours, la culture du pays regardant et son système langagier constituent inévitablement un prisme qui reflète l'idéologie et la poétique du traducteur (voyageur). L'image de l'autre serait ainsi déformée, imprécise ou même fausse. Et cela nous amène à la question de son efficacité.

Avant d'aborder des cas issus de notre corpus, résumons en trois questions que tend de résoudre cette partie de notre étude.

- Dans la nomination des réalités occidentales, quelle méthode choisissent nos voyageurs – la méthode d'appropriation ou la méthode d'exotisation ?
- À quel degré ces méthodes sont-elles efficaces ? En d'autres termes, où se trouvent leurs atouts et leurs limites ?
- L'imaginaire auquel renvoie la perception de ce lexique imaginé finit-il par devenir le stéréotype ?

II. 2. 1. Anthroponyme et toponyme

Aucune synthèse ne peut épuiser ce que peut transmettre la langue et les mots. En ce qui concerne les anthroponymes et les toponymes, ils renferment, à leur tour, toute une série de significations sociales, culturelles et historiques.

De nos jours, la correspondance conventionnelle entre les noms occidentaux et leur traduction chinoise est bien établie. Prenons l'exemple de la langue française²⁸⁹, un tableau de noms de famille et de prénoms ainsi qu'un autre tableau de noms de lieux se trouvent dans les annexes de n'importe quel dictionnaire français-chinois ou

²⁸⁹ L'exemple de la langue française s'applique à toutes les langues occidentales.

chinois-français. Les ouvrages de référence, spécialisés en anthroponymie et en toponymie françaises existent également depuis longtemps²⁹⁰. Pour les noms de personnes, ces ouvrages incluent les noms et les prénoms français les plus courants et ceux faisant partie de la littérature classique française²⁹¹. Quant aux toponymes, les noms des villes, des grandes avenues et des sites célèbres en France y sont aussi institutionnalisés.

Cependant, à l'époque de la découverte, non seulement nos voyageurs ne possèdent aucune référence, mais la plupart d'entre eux ne comprennent même pas la langue étrangère. Transcrire les noms occidentaux en idéogrammes chinois constitue une tâche à la fois pionnière et difficile, sollicitant sans cesse l'imagination des auteurs. Dans notre corpus, nous relevons cinq principaux procédés de traduction (nomination) : 1) traduction phonétique – assimiler phonétiquement le nom original en langue chinoise, tout en respectant son paradigme de composition. 2) traduction phonétique avec une correspondance sémantique. 3) la transcription par métonymie. 4) remplacer le nom original par un analogue de la langue chinoise. 5) citation authentique en alphabet latin.

II. 2. 1. 1. Traduction phonétique

II. 2. 1. 1. 1. Anthroponyme

Un anthroponyme chinois, comme tous les autres mots de cette langue, porte à

²⁹⁰ Citons *Livret des noms et des prénoms français*, rédigé par le Comité de désignation des lieux en Chine ; *Traduction des noms des lieux étrangers*, Presse Commerciale, Shanghai.

²⁹¹ Par exemple, les noms des personnages de la *Comédie Humaine* de Balzac sont bien référencés à partir de la traduction de Fu Lei (傅雷 1908-1966), le plus grand traducteur de français de tous les temps.

la fois une prononciation et une signification qui est propre aux idéogrammes. Cette particularité par rapport aux langues en phonogramme met des traducteurs occidentaux dans un dilemme perpétuel : transcrire ou traduire²⁹². De l'autre côté, les phonogrammes des langues occidentales facilitent énormément le choix des traducteurs chinois. S'ils optent en large majorité pour la transcription phonétique, les raisons semblent évidentes. Premièrement, pour la plupart des voyageurs chinois, la communication avec des habitants locaux est réalisée à l'aide d'un interprète formé à l'Institut de la communauté des langues²⁹³. La perception des noms de personne est d'abord phonétique. Deuxièmement, même si un nom européen peut porter une signification concrète ou une connotation culturelle, tel est le cas des noms qui paraissent dans la Bible, ce n'est pas la forme propre d'écriture de ce nom qui rappelle au lecteur son sens symbolique, mais plutôt l'histoire qu'il véhicule. Puisque l'ignorance de ces connotations culturelles est générale, les voyageurs choisissent, de manière naturelle, de les transcrire phonétiquement. Enfin, compte tenu de la méconnaissance quasi totale du public lecteur chinois sur l'Occident²⁹⁴, il n'est pas étonnant que les voyageurs préfèrent « naturaliser » au maximum les éléments étrangers dont les noms de personnes font partie.

²⁹² Voir *Traduire ou transcrire les noms de personnages : incidences sur la lecture* in *De l'un au multiple – Traduction du chinois vers les langues européennes*, Paris, Ed, La Maison des sciences de l'Homme, 1988.

²⁹³ Afin de répondre aux besoins des traducteurs dans le cadre de la signature des traités avec des pays occidentaux, une école d'interprétariat en anglais, français et russe est créée en 1862 sous la proposition du Prince Gong. À partir de 1871, l'allemand y est également enseigné. Au moment de sa fondation, les religieux étrangers y sont invités en tant que professeurs de langue. À partir de 1866, l'astronomie et la mathématique entrent dans les programmes de formation. Outre l'enseignement des langues européennes, l'institut de la communauté des langues propose également des cours de chinois aux étrangers. Et les professeurs y font des traductions. En 1873, une petite imprimerie ouvre sa porte au sein du dit Institut. Elle représente la forme primaire de la presse universitaire de la Chine. En 1902, l'institut de la communauté des langues fusionne avec l'université de Beijing.

²⁹⁴ Depuis des siècles, les occidentaux les plus intégrés en Chine, les jésuites, adoptent sans exception un nom chinois. Lorsqu'ils communiquent avec le peuple de l'Empire, ils emploient la langue chinoise et traduisent automatiquement les noms occidentaux en idéogramme chinois. Ce qui fait que l'ignorance des noms et des prénoms courants chez des Occidentaux est quasi-totale.

Une fois que le procédé de désignation est choisi, il reste à savoir à quel point ces transcriptions phonétiques correspondent réellement aux paradigmes conventionnels de la langue chinoise. En chinois, un anthroponyme est composé d'un nom de famille et d'un prénom dont l'ordre est inverse aux noms européens. De plus, ni le nom de famille, ni le prénom ne peut dépasser deux caractères. En réalité, les noms de famille portant deux caractères, appelé « double noms de famille » (复姓) par les linguistes chinois, sont extrêmement rares de sorte qu'ils sont connus de tous.²⁹⁵ Ainsi, le nom complet d'un Chinois ne contient en général que deux à trois caractères, donc phonétiquement deux à trois syllabes. C'est loin d'être suffisant pour transcrire tous les phonèmes d'un nom européen. En guise de solution, nos voyageurs font appel à toute une variété de méthode d'appellation.

- Ne transcrire que le nom de famille, en le réduisant à deux ou trois syllabes

Il s'agit de l'un des procédés préférés des tous premiers voyageurs comme Lin Jian, Bin Chun, Zhang Deyi et Wang Tao. Il consiste à choisir les syllabes les plus distinctes d'un nom de famille européen et de les transcrire phonétiquement en caractère chinois suivant la règle du rapprochement, tout en limitant le nombre de syllabes à deux ou trois.

Exemple²⁹⁶ :

²⁹⁵ Il n'existe plus que quatre-vingt-un « doubles noms » aujourd'hui. Au temps antique, ils étaient environ deux cents. Les plus courants sont Si Ma (司马), Shang Guan (上官), Mu Rong (慕容) et Ou Yang (欧阳).

²⁹⁶ Les exemples sont pris dans *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre*. George Leonard Staunton (1781-1857), est un botaniste britannique travaillant pour la Compagnie anglaise des Indes orientales. Stanislas Julien (1775-1843), est un sinologue français, professeur de langue et de littérature chinoise au Collège de France de 1822 à 1873. Il rencontrait plusieurs de nos voyageurs tels que Bin Chun, Zhang Deyi et Wang Tao lors de leurs différents séjours en Europe. Dans notre corpus, les voyageurs l'ont unanimement apprécié et Wang Tao a même écrit une biographie à son sujet. Alexander Williamson (1829-1890), est un missionnaire écossais qui a séjourné à Shanghai pendant trois années.

George Leonard Staunton → Si dang dong (斯当东)

Stanislas Julien → Ru lian (儒莲)

Alexander Williamson → Wei lian chen (韦廉臣)

Parfois, des phonèmes apparus dans un nom européen ne trouvent pas d'isotope en langue chinoise. Les voyageurs vont alors choisir un caractère dont le son est simplement similaire.

Exemple : John Bowring → Bao ling (包伶)

Les caractères chinois dans les traductions sont choisis de manière plus ou moins aléatoire. Mais quand l'occasion de choisir un caractère qui correspond à la fois à la syllabe choisie du nom d'origine et à un nom de famille chinois déjà existant, les voyageurs emploient ce dernier sans hésitation, dans l'objectif de minimiser « l'étrangeté » de l'Autre.

- Prendre la première syllabe du nom de famille plus deux des syllabes du prénom

La méthode de traduction des noms des personnes la plus « chinoise » est sans doute celle-ci. Le nom composé d'un caractère (une syllabe) du nom de famille et deux caractères (deux syllabes) du prénom est conforme à la virgule près au paradigme de l'anthroponyme chinois. De toute façon, rares sont des prénoms européens monosyllabiques. Ce procédé est principalement adopté par Bin Chun, Zhang Deyi et Wang Tao.

Exemples :

Anson Burlingame → Pu Anchen (蒲安臣)

John Chalmers → Zhan **Yuehan** (湛约翰)

William Muirhead → **Mu Weilian** (慕维廉)²⁹⁷

Il arrive que les voyageurs prennent la première syllabe de chaque prénom lorsqu'ils ne sont pas uniques. Leur positionnement suit l'ordre original, mais toujours derrière le nom de famille comme le veut la langue chinoise.

Exemple :

William Charles Milne → **Mei Weicha** (美魏茶)

- Prendre la première syllabe du nom de famille plus le titre respectueux

Très souvent, par respect à l'égard de la personne et par exigence du style soutenu du chinois classique et surtout du fait de la facilité de la traduction, les voyageurs appellent les personnes de leur classe sociale par leur titre, tout en prononçant le premier phonème de leur nom de famille en vue de préciser la désignation.

Exemples :

Cas généraux :

Pour désigner les dames :

Madame Medhurst → **Mai Tai Fu Ren** (麦太夫人)

Tai fu ren est le titre respectueux pour désigner des dames âgées d'une certaine classe sociale. Ici, il s'agit de la mère de Walter Henry Medhurst, l'ami et collègue de Wang Tao à la maison d'édition *The London Missionary Society Press*.

²⁹⁷ Anson Burlingame (1820-1870) était un diplomate américain. Il fut l'unique ambassadeur américain à représenter l'État chinois dans un voyage officiel aux États-Unis. Ce voyage ayant lieu en 1868, fut relaté par deux de nos auteurs voyageurs qui y ont participé : Zhi Gang et Zhang Deyi. John Chalmers (1825 -1899) était un missionnaire anglais que fréquente Wang Tao durant son séjour en Écosse. William Muirhead (1822 -1900), missionnaire protestant anglais, était un collègue de Wang Tao à la maison d'édition *The London Missionary Society Press*. Il a séjourné en Chine pendant cinquante trois ans. William Charles Milne (1815-1863), missionnaire anglais, était un autre collègue de Wang Tao au sein de *The London Missionary Society Press*.

Madame Sha²⁹⁸ → **Sha Fu Ren** (沙夫人)

Fu ren, signifie « Madame », est le titre respectueux donné aux dames mariées d'une classe sociale aisée.

Mademoiselle Ellen → **Ai lun Nü Shi** (爱伦女士)

Nü shi, traduit en « Mademoiselle », est le titre respectueux, assez moderne, en langue chinoise, pour désigner les demoiselles cultivées qui travaillent. Ellen est une enseignante écossaise, l'amie de Wang Tao.

Pour désigner les hommes de la classe des lettrés en général :

Monsieur Brenier de Montmorand → **Bai Jun** (白君)

Monsieur Pieter Philip van Bosse → **Bao Gong** (包公)

Jun et **Gong**, équivalence du mot « Monsieur » en français, sont les titres respectueux accordés aux hommes avec un certain statut social et sans nécessairement une fonction publique. Dans les exemples cités, monsieur Brenier de Montmorand est l'ambassadeur de France en Chine en 1866 et monsieur Pieter Philip van Bosse est le Premier Ministre hollandais en 1868. Il faut noter que s'agissant de l'appellation du premier, Bin Chun prit un caractère dont la prononciation est similaire à celui du prénom au lieu du nom de famille.

Cas des hommes politiques :

Ministre Earl Russell → **Jia Da chen** (贾大臣)

Premier Ministre Earl Russell → **Jia Xiang guo** (贾相国)

Da Chen, signifiant Ministres, est un titre général donné aux officiers hauts gradés. **Xiang Guo**, désigne plus précisément les premiers ministres. En fait, **Xiang Guo** est un titre antique employé durant la période des Royaumes combattants qui

²⁹⁸ Madame Sha dont le nom de famille nous reste inconnu était une parente de Walter Henry Medhurst.

n'existe plus dans la dynastie Qing. Si le voyageur l'utilise, c'est parce que le pouvoir qu'incarne ce titre correspond mieux à celui du Premier Ministre d'Angleterre. Jia **Da Chen** et Jia **Xiang Guo** sont deux désignations pour la même personne, le Premier Ministre d' Angleterre Earl Russell. Et Jia [teia] est la syllabe la plus proche de Ru [zua] en langue chinoise.

Autre vocabulaire de désignation d'anthroponyme :

Une dame nommée Best → **Bo Shi** (波氏)

Une personne nommée Bo²⁹⁹ → **Bo Xing** (伯姓)

Shi et **Xing** sont deux qualificatifs employés devant le nom de famille en signe de l'ignorance y afférente. En chinois, **Shi** est réservé aux femmes, alors que **Xing** désigne plutôt les hommes. À partir de ces appellations, il ressort que les auteurs n'ont pas une grande connaissance de ces personnes qui pour eux présentent très peu d'intérêt. Il faut aussi noter que pour prononcer le même son (Bo), les auteurs ont pris deux homonymes, faisant preuve du choix assez aléatoire des caractères homophones.

- Transcription littérale du nom sans limite du nombre de caractère

À travers les procédés cités ci dessus, les voyageurs tentent de limiter le nombre de caractères dans les anthroponymes, circonscrits par la coutume langagière. Cependant, cette volonté de rapprocher l'Autre de soi-même par une économie de la longueur des noms devient de plus en plus inadaptée car les voyageurs ont aussi pour mission d'apporter des informations précises. À partir des années 70s, de plus en plus de voyageurs se mettent à traduire les noms des personnes en les décomposant

²⁹⁹ Ce « Bo » est un officier d'un pays asiatique dont le nom original nous reste inconnu.

phonétiquement sans se soucier de la longueur qui y découle.

Exemples³⁰⁰ :

Marco Polo → Ma er ke bo luo (马尔克波罗)

Adam Smith → A da ge si mi si (阿达格斯密斯)

Praxitèle → bu lai ka si yi di li si (布来喀斯意谛里斯)

II. 2. 1. 1. 2. Toponyme

À l'encontre de la traduction des anthroponymes dont la longueur est délimitée par le paradigme conventionnel de la langue, les voyageurs ne prêtent aucune attention dès le début au nombre de caractères pour la traduction du nom des lieux. Afin d'éviter toutes possibilités de confusion, ils mettent toujours en évidence la nature du lieu tel que le parc, le théâtre, le musée ou le marché avant de traduire son nom phonétiquement.

Exemples :

Marché du Palais Royal → **Ba lei luo ya shi** (芭蕾洛亚市)

Après la transcription phonétique du « Palais Royal », l'auteur indique avec le mot « Shi » (marché) qu'il s'agit bien d'un marché. Il note : « En français, Ba lei luo ya shi veut dire le marché devant la Cour du roi »³⁰¹.

Aujourd'hui, certaines traductions des noms de lieux sont considérées et vénérées par les milieux linguistiques tels que Fontainebleau (Feng dan bai lu 枫丹白露 : le liquidambar rouge et la rosée blanche) et les Champs-Élysées (Xiang xie li she 香榭丽舍 : pavillons parfumés et immeubles élégants). Non seulement leur

³⁰⁰ Les exemples sont pris dans *Journal de Londres et de Paris*.

³⁰¹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 468.

prononciation mais aussi leur signification correspondent aux lieux désignés, avec à la fois une poésie lyrique et un style mandarinal très soutenu. Cependant, ce genre de coordinations parfaites demande des conditions très particulières. Préoccupés par la transmission d'informations, aucun de nos auteurs n'aura réalisé ce genre de traduction parfaite. Leur méthode est d'abord phonétique avec une combinaison de caractères ne donnant, le plus souvent, aucun sens particulier.

Exemples :

Bois de Blanc → Bu wa de bu lang (布洼得不朗)

Fontainebleau → Fang tan bu Lou (方坦布娄)

Fontainebleau → Tian shui pu bu (甜水瀑布)

Toutefois, lorsque le nom porte une connotation littéralement traduisible, ils n'hésitent pas à mentionner celle-ci comme un ajout, bien que certaines soient imprécises, voire fausses.

Lorsque Li Shuchang décrit le défilé annuel de l'armée à l'hippodrome de Longchamp en 1878, il parle du « Bois de Blanc » dans sa signification alors qu'il s'agit plutôt du Bois de Boulogne. Il est clair que l'auteur confond le mot 'Boulogne' avec 'Blanc' et l'erreur de la traduction littérale s'en suit.

Un peu drôle, la traduction phonétique de « Fontainebleau » de Zhang Deyi porte bien un sens cohérent : « cascade à eau sucrée » (Tian shui pu bu 甜水瀑布). Cette traduction serait issue soit de sa pure imagination, soit de l'explication de la personne qui le lui a présenté en premier.

II. 2. 1. 2. Citation authentique en alphabet

Parmi tous nos voyageurs, la seule personne qui opte pour la transcription authentique en alphabet est Shan Shili. Le premier récit de voyage qu'elle tient est

consacré à son déplacement en Russie en 1903. Dans ce journal de route, aucune lettre de l'alphabet n'y figure à part « W. C » pour désigner des toilettes. Dans son second récit écrit en Italie, qui ressemble à une véritable monographie en art et en culture, la transcription originale des noms en latin et en français devient régulière. Il faut noter qu'ils ne sont pas enregistrés de façon automatique, mais seulement lorsqu'il s'agit des noms de personnages ou de lieux remarquables dans l'histoire de la culture occidentale et qui méritent une explication plus détaillée.

De ce fait, tous les noms transcrits se présentent avec leur écriture originale et une indication sur leur signification. La méthode a énormément de mérite car elle facilite l'explication du présent exposé, tout en construisant, avec rigueur, un arsenal de références pour d'autres savants successeurs.

Exemples :

Anthroponyme :

« Wu Er Pang (乌尔庞) s'appelle *Barberini*. Le suffixe *ini* signifie 'petit' ou 'plusieurs' et le préfixe *Barber* signifie 'l'abeille'. Raison pour laquelle la marque héraldique de sa famille est sous forme de trois abeilles »³⁰².

Dans cet exemple, l'auteur a transcrit phonétiquement le nom du Pape Urbain en sinogrammes, tout en laissant Barberini en signes de l'alphabet. Ce choix est bel et bien conscient car l'exemple est cité dans un exposé sur le lien entre des symboles héraldiques et les noms de famille, suivi d'autres exemples.

Toponyme :

« Fan di gang (乏氏刚), écrit *Vaticanus* en latin, est le nom de l'une des sept collines de Rome. Sur l'origine de ce nom, il existe deux hypothèses. Toutes

³⁰² L'exemple est prît dans *Notes de retour* (p. 782) au moment où l'auteur décrit l'église Saint Pierre du Vatican. La personne que Shan Shili décrit est Maffeo Barberini, le 235^e Pape, sous le nom d'Urbain VIII.

semblent raisonnables. La première dit qu'il tirerait son origine du mot *Fa shi di ai ni ya* (乏氏气尼亚) *Vaticinia* qui signifie 'les paroles des Dieux' en grec ancien. Les romains étaient polythéistes et adoraient pratiquer la divination. Ils disaient qu'il faut toujours croire en ce que les Dieux vous disent. Puisque les collines étaient l'endroit de prédilection de la pratique de divination, l'on la nomma ainsi. La deuxième hypothèse vient du nom *Fa qi dou si* (乏奇都斯) *Vagitus*, le nom d'un dieu en grec. Il est normal ici que l'on nomme un lieu avec le nom d'un dieu si tout le monde est croyant »³⁰³.

Dans cet exemple, ces trois noms *Vaticanus*, *Vaticinia* et *Vagitus* sont des citations authentiques en signes alphabétiques, toutes suivies de traductions phonétiques et sémantiques.

II. 2. 1. 3. Désignation par métonymie et par traduction libre

II. 2 .1 .3. 1. Anthroponyme

Dans le corpus, ce procédé de désignation vise plutôt à nommer une catégorie de personne (noms communs) qu'un individu (noms propres).

Exemples :

Indiens³⁰⁴ →

Hong Pi Ye Ren (红皮野人) → Sauvage de peau rouge

Hong Pi Tu Fan (红皮吐蕃) → Indigènes de peau rouge

Yin Dian Hong Ren (因甸红人) → Homme rouge Indien

³⁰³ Shili Shan, *op. cit.*, p. 768.

³⁰⁴ Les trois citations sont séparément issues de *Journal d'un diplomate en France* (p. 503), *Nouvelles notes du voyage autour du monde* (p. 190) et *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* (p. 171).

Chaque voyageur a sa façon de nommer les Amérindiens, mais tous les identifient à la couleur de leur peau.

Exemples :

Participants de la Commune de Paris →

Hong Tou (红头) → Têtes rouges

Pan Yong (叛勇) → Soldats renégats

Xiang Yong (乡勇) → Soldats du peuple

Les trois citations sont prises dans *Journal d'un diplomate en France* de Zhang Deyi, l'unique voyageur chinois qui a tenu un récit sur la période d'insurrection de la Commune de Paris en 1871. Les différentes appellations que l'auteur emploie pour la désignation des participants de la Commune de Paris témoignent de l'évolution diachronique de son appréciation vis-à-vis de ces derniers.

Étant sujet de l'empereur, ce jeune diplomate de vingt-trois ans garde une notion très conservatrice sur le peuple rebelle. Dans la pensée orthodoxe des lettrés, tous ceux qui se lèvent contre l'autorité sont des traîtres. De par cela, Zhang Deyi nomme d'abord ces Communards « têtes rouges », « soldats renégats », avec des connotations assez indignes, du fait que les rebelles portaient des écharpes rouges³⁰⁵. Mais, plus il suit l'évolution des affaires, plus il fait preuve de compassion et de sympathie pour le peuple rebelle. Il les appelle ensuite « soldats du peuple ». À propos de ses sentiments contradictoires, Zhang Deyi se donne une raison : « La signature de

³⁰⁵ En ce qui concerne l'origine du terme « têtes rouges », il pourrait s'expliquer par le coloris du drapeau de ce Mouvement. En effet, la Commune de Paris trouve sa source dans un élan républicain se référant à la Première République et au gouvernement révolutionnaire de la Commune de Paris (1792), ainsi qu'à l'insurrection populaire de juin 1848 sous la deuxième République et qui avait été réprimée de façon sanglante par le gouvernement instauré par la Révolution de février 1848. Depuis cette date, le drapeau rouge rallie les insurrectionnalistes et les barricadiers symbolisant le sang du peuple ouvrier. Le drapeau tricolore étant vu comme synonyme de répression, le drapeau rouge était à l'origine, sous la révolution, le drapeau symbolisant la loi martiale. Le peuple a repris ce symbole pour se moquer des monarques et des soldats.

l'armistice entre la Prusse et la France rend la paix aux pays. Mais les soldats qui perdent leur emploi n'ont plus grand chose pour recommencer leur vie. Ils n'ont d'autres recours que de la rébellion »³⁰⁶.

II. 2. 1. 3. 2. Toponyme

Par rapport aux noms de personnes, la métonymie et la traduction libre sont plus pratiquées dans la nomination des lieux, pour la simple raison qu'un lieu porte plus de caractéristiques distinctives et faciles à repérer par sa fonction, sa réputation et son histoire.

Exemples :

Nomination du lieu par son caractéristique :

San Francisco → Jin shan (金山 montagne d'or)

Les États-Unis → Hua qi (花旗 drapeau coloré)

Si les Chinois des Qing prenaient l'habitude d'appeler le drapeau national des États-Unis « drapeau coloré », c'est sans doute à cause de son motif chargé. Ce nom était si populaire que la banque américaine Citibank a choisi *Hua qi yin hang* comme nom chinois officiel, traduit littéralement en « Banque du drapeau coloré ».

Quant à San Francisco, les premiers émigrés de Chine le surnommaient *Jin shan* (la montagne d'or) pour la simple raison de son histoire de la ruée vers l'or. De plus, après leur installation dans cet endroit, les anciens chercheurs d'or ont prospérés dans la restauration, le commerce, la pêche et la blanchisserie. La ville est chargée de l'espoir d'une « montagne d'or ».

³⁰⁶ Bien que cette analyse sur la cause de l'insurrection soit trop simpliste, il a au moins le mérite d'être la première réflexion venue de la Chine sur cette épisode historique de la France.

Nomination du lieu par sa fonction :

Exemples :

Zoo → Sheng ling yuan (生灵苑 parc des êtres)

Collège de France → Wen ren fang (文人坊 Office des lettrés)

Lorsque les lieux sont dotés d'une fonction voyante, la méthode de la traduction est tout simplement rapprochée (à l'opposé de la traduction littérale), comme l'ont démontré les deux exemples ci-dessus. Bien entendu, le mot chinois ne peut souligner que la fonction du lieu sans pouvoir traduire la connotation culturelle sous-jacente que comporte le nom d'origine.

II. 2. 1. 4. Traduction phonétique avec une correspondance en connotation

Les trois caractéristiques de la langue chinoise sont : tonale, monosyllabique et idéographique. De tous les tons confondus, chaque syllabe correspond à une variété de caractères, avec chacun des connotations qui lui sont propres. Dans la traduction phonétique des mots européens, le fait que ces derniers ne possèdent pas de ton ne fait qu'élargir le choix lexical offert aux voyageurs chinois.

II. 2. 1. 4. 1. Anthroponyme

En général, les sinogrammes sont choisis d'une manière aléatoire pour traduire phonétiquement les noms européens. Toutefois, si toutes les conditions favorables sont réunies, les voyageurs n'hésitent pas à choisir des caractères dont aussi bien le son et le sens présentent une certaine correspondance avec ceux du référent. Il ne s'agit pas ici de traduire le signifié d'un nom étranger, mais de trouver, dans les caractères phonétiquement proches du nom original, une connotation qui manifeste

une certaine particularité de la personne visée. Ces conditions favorables sont les suivantes : Primo, les sons des idéogrammes choisis doivent être similaires à la prononciation initiale du nom occidental. Secundo, ces idéogrammes monosyllabiques peuvent composer un mot qui porte une connotation précise et cohérente. Ce n'est pas le cas de la majorité des traductions phonétiques comme nous l'avons évoqué plus haut. Enfin, cette connotation doit, d'une manière ou d'une autre, refléter une caractéristique de la personne désignée aux yeux des voyageurs-auteurs.

Avec toutes ces conditions réunies, les écrivains peuvent se livrer à cet exercice de traduction qui joue sur le son et la signification des mots. Comme rares sont des caractéristiques neutres à propos d'une personne, les appellations témoignent, très souvent, d'une sorte de jugement que portent les voyageurs sur la personne d'où deux appréciations affectives – les noms mélioratifs et les noms péjoratifs.

Les noms mélioratifs :

Exemples :

Henry Shelton Sanford → San Fu (三福 trois bonheurs)

E. de Champs → De Shan (德善 vénérable et bienveillant)

Jeanne d'Arc → Zhen De (贞德 vertu de chasteté)

San Fu dont la prononciation correspond à Sanford signifie « trois bonheurs » en chinois. Zhang Deyi l'utilise pour nommer H. S. Sanford, l'ambassadeur américain en Belgique que le voyageur fréquente lors de son deuxième séjour en Europe et pour qui il éprouve de la sympathie.

De Shan est le nom chinois que Zhi Gang et Zhang Deyi donnent à leur homologue français, E. de Champs. Non seulement leur prononciation est proche, mais avec une belle signification « vénérable et bienveillant ». De Champs travaillait d'abord au Consulat de France avant d'être désigné par l'empereur consultant de la délégation chinoise en Europe en 1868. Le lecteur pouvait donc savoir, juste à partir

de ce nom chinois, qu'il était en évidence en bonne relation avec les autres membres de la délégation.

De même pour Zhen De (littéralement traduit en « vertu de la chasteté ») dont la correspondance parallèle de la connotation et de la prononciation est quasi parfaite pour désigner l'héroïne française – Jeanne d'Arc.

Sensibles à la beauté féminine, plusieurs voyageurs créent des noms très poétiques pour nommer les dames. Pour appeler le prénom « Marie » par exemple, nous trouvons des traductions comme Mo Li et Mei Li. Mo Li est justement le nom d'une espèce de fleur, le jasmin. Quant à Mei Li, il n'est rien d'autre que l'adjectif « belle » en chinois.

Exemples :

Marie → Mo Li (茉莉 Jasmin)

Marie → Mei Li (美丽 Belle)

Les noms péjoratifs :

Exemples :

Irish (Irlandais) → Ai Li Shi (爱利士)

Li Gui nomme les Irlandais (*Irish*) Ai Li Shi – l'homme avare. Les phrases descriptives suivantes décryptent l'appellation intentionnelle de l'auteur :

« Parmi les étrangers, il existe une nation nommée Ai Li Shi (l'homme avare).

Ils sont grossiers et rusés. Lorsqu'ils gagnent un peu d'argent dans la journée,

ils les gaspillent dans des bars. Sous l'effet de l'alcool, ils ne font rien d'autre

que provoquer des bagarres »³⁰⁷.

Dans *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique*³⁰⁸, nous trouvons un cas

³⁰⁷ Gui Li, *op. cit.*, p. 302..

³⁰⁸ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 506.

très particulier mais intéressant au moment où Zhang Deyi relate sa visite dans un musée anglais avec un habitant local, un certain Tu dont le nom original nous reste inconnu :

« Le matin, un certain Tu (突) est venu me rendre visite et on est sorti ensemble... Arrivés au musée, j'ai découvert que plusieurs objets exposés ici sont des objets royaux pillés de l'ancien Palais d'été³⁰⁹... J'éprouvais du regret et de la tristesse, alors que ce Tu (兔) riait comme si de rien n'était »³¹⁰.

Dans ce court texte, le nom de la personne a apparu deux fois, mais sous deux caractères différents qui portent la même prononciation. Le premier Tu (突) signifie « soudain », alors que le deuxième Tu (兔) signifie « lapin ». Si la première appellation était bénigne, il serait possible que l'auteur défoule sa peine et son sentiment d'humiliation en donnant la seconde appellation « lapin » à ce Monsieur Tu. Selon la culture chinoise, l'animal est considéré comme faible et négligeable.

II. 2. 1. 4. 2. Toponyme

Ce procédé de traduction s'applique également à la traduction des lieux. Nous insistons encore une fois sur le fait qu'il ne s'agit pas de traduire littéralement la connotation que porte le nom d'origine, mais de trouver une correspondance entre le nom chinois et les caractéristiques du lieu. À l'aide de cette méthode, de véritables images poétiques se dessinent sous les yeux du lecteur qui n'est plus seulement

³⁰⁹ L'ancien palais d'été (圓明園) était le palais impérial au nord de Beijing construit à la demande des empereurs Yongzheng (雍正) et Qianlong (乾隆). Édifié au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, le Palais d'été était une merveille de l'art chinois, reconnu comme *Palais des Palais*. En Occident, il avait la réputation du *Versailles Chinois*. En 1860 ; lors de la seconde guerre de l'opium, sous le règne de l'empereur Xianfeng (咸丰), l'ancien Palais d'été fut pillé, saccagé et brûlé par les troupes franco-britanniques. Dorénavant, la destruction de l'ancien palais d'été est considérée comme un symbole de l'agression étrangère et de l'humiliation de la Chine.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 506.

charmé par des sonorités, mais aussi invité à un festin d'exotisme et de poésie.

Exemples :

Queen → Kun yin (昆音)

Battersea → Bai li you (百里游)

Ces deux exemples sont issus du *Récit curieux d'une navigation* de Zhang Deyi. Afin de traduire le nom d'un théâtre londonien « *Queen* », le voyageur finit par trouver une connivence entre la prononciation et le trait du lieu dans le nom Kun yin (« la voix Kun »). La voix Kun fait penser à Kun ju (« le théâtre Kun »), la plus vieille forme d'opéra chinois qui existe encore de nos jours. De cette traduction, le lecteur peut percevoir, à première vue, que Queen est le nom d'un théâtre sans que l'auteur n'avance plus de précision. De même pour la traduction de Battersea, un parc réputé de Londres. Bai li you en chinois veut dire « divertissements de mille *li* ».

Dans cette partie, nous avons exposé les procédés les plus courants dans la nomination des anthroponymes et toponymes. Toutefois, ils ne peuvent prétendre à être exhaustifs. La méthode la plus naturelle, la traduction littérale par exemple, est omise de notre étude alors qu'elle est systématiquement utilisée quand le référent trouve son analogue en langue chinoise.

Exemples :

Océan **Pacifique** → **Tai ping** yang (太平洋)

Cristal Palace → **Shui jing** gong (水晶宫)

Arc de Triomphe → **De sheng bei** (得胜碑 Stèle du victoire)

Dans ces exemples, chaque mot correspond au terme original. **Tai Ping** signifie la paix, **Shui Jing** signifie le cristal, **De Sheng** est tout simplement la victoire ou le triomphe.

II. 2. 2. Noms des choses

L'acte de la nomination est le fondement de toute communication interculturelle puisqu'il permet d'effectuer un repérage aussi bien pour le voyageur que pour son interlocuteur. Parmi les référents à nommer, les noms communs tels que les noms de choses sont particulièrement révélateurs car ils ne jouent pas simplement sur le sortilège des sonorités exotiques, mais affirment surtout le savoir des voyageurs qui se trouvent investis du pouvoir démiurgique. Savoir le nom, c'est déjà avoir une emprise sur les choses. Citer les noms est une étape de l'appréhension de l'inconnu maîtrisé puisque dénommé, par conséquent, classé.

Dans un texte, si la nomination est nécessaire, c'est que le voyageur-traducteur ne parvient pas à trouver un équivalent exact à un mot de la langue source. Il raisonne dès lors de prime abord par analogie et approximation. Il mérite d'être souligné que pour les écrivains, l'obligation est d'abord de trouver l'équivalence du message et non celle des termes.

II. 2. 2. 1. Analogue en langue chinoise

Donner un signifiant équivalent, c'est adapter une réalité d'un univers culturel à un autre. Le principe est de prendre des mots déjà existants dans la langue cible pour expliquer les choses mal connues de la langue source. Dans un certain degré, les choses des deux sociétés que le mot est censé désigner doivent indubitablement avoir de la similitude entre elles. Toutefois, un décalage culturel dû à la particularité de la connotation de chaque chose dans chacune des deux cultures existe en parallèle.

Lorsque Zhang Deyi parle des vêtements de deuil qui existent aussi bien en Occident qu'en Chine, il emprunte, de manière très naturelle, le mot *Xiao Fu* (孝服),

tout en ignorant l'inadéquation sémiologique de ce mot dans la culture occidentale. Pour un Chinois, *Xiao Fu* signifie littéralement « l'habit de la piété filiale » qui traduit spécifiquement le respect des sujets envers leur empereur³¹¹, la vénération des cadets pour les aînés et les membres masculins de la famille. Autrement dit, il n'est pas convenable d'associer *Xiao Fu* aux défunts sans parenté, ou même aux jeunes générations de la famille selon le *Classique des rites*³¹². Alors qu'en Occident, les vêtements de deuil sont portés sans ces contraintes, ni distinction.

Un autre mot qui attire notre attention est *Shen Shi* (紳士), employé dans les premiers récits de voyage pour désigner le mot « député ». Sous le régime monarchique, la Chine ne connaissait ni démocratie, ni parlement, ni partis politiques. Raison pour laquelle les voyageurs utilisaient le mot *dang* (faction) pour désigner le parti politique. De même pour *dang*, les voyageurs citent un mot déjà existant pour décrire le mot « député », quoique un décalage culturel y soit exposé une fois de plus. *Shen Shi*, sous la dynastie Qing, est utilisé pour désigner des personnalités ayant une certaine autorité dans des quartiers ou des villages. Avec ou sans fonction publique, elles participent, de manière indirecte, à la gestion des affaires locales en tant que conseillers³¹³. Ces notables ne sont ni des élus locaux, ni des fonctionnaires d'État.

³¹¹ Étant donné que l'empereur est considéré comme le Père de tout le peuple, le principe de la piété filiale est aussi bien appliqué dans la relation entre le monarque et ses sujets.

³¹² Le *Classique des rites*, appelé *Lijing* ou *Li King* («礼经») désigne un ou plusieurs ouvrages attribué(s) aux sages de l'époque Zhou. Compilé(s) et commenté(s) par Confucius et ses disciples, il(s) précisent des rites qui encadrent l'organisation sociale, administrative et politique de cette dynastie.

³¹³ *Shen Shi* est un mot composé de deux idéogrammes. Le sens propre de *Shen* (紳) est la grande ceinture que portaient des courtisans au temps antique et qui leur servait à insérer la plaque nommée 'hu' (笏). *Hu*, la plaque en jade, ivoire ou bambou, sert de bloc-notes lorsque les courtisans se présentent à l'audience impériale chaque matin. À partir du sens propre de *Shen*, il désigne par extension, des officiers lettrés ayant un statut social élevé. Quant à *Shi* (士), il désigne des lettrés ayant obtenu des titres aux examens impériaux, mais pas encore chargés de fonction publique. Sous la dynastie Qing, on nomme des lettrés respectables *Shen Shi*. Étant considéré comme autorités du village ou du quartier en ville, ces personnalités de statut particulier (ni peuple ni officier) participent souvent à la gestion des affaires locales en tant que consultant. Ils règlent des conflits entre des habitants, donnent leurs avis sur les affaires locales importantes. En cas de conflits entre l'administrateur et les habitants, ils jouent aussi un rôle de conciliateur.

Leurs interventions diverses mais officieuses ne consistent nullement à voter des lois. Il est clair que *Shen shi* et députés ont certaines ressemblances, mais leur divergence est encore plus grande. Cependant, dans nos récits, le mot *Shen Shi* à la place de « député » n'occasionne pas tant de malentendu une fois que la fonction Parlementaire est mise en lumière. Au fil du temps, de plus en plus de voyageurs précisent la procédure d'élection des députés et les nomment ensuite *Yuan shen* (院紳 Officier du parlement) ou *Yi shen* (议紳 Officier de la discussion).

L'emploi de l'analogie a pour principe d'occulter complètement l'élément étranger pour laisser la première place à l'expression de la langue cible. Prenons l'exemple du mot *Hu qie* (胡茄). Dans la langue cible, ce mot désigne un aérophone vertical muni de trois pistons, fabriqué à base du bois ou du roseau. Cet instrument de musique était populaire chez les peuples nomades vivant en Mongolie, en Transbaïkalie et en Chine du Nord au temps antique. Les poètes chinois exilés aux alentours des frontières du nord citent souvent ce mot dans leurs œuvres de sorte qu'il devient un stéréotype, un symbole culturel, teinté d'un ton de tristesse et d'exotisme. Lorsque Zhang Deyi séjourne à Londres, il assiste à spectacle de la rue, présenté par des enfants artistes qui « jouaient du *hu qie* »³¹⁴. Il est peu probable que ce soit vraiment du *Hu qie*, mais plutôt une autre variante d'aérophone, populaire en Europe. L'élément étranger est ainsi bien omis dans cet exemple.

Outre l'analogie, il existe une autre forme de nomination qui joue aussi sur le rapprochement des réalités désignées, tout en gardant l'exotisme de la réalité étrangère. Il s'agit de la traduction rapprochée, fondant sur la rhétorique de la comparaison. Contrairement à l'analogie, le traducteur est non seulement conscient de la différence entre les deux réalités, mais les précise, en utilisant des substantifs

³¹⁴ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 513.

modélisateurs spécifiques comme le groupe « sorte de » ou « espèce de » qui viennent nuancer le choix dénominatif. Notons que ces formules n'interviennent que dans des contextes descriptifs, en mettant en valeur leur rôle cognitif.

L'exemple type est fourni par *Notes de la prise de bateau*. Lorsque Bin Chun parle du manège de chevaux de bois, il le désigne comme une sorte de *Mu liu niu ma* (木流牛马). La traduction littérale de *Mu liu niu ma* est « boeuf de bois et cheval mobile ». Il serait un engin mécanique de transport inventé au III^e siècle en Chine. En rapprochant ces deux engins, Bin Chun avance même l'hypothèse que le carrousel était une variante de l'héritage de *Mu niu liu ma*³¹⁵. L'hypothèse est audacieuse, mais évidemment fausse.

II. 2. 2. 2. Traduction phonétique

Donner un nom est un acte d'appropriation métaphorique du référent réalisé sur le plan métalinguistique. Quelques fois, la réalité de l'autre est si étrange que l'écrivain ne trouve aucune isotopie possible parmi les connaissances communes aux interactants de la communication. Ils font dès lors appel à la méthode passe partout – la traduction phonétique qui joue à la fois sur le sortilège des sonorités exotiques et le savoir tout puissant de l'auteur.

La traduction phonétique des langues européennes en chinois, comme nous l'avons montré plus haut, a pour particularité de pouvoir donner naissance aux mots ayant une double correspondance en prononciation et en connotation, à partir du choix lexical relativement large et sous certaines conditions bien sûr.

³¹⁵ Chun Bin, *op. cit.*, p. 108.

Exemples :

Doctor → Dao de (道德 la voie et la vertu)

Champagne → Xiang bing jiu (香冰酒 alcool à glaçon parfumé)

La visite à l'Université d'Oxford fait s'affronter Li Gui directement au système de l'éducation supérieure occidentale dont la première tâche est de nommer au grade de docteur James Legge. Il traduit phonétiquement *Doctor* en *Dao de* qui signifie la voie et la vertu en chinois, tout en précisant que *Dao de* est l'équivalent de *Jin shi*³¹⁶. Quelques pages plus hauts, le même auteur traduit le Champagne en *Xiang bing jiu* – l'alcool à glaçon parfumé. La traduction *Xiang bing* (glaçon parfumé) elle-même correspond phonétiquement à la prononciation de Champagne. Mais afin d'éclaircir la nature de l'objet, il complète *Xiang bing* (champagne) par le mot *jiu* (alcool).

Réaliser une telle analyse n'exclut évidemment pas la possibilité que ces combinaisons de mots ne proviennent que du choix inconscient des écrivains. C'est-à-dire du hasard pur. Mais vu le grand nombre de choix lexical offert au voyageur, il serait assez naïf de penser que son choix est aussi anodin.

II. 2. 2. 3. Composition

Le processus par lequel le vocabulaire de la langue chinoise s'enrichit commence avec l'emprunt dont l'importante voie de réalisation est la traduction

³¹⁶ En Chine antique, l'examen impérial était un examen permettant de déterminer qui de la population pouvait faire partie de la bureaucratie de l'État. Depuis sa création en 605 jusqu'à son abolition vers la fin de la dynastie Qing en 1905, ce système a existé de façon continue pendant 1300 ans. Le premier but de sa mise en place est de remplacer la transmission du pouvoir aristocratique par la méritocratie. Pour maintenir la même objectivité dans la correction que dans le déroulement des examens, les candidats étaient identifiés par des numéros plutôt que par leur nom ; les copies d'examens étaient reproduites par une troisième personne avant d'être soumises aux correcteurs pour éviter l'identification du candidat par l'écriture. Pour devenir *Jin Shi*, le plus grand titre attribué, il faut réussir au moins quatre examens dont certains n'avaient lieu que tous les trois ans. Un *Jin Shi* est désigné par l'empereur pour être ensuite enrôlé comme haut fonctionnaire.

phonétique. Mais à cette époque précise, le principal composant de la néologie n'est pas la traduction phonétique, mais la composition.

Dans *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique*, Zhang Deyi fait un intéressant résumé de la méthode de nomination :

« Les Occidentaux ont l'habitude de nommer les objets étrangers par leur prononciation. Il leur arrive aussi de les nommer par le nom de leur pays d'origine. De telle façon, ils appellent le thé *ti (tea)* ; la porcelaine *Zhai na (china)*; la pagode *Tao er (tower)* ou *Bag ou ta (pagode)*; l'opium *Ou pi ya (opium)*. Les Chinois font pareil quand ils appellent *Bo luo mi, Da lian, Ka la (?), Bi ji* etc.³¹⁷ Quant aux *Huo lun che chuan (火轮车船 train à vapeur et bateau à vapeur)* ou *Dian Qi xian (电气线 fil électrique)*, on compose leur nom tout en songeant au sens de l'objet »³¹⁸.

Pour composer les noms des objets étrangers, les voyageurs choisissent, sans exception, le mode déterminatif parmi les cinq principaux modes de composition de la morphologie lexicale en langue chinoise³¹⁹, sans doute grâce à sa fonction explicative. Les mots composés suivant ce mode sont généralement formés de deux radicaux dont le premier détermine, modifie et restreint le sens du second.

³¹⁷ Parmi les mots cités par Zhang Deyi, *Da lian (褡裢)* est un style de sac rectangulaire en coton qui sert de porte-monnaie chez les Ouïghours ; *Bo luo mi (波罗蜜)* est une adaptation indirecte du mot *Panasa* en Sanskrit qui signifie une espèce de fruit. Quant à *Bi ji (哗叽)*, il est emprunté du mot anglais *beige* qui est la couleur naturelle de la laine. En chinois, à partir du coloris beige, *Bi ji* prend un sens figuré qui veut dire la serge, un tissu beaucoup exporté en Chine de l'Angleterre.

³¹⁸ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 777.

³¹⁹ Les cinq principaux modes de la composition lexicale de la langue chinoise sont : le mode coordinatif (并列型), le mode déterminatif (偏正形), le mode verbe + objet (动宾型), le mode verbe + complément (补充型), le mode sujet + prédicat (主谓型). 1) Mode coordinatif : Les mots composés suivant le mode coordinatif sont formés historiquement de deux radicaux placés sur le même plan. Les radicaux ont des sens voisins, opposés ou corrélatifs. 2) Mode verbe + complément : les mots composés suivant ce mode sont formés historiquement de deux radicaux dont le second complète le premier en indiquant un résultat, un degré. Il s'agit essentiellement de verbes. 3) Mode sujet + prédicat : les mots composés suivant ce mode sont formés historiquement de deux radicaux dont le premier exprime un sujet et le second un prédicat. Nous parlerons du mode déterminatif et du mode verbe + objet dans la page suivante.

Exemples :

Mots composés	Morphèmes	Signification
	Déterminant / Déterminé	
神镜 Shen jing	Magique < Miroir	Appareil photo
肾衣 Shen yi	Reins < Habit	préservatif
苦酒 Ku jiu	Amer < Alcool	Bière

Certains mots construits (par rapport aux mots simples, composés d'un seul morphème) sont formés de plus de deux morphèmes. Cela implique que dans ces mots surcomposés, les trois morphèmes ne relèvent pas d'un même plan d'analyse. Dans ce cas là, chaque niveau d'analyse réalise son propre mode de composition. Si le mode déterminatif monopolise le premier niveau, ce ne serait pas toujours le cas du deuxième niveau. Hormis le mode déterminatif, nous y trouvons aussi le mode verbe + sujet. Les morphèmes composés du deuxième niveau constituent ainsi le qualificatif au radical du premier niveau. Ensemble, ils forment un mot surcomposé, ayant un sens unique :

Exemples I : le deuxième niveau d'analyse toujours sous mode déterminatif :

Mots composés	Niveaux d'analyse	Décomposition	Signification
千里眼 Qian li yan	1 ^{er} niveau (Déterminatif)	Qian li + yan (mille <i>li</i> + œil)	Télescope
	2 ^{ème} niveau (Déterminatif)	Qian + li (mille + <i>li</i>)	
自行车 Zi xing che	1 ^{er} niveau (Déterminatif)	Zi xing + che (automatique marcher	Vélo

		+ véhicule)	
	2 ^{ème} niveau (Déterminatif)	Zi + xing (automatique + marcher)	

Exemples II : le deuxième niveau sous mode verbe + objet. Avec deux radicaux au sein du niveau 2, le second exprime le régime direct du premier.

Mots composés	Niveaux d'analyse	Décomposition	Signification
炫奇会 Xuan qi hui	1 ^{er} niveau (Déterminatif)	Xuan qi + hui (se vanter de la rareté + la foire)	Exposition
	2 ^{ème} niveau (Verbe + objet)	Xuan + qi (se vanter de + la rareté)	
养疯院 Yang feng yuan	1 ^{er} niveau (Déterminatif)	Yang feng + yuan (S'occuper des fous + l'institut)	Asile psychiatrique
	2 ^{ème} niveau (Verbe + objet)	Yang + feng (S'occuper + des fous)	
叫货楼 Jiao huo lou	1 ^{er} niveau (Déterminatif)	Jiao huo + lou (Appeler la marchandise + pavillon)	Vente aux enchères
	2 ^{ème} niveau (Verbe + objet)	Jiao + huo (Appeler + la marchandise)	

Le principe du mode déterminatif est tout simple, comme l'analyse sémantique des tableaux ci-dessus le démontre. Il s'agit de qualifier, d'expliquer et de restreindre la propriété de la chose avec les qualificatifs sur sa fonction, sa matière ou ses

caractéristiques.

Exemples :

Choses nouvelles de l'Occident :

Asile psychiatrique = la fonction (S'occuper des fous) + la propriété (Institut)

Machine à coudre = la matière (fer) + la propriété (tailleur)

Bière = la caractéristique (amer) + la propriété (alcool)

Tous ces mots composés sont des ensembles qui, bien que constitués de plusieurs éléments, n'ont qu'une seule unité significative, catégorique et fonctionnelle. Contrairement aux mots composés sous d'autres modes, l'unité sémantique des mots construits sous mode déterminatif est sans exception la somme des sens de ses constituants, bien qu'il s'agit quelques fois des sens figurés tels que l'œil de mille *li* (téléscope) ou tailleur en fer (machine à coudre). Dans ce genre de composition où intervient le sens figuré, les auteurs font souvent mention de la propriété de l'objet, nécessaire à sa compréhension, avant de lui donner un nom par un mot composé exocentrique. De cette manière, Zhang Deyi éclaircit la nature du « tailleur en fer » en expliquant qu'il s'agit d'une machine à coudre métallique équipée d'aiguilles. Dans les cas des mots endocentriques comme la bière (alcool amer), la périphrase se contente des éléments présents.

II. 2. 3. Néologie

Après avoir exposé les principaux procédés de nomination qu'emploient les premiers voyageurs sur des réalités d'Occident, notre attention se penche sur la néologie et la terminologie. En effet, les récits de voyage de découverte sont le champ idéal pour la création de néologismes et beaucoup d'entre eux finissent par compléter la terminologie de tel ou tel domaine. Mais avant d'en arriver là, il faudrait

que ces nouveaux mots se fassent adopter par le public lecteur. Il s'agit d'un processus complexe de création et de reconnaissance où de nombreux néologismes ne survivront pas. Ces mots construits à l'appui de la composition, de l'emprunt ou de tout autre moyen n'apparaissent finalement qu'une fois ou deux dans les écritures³²⁰.

Dès le début, une même réalité de l'autre peut être désignée par plusieurs mots nouveaux et cela, malgré une intertextualité relativement récurrente chez les voyageurs- auteurs. Chaque voyageur la nomme à sa manière ; prenons l'exemple de *White House* (Maison-Blanche), Guo Songtao l'enregistre phonétiquement comme *Hui de hao shi* (灰的好室) pendant que Zhang Deyi préfère le traduire mot à mot en *Bai fang* (白房). La première traduction est censée être plus rigoureuse au niveau de la prononciation, tandis que la deuxième favorise la réception. Bien que la traduction phonétique de Guo Songtao (*Hui de hao shi*) porte également un sens – la bonne salle grise, ce serait plutôt par coïncidence et par bonne volonté de l'écrivain que le mot dans la langue cible a un sens cohérent.

Par ailleurs, il n'est pas difficile d'imaginer que les écrivains employant les mêmes méthodes de dénomination arrivent, très souvent, à des noms dissemblables. Ce n'est pas seulement le cas de la traduction phonétique où le choix des idéogrammes parmi tant d'homonymes est plus ou moins aléatoire. Citons le cas de « l'Arc de triomphe » que Zhang Deyi, Wang Tao, Li Gui et Kang Youwei nomment respectivement *De sheng pai lou* (得胜牌楼 Portique commémoratif de la conquête), *Ji gong pai lou* (记功牌楼 Portique commémoratif de l'enregistrement des exploits), *Wu gong fang* (武功坊 Arc commémoratif des exploits militaires) et *Ji gong fang* (纪功坊 Arc commémoratif des exploits). Chacun crée sa propre expression pour

³²⁰ La néologie désigne la création d'un nouveau terme par un traducteur et néologisme un nouveau terme, proposé dans une traduction. Voir *Néologie traductive* par Adrien Hermans et Andrée Vansteelandt dans la revue semestrielle du Réseau international de néologie et de terminologie N° 20.

désigner la même réalité alors qu'ils emploient pourtant tous la traduction littérale.

Encore plus intéressant, nous trouvons dans notre corpus de multiples cas où le même auteur donne deux ou trois noms à la même réalité sans que l'un soit le complément de l'autre. Ces variations de noms se situent souvent dans des pages séparées, ceci étant dû probablement à l'oubli ou à l'inattention des écrivains. En l'occurrence, Kang Youwei utilise trois mots homonymes pour parler de Venise (Fei ni shi 斐尼士, 斐呢士, 啡呢士).

Une telle variété de mots nouveaux pour la même réalité exige impérativement de la sélection. Certaines traductions doivent attendre longtemps pour être reconnues et consignées dans les dictionnaires, tandis que d'autres demeurent sans suite. Mais la néologie s'avère, malgré tout, l'une des retombées les plus importantes de la publication de ces récits de voyage qui permet l'introduction progressive en Chine de la connaissance de l'Occident et sa civilisation.

Une partie des noms créés au cours de ces voyages se succèdera dans les œuvres d'autres écrivains et finira par être introduite dans la langue chinoise tels que *Da er wen* (达尔文 Darwin), *Ba li* (巴黎 Paris), *Zi Xingche* (自行车 vélo), *Yang* (氧 Oxygène) etc.

Conclusion

Au fil des ans, la découverte de l'Occident fait s'affronter des voyageurs chinois à de nouvelles réalités à dénommer ou à désigner. Chacun trouve ses propres procédés de nomination et propose des termes non sans imagination. Ces termes exotiques vont circuler dans des récits de voyage qui s'avèrent être une excellente voie pour leur assurer d'emblée une légitimation, une valorisation et une consécration dans la communauté linguistique chinoise.

Les méthodes de nomination qu'emploient des voyageurs sont variées, de la traduction phonétique à la composition, en passant par l'emploi des analogues. Elles décident non seulement de l'efficacité de la représentation et de la réception de l'image de l'autre, mais constituent un précédent pour les successeurs dans le champ de la néologie traductive. Dans l'immédiat, tous ces procédés sont censés atteindre le même objectif : rendre la communication plus efficace en s'approchant au maximum de la réalité et en assumant en même temps l'intelligibilité auprès du lecteur. Chaque procédé de nomination reflète le choix de l'écrivain, entre l'appropriation de l'étranger (réduction de l'inconnu au connu, à l'élément national) et l'éloignement, avec les qualités et les défauts de chacun.

Dans le cas de l'utilisation d'analogues, la tendance à intégrer culturellement l'Autre à soi est évidente, voire au risque de créer la confusion en ignorant la nuance notionnelle du référent dans les deux sociétés. Lorsque Zhang Deyi nomme la Sainte Marie *Tian hou niang niang* (天后娘娘 la Reine du ciel), il est peu probable qu'il ignore que la même appellation est destinée aussi au personnage mythique de légende chinoise *Ma zu* (妈祖). À part être considérée toutes les deux comme une protectrice divine, la

Sainte Marie et *Ma zu*³²¹ n'ont pourtant rien en commun. L'analogie ou la périphrase ramène toujours les réalités étrangères aux réalités nationales. Malgré la facilité de lecture qu'elle offre au lecteur, elle déforme plus ou moins l'image réelle de l'autre.

Quant à la composition des mots, elle partage la même tendance d'appropriation culturelle. Elle suit deux principes. Le premier relève du respect de la cohérence de la langue chinoise, tandis que le deuxième exige des écrivains qu'ils privilégient l'équivalence du message plutôt que celle du terme. Ensemble, ils font que les néologismes nés de ce procédé se soumettent à la fois au système notionnel et aux coutumes langagières du pays de réception. Heureusement, à partir de la fonction ou des caractéristiques de l'objet, les voyageurs trouvent toujours des termes appropriés et plus ou moins équivalents pour le désigner. Ainsi, les mots composés d'éléments nationaux servent à démontrer l'image aussi nette que possible de l'autre.

Si l'emploi des analogues et des périphrases ainsi que la composition des mots ne favorisaient pas l'exotisation de l'image, est-ce le cas de la traduction phonétique ? La réponse n'est pas absolue. Certes, la traduction phonétique est le moyen le plus fidèle et direct permettant de conserver des éléments étrangers sur le plan sonore. Cependant, la particularité des idéogrammes chinois accorde souvent aux traductions phonétiques un sens cohérent qui réduit ainsi l'exotisme à un degré limité. En plus, ultime repérage, la présence presque systématique des notes explicatives suivant des traductions phonétiques assument une « naturalisation » sans peine pour le public lecteur.

³²¹ *Ma zu* est une déesse chinoise dont le culte, peut-être originaire du Fujian, s'étend principalement le long des côtes sud et est de la Chine (Zhejiang, Fujian, Guangdong), ainsi qu'à Macao, Taïwan et au Vietnam. Les relations maritimes entre les régions bordant la mer de Chine et l'immigration chinoise en Asie du Sud-Est expliquent qu'on trouve des temples qui lui sont consacrés dans de nombreux pays d'Asie : Malaisie, Singapour, Philippines, Japon, et jusque dans les quartiers chinois de Los Angeles et San Francisco. À l'origine protectrice des marins, elle a pris à Taïwan l'importance d'une divinité de premier plan aux fonctions multiples. Le petit archipel des Matsu et l'île principale des Pescadores, Magong, lui doivent leur nom. Si la plupart des divinités chinoises sont à l'origine typiquement des êtres humains exemplaires ayant accédé à un état supérieur par la vertu de leur force mentale, pour d'autres, dont *Ma zu*, la biographie terrestre est probablement une invention postérieure au culte. On n'a en effet aucune certitude concernant l'existence de celle qui allait devenir la protectrice des marins.

NARRATOLOGIE

Nous avons déjà qualifié notre corpus de textes pragmatiques selon leurs fins utilitaires. Faire prévaloir l'exactitude et la vérité se veut le souci capital. Cependant, la volonté de l'exactitude et le thème prédéfini par la réalité socioculturelle à une période précise ne permettent pas à eux seuls de rendre compte au lecteur du monde décrit. En même temps que le problème de la représentation de l'inconnu se pose, celui de l'organisation de la matière narrative suit.

Comme indique le *Dictionnaire philosophique*,

« Le problème général d'une philosophie du récit ou de la narrativité tient au rapport de l'énoncé narratif, d'une part, avec la séquence d'événements, réels ou fictifs, qui font l'objet d'un discours, d'autre part avec l'acte même de raconter. L'analyse du récit implique ainsi une relation au temps qui spécifie les différents modes d'approche de la narrativité »³²².

Ainsi avons-nous décrypté et mis en lumière les évolutions thématiques et lexicales dans la précédente partie, suscitées par les premières rencontres sédentaires avec le peuple et la société occidentaux. Il est temps de s'interroger sur la narration qui « porte sur les choix des grands modes d'exposition-représentation de l'univers » et la mise en texte qui « concerne les choix de textualisation : lexique, syntaxe, rhétorique, stylistique etc. »³²³ en vue d'apercevoir l'évolution interne des récits de voyage de cette époque.

³²² *Dictionnaire philosophique*, article « Récit ».

³²³ Yves Reuter, *L'analyse du récit*, Armand Colin, 2005, p. 65.

III. 1. Narrateur, voyageur, héros

La spécificité du genre récits de voyage se manifeste également dans le personnage. Plutôt que personnage ou actant, nous préférons avec Genette (Figures III, p. 76) le mot « voix » qui convient mieux à nos récits où la complexité n'est pas dans les fonctions des personnages mais dans le *management* des voix. Une telle formule est souvent offerte par les récits de voyages – le narrateur, le voyageur et le héros, divers rôles assumés par le voyageur. Il est celui qui raconte, celui qui se déplace et témoigne et aussi celui qui se raconte. La problématique ici est d'éclaircir comment ce « je » narrant narré se présente-il dans les récits ? Quelle voix laisse-t-il entendre ?

Isoler le voyageur n'est toutefois pas une tâche aisée du fait qu'il assume le fil directeur de tout récit. Dans le texte, il appartient à deux temps, à deux espaces, à deux mondes. Dans notre corpus, nous avons distingué deux types de relations : celui qui accorde la priorité à la matière, c'est-à-dire au contenu informationnel et celui qui organise les séquences selon le déplacement des voyageurs. Dans le premier cas tel que *Notes de retour* de Shan Shili, les récits dont le contenu informationnel est livré au présent (ou au passé s'il s'agit d'exposés historiques) semblent faire défaut au narrateur, alors que dans le second cas représenté par les nombreux journaux de route, le narrateur s'efface volontiers derrière le voyageur pour donner l'impression du voyage raconté tel qu'il s'est déroulé. Outre le risque de confondre ces trois manifestations (narrateur, voyageur, héros) demeure particulièrement haut lorsque des poèmes et les proses sont introduits dans le récit. D'autant plus que ce genre d'insertion est assez régulier, conformément à la coutume littéraire chinoise. Les poèmes et les proses ayant une sorte d'économie spécifique les mettent en dehors de la chronologie du récit de sorte que nous ne pouvons pas distinguer leur

appartenance³²⁴. Tout y est mélangé : la vue du héros et ses sensations, la réflexion de l'auteur et ses sentiments, aussi la voix du narrateur qui les récite dans le temps de sa narration. Néanmoins, il ne faut pas généraliser cette conclusion à toutes les parties du corpus. Les textes de poèmes sont des morceaux singuliers par leurs voix et leur statut à l'intérieur des récits.

La présence du voyageur au sein du récit est manifeste. Et même si un quelconque doute peut subsister sur l'identité de l'acteur principal, il est difficile de contester l'omniprésence du sujet narrateur. En posant une telle affirmation, nous soulignons que la voix du narrateur n'est pas à tout moment présente avec la même intensité et de manière identique dans les discours qu'elle se charge de transmettre. Comment mesurer cette présence ? La tâche est déjà malaisée car si le repérage du pronom personnel et des possessifs de la première personne peut fournir des indications très utiles, il ne suffit pas à mettre en évidence cette présence du voyageur dans tous ses aspects. Ainsi, Li Gui dit des néerlandais :

« Parmi les occidentaux, les néerlandais sont les plus rusés. Ils dépensent tout le gain de leur travail de la journée pour se soûler et chercher des ennuis le soir ».

Aucun « je » n'est exprimé ; pourtant, plus qu'une constatation, il s'agit d'un jugement de valeur qui engage la subjectivité du voyageur narrateur et ses propres expériences vécues à la rencontre des désignés.

En outre, l'écriture chinoise ne peut que renforcer le malaise car dans la langue chinoise classique qu'emploient nos voyageurs, l'omission du pronom personnel et

³²⁴ Il s'agit surtout des poèmes et des proses insérés dans un récit. *Voyage dans les pays maritimes* et *Rentré de l'autre côté du ciel* sont deux recueils de poèmes dont chaque sous titre fait référence à un événement ou à un endroit du parcours. Malgré la succession de ces derniers, l'usage général des allusions et des métaphores rend son attribution d'appartenance difficile. Peut-on les considérer comme appartenant au héros, au narrateur ou même à l'auteur ? Néanmoins, l'étrangeté des scènes vues et décrites nécessite souvent des explications en guise de note et ces explications sortent plutôt de la voix du narrateur.

des possessifs est plus que courante.

III. 1. 1. Narrateur

La distinction des fonctions du narrateur nous paraît pertinente pour décrypter sa présence. Nous essayons d'y dégager en même temps le rôle du héros et du voyageur. Bien que les textes soient écrits en langue chinoise, les fonctions du narrateur indiquées par G. Genette dans *Discours du récit* y sont aussi applicables.

III. 1. 1. 1. Fonction de régie

L'une des fonctions de base assumées par le narrateur dans tous les récits, par le fait même qu'il raconte, est la fonction de régie où il manipule le récit dans lequel il insère et alterne narrations, descriptions et paroles des personnages. Cette fonction est bien évidemment liée à la question de l'ordre de la relation.

Théoriquement, la dite fonction paraît manifestement plus utile pour les récits informationnels qui ressemblent aux exposés sur l'Ailleurs. Cependant, nous n'avons pas constaté plus d'annonce du plan de contenu que dans les récits ordonnés selon l'itinéraire. Seules de rares explications surgissent au début de certains chapitres dans *Note de retour* de Shan Shili :

« Dans le bateau de retour, j'ai lu un journal qui parlait des juifs vivant en Chine. J'ai ainsi rassemblé mes connaissances obtenues à travers des livres allemands et japonais et les informations transmises par mon époux pour écrire ce chapitre »³²⁵.

³²⁵ Shili Shan, *op. cit.*, p. 876.

Une particularité de notre corpus : la fonction de régie ne se fait pas non plus souvent sentir dans les récits mimétiques. En parcourant les relations de routes, nous constatons que les exposés indépendants plus ou moins longs sont insérés dans la description du quotidien pendant que les phrases de transition y font cruellement défaut. Alors le lieu ou la date assure à lui seul l'unité de l'œuvre. L'une des conséquences de l'incompétence ou la négligence du narrateur d'articuler, de connecter ou d'interlater, est de créer une rupture parallèlement syntaxique, sémantique et émotionnelle dans le texte. Cette rupture pourrait être très rude, menant le destinataire dans l'incompréhension totale.

Prenons l'exemple du *Journal d'un diplomate en France*. L'auteur étant le premier chinois écrivain présent en France durant la guerre franco-prusse et le Mouvement de la Commune de Paris, il note ses témoignages dans son journal tenu à Versailles le 2 mars 1871 :

« Il pleut tous les jours. La veille, j'ai entendu le passage de l'armée. Le hennissement des chevaux et le fracassement des chariots créaient un énorme vacarme. On aurait dit du tonnerre. Cela a duré deux heures. Dieu seul sait combien de milliers de soldats sont passés devant ma fenêtre.

En Occident, les parapluies des hommes sont de grande taille de couleur noire et taupe grisée, uniquement pour la pluie, alors que ceux des femmes sont utilisés contre le soleil et la pluie, plus petits et colorés. Certains sont décorés de macramés »³²⁶.

Nous nous interrogeons sur le lien entre une scène de guerre et les parapluies. Malheureusement, le narrateur ne donne aucune explication. Il se contente d'insérer ces phénomènes distincts dans le journal d'une même date. Dans ce journal de route, Zhang

³²⁶ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 429.

Deyi mélange les descriptions de scènes de plaisir ou de la vie quotidienne telles que la variété des saveurs, les coutumes de danse et les jeux d'enfant à celles très sanglantes, brutales et horribles sur les combats et la guerre. Cette absence du narrateur, peut-être consciente, donne malgré tout une impression neutre de sa position.

III. 1. 1. 2. Fonction testimoniale

Si la fonction de régie n'est pas la plus manifeste dans notre corpus, celle de témoignage s'avère primordiale. Sinon, la relation change de statut et devient un simple exposé sur l'Ailleurs.

« À l'origine, le récit de voyage est témoignage »³²⁷. Un rappel énoncé du rôle premier de la littérature viatique et du voyageur lui-même, qui se doit de raconter les choses vues et entendues sans rien omettre ni dissimuler. Une fonction d'abord, principalement réalisée dans des prologues, à travers le pacte référentiel que d'entrée de jeu, le narrateur scelle avec son lecteur. Il convient de voir de plus près les différentes formulations de ces pactes.

« Malgré mon incompetence, je suis recommandé par Monsieur Detring Gustave Von à Monsieur Robert Hart pour effectuer la mission de représentation de la délégation chinoise à l'exposition Universelle de Philadelphie. Ces messieurs m'avaient suggéré de noter tout ce que je verrais à l'étranger qui deviendrait des témoignages pour le futur ».

Ce pacte met en jeu quatre actants : le destinataire, le narrateur, le témoin, le voyageur, et deux niveaux de relation : celle qui est établie par la situation narrative entre le narrateur et le destinataire et celle qui lie le narrateur à son passé de voyage par

³²⁷ P. Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIIIe siècle, du voyage à l'écriture*, Presse de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 381.

l'intermédiaire du témoignage. Cette dernière qui se formule par « j'ai vu » ou « j'ai entendu » et qui révèle plus de la compétence du voyageur témoin, sera donc traitée au chapitre suivant.

La formulation du pacte change d'un récit à l'autre :

« L'ère et le lieu de naissance de Kang lui donne la possibilité de parcourir la terre avec ses pas, sa vision et ses réflexions. Comment puis je gaspiller ce cadeau du ciel ? Peut être le Ciel a-t-il pitié de la Chine souffrante et me confie-t-il la mission de trouver le remède à travers une étude sédentaire sur tous les autres pays »³²⁸.

L'avantage de présenter le pacte référentiel est évident. Il « efface la scission entre un locuteur narrateur potentiellement universel et se désignant par *je*, et d'autre part un locuteur écrivain spécifié par l'énoncé de son nom, mais désigné à la troisième personne »³²⁹. Ph. Lejeune confirme que tout pacte référentiel, n'a de valeur que parce que le « je » qui l'énonce est impérativement et indissolublement rattaché à un référent unique, et ce n'est qu'en se nommant qu'il apparaîtra comme tel : « C'est dans le nom propre que personne et discours s'articulent avant même de s'articuler dans la première personne »³³⁰.

Le pacte référentiel peut aussi être mis en évidence par d'autres interventions qui sont relativement moins nombreuses. En premier lieu, on rencontre dans les textes un certain nombre d'interventions du narrateur destinées à justifier son incapacité à exercer parfaitement sa fonction principale.

« La première mission du diplomate est de nouer de bonnes relations diplomatiques avec d'autres pays et s'informer sur eux. Quand j'écris sur les

³²⁸ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 56.

³²⁹ Ch. Marchello-Nizia, *L'historien et son prologue, forme littéraire et stratégies discursives*, dans *La Chronique et l'histoire au Moyen Âge*, Paris, 1984, p. 19.

³³⁰ Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. "Poétique", 1975, p. 22.

actualités et les conjonctures de l'étranger, les informations ne pourraient jamais être complètes et parfaitement neutres... Mes notes pourraient m'attirer des ennuis »³³¹.

« Chaque fois quand je vais à l'étranger, j'ai honte d'être l'interprète de ces missions non honorables. J'ai omis de multiples parties car plus de paroles signifient moins de prudence »³³².

Finalement, ces aveux d'impuissance et de crainte fonctionnent comme autant de preuves de vérité. Un narrateur omniscient n'apparaît-il pas uniquement dans la fiction ?

En second lieu, nous trouvons les formules suivantes :

« Le 8 janvier 1866, sous ordre du ministère des affaires étrangères, Bin Chun prend la route pour l'Occident avec obligation de faire un rapport détaillé sur sa géographie et ses coutumes qui servira de preuve pour le Céleste Empire »³³³.

Le voyageur commence son récit par cette explication simple, en employant son nom à la troisième personne, ce qui renforce le sérieux de la mission ainsi que la véracité de son témoignage. Rien ne peut mieux valoriser la fiabilité d'un récit issue d'un ordre impérial. Plusieurs auteurs diplomates tels que Zai Ze, Dai Hongci utilisent eux aussi des formules similaires dans les prologues.

Outre l'ordre impérial, Zhang Deyi nous fournit un autre exemple de pacte référentiel :

« Les livres de voyage existants disent beaucoup de l'étranger. Mais ce qu'ils racontent sont seulement vrais deux ou trois fois sur dix. Sous l'ordre impérial, j'ai fait le tour du monde deux fois et parcouru des centaines de milliers de *li*...

³³¹ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 60.

³³² Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 316.

³³³ Chun Bin, *op. cit.*, p. 91.

Tout ce que je dis est vrai et détaillé »³³⁴.

Le narrateur dénie la fiabilité des livres anciens, tout en soulignant le contexte officiel de son voyage et de ses notes. Le pacte référentiel est assuré ici non seulement par la confirmation et la répétition de sa bonne foi, mais aussi par le déni des autres auteurs.

III. 1. 1. 3. Fonction évaluative et idéologique

À côté de la fonction testimoniale bien dominante, une autre fonction du narrateur se montre aussi très présente dans les récits de cette époque – fonction évaluative et idéologique. Cette présence s’explique, encore une fois, par la finalité comparative de la mission, menée par nos voyageurs, dans un moment de conjoncture où les rapports sino occidentaux demeurent délicats. Face à un contexte de guerre et de soumission officieuse, les voyageurs chinois, fonctionnaire ou non, sont tous prudents au sujet des différences de ces deux civilisations, recherchant la réponse à leurs incompréhension, doute et inquiétude. Tous les aspects socioculturels entrent ainsi en compétition acharnée conduisant à des positions tranchées, de rejet ou d’admiration.

Le narrateur exerce sa fonction idéologique en rapportant précisément les réactions du voyageur. De cette manière Zhi Gang commente sa conversation avec une dame prussienne qui affirme que tous ses compatriotes ont de l’admiration pour leur monarque :

« Cette petite phrase est de la plus grande importance. Elle mérite une réflexion plus approfondie que la puissance des canons et navires des pays occidentaux »³³⁵.

³³⁴ Deyi Zhang, *op. cit.*, tome 2, p. 615.

³³⁵ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 91.

Privilégier les informations positives (Guo Songtao) ou négatives (Liu Xihong) sur l'Autre constitue une autre façon de remplir la fonction évaluative et idéologique pour le narrateur. Il arrive aussi qu'il glisse ça et là des jugements personnels :

« Le pouvoir le plus important dans le régime des pays occidentaux est le pouvoir législatif. Mais celui d'Amérique donne trop d'importance à la démocratie et celui de France crée trop de débats et de futilités. Je peux dire que ceux d'Angleterre et d'Allemagne sont les meilleurs ».

Dans la majeure partie de ses rapports, le narrateur prend les références du confucianisme comme sa base didactique avec de très nombreux commentaires, péjoratifs ou appréciatifs :

« Selon Mencius, le plus grand acte de désobéissance face aux parents est de ne pas faire de descendants. C'est regrettable que ces gens (qui utilisent les préservatifs) n'en aient jamais entendu parler de cela »³³⁶.

« Dans les pays occidentaux, les enfants, filles ou garçons de plus de huit ans sont tous scolarisés. L'éducation obligatoire s'étend jusqu'aux enfants handicapés et aux orphelins... Je n'aurais jamais pu imaginer que les bonnes volontés de nos grands Saints se réalisent plutôt à l'étranger »³³⁷.

Il est intéressant de noter que le narrateur (de chaque ouvrage) exerce sa fonction évaluative avec prudence ; surtout lorsqu'il éprouve de l'admiration pour certaines facettes de l'Occident. Il s'en défend par la formule suivante :

« Je ne parle qu'au vu des faits. Merci de ne pas considérer uniquement mes propos comme de l'appréciation sans fondements »³³⁸.

Cette formule relève de la compétence d'une autre fonction du narrateur, celle de

³³⁶ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 91.

³³⁷ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 479.

³³⁸ Tao Wang, *op. cit.*, p. 119.

l'explication.

III. 1. 1. 4. Fonction explicative

Interrompant le cours de l'histoire, celle-ci consiste à donner au narrataire les informations jugées nécessaires pour comprendre ce qui va se passer. Il faut bien noter que dans nos récits, cette fonction est régulièrement tenue par des notes entre parenthèses ou en bas de page. Le narrateur sollicite la fonction explicative seulement dans deux principales circonstances : lorsqu'il s'agit (a) des poèmes ou (b) d'une absolue nécessité d'explication à cause de l'étrangeté de la chose mentionnée dans le texte.

Dans ces deux circonstances, le besoin est déterminé en fonction de l'intelligibilité : dissiper une confusion ou compléter une précision. Le narrateur se réserve la charge de repérer les potentielles confusions et de fixer la quantité d'informations nécessaires à leur dissipation. Aussi les confusions se sont révélées différentes quant à leurs natures et à leurs nécessités. La différence de nature est manifeste à travers les sujets sur lesquels porte l'explication ou le commentaire : les machines, les régimes politiques, les inventions, la chimie etc., et surtout l'étymologie de mots tels que « le docteur », « l'autel », « le tribunal » etc. La différence de nécessité est sentie à travers le choix arbitraire des sujets à expliquer. Si la traduction *dang* (fraction) du mot « parti politique » pouvait créer une confusion et poussait ainsi à une explication, les autres termes politiques, même avec une nuance, n'exigeraient pas autant de commentaire.

D'une manière plus générale, les explications et les commentaires du narrateur relèvent d'un savoir que le narrateur possède et désire communiquer, plutôt que d'une nécessité de dissiper une confusion. Savoir et communiquer son savoir au narrataire est

principalement ce qui organise la fonction explicative du narrateur dans le corpus.

La particularité des récits de voyage chinois se distingue encore une fois ici par des poèmes qui y sont régulièrement insérés. Le narrateur y exerce la fonction explicative non seulement pour communiquer un savoir, mais aussi pour mettre en lumière le contexte des descriptions car les quelques courtes phrases des poèmes contiennent toujours d'innombrables allusions et citations, voulues par l'habitude littéraire, qui rendent les poèmes décrivant l'Occident incompréhensibles. Ici, les explications se déguisent sous forme de notes. Voici un exemple offert par Bin Chun :

« Nombreuses dames promeneuses sortent comme des nuages ;

D'agréables parfums flottent autour de leur somptueuses robes ;

Elles ne se nourrissent pas du feu et de la fumée terrestres ;

Ne vous rapprochez pas avec vos odeurs fortes de tabac »³³⁹.

Dans la ligne suivant ce poème, la narrateur donne une explication sur le contexte culturel de ses vers : « Selon la coutume, les femmes sont plus respectées dans la société occidentale et les fumeurs doivent s'en éloigner lorsqu'ils tiennent une cigarette en main ». Il est intéressant de noter qu'il a employé une parole à double sens lors du troisième vers. « Se nourrir du feu et de la fumée terrestres » est une traduction littérale. Le mot « fumée » fait penser aux « odeurs de tabac ». Mais cette phrase a un autre sens figuré dans la langue chinoise qui signifie que les dames sont « nobles » et la noblesse correspond précisément au statut que la société occidentale leur accorde. Ce style d'écriture entre ainsi dans le champ de la rhétorique que nous analyserons plus tard.

³³⁹ Chun Bin, *op. cit.*, p. 191.

Conclusion

Par rapport aux cinq principales fonctions que précise Genette, la fonction narrative et la fonction communicative n'ont pas retenu notre attention dans cette étude. Le besoin de signaler l'organisation interne et de commenter le texte (fonction narrative) et celui de maintenir le contact avec le narrataire (fonction communicative) s'éclipsent sans doute volontairement par la recherche du pacte référentiel. Et le choix du support de la relation – forme de journal ou de recueils d'essais dont l'organisation des informations est assurée soit par la date, soit par le thème y porte un soutien interne.

Dans les quatre principales fonctions que l'on peut attribuer au narrateur, la répartition « n'est certes pas à recevoir dans un esprit d'étanchéité trop rigoureuse : aucune de ces catégories n'est tout à fait pure et sans connivence avec d'autres »³⁴⁰. La fonction de régie peut se conjuguer avec la fonction explicative, comme l'introduction précédant plusieurs chapitres dans *Notes de retour* de Shan Shili. Et la fonction explicative est évidemment en partie liée à la fonction testimoniale.

En tout cas, la distinction des fonctions du narrateur nous a permis de dégager la spécificité du pacte référentiel des relations de voyages, telle qu'elle s'exposait dans les prologues, et de souligner le rôle décisif de la fonction testimoniale au sein de notre corpus. Mais comment l'auteur tient-il ses engagements et confirme-t-il le pacte conclu dans le prologue en les mettant en texte ? Y arrive-t-il avec succès ? Il est temps de procéder à l'analyse de ces problématiques.

³⁴⁰ Genette, *Figures III*, p. 263.

III. 1. 2. Voyageur

III. 1. 2. 1. Axe syntagmatique

L'étude de l'ordre de la relation dans la première partie de notre travail a permis de distinguer deux axes : l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique. La présence de ces deux axes ainsi que la présence du voyageur varie d'un récit à l'autre. À cet effet, la présence du voyageur ne peut pas être la même dans les récits de l'ordre mimétique comme dans ceux dont le contenu est véhiculé surtout par des matières. Les récits de l'ordre mimétique ont pour avantage de posséder une structure progressive et dynamique. Son efficacité vient aussi du fait que la présence constante du voyageur accompagne pour ainsi dire l'information, de sorte qu'elle soit garantie en permanence. Alors que dans les récits semblables aux exposés, même si le voyageur peut être transformé en témoin de temps en temps, il ne peut malheureusement pas confirmer le contenu par la preuve de voyage.

III. 1. 2. 1. 1. Axe syntagmatique absent ou quasi-absent

Ce cas se rencontre partiellement chez Li Gui et Li Shuchang et totalement dans *Notes de retour* de Shan Shili. La narration passe d'un endroit à l'autre sans transition explicite. La seule indication demeure des sous-titres indicatifs tels que *la Capitale de l'Angleterre* ou *la Capitale de la France*. L'axe syntagmatique est pour ainsi dire extérieur à l'exposé paradigmatique. Cette organisation suppose les interventions du narrateur afin de relier les deux éléments de la relation. Cependant, rien n'empêche le voyageur d'y laisser de nombreux témoignages :

« Paris, la capitale de la France, située au nord est du pays. Cette ville est bâtie

tout au long de la Seine... Elle est composée de vingt arrondissements avec chacun une mairie, mais tous sont dirigés par le maire de Paris. Le centre des impôts se trouve tout près de l'hôtel de ville pour les taxes de marchandises... Les rues y sont larges et propres avec des arbres plantés le long des côtés. Les immeubles très hauts, de six ou sept étages s'étendent comme une ruche »³⁴¹.

III. 1. 2. 1. 2. L'axe syntagmatique présent

Il peut être réduit à sa simple expression : « Je partis de... et j'allai à », formule minimale destinée à assurer la jonction entre deux séquences. Mais en réalité, à côté des rapports de voyages plus anciens³⁴², notre corpus présente déjà un axe syntagmatique plus développé. La première raison est liée au support le plus courant de la relation – journal de route :

« Le 22 juin, au matin, j'ai emprunté une calèche pour me rendre à la gare avant de prendre le train. À midi, j'ai traversé la frontière belge. Me voilà arrivé en France ».

« Le 23 avril, au soir, la Souveraine d'Angleterre nous invite au Palais de Buckingham. E.C Bowra et E. Dechamps sont des officiers anglais et français. Ils portent tous deux des tenues officielles... Nous entrons dans le bâtiment de droite pour le banquet... Trois longues tables se dressent devant nous et tout le monde s'élance vers le buffet sans hésitation. Et nous arrivons devant le prince et la princesse ».

Ces phrases en apparence très simples nous en disent long. Le fait de mentionner

³⁴¹ Gui Li, *op. cit.*, p. 295.

³⁴² Nous faisons allusion à des rapports diplomatiques et de rares récits de voyage à l'étranger avant la dynastie Qing.

le lieu, la date, la raison du déplacement et les compagnons de voyage donne immédiatement du poids à la relation et lui confère du même coup un profond degré de vraisemblance.

Dans les récits dont le support est différent du journal de route, le rôle du voyageur est de structurer de prime abord la relation et ensuite de confirmer le contenu de chaque séquence. Ainsi, Wang Tao commence un chapitre avec « Cette année, l'Université de Dunbiana organise une grande soirée dansante et j'y suis invité » et finit par « Ma cavalière, dame Marie me demande si ces danses sont magiques et je croise mes deux mains en répondant : Rien à dire ! »

III. 1. 2. 2. Question du pronom

Certes, l'utilisation des pronoms personnels et pronoms possessifs peut nous révéler beaucoup. L'auteur en fait acte des agissements ou exploits du ou des personnages principaux de sa narration. Elle sert de garantie première pour les choses vues et entendues. Cependant, la langue chinoise classique se dote d'une syntaxe qui fait régulièrement omission du sujet. D'ailleurs, il se trouve que certains auteurs préfèrent parler de soi à la troisième personne. Il convient de voir dans quelles circonstances les auteurs omettent le sujet. Et quand ils en font usage, comment se désignent-ils ?

L'absence du sujet est courante selon la grammaire syntaxique de la langue chinoise. Lorsque le contexte est assez clair pour le lecteur, le sujet est constamment sous entendu. Cette omission est en plus particulièrement soutenue par la langue classique qu'emploient nos auteurs. Voici un exemple type :

« Aller à Paris demain et dire adieu aux employés de l'Ambassade ».

La composition grammaticale devient verbe + complément circonstanciel ou

verbe + COI + COD. Avec l'ellipse du sujet « nous », le lecteur est poussé à prêter plus attention aux actions (verbes) qui montrent, en conséquence, une apparence plus neutre.

Bien que l'omission du sujet soit un cas très généralisé, expliquée à la fois par la grammaire et par l'impression de l'objectivité voulue, cela n'exclut pourtant pas l'emploi occasionnel du pronom « je ». Il est toutefois intéressant de noter que le sujet « je » n'existe chez Bin Chun que quand le voyageur se situe au centre d'une conversation ou d'une action interactive avec les autres personnages. Lorsqu'il raconte sa rencontre avec le roi et la reine suédois, il note :

« La reine demande : Votre poème faisant l'honneur du Pays bas est excellent.

Je l'ai lu dans le journal et mon pays en est flatté. Si la reine s'exprime ainsi, c'est parce qu'elle est d'origine hollandaise. **Je** la remercie... Le roi demande ensuite qu'on remplisse les verres. **Je** bois debout »³⁴³.

Ici, Le sujet « je » intervient plutôt comme un personnage sur la scène. Sa fonction en tant que héros est plus manifeste que sa fonction de narrateur. Il est celui qui est narré.

Pareil pour Li Gui et Zhang Deyi, l'utilisation du pronom se restreint dans les mêmes circonstances. Cela donne déjà l'impression d'un compte rendu objectif. Mais au lieu de parler du « je », ils emploient leur propre nom social ou prénom, poussant ainsi cette objectivité recherchée à un degré encore plus élevé. Quant à Zhi Gang, son auto-désignation se transforme en « le diplomate » ou « l'officier de l'Empire du Milieu ». Ces auteurs osent passer du seuil du discours à celui du récit par le choix de la voix narrative. Dans le discours, les marques de la narration sont présentes sous la forme des pronoms des partenaires de l'acte de communication, en l'occurrence le « je » ou le « nous » ; alors que dans le récit, les pronoms renvoient aux personnages

³⁴³ Chun Bin, *op. cit.*, p. 174.

mentionnés dans l'énoncé, soit « il ». Ce choix de la voix narrative est imposé aussi bien par la qualité du destinataire que par le style transitionnel du récit de voyage chinois.

Parmi nos auteurs diplomates, Guo Songtao et Li Shuchang sont les seuls qui n'esquivent pas sciemment le « je ». Contrairement aux autres qui sont préoccupés par ce que « je fais », ils tiennent également à « je suis ». Guo Songtao est d'ailleurs le seul qui remplit son récit de réflexions personnelles.

Kang Youwei emploie aussi le « je », mais pas dans les actes, plutôt dans ses commentaires idéologiques. Il est clair que son statut de réformateur libre ne le soumet pas aux contraintes des diplomates. Le fait qu'il préconise être le « guérisseur » de la Chine souffrante lui permet de glisser discrètement ce « je » dans les commentaires sous la facette du héros.

III. 1. 2. 3. Voir et entendre

Pour donner plus force de vérité au discours du voyageur, rien ne vaut « l'oeil parle et dit le visible »³⁴⁴, sans oublier l'ouï-dire qui le cautionne lorsque le témoignage visuel trouve sa limite. F. Hartog nous fournit une belle formule sur la force de l'oeil :

« On doit croire celui qui a vu ; le récit de voyage en fait un principe d'écriture et un argument de persuasion à l'intention du destinataire : le 'j'ai vu' est comme un opérateur de croyance »³⁴⁵.

C'est donc au témoignage visuel que les voyageurs ont de préférence recours car le témoignage auditeur présente une infériorité notable. Ce dernier implique le relais d'un tiers, alors que l'expression juridique du témoignage exige l'engagement

³⁴⁴ François Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, Gallimard, 1991, p. 261.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 275.

d'un JE. Étant conscient de ce point, nos voyageurs ne cessent de le souligner :

« J'avais entendu parler de la somptuosité hors pair de Paris. Une fois arrivé, je ne ressens que de la déception »³⁴⁶.

« L'hospitalité des Occidentaux est si sincère et familiale que si je ne l'avais pas vécu personnellement, je n'en croirais pas un mot »³⁴⁷.

Le déni des choses entendues auparavant est soutenu par des témoignages visuels et ponctuels qui renforcent la faculté persuasive aux yeux du lecteur. Le cas contraire, c'est-à-dire quand les voyageurs emploient les témoignages visuels pour prouver ou compléter ce qu'il a entendu, serait aussi un autre moyen judicieux de gagner plus en crédibilité. Lorsque Bin Chun manipule pour la première fois le microscope en Suède, il conclut cette merveilleuse expérience par la phrase suivante : « Le conte de Zhuangzi racontant une bataille du bout de l'antenne de l'escargot n'est pas aussi mythique et inexplicable que l'on croyait »³⁴⁸.

D'un autre côté, ce système de double témoignage est bien irréversible et bi-directif. Ainsi les voyageurs ne ratent aucune occasion pour citer des livres lus ou des anecdotes entendus jadis avec pour objectif de cautionner leurs propres témoignages visuels. Méthode employée régulièrement par Li Shuchang en traitant certains sujets historiques ou religieux. Il expose d'abord les informations générales sur un thème, obtenues à travers des livres, avant de les compléter grâce à ses observations personnelles. Ainsi l'ouï-dire du passé et le témoignage visuel et ponctuel se portent garants mutuellement.

Outre ce procédé qui consiste à maximiser la véracité du témoignage par une surenchère de sources de tous genres, que ce soit visuel, auditif ou textuel, certains de

³⁴⁶ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 203.

³⁴⁷ Gui Li, *op. cit.*, p. 310.

³⁴⁸ Chun Bin, *op. cit.*, p. 127.

nos voyageurs n'hésitent pas à prendre d'autres méthodes de persuasion. Invoquer la limite de la faculté persuasive par manque de moyen s'avère la première :

« Au retour, nous avons assisté à une pièce de théâtre, jouée par des actrices célèbres. La pièce raconte la vie d'un ancien roi. Je ne saurais en dire davantage car je ne comprends pas la langue »³⁴⁹.

Li Gui rencontre d'autres difficultés lors de sa visite à l'Exposition universelle de Philadelphie :

« Arrivé au pavillon destiné à la mécanique, je voulais enregistrer les informations pragmatiques sur ces machines sophistiquées et efficaces. Malheureusement, je me fais bousculer par les visiteurs et le bruit des machines m'empêche de bien entendre l'interprète »³⁵⁰.

Ici, la distinction entre la volonté d'exactitude et son incapacité à garantir la faisabilité fonctionne donc comme une marque de réalisme et une preuve du sérieux.

Le deuxième mécanisme de persuasion ressemble, d'une certaine manière, au premier : le voyageur reconnaît ses limites en rectifiant ce qu'il a vu et noté auparavant par un témoignage plus récent donc plus crédible. Prenons l'exemple des constats sur la liberté du mariage en Occident, réalisés par Zhang Deyi. Ses trois voyages en France, effectués séparément en 1866, 1868 et 1870 rapportent chacun une version plus précise et réaliste sur le sujet³⁵¹.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 127.

³⁵⁰ Gui Li, *op. cit.*, p. 223.

³⁵¹ Avant de réembarquer à Marseille, Zhang Deyi nota à la veille du départ de Paris, le 16 août 1866, lorsque Bowra, l'attaché britannique de la mission, revenait d'Angleterre avec sa jeune épouse : « Le soir, j'ai vu Bowra amener la jeune femme qu'il venait d'épouser en Angleterre. Il est dans les moeurs occidentales que l'homme et la femme décident eux-mêmes de leur mariage. Avant de le conclure, lorsqu'ils sont amoureux l'un de l'autre, ils entretiennent les mêmes relations qu'entre amis. Ils calculent leurs revenus sur une année en vue d'en comparer l'équivalence. Ensuite, ils déclarent leur intention d'union à leurs parents, puis se rendent ensemble faire leur déclaration au bureau d'état civil ». Le 4 février 1869, l'auteur affine ses observations lors de son second voyage en France, en marquant que la liberté du mariage n'était pas sans limite : « Note : selon les coutumes françaises, toute fille à marier de moins de vingt-cinq ans obéit à la volonté de ses parents, mais passé ce délai en décide elle-même. Encore : la plupart

III. 1. 3. Héros

Dans la partie précédente, nous avons évoqué brièvement comment l'utilisation du pronom dans notre corpus, pourrait mettre en scène la troisième voix du voyageur – celle du héros. Après la distinction entre les deux autres voix, celle du narrateur et celle du voyageur, qui nous a permis de dégager un certain nombre de fonctions du JE, il est temps d'explorer dans quelle mesure le JE qui raconte son voyage et témoigne de ce qu'il a vu, est-il aussi le sujet de l'énoncé ? Quelle représentation donne-t-il de lui-même ? Et sa mise en scène ne reflète-t-elle pas une prise de conscience de la liberté du sujet, de plus en plus visible dans les récits de voyage chinois vers l'étranger, en particulier dans les rapports officiels ?

III. 1. 3. 1. Héros : Défenseurs de coutumes et de dignité nationales

Le contexte politique et militaire défavorable de l'Empire du milieu de cette époque fait que la majorité de nos voyageurs prenne la route avec pour mission de parcourir le monde occidental dans l'objectif de mieux cerner « l'ennemi » et ainsi contribuer à faire sortir leur pays de sa menace. En effet, au XIX^e siècle, la menace occidentale a d'abord suscité une prise de conscience, dans les milieux politiques chinois, du danger militaire qu'elle représentait, puis d'un risque plus grave : le bouleversement des mœurs et des institutions traditionnelles. Au fil du temps, trois

des femmes des pays occidentaux sont autonomes, mais elles n'ont qu'une fois dans leur vie la possibilité de signer : mettre leur nom en bas du registre de mariage auprès des autorités officielles ». À son troisième voyage, le 13 juillet 1871, Zhang Deyi propose une nouvelle version de la liberté du mariage en Occident : « En ce qui concerne le mariage des filles en Occident, les parents peuvent en décider lorsqu'elles ont moins de vingt-deux ans. Passé cet âge, elles n'ont plus besoin du consentement des parents, ni de la parole d'une entremetteuse, il suffit que les deux parties soient d'accord pour s'unir. Toutefois, la coutume en France est plus sévère que dans les autres pays d'Occident : il ne suffit pas que la fortune soit égale, il faut qu'elle l'ait été sur trois générations ».

camps se formaient au sein de la classe politique chinoise – les obscurantistes, les conservateurs éclairés et les réformateurs. Pour les obscurantistes, il importait de circonscrire au strict minimum, les emprunts à cet adversaire supérieurement équipé. Ils s'en tenaient à la technologie militaire. Quant aux conservateurs éclairés, ils pensaient que la faiblesse de la Chine tenait à l'arriération technique de l'ensemble de son économie. Mais pour les réformateurs, l'avance occidentale ne se limitait pas simplement à la matière technologique, mais se trouvait dans tous les domaines, y compris l'intouchable institution impériale. Ces différentes pensées furent développées dans le temps, au fur et à mesure des découvertes de l'Occident à travers des livres ou des rapports de nos voyageurs. Et chacun de ces trois courants de pensée trouve ses représentants parmi nos voyageurs. Si les premiers émissaires de la Cour comme Bin Chun, Zhi Gang et Zhang Deyi font partie des obscurantistes, leurs successeurs Guo Songtao, Zeng Jize et Xue Fucheng se veulent plus ouverts et conscients du problème que pose la politique de l'autruche. Raison pour laquelle ils adoptent le choix d'apprendre les modèles économiques de l'Occident. Vers le début du XX^e siècle, les réformateurs tels que Kang Youwei et Liang Qichao reprennent, à leur tour, la route avec pour objectif d'instaurer une monarchie constitutionnelle.

Trois catégories de voyageurs présentent trois visions et points d'intérêt au contact de l'Occident. Leur vision politique, leur statut social, sans oublier le caractère personnel de chacun, influencent ensemble la position et l'expression du soi-même dans leur écriture, c'est-à-dire l'image du héros.

Les premiers émissaires se montrent extrêmement prudents au contact des Occidentaux. En dehors de se montrer respectueux dans les rencontres diplomatiques, ils s'imposent aussi une discipline rigoureuse dans le comportement, une règle étendue à la famille et aux domestiques du voyage dans le but de préserver l'image positive des Chinois, qui est censée sauvegarder la dignité nationale. Il ne faut pas

oublier que l'une des hantises de la Cour mandchoue était de se voir humiliée et traitée en vassale par ces lointains roitelets étrangers, en la personne du diplomate qu'elle-même avait missionnée³⁵². Une raison supplémentaire de se comporter dignement et de manière exemplaire.

C'est avec cette obsession que Guo Songtao rassemble tous ses accompagnateurs de voyage dès le premier soir d'arrivée en Angleterre en 1876, en leur imposant les cinq commandements suivants :

« Il est interdit de fumer des cigarettes, de recourir à la prostitution, de jouer à toutes formes de jeu de hasard, de vagabonder dans la rue et de crier en public »³⁵³.

En se comparant à Moïse avec ses dix commandements, Guo Songtao s'auto-déclame le fondateur des disciplines du comportement pour les délégations chinoises en Occident.

Parmi tous les auteurs, Zhang Deyi est celui qui se montre le plus curieux et sensible, sans doute à cause de son très jeune âge. Il est celui qui débat farouchement avec un Chinois converti au christianisme, un 'traître' qui ose endosser le costume occidental et couper sa natte, signe d'allégeance à la dynastie régnante. Zhang Deyi l'accuse d'avoir oublié son origine pour des intérêts financiers³⁵⁴. Il est aussi celui qui tourne le dos à un Anglais qui l'amène à une exposition d'objets dérobés de l'ancien

³⁵² À cet égard les questions posées par la fameuse impératrice douairière Cixi (1835-1908) au cours de l'audience du 4 janvier 1868 à l'émissaire Zhi Gang sont révélatrices.

« Déclaration impériale : 'Il faut veiller avec la plus stricte attention aux tâches de la suite diplomatique et ne pas vous ridiculiser aux yeux des étrangers.'

- Nous y veillerons avec une vigilance accrue, sans tolérer le moindre incident au-dehors.

- Est-ce que vous serez reçu par des monarques étrangers ?

- Cela dépendra d'eux, mais vos esclaves ne prendront à aucun prix l'initiative de solliciter une audience' »

Note de Zhi Gang : à l'époque, le rituel de réception en audience à l'étranger n'était pas encore défini.

³⁵³ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 100.

³⁵⁴ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 658.

Palais d'Été. Plus tard, il avertit son domestique de ne pas jouer au jeu de hasard et de s'éloigner des prostituées car « on est à l'étranger ». Dans *Récit curieux d'une navigation*, l'auteur nous offre deux autres anecdotes où il se glisse discrètement sous le costume du héros.

« Le 25 juillet 1866, aux environs de Berlin. Vers dix heures du soir, nous sommes allés en voiture à deux *li* et des poussières, jusqu'à un parc où une suite de verrières étaient brillamment éclairées au gaz. Au centre se trouvait un belvédère hexagonal, rempli de plantes, de fleurs, et de courtisanes réputées aux épaules et bras nus, de longues jupes traînant jusqu'à terre ; leur bouche de cerise entrouverte, elles tortillaient leur taille de saule, semblables à des fleurs ouvertes douées de paroles, telles des jades précieux au parfum enivrant, dignes du plus fervent hommage. Parmi les promeneurs, certains, à boire doucement avec elles, se sentaient merveilleusement à leur aise ; d'autres auxquels elles avaient accordé une danse, tournaient à en perdre la tête. Et il y avait ceux qui rentraient avec elles en les tenant par la main. C'est alors que plusieurs de ces femmes s'approchèrent de nous à pas lents avec manières fortes et gestes destinés sciemment à séduire ; mais nous ne leur prêtions aucune attention.

Il y avait un Anglais qui s'exclama à ce moment-là : 'Messieurs, dans quel but êtes-vous donc venus ici ?'

Je lui répondis : 'Ce sont des lieux de galanterie, certes, mais il est de notre devoir d'enquêter sur les mœurs de chaque pays que nous visitons ; l'on peut fort bien mettre le pied en ces lieux, sans prêter attention aux personnes qui les hantent. Comme l'on dit, 'le teinturier ne se salit pas'. Ne le saviez-vous pas ?'

L'homme partit d'un grand rire : 'Le dicton est dans l'erreur ! Pourquoi ne

pas jouir du plaisir qui s'offre à nous ? N'est-ce pas pour cela que l'homme est venu au monde ? Le temps passe en un clin d'oeil, le regret viendra trop tard. Monsieur, voyez ces dames, toutes des beautés sans pareilles, des fées charmantes qui enivrent l'esprit et ravissent l'âme. Dites-moi celle que vous préférez, je vous ferai obtenir la réalisation du rêve d'amour...'

Indigné par ce discours, je lui fis reproche, mais l'Anglais se remit à rire : 'Je plaisantais ; ne vous formalisez pas !'

Sur ce, il se retira »³⁵⁵.

À la fin de ce journal, Zhang Deyi ajoute ses commentaires :

« Il n'y a nulle part ailleurs autant de prostituées qu'en Occident, et autant de clients pour les emmener. Les hommes fornicent sans vergogne et les femmes n'ont pas honte d'avoir des rapports avec des hommes ; qui plus est, il y a des amateurs convaincus de garçons. Je me suis laissé dire qu'un homme de vingt ans se devait de fréquenter les prostituées et que ses parents n'avaient rien à en dire. Bien que garçons et filles aient eu chacun de leur côté plusieurs amants ou maîtresses, ils n'y voient entre eux aucun objet de querelle »³⁵⁶.

Cette conclusion quelque peu hâtive n'est-il pas le reflet de sa colère face à la provocation de l'homme anglais ? Ses propos semblent teintés d'une défense hors norme de la dignité personnelle et culturelle par rapport à son habituelle retenue.

Quelques jours avant cet incident, Zhang Deyi a eu affaire à une position similaire et aussi délicate le jour où la délégation arrive à Helsinki le 14 juillet 1866 :

« Beau temps. Nous sommes arrivés dans la Capitale de la Finlande à quatre heures de l'après-midi après avoir parcouru plus de six cents *li* en direction

³⁵⁵ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 564.
³⁵⁶ *Id.*

de l'est. L'endroit s'appelle Helsingfors et appartient maintenant en Russie ; et quelque vingt-six mille personnes y habitent. Nous y avons fait un tour à notre débarquement. Il s'agit d'un vaste territoire peu peuplé, aux forêts épaisses et aux champs fertiles. Nous avons marché jusqu'à un parc où nous nous sommes reposés comme il y avait une plate-forme à musique et des tables pour le thé. Il paraît qu'en Russie, dans toutes les catégories sociales, ceux qui parlent français sont plus nombreux que ceux qui s'expriment en anglais. Quand la foule a su que l'on parlait l'une et l'autre langue dans notre groupe, des gens se sont approchés, tout heureux, pour nous questionner sur la Chine. J'ai longuement bavardé avec deux femmes âgées. Tout à coup un homme s'est avancé pour me dire :

‘ Vous n'avez vraiment pas de chance !’

‘ Pourquoi donc ?’

Vos collègues, a-t-il expliqué, se sont longuement entretenus, l'un avec deux ravissantes jeunes filles, l'autre avec une belle aux yeux vifs et dents blanches, alors que vous, l'interprète d'anglais, il vous a fallu converser avec deux vieilles femmes qui ne comprennent rien ; comment pouvez vous appeler ça de la chance ?

Je souris sans lui répondre.

‘ Seriez vous le seul à ne pas aimer les petites demoiselles ?’ reprit l'homme.

Je pris un air sévère pour le réprimander : ‘L'amour est un sentiment humain et l'amour entre un homme et une femme, le sentiment suprême des êtres exceptionnels parmi les créatures vivantes. Mais amour ne vaut que si l'on ne manque pas à la rectitude. Au-delà ‘des quatre mers’ nous sommes tous frères ; les femmes, de tout l'univers, sont aussi mes soeurs : pour quelle raison ne devrais-je pas leur témoigner mon amour ? Mais nous sommes

jeunes, la maîtrise de soi mal assurée : comment pourrions-nous nous fier à nous-mêmes ? Mieux vaut garder son cœur dans l'indifférence que de prendre le risque de tomber amoureux. De plus, après la séparation, chacun se retrouve à l'autre bout du monde. Pourquoi faudrait-il considérer comme une chance la joie d'un moment aussi furtif ? Quant à bavarder avec des personnes âgées, pour nous autres Chinois, l'âge est la vertu même : il lui appartient d'exprimer tout ce qu'il désire, sans restriction ni considération. Ne le saviez-vous pas ?

À ce discours, l'homme se sentit couvert de honte et s'en alla en s'excusant.

C'était un Américain d'origine suédoise, un voyageur du nom de *Chalise* »³⁵⁷.

Ces narrations vives ne sont pas répandues dans notre corpus. En effet, Zhang Deyi ne prend la position de héros que dans les conversations et les actions d'auto-défense. D'autant plus que « la noblesse du style classique n'invite guère aux excès des épanchements lyriques ni à l'expression malsaine ou malséante de la subjectivité »³⁵⁸. De plus, la mission du chroniqueur n'est pas de parler de ses états d'âme. Cela explique la rareté de la mise en scène du JE-héros. Et dans ces rares cas là, au lieu d'omettre ou d'employer le pronom JE, il se nomme *Ming*, une sorte de petit nom (nom social) imposé par le style classique chinois³⁵⁹. Ce choix de pronom à la troisième personne laisse penser à une séparation consciente du narrateur et du héros.

³⁵⁷ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 549.

³⁵⁸ André Levy, *op. cit.*, p. 63.

³⁵⁹ Afin d'assurer une traduction fluide, nous avons remplacé le pronom *Ming* que l'auteur se donne dans le récit par Je.

III. 1. 3. 2. Héros : Pionnier à la recherche de solution face à la menace occidentale

Si les voyageurs obscurantistes se mettent aux avant-postes pour défendre les coutumes traditionnelles chinoises, les conservateurs éclairés se focalisent eux davantage sur le bon fonctionnement du régime économique et technologique de l'Occident avec le même objectif qui est celui de défendre leur pays en lui faisant prendre conscience de la réalité peu reluisante. Se montrer humbles et reconnaître la supériorité de l'Autre est une attitude risquée car les défenseurs des valeurs occidentales sont rapidement suspectés de trahison et réprimés par la Cour et l'ensemble des institutions. Raison pour laquelle très peu de voyageurs osent adopter cette position et surtout l'afficher. Celui qui a fait exception est Guo Songtao, un héros pionnier, presque unique dans son genre. En fait, d'après les archives et les biographies, nous reconnaissons sans peine que Zeng Jize, le successeur de Guo Songtao au poste d'Ambassadeur en Angleterre et en France ainsi que Xue Fucheng, le dernier des grands diplomates des Qing, partagent également la position de Guo Songtao³⁶⁰. Cependant, ils ne se contentent que du rôle d'observateur et de scribe et laissent rarement des opinions personnelles dans les écritures. La franchise de Guo Songtao est sans doute due à son caractère extraverti et arrogant pour ainsi dire. Et pour lequel il finira par payer cher. Ses réflexions personnelles et sa prise de position très publique causeront sa perte. Mais durant tout son voyage où il tient assidûment son journal de route, il est conscient de ce danger d'où l'éclaircissement de l'image

³⁶⁰ Prenons la parole de Xue Fucheng dans son journal qui date du 1^{er} mai 1890 : « Guo Songtao avait naguère si souvent exprimé son admiration pour l'excellence du gouvernement et des mœurs en Occident : ce qui avait provoqué la réprobation de l'opinion lettrée à son égard. J'avais été moi aussi quelque peu choqué par l'excès de ses louanges, mais quand j'avais interrogé Chen Lanpin (docteur aux concours mandarinaux en 1853) et Li Shuchang, ils m'ont affirmé l'un comme l'autre qu'il disait la stricte vérité. Toutefois je n'en ai été convaincu que maintenant que je suis venu en Europe, après l'avoir parcourue de Paris à Londres : ce que Guo disait se vérifie dans les parlements, les écoles, les prisons, les hôpitaux, les rues et les routes ».

du héros :

« Le 2 avril 1879 : On m'a dit de ne pas parler des affaires étrangères avec certaines personnes. J'ai répondu que je ne peux pas rencontrer des gens, mais il est hors de questions que je n'en parle pas. La raison de mon insistance est toute simple : faire connaître la vérité pour la défense de mon cher pays. Si nous nous aveuglons sur la conjoncture mondiale actuelle, soit nous allons nous dégrader dans le silence, soit nous perdrons dans la guerre et deviendrons la deuxième Inde. Comment puis-je me taire face à une telle menace ?... Si l'aveuglement pouvait nous faire survivre, dites moi où sont les tribus *Miao* au sud du lac de Dongting (洞庭湖) aujourd'hui ?!... J'ai ouvert mes yeux et essaye simplement d'ouvrir ceux de mes compatriotes. Je ne m'inclinerai jamais devant cette tâche, peu importe les critiques et les méthodes de répression »³⁶¹.

De nombreux passages comme celui-ci esquissent le portrait pathétique du héros individuel et solitaire que fut Guo Songtao. Dans son journal, il clame ses intentions purement patriotiques aussi bien par des expressions sentimentales directes que par la description des cauchemars de la veille, ou encore par des poèmes. Ce visage héroïque est même confirmé par les étrangers. Déjà, lors de sa nomination en tant que premier Ambassadeur de l'Empire en Europe, Robert Hart a émis un rapport de Pékin à l'attention du gouvernement anglais sur la personne de Guo Songtao :

« Guo est un vrai gentleman, doté d'une honnêteté et d'une détermination hors pair. Cette personne possède une clairvoyance. Malheureusement, il n'est qu'un Chinois »³⁶².

³⁶¹ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 543.

³⁶² Sir. Thomas Wade, *To the Earl of Derby Pekig*, Confidential print, F. O.405-20 No. 31, Feb. 3, 1876, p. 34-35.

Au moment où Guo Songtao est rappelé par la Cour suite aux innombrables critiques sur sa 'trahison' et ses 'mauvais comportements' en Occident, le fameux journal Londonien *The Times* écrit :

« Le départ de Guo et la succession de Zeng nous laisse de profonds regret et tristesse. La large connaissance et la bonne volonté de Guo Songtao font que cette mutation s'avère plus qu'inutile, voir nuisible à leur propre nation »³⁶³.

III. 1. 3. 3. Héros : Émissaire du confucianisme et de la civilisation chinoise

Depuis l'aventure de Lin Jian aux États-Unis en 1847, la connaissance des Chinois sur l'Occident ne cesse de croître grâce aux nombreux récits détaillés et érudits de nos voyageurs. De la prise de conscience que « les Occidentaux ne sont pas de simples barbares » à la reconnaissance de leur civilisation brillante et moderne, l'évolution de la mentalité des lettrés chinois est manifeste. Il ne faut pas négliger que cela a tout de même pris plus d'un demi-siècle à une époque où la mondialisation avance à grand pas. Toutefois, rendre justice à cette civilisation, évidemment plus moderne, incarnée par des inventions technologiques et des institutions démocratiques et sociales, n'est en aucun cas une volonté de rabaisser une civilisation dont la Chine croyait être la seule à jouir depuis des millénaires. D'ailleurs, prêcher le confucianisme et la civilisation antique de la Chine s'avère une tâche que la plupart de nos voyageurs assurent de bon gré.

À cet égard, Zhi Gang et Xue Fucheng n'ont pas hésité à mettre en avant leurs discussions avec des religieux ou des savants occidentaux. Zhi Gang avoue même qu'« il s'y attend de pied ferme ». Quant à Xue Fucheng, il note ceci le 5 mai 1890 :

³⁶³ *The Times*, le 3 octobre 1878, p. 7.

« Si les Occidentaux respectent l'enseignement de Jésus Christ, c'est qu'il n'est guère différent de la doctrine confucéenne du perfectionnement moral et de l'amour d'autrui par la maîtrise de soi. Mais lisez les livres qu'impriment leurs sociétés religieuses tels que l'Ancien et le Nouveau Testament : par leurs interprétations forcées de preuves fantaisistes, par leurs discours sur les anciens dieux, ces ouvrages sont encore plus superficiels et vulgaires que nos romans chinois tels que *L'investiture des dieux* ou *Le voyage en Occident*. Même un gosse haut de trois pommes reconnaîtrait toutes les erreurs qu'ils contiennent. Quand j'ai l'occasion de rencontrer de savants lettrés d'Occident, je cherche à discuter avec eux de la signification de l'enseignement de Jésus : il me semble qu'ils le ressentent autant que moi, mais ne veulent pas l'avouer clairement; cependant quelques-uns admettent que dans un ou deux siècles, grâce aux progrès constants de la science, la plupart abandonneront à coup sûr ces livres religieux. Quand on en vient à parler de la doctrine de Confucius, ils s'inclinent, tous, et n'ont rien d'autre à ajouter. Sans doute est-ce la politesse qui leur dicte cette conduite. Néanmoins, derrière ces civilités, il me semble que leur réaction est sincère et vient du fond du coeur. C'est que la Voie de notre saint Confucius touche le fond du coeur humain, de façon immuable et impartiale. La doctrine chrétienne est à l'enseignement confucéen ce qu'est le cristal de roche au jade : même les Occidentaux l'admettent »³⁶⁴.

Quelques pages plus loin, il ajoute :

« Le 28 mai 1890 : Quand les savants les plus illustres d'Occident en viennent à parler d'inventions, je ne manque jamais de citer la Chine. Ainsi l'imitation de la gazette impériale par les journaux d'aujourd'hui, la préparation du

³⁶⁴ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 125.

cinabre à l'origine de la chimie ; pour le service des postes, nous pouvons prendre le témoignage de Marco Polo, pour l'imprimerie celui de Feng Dao au X^e siècle et pour le gaz, rappeler les puits de Sichuan. Quant à la boussole, la poudre, les mathématiques, l'astronomie, leurs origines chinoises sont moins discutables encore. Mais les pays occidentaux ont sans cesse cherché à perfectionner ces sciences que la Chine a perdues au fil du temps »³⁶⁵.

Si la simple narration sur les discussions au sujet de la civilisation est la méthode la plus fréquente pour mettre en avant les sujets-héros du genre nationaliste, certains auteurs ont plus de délicatesse et de style, en citant leurs interventions par de plus amples descriptions. Rappelons le brillant discours de Wang Tao à l'Université d'Oxford. Invité par les responsables de cette Académie pour donner une conférence en chinois, il y a longuement parlé du début des relations entre la Chine et l'étranger. Fier de l'effet qu'il a produit sur l'élite de la nation britannique, Wang Tao s'enorgueillit de les avoir convaincus de l'universalité du confucianisme au cours de la discussion qui avait suivi :

« Les plus âgés des étudiants sont pour la plupart recrutés par l'État, reçoivent des charges de hauts fonctionnaires et sont envoyés en Inde et en Chine pour remplir des fonctions d'interprétariat. Ils vinrent tout exprès me poser des questions sur les rapports entre la doctrine de Confucius et celle du Ciel répandue en Occident. Je leur répondis :

‘ La Voie de Confucius est celle de l'homme. Là où demeure l'homme, demeure la Voie. Tant que l'humanité vivra, la Voie survivra. Les lettrés d'Occident font remonter la Voie au Ciel, mais pour sa diffusion, il faut en revenir à l'homme. Sans avoir pleinement accompli ses tâches humaines, l'on

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 138.

ne saurait solliciter la bénédiction du Ciel. Nous sommes ainsi toujours liés à l'homme. Étant sans partialité, la Voie du Ciel finit par nous ramener à l'unité. À considérer sa division aujourd'hui, elle apparaît différente tout en étant commune. À envisager son unité d'un jour prochain, elle est semblable tout en étant différente. Les sages d'autrefois ne l'avaient-ils pas dit ? À l'Orient, est apparu un Saint Homme : là l'esprit et la raison sont un. L'Occident a son Saint Homme : là aussi l'esprit et la raison sont un. Si vous me priez de trancher en un mot : la Voie, c'est la Grande Unité '.

Tous mes interlocuteurs approuvèrent en hochant la tête »³⁶⁶.

III. 1. 3. 4. Héros masculins

Dans une culture qui propage « ne pas voyager lors du vivant des parents », aller dans une contrée lointaine exige que des voyageurs, surtout des lettrés, aient des missions bien spécifiques qui justifient l'éloignement du pays natal. De ce fait et sans oublier la difficulté de la langue et de la différence culturelle, les mouvements de nos voyageurs se limitent habituellement à un cercle social fermé, conformément au cadre de la mission. Cependant, la vie diplomatique, les activités culturelles et les visites industrielles ne sont sûrement pas leurs seuls points d'intérêt. De nombreux constats sur les relations entre les deux sexes et le statut social plus libre et élevé des Occidentales sont cités dans les récits de voyage de cette période.

Bien que l'abolition de la polygamie en Chine ne date que de l'an 1949 avec la fondation de la République populaire, être en contact libre avec des femmes de bonnes familles était une situation peu probable sous la dynastie Qing. Selon

³⁶⁶ Tao Wang, *op. cit.*, p. 81.

l'enseignement confucéen, « le contact entre les hommes et les femmes sans lien de parenté est interdit ». À l'époque de nos voyageurs, même les mariages étaient toujours arrangés par les parents et un intermédiaire. Alors qu'en Occident, les filles avaient l'air libres et peu timides. Ce contexte explique la fascination de certains voyageurs, provoquée par les contacts directs avec les jeunes filles d'Occident. D'autant plus qu'ils les trouvaient toutes belles et cette beauté ramène facilement les lettrés voyageurs à une vieille formule de 'héros et beauté', ancrée dans la littérature traditionnelle. Pour cela, Zhong Shuhe les qualifie de narcissiques, en pointant directement du doigt Lin Jian, notre premier voyageur.

Comme nous l'avons évoqué à maintes reprises, son court récit fait état de sa rencontre aux États-Unis avec la fille du président de la Fédération internationale des marins dont nous ignorons le nom. Li Jian a porté plainte contre des trafiquants anglais qui avaient floué vingt-six ouvriers chinois en les faisant passer pour des esclaves. Lors de sa démarche héroïque de sauvetage, il est accusé à tort pour vol d'appareil photo par ces Anglais. Et c'est ainsi que la jeune fille demanda à son père de payer la caution ainsi que les frais d'avocat pour le sortir du joug de la justice. Suite à cette affaire, Lin Jian nous laisse des paragraphes qui décrivent ses sentiments envers la jeune personne :

« La droiture et le courage de l'hôtesse m'ont aidé à sortir de ce procès. Je demeure infiniment sensible à l'amour de cette beauté. Je n'avais jamais imaginé que mon âme-soeur soit une étrangère et cela m'attriste profondément que le Ciel seul sache quand je pourrai lui rendre ma gratitude »³⁶⁷.

Il note même qu'il a offert une bague en or à la demoiselle et que cette dernière, en retour, lui a offert une photo d'elle :

³⁶⁷ Jian Lin, *op. cit.*, p. 40.

« Au printemps, des fleurs lui envient son sourire et en autonome, nous passions des nuits à parler, au coin du feu. Elle disait que mon statut d'homme marié la rendait triste et que tant je ne se serai pas son époux, elle resterait célibataire. Les femmes occidentales sont si sentimentales. En pensant à ses propos avec sa photo sous mes yeux, je laisse couler des larmes des nuits durant »³⁶⁸.

Comme nous l'avons vu plus haut, Wang Tao est un autre auteur qui ne ménage pas son encre quand il s'agit de raconter sa position de « héros masculin bien aimé » durant son voyage.

À l'escale d'Aden, une troupe de musiciens allemands agrémentaient la soirée où Wang Tao a été retenu par plusieurs compagnons de voyage européens. Il nous conte un épisode charmant à la fin de cette soirée :

« Parmi les femmes, il y avait une ravissante jeune fille de quatorze ou quinze ans à peine, d'une beauté extraordinaire. Elle ne regardait que moi, me jetant sans cesse des coups d'oeil en souriant sans dire mot. Elles lui disaient : C'est un lettré chinois qui sait composer poèmes et chansons.

Exultant de joie, la jeune fille les pria de me demander de chanter aussi une mélodie. Je répondis que je ne savais pas chanter mais qu'elle pouvait me prier de réciter un poème ancien en modeste contribution à cette soirée musicale.

Toutes approuvèrent. Je leur récitai un quatrain de Gao Qi (1336-1374), d'une voix forte et puissante, sur le ton d'altière grandeur d'une inscription ancienne.

Tous applaudirent et poussèrent des soupirs d'admiration. Je me tournai vers la jeune fille : 'Vous devez avoir de quoi me rendre la pareille !'

Elle proposa en retour de chanter en se faisant accompagner d'un instrument à cordes. Aussi bien la voix que l'instrument d'accompagnement étaient parfaits,

³⁶⁸ *Id.*

tantôt légers comme la soie que l'on déchire, tantôt s'élevant comme pour arrêter les nuages. Assis dans la plus complète immobilité, chacun écoutait, empli d'une sublime impression.

Tous s'écriaient : 'Nous avons les oreilles comblées aujourd'hui.'

On commanda du champagne en l'honneur des musiciens. La jeune fille vida trois coupes, puis remplit la sienne pour me l'offrir. Je la bus d'un trait. A la vue de l'éventail que je tenais à la main, elle demanda à en contempler à loisir la peinture et l'inscription. Elle trouvait un tel plaisir à le manier qu'elle semblait ne pouvoir se résoudre à s'en séparer. Je fis aussitôt le geste de lui en faire cadeau. Elle me remercia avec effusion, me serra la main et s'en fut »³⁶⁹.

Si Lin Jian et Wang Tao donnent parfois un ton si personnel donc libre à leur récit, avec des descriptions quelque peu emphatiques sur ce genre de sujet sensible, c'est d'abord parce qu'ils n'étaient pas tenus de rédiger un récit de voyage qui servirait de rapport à une mission officielle. Quoique rares, il faut savoir que certains diplomates ont, eux aussi, laissé des descriptions ou des poèmes relatant leurs rencontres avec la gent féminine. Ces poèmes et descriptions sont bien entendu empreints de retenue, à l'encontre des textes que l'on vient de citer.

III. 1. 3. 5. Héros : défenseur de ses compatriotes

Parmi tous nos voyageurs, Lin Jian est le seul ayant eu une aventure proprement dite dont nous avons fait mention plus haut.

Après le sauvetage des ouvriers esclaves et accusé à tort par les trafiquants perdants, il note ceci :

³⁶⁹ Tao Wang, *op. cit.*, p. 52.

« Le nom de Monsieur Lu et le mien circulent rapidement en ville... En me voyant risquer ma vie lors de mon acte de bravoure, les Chinois libérés me prient de les suivre en Chine. Je refuse de m'enfuir car innocent. Sachant que l'on m'accuse à tort, j'ai l'âme en paix. Je fais mes adieux à ces Chinois en les regardant partir en mer. Tous avaient des larmes aux yeux, alors que moi, je suis sans regret... J'ai appris qu'ils sont arrivés à Canton hier, sains et saufs. Ils y ont immédiatement installé une stèle en mon honneur »³⁷⁰.

Il est intéressant d'insister sur le chapitre suivant de ce récit qui s'avère une courte biographie louant la piété filiale de sa grand-mère. À première vue, ce chapitre n'a vraiment pas sa place dans le récit si nous oublions le proverbe confucéen qui empêche l'éloignement des parents de leur vivant. Étant le premier voyageur lettré qui traverse des Océans, Lin Jian est conscient du risque des critiques qu'il encourt à ce sujet. Afin d'éviter ces critiques, il a même demandé à la personne qui « dédicace » son récit d'y ajouter la raison de son voyage³⁷¹. Et ce chapitre relatant la longue tradition du respect de la piété filiale n'est qu'un autre moyen pour se justifier. De cette manière, l'image du héros n'est aucunement écornée.

³⁷⁰ Jian Lin, *op. cit.*, p. 32.

³⁷¹ L'auteur de la dédicace écrit : « Li Jian est quelqu'un de très honnête et franc. Afin de subvenir aux besoins de sa très pauvre famille et rendre ainsi heureux ses deux parents, il prit le chemin long et solitaire de l'étranger. Ce voyage malgré lui n'a pas duré. Et les ignorants qui l'accusaient pour cette démarche ont tort ».

Conclusion

Narrateur, voyageur, héros, telles sont les trois facettes sous lesquelles se présente l'auteur des récits de voyage. Chacun de ces rôles est plus ou moins mis en valeur selon les textes ou les chapitres, mais tous trois ont pour fonction de répondre à deux exigences.

La première est propre à tout récit qui requiert « la présence d'un acteur constant »³⁷². Toutefois, ce « liant » qui glisse essentiellement sous le costume du personnage peut sembler peu qualifié dans certains récits lorsque la recherche poussée de l'exactitude et de la véracité fait que leur auteur transforme une très grande partie de leur relation de voyage en monographie, minimisant ainsi la narration du parcours de voyage avec peu d'indications pronominales, spatio-temporelles et contextuelles.

Justement, garantir la véracité des informations rapportées s'avère la seconde exigence du rôle de personnage d'une relation de voyage. Ainsi le narrateur prenait l'engagement au début des récits et le voyageur fournit ensuite ses témoignages de manière régulière ou périodique pour confirmer le pacte conclu. Avec ses fréquentations de personnages réputés dans des événements officiels ou semi-officiels, le héros est, à son tour, mis en contexte afin de renforcer le dispositif destiné à cautionner sa parole. Déjà, il ne faut pas oublier que les récits de voyage en Occident de cette époque ne sont pas issus d'auteurs anonymes.

Respecter les deux exigences citées ci-dessus est une fonction inhérente de la voix de toute relation de voyage. Toutefois, l'étude du narrateur, du voyageur et du héros nous rapporte bien plus que la simple connaissance des procédés qu'emploient

³⁷² Jean-Michel Adam, *Le récit*, PUF, p. 13.

des auteurs pour remplir leurs obligations. En réalisant une rétrospective de l'histoire littéraire chinoise, nous constatons de nouvelles manières de la construction de l'image du héros. En effet, malgré une diversité de destination, de thème et de forme, seulement deux types d'images de héros apparaissent dans les récits de voyage chinois depuis plus de deux millénaires :

- le héros quasi-effacé. Le narrateur se contente d'enregistrements des informations extérieures. C'est le cas de tous les récits de voyage à l'étranger jusque là³⁷³, que ce soit des rapports des émissaires, des journaux de route des commerçants ou encore des relations de voyage de pèlerins bouddhistes. Les récits suivaient toujours des règles formelles, strictes voire stéréotypées qui organisaient le

³⁷³ Résumons ici l'histoire des récits de voyage chinois à l'étranger. Zhang Qian de la dynastie Han antérieurs serait le premier auteur du récit de voyage à l'étranger. Malheureusement, son récit narrant son voyage diplomatique au Moyen Orient s'est perdu au fil du temps et seulement une partie du contenu est récitée dans *Les Mémoires historiques* (« 史记 ») de Si Maqian. Sous la dynastie Tang, de nombreux bouddhistes partaient en pèlerinage en Inde et au Népal, parfois envoyés par l'empereur et nous ont laissé 4 ou 5 récits encore lisibles. C'est sous la dynastie Song que le récit de voyage à l'étranger atteint pour la première fois son apogée au niveau de la quantité. Durant cette période, Fan Chengda a accompli le premier journal de voyage *Avec la bride dans la main* (« 揽轡录 »), racontant son séjour au pays de Jin. Sans pouvoir échapper au destin de la plupart des récits de voyage au temps antique, seules quelques pages de ce journal n'ont pu être conservées. La dynastie suivante fondée par Gengis Khan compte aussi une grande quantité de récits avec pour destinations la Mongolie, l'Irlande, le Cambodge et les îles de l'Asie du sud-est. Plus tard, la dynastie Ming applique une politique de fermeture qui explique la faible quantité de récits de voyage à l'étranger à part quelques uns réalisés par des émissaires. Vu que ces récits ont suivi les mêmes règles formelles instaurées depuis la dynastie Song pour raconter des contenus stéréotypés, leur intérêt reste assez limité. Toutefois, durant cette même dynastie Ming, les trois récits tenus par Ma Huan, interprète en arabe et les officiers Fei Xin et Gong Zhen qui ont participé aux grandes expéditions maritimes de l'amiral Zheng He font preuve d'une plus grande valeur. La plupart des récits furent retracés par Ma Huan, fidèle compagnon de route de l'amiral Zheng. Durant leurs voyages, Ma Huan a noté minutieusement des choses concernant la géographie, les lois, la politique, les conditions climatiques, l'environnement, l'économie, les coutumes locales. La compilation s'appelle en français *Merveilles des océans* (« 瀛涯胜览 »). L'intérêt de ce récit et ceux des deux autres (*Grandes explorations maritimes* (« 星槎胜览 ») de Ma Huan, *Notes sur les pays de l'Océan occidental* (« 西洋藩国志 ») de Gong Zhen) ne se trouve nullement dans leur forme, mais dans leur contenu qui témoigne d'un événement extraordinaire sur les lieux jamais explorés auparavant. Au début de la dernière dynastie de la Chine, un chrétien chinois Fan Shouyi devient le premier auteur de récit en Europe en langue chinoise. Son *Témoignages* (« 身见录 »), conservé aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican) ouvre un nouveau chapitre de l'Histoire de la Communication sino-occidentale. Depuis Zhang Qian jusqu'au début de la dynastie Qing, malgré un grand nombre de récits de voyage à l'étranger, beaucoup n'ont pas pu être conservés. Parmi ceux que nous avons la chance de lire, la majorité est assez courte, souvent quelques milliers de caractères seulement.

contenu par matière, par pays ou par date. Dans ces récits, faire rapports sur l'Autre est si important que le héros narré, les commentaires du narrateur ou les pensées personnelles du voyageur s'éclipsent.

- S'agissant du héros dont l'image se forme à travers la pensée et la vision du narrateur face à une scène ou un paysage, il n'est qu'un observateur extérieur du texte qui conjugue de temps en temps l'expression d'une connaissance et celle d'un sentiment ou d'une pensée philosophique. La seule divergence entre le héros quasi-effacé et celui-ci est la capacité de ce dernier à affirmer que le narrateur se permet d'émettre des réflexions personnelles, aussi brèves qu'elles soient et grâce à quoi une image du héros se fait apercevoir, même si elle reste floue et unilatérale. C'est le cas des autres récits qui ont suivi l'évolution du genre littéraire : passant de relations plutôt sèches, voire arides, vers des formes plus libres et denses ; de relations d'abord géographiques, factuelles, presque notariales, à des textes plus personnels chargés d'arrière pensées littéraires. Comme ce que constate Jacques Dars, des récits de voyage des Song aux Ming, se dessinent deux courants. Ces deux courants s'étendent, en réalité, à toute l'histoire du discours viatique chinois³⁷⁴ :

« D'une part, des récits très vifs, primesautiers au moins en apparence, aux détails piquants, rehaussés de notations diverses, d'anecdotes, de réflexions personnelles, voir de touches humoristiques ; d'autre part, des sortes d'essais en prose, plus exactement de poèmes en prose, relatant des aventures ou peignant des sites qu'on dirait de pures idéalités, textes caractérisés par leur extrême et presque incroyable degré d'abstraction : ces

³⁷⁴ Jacques Dars, *Errance et poésie d'après des récits de voyage des Song aux Ming*, dans *Récits de voyages asiatiques : genres, mentalités, conception de l'espace* : actes du colloque EFEO-EHESS de décembre 1994, édités par Claudine Salmon, p. 143.

‘paysages en prose’ ou ces ‘poèmes paysages’ qui ont autant à voir avec la littérature qu’avec la peinture chinoise, ne diffèrent des poèmes que par leur totale liberté formelle »³⁷⁵.

La première tendance évoquée mérite d’être précisée avec prudence. Malgré certains courts textes qui relatent aventures, anecdotes ou particularités locales, ce qui domine, c’est le caractère abstrait, désincarné, dépeuplé des écrits. L’élément « personnel » est d’une discrétion presque impalpable. La « platitude » et la légèreté de touche sont de règle dans les récits chinois. C’est dans ce genre de contexte que Jacques Dars affirme que même durant la pleine floraison du Romantisme littéraire des écrits de voyage en Chine, « à la différence des Romantiques européens, les auteurs chinois ne parlent que très peu d’eux-mêmes »³⁷⁶.

C’est d’ailleurs une règle qu’essaie de respecter au mieux la plupart de nos auteurs. Pourtant, le temps et les conditions de voyage et d’écriture ne sont plus les mêmes. Dans notre corpus, l’image du héros se construit à la fois par les commentaires et pensées personnelles et par les descriptions des actes du voyageur qui n’est plus qu’une existence extérieure, un œil indépendant du récit, mais participe activement aux échanges avec l’Autre et dans la vie de l’Autre. Pour la première fois, dans l’histoire du discours viatique chinois, le héros n’est plus qu’un narrateur invisible, un simple « aparté ». Il joue son rôle de personnage principal avec des dialogues, des monologues et des actions, soigneusement mis en texte. Le narrateur cède enfin un peu de place au héros, celui qui est narré.

³⁷⁵ Ces tendances d’évolution citées englobent une période de plusieurs siècles des Song aux Ming. Et avant la dynastie Song, le genre du récit de voyage n’avait pas encore atteint sa maturité et se contentait des formes telles que la prose et la préface du poème avec une économie extrême du volume. Prenant l’exemple du premier journal de voyage en Chine *Venu dans le sud* (« 南来录 »), il n’a pas vu le jour avant l’année 808 de la dynastie Tang et ne compte que 846 caractères. Bien entendu, il y a toujours des exceptions comme *Rapport de grand Tang sur les régions de l’ouest* de Xuan Zang, mais au lieu de les considérer comme des récits de voyage proprement dits, ils ressemblent plutôt à des monographies.

³⁷⁶ Jacques Dars, *op. cit.*, p. 145.

III. 2. Rhétorique de l'altérité

Si la facture représentative de la voix narrative entraine dans une nouvelle ère, cet essor serait sans doute le résultat de l'objet non conventionnel du récit et l'inédit rapport interactif entre l'auteur et cet objet. En premier lieu, l'objet de notre écriture vise à la représentation multi facettes d'une société très complexe, ce qui l'éloigne du sujet traditionnel du récit de voyage chinois, soit le paysage (des montagnes et des eaux). En second lieu, contrairement aux relations de routes antiques parlant des sociétés au delà des frontières qui se présentent comme une énumération de traits sur la coutume, le territoire, la politique et autres, la société occidentale au XIX^e siècle est décrite d'une manière active, complexe et riche en anecdotes, distante du genre simpliste des anciens récits. Nos auteurs « modernes » qui se déplacent à bord de trains et de bateaux à vapeur ne voyagent plus de manière identique que leurs prédécesseurs « hâtifs ». Ils passent du temps au contact des sédentaires, s'imprègnent de leur mode de vie avec un réel séjour sur place et une véritable implication dans la vie quotidienne. Toutes ces nouvelles données bouleversent le rapport habituel entre le narrateur, le voyageur et le héros des récits d'autrefois. Elles sont également en mesure d'avoir une influence directe sur les modes d'exposition de l'objet car en fin de compte, dire l'Autre demeure toujours le vrai et l'essentiel intérêt des textes de voyage.

La rencontre de l'Autre est un phénomène complexe qui met en jeu une série d'opérations dont chacune est pour nous, source de difficultés et de problèmes. D'abord, le regard du voyageur est fortement conditionné par son héritage culturel, ses propres habitudes, mais aussi ses connaissances personnelles. Reconnaître l'autre, c'est le rattacher au connu, et donc travestir son altérité. Pour un voyageur sans expérience sur l'autre, une fois passées sous le prisme de l'ignorance, les choses peuvent donner aussi bien l'image d'une merveille que celle de l'horreur. À l'opposé, un voyageur instruit,

aussi curieux et ouvert soit-il, peut difficilement échapper à l'emprise des préjugés transmis par sa culture et sa croyance sur cet ailleurs qu'il est censé « découvrir ». Néanmoins, même si les préjugés ont la vie dure et que le voyageur ne rencontre souvent que ce qu'il s'attend à voir et entendre, l'expérience le conduit malgré tout à réviser une partie de ses jugements et de ses connaissances. De même que Zeng Jize récite la lettre de Ma Jianghong, étudiant envoyé par Li Hongzhang en France et qui donne un parfait exemple du schéma épistémologique évoqué :

« Il y a un an que je suis venu en Europe. Au début je pensais que la richesse et la puissance des nations européennes tenaient uniquement à la perfection de leurs machines, à la discipline de leurs armées. Depuis que j'ai découvert leurs lois et examiné leur littérature, j'ai compris que la base de l'enrichissement est la protection du commerce et l'essentiel, dans la recherche de la puissance et le soutien du peuple... J'ai alors pensé que le gouvernement de tous ces pays était la perfection et la beauté même. Mais quand je suis entré à l'Institut d'études politiques, après y avoir suivi les cours et aussi après avoir discuté de ces questions sous tous les angles avec des lettrés, j'ai compris la vérité de l'adage : 'Mieux vaut brûler les livres que y croire aveuglement' »³⁷⁷.

Nous pouvons nous interroger ici sur la neutralité des observations du voyageur et sur sa capacité à rectifier son savoir initial sur l'autre par l'expérience qu'il fait à son contact.

Quoiqu'il s'agisse de délicates opérations, les difficultés ne s'arrêtent pas là. Le voyageur est triplement confronté au problème du langage. En premier lieu, sa perception de l'autre est souvent rétrécie par son ignorance ou son imperfection linguistique. Certains voyageurs sont donc condamnés à ne savoir de l'autre que ce

³⁷⁷ Citation dans André Levy, *op. cit.*, p. 189.

qu'ils voient ou bien à recourir à la vision ou l'interprétation de tiers, elle-même plus ou moins déformée. En second lieu, pour narrer son expérience, ses sensations, mais surtout faire cadrer une réalité et une culture dans une langue qui leur est étrangère, le voyageur doit désigner les référents de l'autre avec des mots qui ne peuvent, dans le meilleur des cas, qu'être des approximations³⁷⁸. Enfin, les destinataires de ces récits de voyage, qui ont très souvent une connaissance du monde limitée ou conditionnée, exige que l'auteur compare l'ailleurs à l'ici. C'est à l'auteur de trouver des astuces, tout en sauvegardant néanmoins ce qui fait la spécificité de l'ailleurs ?

De difficultés épistémologiques aux difficultés du langage, les questions que nous nous posons sont aussi nombreuses que diversifiées. Mais toutes convergent sur le travail caché mais continu que l'auteur accomplit sur sa matière, travail de « passeur de la différence » selon la dénomination très suggestive d'Hartog, vaste « opération de traduction » destinée à « faire passer l'autre au même »³⁷⁹. Quels sont les divers procédés stylistiques auxquels l'auteur a recours pour donner à son lecteur la mesure de la différence et de la ressemblance entre l'ici et l'ailleurs ? Et ces procédés stylistiques, ne pouvant ni échapper totalement aux moeurs littéraires forgées par des écritures de ce genre dans le passé, ni être employé librement face à un objet tout neuf et inconnu, comment se positionnent-ils alors et rapportent-ils une certaine évolution ?

III. 2. 1. Assimilation

L'assimilation est tout d'abord un « acte de l'esprit qui considère une chose comme semblable à une autre »³⁸⁰. Appliquée comme procédé rhétorique, elle consiste

³⁷⁸ La partie II de notre étude a déjà traité partiellement le sujet de la nomination au niveau lexical.

³⁷⁹ François Hartog, *op. cit.*, p. 249.

³⁸⁰ Le nouveau petit Robert, 2003, p. 158.

à décrire l'élément étranger avec le langage du soi ainsi que les connotations culturelles qu'il comporte. Autrement dit, l'auteur s'appuie sur les propriétés logiques communes des éléments des deux univers et construit l'image de l'ailleurs de manière « naturelle », tout en négligeant les nuances qui pourraient exister entre eux.

Au lieu de révéler de la différence, ce procédé révèle de l'identique. Il paraît s'opposer à l'altérité, mais il demeure tout de même un moyen important dans la traduction de l'image de l'autre. L'avantage de ce procédé est considérable, surtout pour mettre le lecteur « à l'aise ». D'un côté, avec les éléments qui lui sont familiers, le lecteur comprend facilement ce qui se passe ailleurs, sans se sentir dépayser pour autant. D'un autre côté, l'auteur, en face de qui se déploie un monde nouveau, s'allège de la tâche d'explication et rend ainsi le texte plus intelligible. Par exemple, Lin Jian n'a pas trouvé nécessaire de présenter au lecteur la procédure de prestation de serment dans le procès dont il fait l'objet aux États-Unis. Il se contente de raconter cette phrase kitsch qui se répète dans la quasi totalité des romans chinois qui comportent des scènes de jugement : « Dites la vérité ! La justice ne tolère point de mensonge ! » Derrière cette phrase qui semble à première vue normale se cache une forte tonalité d'intimidation car dans les anciens tribunaux chinois dont le seul juge est le chef administratif et judiciaire de la commune, la prononciation de cette phrase est régulièrement suivie de coups de bâtons. Le procédé d'assimilation ici donne en plus une couleur légendaire à l'histoire, tout en conservant le style soutenu du langage. De même, quand Li Shuchang enregistre le contenu du contrat de mariage signé entre la princesse Louise Margaret de Prusse et le prince Arthur, Duc de Connaught et Strathearn, il désigne la rente annuelle que le prince devrait payer à la princesse après le mariage en « frais de toilettes », une assimilation typique aux termes traditionnels de contrat de mariage chinois.

Si ces exemples d'assimilation à l'environnement langagier des choses créaient

encore peu d'ambiguïté, ce ne serait plus le cas quand Bin Chun nous raconte l'Histoire de la France, tout en faisant l'assimilation culturelle :

« Jadis la France se nommait la Gaule et de nombreuses tribus de barbares y vivaient. Durant la dynastie Han, la Gaule était encore subordonnée à l'Empire romain. C'est à l'époque des Qi et Liang que cette terre retrouva son indépendance et qu'un pays nommé France fut fondé. Au même moment que le règne de l'empereur DeZong (唐德宗 742-805) de la dynastie Tang, le roi de la France (Charlemagne), doué aussi bien **en littérature qu'aux arts martiaux**, réussit à agrandir son royaume et son nom rayonnait sur toute la terre occidentale. Quelques siècles plus tard, le pays s'affaiblit suite aux conflits internes et externes. Sous la dynastie Song, le roi Louis prit le pouvoir. Il savait **confier des responsabilités aux talents**. On appelle son règne 'prospérité renée'³⁸¹. Sous la dynastie Yuan, **la France perdait son indépendance face à l'Angleterre**. Il a fallu une jeune fille de seize ans pour rassembler le reste des troupes. Elle conduisit finalement l'armée à battre l'ennemi et récupéra ainsi le territoire perdu »³⁸².

Ce simple paragraphe contient de nombreux points d'assimilation. Déjà, l'auteur date les événements avec le nom des dynasties chinoises ou même le nom d'un empereur : un moyen habituel de se projeter dans l'histoire pour les Chinois. En plus, certains propos tels que « doué à la fois en littérature et aux arts martiaux » et « savoir confier des responsabilités aux talents » sont des termes conventionnels pour louer des souverains jouissant de belle réputation dans l'histoire de la Chine. Termes

³⁸¹ Il s'agit de Louis IX de France, connu sous le nom de saint Louis depuis sa canonisation par l'Église catholique romaine en 1297. Né le 25 avril 1214 à Poissy et mort le 25 août 1270 à Tunis pendant la huitième croisade, Louis IX fut le roi de France de 1226 à 1270, neuvième de la dynastie Capétiens directs.

³⁸² Chun Bin, *op. cit.*, p. 109.

transposés dans l'univers de la France, si la gestion des gouvernés pouvait encore être comprise comme l'une des qualités de Saint Louis de France, dire que Charlemagne est un expert « en littérature et en art martial » tourne un peu au ridicule. Et plus étonnant encore, Bin Chun raconte que la France perd son indépendance vers la fin de la guerre de cent ans. Malgré son incertitude, cette description hautement synthétique pourrait aider l'auteur à éviter de longues explications sur le contexte politique complexe d'un pays étranger. Mais surtout, elle traduit l'esprit d'un lettré confucianiste où la loyauté envers l'empereur et son dauphin désigné (ou au nom de la famille du souverain) passe au dessus de tout. Ceci dit, aux yeux de Bin Chun, un pays qui perd son roi et signe un traité qui spolie le dauphin de son droit de succession n'existe naturellement plus.

Le procédé de l'assimilation consiste à décrire l'autre avec la logique, la pensée et enfin le langage du soi. Malheureusement, certains éléments (étrangers) ne trouvent pas d'équivalent parfait. D'ailleurs, très peu d'analogie échappe à une confusion culturelle, aussi minime soit-elle. Pour un lecteur qui ne possède pas de connaissance sur l'Occident, l'image transmise par l'auteur avec le procédé de l'assimilation a régulièrement tendance à être déformée malgré l'intelligibilité du texte. Zhan Deyi, après avoir été reçu par le président américain Andrew Johnson à la Maison-Blanche, nous laisse une petite biographie du président en guise de présentation du personnage :

« Dès son adolescence, Andrew Johnson était rêveur. Quoiqu'issu du milieu des tailleurs, il s'est adonné corps et âme à la lecture de toutes les œuvres liées à l'astronomie, à la géographie ainsi qu'à tout ce qui enseigne l'art de la gouvernance d'un pays. Le peuple américain l'admire profondément. Après l'assassinat du Président Lincoln, il est élu comme son successeur et

surnommé 'le Président tailleur' »³⁸³.

Ces descriptifs légendaires n'ont que peu de vérité. En réalité, à l'encontre de l'image de l'intellectuel parfait, Andrew Johnson était quelqu'un de presque illettré. Durant son apprentissage en vue d'exercer le métier de tailleur, il a simplement appris à lire et à écrire. Et après son mariage, son épouse lui a enseigné l'arithmétique basique et l'a aidé à améliorer son discours. Après l'assassinat du président Lincoln, il lui a succédé en sa qualité de vice président. Il ne s'agit aucunement d'une élection, comme le prétend Zhang Deyi. Ce paragraphe nous fournit un exemple type de la narration en assimilation culturelle. Durant les deux millénaires de l'histoire de la monarchie en Chine, les Chinois ont développé une croyance selon laquelle le souverain d'un pays se doit d'être exceptionnel en matière de connaissances. Même pour ceux qui ne le sont pas, les mandarins se chargent de créer des légendes afin de renforcer l'idée du droit divin du monarque. Le terme «expert en astronomie et en géographie » est une désignation emblématique attribuée à une personne de pouvoir fabuleusement instruite. Quant à la succession au titre de président par Andrew Johnson, il se pourrait que Zhang Deyi n'ait pas réellement compris le système électoral américain. Mais dire qu'il est élu, met aussi en valeur sa qualité « d'être admiré et profondément respecté » par le peuple américain. Ce texte adopte les mêmes modes narratifs et les mêmes pensées culturelles que la littérature chinoise au sujet des souverains d'origine modeste.

L'assimilation, un processus épistémologique qui s'est transformé en procédé rhétorique, est la méthode par excellence utilisée pour épargner à l'auteur des descriptions sur les différences qui pourraient exister entre les éléments similaires des deux univers, tout en garantissant la continuité et la cohérence du texte et aussi le

³⁸³ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 656.

style extrêmement succinct de la langue chinoise soutenue. Cependant, cette négligence sur la nuance culturelle peut conduire non seulement à des confusions et à des erreurs, mais aussi effacer l'exotisme intrinsèque de l'autre.

Nous nous demandons si les auteurs eux-mêmes étaient conscients de cette différence culturelle car lorsqu'il peut engager un autre procédé, également capable de « réunir le monde que l'on raconte et le monde où l'on raconte et de passer de l'un à l'autre »³⁸⁴, ils ne s'en passent pas. Ce procédé qui corrige, à un certain degré, les défauts du procédé de l'assimilation, est aussi celui qui révèle des points communs au lieu de la différence. Il s'agit de la comparaison.

III. 2. 2. Comparaison

Par rapport à l'assimilation, la qualité que possède la figure de la comparaison est évidente : elle parvient à supprimer l'altérité sans la nier, ni la réduire purement et simplement au même. D'ailleurs, il est clair que tout ne peut pas être réduit au même et à partir de cette prise de conscience, par souci d'intelligibilité, l'auteur est censé trouver l'analogie la plus appropriée à la réalité d'ailleurs.

Les comparaisons les plus « naturelles » semblent être celles qui illustrent l'apparence. En voyant le mont Saint-Michel de loin, Li Shuchang l'associe tout de suite au mont d'Or de Zhen Jiang (镇江金山) car les deux monts « sont en effet de petites îles isolées, plantées dans l'eau »³⁸⁵. Dans le bateau de retour, Bin Chun fait la rencontre d'une jeune française, l'épouse d'un commerçant égyptien. La jeune femme qui avait un passé rempli de tristes adieux leur chante une chanson mélancolique en pleine nuit de voyage. L'auteur compare la scène à celle que Bai Juyi dépeint dans son

³⁸⁴ F. Hartog, *op. cit.*, p. 237.

³⁸⁵ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 534.

célèbre poème *Pipa Xing*³⁸⁶.

En dehors de la ressemblante apparence, le procédé de comparaison est aussi souvent appliqué pour la démonstration du principe des choses. Après avoir assisté à une course d'aviron au printemps 1866 entre les universités de Cambridge et d'Oxford, Zhang Deyi trouve qu' « elle est semblable à celle du bateau-dragon »³⁸⁷. Zhi Gang, lui, en esquissant le principe du moteur à vapeur après la visite d'un navire américain, propose une comparaison pour le moins surprenante :

« Peu importe la complication de ces systèmes, l'air issu du feu et de l'eau reste sa base. Aucun mécanisme ne peut échapper aux règles de la nature. Comme l'organisme d'un être vivant, le feu du cœur descend et l'eau des reins remonte. Et à leur rencontre, le feu et l'eau créent de l'air. L'air chaud remonte de l'arrière, descend ensuite vers l'avant puis circule de cette manière entre les méridiens Ren et Du avant d'atteindre le corps entier. Si un bouchon se formait à un niveau, le corps serait exposé à une maladie. Plus grave encore, la personne pourrait s'éteindre. Voilà la grande astuce que la nature offre à l'homme. Comprendre cela peut conduire à une vraie révélation. Ceci est l'origine de tout mécanisme »³⁸⁸.

Rapprocher le mécanisme d'un moteur à vapeur à celui de la médecine chinoise

³⁸⁶ *Pipa Xing* (« 琵琶行 ») est un poème composé en 815 par le célèbre poète chinois Bai Juyi (白居易 772-846). Le contexte de ce poème est précisé dans la préface. L'auteur était sur le point de faire ses adieux à un ami au bord de la rivière lorsque le son de la musique de *pipa* venu d'un bateau attira leur attention. En faisant connaissance de la musicienne, ils ont appris qu'elle était une dame de compagnie, originaire de la Capitale et spécialiste de la musique de *pipa* (un instrument de musique à cordes pincées traditionnel chinois). Avec l'âge, elle fut abandonnée par la maison et devint ainsi la concubine d'un commerçant. Depuis, elle voyageait partout avec son époux. Au moment où Bai Juyi et son ami se disaient adieu, elle jouait du *pipa* sur le bateau, en attendant le retour de son époux. À l'invitation de Bai Juyi, la jeune femme offrit un morceau de *pipa* tellement mélancolique que d'émotion, les spectateurs laissaient couler des larmes sur leurs vêtements sans s'en rendre compte.

³⁸⁷ Le bateau-dragon est une pirogue utilisée pour réaliser des courses appelées aussi bateau-dragon. Ces courses, d'origine très ancienne, sont pratiquées chaque année jusqu'à ce jour en Chine du Sud et en Asie du Sud-Est.

³⁸⁸ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 8.

à l'aide une théorie métaphysique est un procédé osé, mais sûrement pas rare dans notre corpus. Si ramener la réalité matérielle à de la métaphysique était le seul moyen pour cerner l'étranger à travers ses propres catégories linguistique et culturelle, le voyageur n'hésiterait pas à y chercher recours. D'ailleurs, les vertus de ce type de comparaison sont nombreuses. Il comble non seulement les lacunes de connaissance des Chinois face à une nouveauté occidentale, mais aussi souligne ingénieusement la maîtrise parfaite du principe de ces objets par les Chinois, de sorte que la méconnaissance se transforme en une connaissance plus profonde et plus ancienne.

Zhi Gang nous offre un autre exemple de ce procédé au touché un peu ethnocentrique dans son journal du 24 avril 1869. En apprenant avec surprise que dans l'armée française, il y a des filles qui suivent le camp pour vendre du vin, le voyageur écrit :

« Or les méthodes occidentales savent reconnaître la voie de la plus grande commodité. Ne serait-ce pas une disposition analogue à celle prise par Maître Guan (le premier ministre 'économique' du puissant État de Qi dans l'Antiquité) ? Pour attirer les marchands sur ses marchés, il lui avait fallu y placer trois cents filles ; il fut dès lors aussi facile de rassembler les gens que malaisé de les disperser ; et c'est ainsi que les taxes remplirent les caisses du Trésor grâce à l'abondance de marchandises. Cette permission donnée aux femmes de vendre du vin à l'armée, ne serait-ce pas aussi une application de la voie de Maître Guan ? »³⁸⁹

Cette comparaison semble encore plus forcée que celle du mécanisme du moteur. Bien qu'ils soient discutables et imprécis, les deux exemples de comparaison cités ci-dessus n'occasionnent pas de réel polémique car ils ne touchent pas encore le

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 70.

point sensible de l'évaluation qualitative. Mais lorsque la comparaison conduit à un jugement, à une appréciation, l'analogie peut être productrice d'erreur ou de polémique. C'est le cas quand Li Shuchang effectue une comparaison de religions : « La religion de Jésus est comme celle de Bouddha. Elle conseille aux gens d'être droits et bons, mais les propos de Jésus, plagés du *Shākyamuni*, sont beaucoup plus superficiels »³⁹⁰. De même, Kang Youwei compare des jeunes héroïnes, en concluant que Jeanne d'Arc de France est encore supérieure à Mu Lan et Qin Liangyu³⁹¹ de Chine.

La comparaison peut révéler la valeur universelle des choses traduites, mais aussi l'opinion subjective de l'auteur. Le voyageur est censé comprendre la similitude et la nuance culturelles sous-jacente des choses, surtout être capable de les interpréter à travers leur équivalent. Toutefois, trouver une symétrie parfaite reste une mission presque impossible d'où l'intervention du mot 'comme'. Il fait ici toute la différence, en trait d'union, mais aussi élément qui sépare l'essence de l'apparence, le comparé du comparant.

³⁹⁰ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 500.

³⁹¹ Hua Mulan (花木兰 412? - 502 ?) est l'héroïne d'une légende selon laquelle elle a servi pendant douze ans dans l'armée du royaume des Wei lors de la guerre contre les Rouran (柔然 actuels mongols). Elle se battit sous la bannière de l'empereur Taiwudi (autrement appelé Tuoba Tao (408–452). Au début de la guerre, elle se déguisa en homme pour prendre la place de son père, trop vieux ou de son frère, trop jeune. Elle avait été entraînée aux arts du combat, comme beaucoup de filles d'officiers et décida d'y aller à leur place. Elle ne mentit pas à ses parents ; ceux-ci acceptèrent son choix. Connue pour ses brillantes stratégies, elle devint générale après s'être distinguée durant les batailles. En douze ans de vie militaire, personne ne se rendit compte qu'elle était une femme.

Qin Liangyu (秦良玉 1574-1648) était un général qui a combattu les Mandchous lors de leur conquête de la Chine vers la fin de la dynastie Ming. Elle est la seule femme générale reconnue dans les *Vingt Cinq Histoires* qui sont considérées comme faisant autorité dans l'histoire de la Chine.

III. 2. 3. Parallèle

Outre ces comparaisons directes : *a* est comme *b*, le récit de voyage utilise des comparaisons analogiques, faisant intervenir non plus deux mais quatre termes : *a* est à *b* ce que *c* est à *d*. Ce sont des parallèles. Hargot note que, dans ce type de comparaisons, « le voyageur doit faire montre de plus de finesse » car elles « reposent sur un changement de registre »³⁹². C'est sans doute la raison pour laquelle le parallèle reste en réalité une figure peu employée. Les voyageurs, prudents en général par leur statut, ne l'utilisent qu'au moment où une symétrie quasi parfaite pourrait se réaliser et qui permet de mettre en correspondance des éléments complètement homogènes. C'est par exemple le cas de la comparaison établie par Zhang Deyi entre le café qui est adoré par les Français et le thé dont les Chinois ne peuvent se passer.

Les exemples de symétries de qualité excellente ne font pas défaut, comme celle qu'instaure Li Gui entre l'ordinal 'premier', présent régulièrement dans l'appellation d'un roi européen tel que dans Napoléon 1^{er} et l'ordinal 'premier' dans l'intitulé 'Premier auguste souverain' (始皇帝) que ce premier empereur de la Chine s'accorde.

Kang Youwei, quant à lui, estime que la prise de pouvoir du maire Pépin le Bref qui dépose et confine l'ancien roi Childéric III ressemble à l'usurpation du pouvoir orthodoxe par Cao Cao et Tian Chen³⁹³ de Chine :

« L'an 751, Pépin déposa le roi Childéric III qui fut ensuite enfermé au

³⁹² F. Hartog, *op. cit.*, p. 238.

³⁹³ Cao Cao (曹操 155-220), de son prénom social Mengde (孟德), était un seigneur de guerre, écrivain et poète de la fin de la dynastie Han. Étant le premier ministre du dernier empereur de la dynastie Han, il se rendit maître de la Chine en prenant l'empereur en otage et établit ensuite les fondations du royaume de Wei.

Tian Chen (田陈) était le nom d'un ministre du pays des Qi de la période des Printemps et Automnes. Pouvoir militaire à l'appui, il réussit à forcer le roi Zhou An (周安王 ?- 376.av. J.-C.) à reconnaître son autorité sur le pays Qi.

monastère de Saint-Bertin. La dynastie Mérovingienne durant laquelle vingt rois avaient gouverné durant 271 années prit fin. Pendant le dernier siècle de leur règne, les rois n'avaient plus de réel pouvoir et les maires du palais étaient les véritables maîtres du pays. Ceci est similaire à l'usurpation du pays de Chen par Tian Chen et celle des Han par Cao Cao »³⁹⁴.

Si l'exemple de Pépin le Bref et de Cao Cao met en lumière une bonne équivalence, étendre le discours comparatif au sujet d'histoire reste tout de même une tâche périlleuse. Considérons par exemple le parallèle établi par Kang Youwei entre l'occupation romaine de la Gaule et les conquêtes réalisées par les *han* sur des régions reculées en Chine.

«La France s'appelait la Gaule... À l'époque de Zhou, leurs tribus attaquaient l'Italie... L'an 51 av. J.-C., Jules César se leva contre la Gaule, après neuf ans de guerre, les romains atteignirent la Gaule profonde et trois millions de gaulois se soumirent à eux. César pour la Gaule est comme Ban Chao pour les 'régions de l'ouest', Sima Cuo pour l'état de Shu, Zhao Chongguo pour l'ethnie Qiang et Zhuge Liang pour les barbares de la province de Yunnan et du nord Cambodge³⁹⁵. Sous le règne de l'Empire Romain, les administrations s'établissent et l'agriculture se développe en Gaule. C'est le début du processus

³⁹⁴ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 267 - 268.

³⁹⁵ Ban Chao (班超 32- 102), né à Xianyang en 32, mort en 102, était un général chinois. Il a repoussé la confédération de peuples nomades du Nord et a assuré l'administration des 'régions de l'ouest' (Asie centrale) durant la dynastie Han de l'Est.

Sima Cuo (司马错) était un général du royaume des Qin de la période des Royaumes combattants. Sa conquête de l'État de Shu, l'ancien royaume du Sichuan (四川) en 316 av. J.-C. fut déterminante pour l'unification de la Chine par l'empereur Qin en 221 av. J.-C.

Zhao Chongguo (赵充国 137- 52 av. J.-C.) était un général célèbre de la dynastie Han. Il a détruit la rébellion de l'ethnie Qiang en 61 av. J.-C.

Zhuge Liang (诸葛亮 181- 234) était un célèbre stratège chinois de l'époque des trois Royaumes. Avec Sima Yi (司马懿 175-251) et Zhou Yu (周瑜 175-210), chacun était au service d'un royaume comme le plus brillant tacticien. Zhuge Liang s'allia à Liu Bei (刘备 161- 223) et en tant que Premier ministre des Shu (蜀国), mena cinq invasions du royaume de Wei (魏国) dans le but de restaurer la dynastie Han. En 225, à travers des stratégies de pacification, il réussit à soumettre les barbares de la frontière Sud du royaume des Shu.

de la civilisation gauloise »³⁹⁶.

Sans aller plus loin sur l'exactitude des faits historiques de son discours, cette analogie a déjà pour défaut de placer sur un même pied d'égalité la nature de la guerre entre la Gaule et l'Empire romain et celles entre les royaumes ou tribus au sein de la Chine. En plus, les comparants évoqués ne sont même pas de natures homogènes. Le lecteur pourrait facilement être induit en erreur sur la légitimité de la guerre des Gaulois.

Parfois, le voyageur est conscient de l'incertitude de sa comparaison parallèle et essaye de la rattraper par des renseignements supplémentaires. Par exemple, plusieurs de nos voyageurs comparent les grades universitaires occidentaux 'bacheliers', 'licenciés' et 'docteurs' aux titres successifs conférés à l'issue des examens mandarinaux en Chine, soit Sheng Yuan, Ju Ren et Jin Shi (生员、举人、进士). Zhang Deyi rajoute que « toutefois, les candidats ne s'attaquent qu'à une seule discipline ; soit les lettres, soit les mathématiques, soit l'astronomie et la géographie, soit la divination et la médecine, soit la chimie ou la physique ». Bien que ces renseignements ne décryptent pas entièrement les dissimilarités entre les titres du système de l'éducation supérieure occidentale et ceux des examens impériaux de Chine³⁹⁷, le fait d'en ajouter des précisions démontre déjà l'acquis d'une connaissance croissante et l'effort d'exactitude de nos explorateurs.

³⁹⁶ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 265.

³⁹⁷ Il s'agit de deux systèmes très différents. Primo, les grades en Chine ne sont pas accordés au sein des universités ou des instituts dans lesquels les étudiants étudient et accumulent leurs connaissances. Secundo, les trois grades obtenus par les lettrés chinois, démontrant leur niveau d'étude, sont liés directement aux divisions administratives. L'examen qui distribue le titre de Sheng Yuan, aussi appelé Xiu Cai (秀才), a lieu dans l'agglomération chaque année. L'examen de Ju Ren, proche du lauréat, se tient à la capitale de chaque province tous les trois ans. Pour devenir Jin Shi, il faut aller à la Capitale de la Chine pour passer le concours qui a lieu tous les trois ans. Les meilleurs parmi les Jin Shi sont reçus et interrogés par Sa majesté lui-même. Tertio, les gradés chinois ont pour unique carrière, celle de fonctionnaire. Il n'est pas envisageable qu'un lettré chinois exerce un autre métier tel que celui de commerçant ou d'artisan. Enfin, le contenu des examens n'est pas du tout le même en Chine et en Occident.

Par rapport aux procédés de comparaison et d'assimilation, le parallèle nécessite certainement plus d'aptitude, mais il reste un procédé relativement peu appliqué. En fin de compte, ce qui attire plus le regard des voyageurs n'est pas la similitude, mais bien l'altérité.

III. 2. 4. Inversion

Comme le note Hartog, dire l'autre, c'est le poser comme différent. Le terme a est différent du terme b. mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où les deux termes a et b entrent dans un même système où les écarts entre eux remplacent la pure et simple non coïncidence³⁹⁸. Au moment où la différence est prise dans le système de la langue et de l'écriture, la différence est transcrite et de là devient assignable et significative.

L'inversion reste une figure commode pour exprimer la différence car « l'altérité se traduit en anti-même ». Elle s'emploie fréquemment dans la transcription de l'opposition de coutume ou de croyance. Un exemple récurrent dans notre corpus est l'emploi de coloris blanc dans les habits et accessoires féminins. En Occident, « Le blanc est une couleur propice et surtout revêtu lors des cérémonies de mariage ». Et « on n'a pas intérêt à confondre la mariée et la veuve »³⁹⁹. Rappelons qu'en Chine antique, les habits blancs sont portés uniquement à l'occasion de funérailles et cet écart entre la mariée et la veuve suscite logiquement beaucoup d'intérêt.

Zeng Jize, comme beaucoup d'autres voyageurs, relate le trait qui paraît étrange

³⁹⁸ F. Hartog, *op. cit.*, p. 331.

³⁹⁹ Bin Chun évoque cette inversion de mœurs avec humour dans un poème de *Voyage dans les pays maritimes*, p. 105.

dans la relation homme/femme de l'Occident :

« La coutume occidentale accorde plus de prix à la femme qu'à l'homme. Si un homme rencontre une femme en chemin, il doit lui céder la place et la laisser marcher devant. Dans les banquets, la politesse exige que les femmes soient servies avant les hommes. Quand une femme a un amant, même une épouse de duc ou marquis, il lui arrive souvent d'abandonner son mari et l'on ne trouve pas étrange qu'elle se remarie. Si le mari a une maîtresse, l'épouse peut le poursuivre en justice, ce qui est exactement le contraire de notre antique théorie de soutien du *yang* et de répression du *yin*. Avant le mariage, les filles ont eu souvent plusieurs prétendants et il arrive même que l'on ne tienne pas pour honteux le fait d'avoir un enfant. C'est pourquoi beaucoup de filles ne se marient jamais, détestant les contraintes qu'entraînerait la présence d'un mari. La relation entre époux est quelque peu contraire à la Voie de notre saint Confucius »⁴⁰⁰.

De manière plus générale, en ce qui concerne la coutume, la figure de l'inversion conduit souvent à saisir l'altérité comme un renversement de valeurs, en vertu duquel l'Autre est rejeté du côté du Mal. Cependant, nos voyageurs ont le formidable mérite de ne pas prendre cette position de façon systématique. Zhang Deyi, par exemple, signale les oppositions sans jugement, même si certaines d'entre elles touchent au plus grand tabou⁴⁰¹ : « En Angleterre, du roi au peuple, il n'est pas interdit de se marier avec quelqu'un portant le même nom de famille. Une belle-sœur veuve est autorisée à épouser son beau-frère »⁴⁰² ; En Suède, « pendant l'audience du roi à

⁴⁰⁰ Jize Zeng, *op. cit.*, p.

⁴⁰¹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 716, p. 546 et p. 581.

⁴⁰² Ne pas se marier avec quelqu'un portant le même nom de famille est un us chinois très ancien qui pourrait dater du XI^e siècle av. J.-C. Il fut maintenu jusqu'à l'époque des Printemps et Automnes. Le tabou fut ensuite abandonné dans les siècles suivants, puis repris par la dynastie Tang sous forme de loi. Les dynasties d'après ont toutes adopté cette loi. Le mariage entre les beaux-frères et belles sœurs est également interdit.

ses sujets, ces derniers ne s'agenouillent aucunement tout en criant 'Vive le roi !'. Ils n'ôtent que leur chapeau tout en baissant leurs mains» ; « les européens nomment leurs enfants de noms de Saints. Il est surprenant de voir que certains portent même le prénom de Jésus »⁴⁰³.

Li Gui, quant à lui, insère ingénieusement l'opposition du statut social de la femme à l'appui d'une question posée par un ami occidental lors de sa visite à une école de filles à Philadelphie :

« Mon compagnon américain me demande : 'en Occident, avoir des filles apportent autant de bonheur qu'avoir des garçons et la famille n'a pas de préférence. En Chine, c'est l'inverse. Certains sous-estiment les filles ou même noient des bébés filles dès leur naissance. Et la loi interdisant ces pratiques n'a aucun effet. Pourquoi cela ?' »

Je lui réponds : 'la seule explication se trouve dans la négligence de l'éducation des filles' »⁴⁰⁴.

La réponse de Li Gui reste ambiguë, mais la reconnaissance sur l'avantage de l'Autre est certaine. Xue Fucheng, lui aussi, désigne le bon côté de l'Occident à travers la figure d'inversion. Prenons la comparaison qu'il réalise en matière de transmission des connaissances médicales :

« L'héritage de connaissance que laissent les grands médecins chinois se perd au fil du temps (car la transmission se limitent strictement aux descendants masculins) alors qu'en Occident, l'état délivre un brevet d'invention à toutes »

⁴⁰³ En Chine antique, la coutume veut que l'utilisation des noms des empereurs de la dynastie en cours, des aînées de la famille, des maîtres d'école ainsi que des Saints confucéens et bouddhistes soient strictement interdite. Au moment où il faut les écrire ou prononcer, le mot est remplacé par d'autres mots. En écriture, on peut aussi ajouter ou supprimer des traits en gardant les mêmes caractères. Il s'agit du respect suprême et enfreindre ce tabou peut conduire jusqu'à la peine de mort. Non seulement la prononciation et l'écriture de ces mots sont interdites, mais il n'est pas autorisé de nommer les enfants avec ces caractères ni même avec leurs homonymes.

⁴⁰⁴ Gui Li, *op. cit.*, p. 238.

les bonnes techniques testées et approuvées afin de la répandre le plus largement possible »⁴⁰⁵.

Les exemples cités démontrent que la figure de l'inversion n'est pas utilisée que dans un but ethnocentrique même s'il s'agit des mœurs et qu'elle n'aboutit pas toujours à une vision manichéenne du monde. La finalité de distinguer le bien du mal n'est pas une nécessité absolue. Malgré tout, l'inversion n'est même pas la figure la plus employée dans les relations de voyage car elle ne réussit à traduire qu'une faible partie du réel de l'Autre, à savoir les éléments qui sont du ressort de la logique ou des coutumes.

III. 2. 5. Négation et affirmation

La figure de la négation se base sur le mode de l'absence : elle laisse du même coup quelques-uns des éléments de l'univers de l'auteur si familiers que leur absence le surprend. Zhang Deyi évoque sur ce mode l'absence de sage-femme dans les pays d'Occident⁴⁰⁶.

Le schéma 'l'autre n'a pas' peut aussi se compléter par une appréhension. L'absence du mois embolismique dans le calendrier occidental n'a pas laissé Li Shuchang insensible. Selon lui, « ce calcul est simple, mais il ne correspond pas exactement à la course du soleil le long de l'écliptique et ne donne pas les précisions nécessaires aux agriculteurs sur le changement de la nature et des saisons. Le calendrier chinois s'avère bien supérieur »⁴⁰⁷.

⁴⁰⁵ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 161.

⁴⁰⁶ L'absence de sage-femme en Occident serait un fait dont Zhang Deyi entendit parler. Mais l'information est évidemment erronée car la profession de sage-femme existait depuis l'antiquité en Occident.

⁴⁰⁷ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 510.

Toutefois, l'absence ne sous-entend pas toujours une appréciation négative et peut même servir à créer un effet merveilleux :

« À Londres, trente ou quarante mille personnes sont inactives. Sans activité, on ne peut savoir de quoi ils vivent. Et curieusement, on ne trouve pas de mendiant dans la rue, ni de bandit en banlieue. Aucun vagabond n'est mal vêtu »⁴⁰⁸.

Dans l'utilisation du procédé de la négation, l'Autre est régulièrement rangé du côté de qui 'n'a pas'. Mais vu le rapport de force entre la Chine et l'Occident au XIX^e siècle, 'l'Autre a ce que le soi-même n'a pas' demeure une tendance bien plus forte d'où la figure de l'affirmation. Elle est sans doute la figure exprimant l'altérité la plus utilisée dans des récits de voyage chinois en Occident, grâce à la totale nouveauté de l'Autre : les bibliothèques, les musées, les asiles pour handicapés et malades mentaux, les écoles pour filles et la variété des inventions issues de la révolution industrielle etc. Devant les illustrations et les tableaux éducatifs suspendus dans une classe d'une *Lady College* en Ecosse, Guo Songtao s'exclame du fond du cœur :

« Tous ces tableaux illustratifs en matière de géographie, de botanique, de zoologie, de mécanisme et de mathématique, même les lettrés les plus gradés de Chine n'en ont jamais vu de leur vie »⁴⁰⁹.

Il arrive que la figure de l'affirmation entraîne le voyageur face à un dilemme. Soucieux d'un côté de faire partager son étonnement et sa fascination devant le réel étranger, il ne parvient pas pour autant à se désolidariser de son propre monde en le dégradant à un rang inférieur. Ce qui explique que chaque fois que l'occasion de défendre la Chine contre sa position défavorable aux yeux du monde se présente, il se précipite pour la saisir. Ainsi, Zhi Gang admet volontiers les avantages incontestables

⁴⁰⁸ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 721.

⁴⁰⁹ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 438.

du chemin de fer que la Chine ne possède pas, mais explique que :

« La construction de ceci va déloger inévitablement les caveaux familiaux datant souvent de plus de cent ans. Si l'État l'imposait dans le seul but de développer l'économie, la nature de piété filiale des Chinois s'en trouverait bousculée »⁴¹⁰.

Pour justifier l'absence de la chirurgie dans la médecine chinoise, il s'abrite aussi derrière cette idée de piété filiale, reconnue pour la qualité suprême de l'homme chez les confucianistes :

« La piété filiale empêche le fils et le petit-fils d'abandonner le corps du père et du grand-père encore tiède à la guise des autres afin que ces techniques chirurgicales se perfectionnent »⁴¹¹.

De même, Kang Youwei excuse l'imprécision des sculptures chinoises face à celles exposées aux musées de Rome par « pudeur des Chinois qui sont gênés devant la nudité »⁴¹².

Dans cette ligne d'auto défense, hormis l'arme de la qualité humaine ou morale, l'histoire fournit un autre excellent argument aux voyageurs, avec le schéma type : 'L'autre a quelque chose que je n'ai pas, mais je l'avais autrefois.' Après avoir cité les qualités de la démocratie du régime parlementaire, Xue Fucheng insiste sur le fait que la démocratie existait bel et bien à l'époque de Yao et Shun en Chine avant que l'empereur Qin n'introduisit la centralisation du pouvoir⁴¹³.

⁴¹⁰ Gang Zhi, *op. cit.*, p. 63.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 72.

⁴¹² Youwei Kang, *op. cit.*, p. 129.

⁴¹³ L'auteur désigne l'époque des trois Augustes et des cinq Empereurs (三皇五帝) qui appartiennent à une mythologie dont l'ère remonte à plus de 4000 ans d'ici. Ces gouverneurs sont connus par des mentions fragmentaires et parfois contradictoires dans les textes de l'antiquité et surtout des ouvrages de l'époque des Han. Les historiens modernes pensent qu'ils sont le résultat de la fusion de personnes réelles (anciens chefs d'ethnies) et de personnages mythologiques. Ils sont représentés comme des civilisateurs utilisant leur sagesse et leurs pouvoirs dans le but d'améliorer la vie des hommes. L'antériorité des trois Augustes par rapport aux cinq Empereurs est généralement reconnue. Yao (尧), Shun (舜) et Yu (禹) sont les trois derniers Empereurs de cette

Il est pertinent de souligner que cette tentative d'autodéfense, soutenue par la figure de l'affirmation, n'est malgré tout pas généralisée. Le sujet et la vision individuelle du voyageur en dépendent. Avec l'approfondissement de la connaissance sur l'Occident, de plus en plus de voyageurs font preuve d'ouverture d'esprit et de réalisme en acceptant le devancement de l'Autre.

III. 2. 6. Superlatif et hyperbole

La figure du superlatif dérive de la comparaison, mais permet de privilégier un objet, un être ou un fait du monde en lui accordant une supériorité absolue sur tous les autres de sa catégorie. Elle traduit les merveilles quantitatives ou qualitatives. Ce procédé peut être très précis à condition que l'aspect du merveilleux en question soit évaluable. Xu Jianyin accorda en 1879 le titre du meilleur cuirassé à coque en fer du monde au navire *HSM Inflexible* du Royaume-Uni, en le qualifiant « de plus récent modèle, avec le plus épais blindage et les plus puissants canons sur double supports amovibles »⁴¹⁴. Mais ce genre d'évaluation nécessite une étude rigoureuse et spécialisée que peu de voyageurs ont l'occasion d'effectuer.

En revanche, reposant sur une expérience limitée du monde, ce procédé se

époque mythologique.

Selon le *Shiji* (« 史记 ») de Sima Qian (司马迁), Yao était fils de l'Empereur Ku (瞽) et d'une femme nommée Qingdu. Il aurait obtenu le trône après que le premier héritier, Zhi (挚), fils d'une autre mère, le lui ait cédé, de bonne grâce devant ses qualités supérieures ou contraint par son échec, selon les glossateurs. Il fut un souverain modèle, inventeur d'un calendrier. Il aurait chargé Gun (鯀), père de Yu le Grand (大禹), de lutter contre les inondations. Yao laissa son trône à Shun, plus vertueux que son propre fils Danzhu (丹朱), et lui fit épouser deux de ses filles, Ehuang (娥皇) et Nüying (女英). C'est de son temps que dix soleils seraient apparus dans le ciel, brûlant la terre. Il ordonna à Houyi (后羿) d'en abattre neuf.

Shun, nommé aussi Shun le Grand, est choisi à l'âge de 53 ans comme successeur du fait de sa vertu. Il serait mort à cent ans après avoir à son tour cédé le pouvoir à un successeur vertueux, Yu, dont il avait pourtant fait exécuter le père, Gun, à cause de son échec dans la lutte contre les inondations. Yu réussira là où son père avait échoué.

⁴¹⁴ Jianyin Xu, *op. cit.*, p. 731.

rapproche davantage des procédés de surenchère (comme les formules qui font culminer l'excès dans l'ineffable ou dans l'incroyable – si grand, si beau, qu'on ne peut l'exprimer ou le croire). Selon les auteurs, il est plus ou moins utilisé et concerne plutôt tel ou tel type de réalités. Guo Songtao, par exemple, a beau avoir la chance d'assister à l'essai des plus récentes inventions technologiques du monde (toutes magnifiques et merveilleuses selon ses propres termes), il se montre extrêmement prudent dans son langage et ne se prononce quasiment pas avec la figure du superlatif.

À l'inverse, *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* s'offre comme une collection de superlatifs avec l'avantage que ces derniers organisent le déroulement séquentiel du texte. En effet, l'auteur attribue aux lieux parcourus des caractéristiques exclusives et qui désignent en réalité le résumé de chaque chapitre : « Le musée du Louvre rassemble les plus grands chef-d'œuvres du monde » ; « Le Grand Palais de Paris est l'architecture la plus grandiose de tous les pays de la terre » ; « Le Palais de cristal de Londres est le parc de jeux le plus animé de la planète » ; « Le *British Museum* a la plus grande collection de livres »⁴¹⁵.

De même, Zhang Deyi, tire de temps en temps des conclusions comme suit :

« Nulle part dans ce monde on ne trouve autant de prostituées qu'en Occident »⁴¹⁶.

« Les rues de Paris sont trois ou quatre fois plus larges que celles de Londres.

Propres et bien ordonnées, elles sont évidemment les meilleures »⁴¹⁷.

Pour Kang Youwei, « de tous les pays du monde, la France possède les meilleurs musées et parmi les musées de France, le Louvre n'a pas d'équivalent. Aucun peuple sur terre n'aime autant les trésors rares que les Français »⁴¹⁸.

⁴¹⁵ Tao Wang, *op. cit.*, p. 58, p. 73, p. 82.

⁴¹⁶ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 564

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 727.

⁴¹⁸ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 213.

Il arrive que le superlatif passe à l'hyperbole avec le même caractère exprimant l'excès. Bin Chun décrit le zoo de Londres comme le plus grand zoo du monde :

« Le tigre, la panthère, le lion, l'éléphant, le serpent et le dragon, on trouve de tout dans ce zoo. Les oiseaux et les poissons sont sans exception d'espèces inconnues de moi. Il est sans doute le plus grand zoo »⁴¹⁹.

Est-il nécessaire de mentionner le « dragon » pour exprimer la splendeur de cet endroit ? À moins qu'il ne s'agisse des lacertiens ?

En effet, les voyageurs qui adoptent la figure de superlatif se caractérisent par deux sortes de personnalités complètement opposées en matière de rigueur. D'ailleurs nous constatons que les mêmes auteurs qui emploient le superlatif en surenchère favorisent aussi l'utilisation de la figure de l'hyperbole. Zhang Deyi affirme que la mélodie produite par l'orgue du Palais de cristal peut se répandre à plus de cent *li*⁴²⁰. En plus, « en Occident, de la naissance jusqu'à trois ans, rares sont des nourrissons qui pleurent »⁴²¹. Bin Chun, lui aussi, applique la figure de l'hyperbole, avec la particularité de la combiner avec d'autres figures rhétoriques. Ainsi il fait l'éloge de la beauté des deux belles sœurs de Wales, l'officier de la douane : « Si j'emportais leurs photos en Chine, je crains que les deux Qiao⁴²² ne puissent plus être reconnues comme les femmes les plus belles de tous les temps ». Lorsqu'il visite la cave de la douane anglaise où sont stockés un million de futailles de vin dont l'odeur est si agréable et puissant que « si Liu Ling y était, il demanderait d'être enterré sur place

⁴¹⁹ Chun Bin, *op. cit.*, p. 114.

⁴²⁰ Le *li* est une unité de mesure chinoise de distance existant depuis l'antiquité dont la valeur varie au fil du temps, mais qui se rapproche toujours des 400 mètres. Ceci dit, cent *li* égale à peu près 40 km.

⁴²¹ Deyi Zhang, *op. cit.*, p. 520, p. 675.

⁴²² Les deux Qiao désignent les deux filles de Qiao Xuan, réputées pour leur beauté à la fin de la dynastie Han. Da Qiao (大乔) était l'épouse du seigneur de guerre chinois Sun Ce (孙策) pendant que sa sœur, Xiao Qiao (小乔) épousa le général Zhou Yu (周瑜). Les deux femmes sont considérées depuis longtemps comme les femmes les plus belles du monde. On disait que la beauté de Da Qiao faisait tourner la tête à la Lune et même rougir la plus belle des fleurs.

s'il tombait ivre mort et le port de la houe se trouverait inutile du fait du lieu »⁴²³. Dans la première description, l'auteur combine l'hyperbole avec la comparaison, tandis que dans la seconde, une troisième figure est utilisée: la figure du *diangu*⁴²⁴.

Peu importe le nombre de figures affichées, où le superlatif ou (et) l'hyperbole intervient, le discours a pour but principal d'exprimer l'excès merveilleux dans le tour d'horizon plus ou moins étendu que permet le voyage. Bien entendu, ce n'est jamais prudent d'exclure une petite poignée de cas exprimant la critique et le cas très particulier de Xu Jianyin qui traduit la rigueur.

Comme ce dont nous avons fait mention précédemment, les procédés de l'hyperbole et du superlatif sont utilisés en fonction de tel ou tel type de réalité et par seulement une partie des auteurs à cause de leur caractère plus ou moins dépourvu de rigueur. Ceux qui les emploient sont notamment des voyageurs sans mission officielle comme Wang Tao, Kang Youwei et les tout premiers diplomates tels que Bin Chun, Zhi Gang et Zhang Deyi. En outre, l'hyperbole demeure une figure rhétorique courante en poésie, avec pour fonction de rendre l'image plus marquante. Cela explique l'omniprésence de cette figure dans les poèmes de notre corpus, avec pour exemple type – les deux recueils de poèmes de Bin Chun et le grand nombre de poèmes que Kang Youwei et Guo Songtao insérèrent dans leur relation de voyage.

⁴²³ Liu Ling (刘玲 221-300) est un écrivain de l'époque des Trois royaumes, connu pour ses attitudes anarchistes et méprisantes face aux pensées orthodoxes confucéennes. Il préconisa la pensée du taoïsme et la liberté individuelle. Adorant l'alcool, il se déplaçait souvent avec une voiture à cerf, un grand pichet d'alcool à la main. Pendant ses déplacements, il ordonnait à son serviteur de le suivre avec une houe à l'épaule au cas où il mourrait d'ivresse, le serviteur pourrait ainsi l'enterrer sur place à l'aide de cette houe.

⁴²⁴ *Diangu* (典故) est une figure rhétorique propre à la langue et à la littérature chinoises. Reconnu comme idiotisme spécifique, le *diangu* a une définition évolutive. En général, il consiste à employer les histoires et les contes des personnages célèbres dans l'Histoire ou dans la littérature pour exprimer, d'une façon implicite, des sentiments ou des situations. Il est une sorte d'allusion historique ou littéraire transparente. Chez les lettrés chinois, les histoires employées par le procédé de *diangu* se sont stéréotypées au fil du temps. Chacune d'entre elles est utilisée dans une situation spécifique avec une signification exclusive. Le *diangu* peut avoir plusieurs fonctions, surtout pour soutenir le style soutenu et implicite de l'écriture.

III. 2. 7. Corroboration

Le procédé de la corroboration se base sur la correspondance entre la citation d'un texte ancien et un réel étranger. Mais contrairement à la figure de *diangu* exprimant notamment un sentiment d'une manière implicite et à celle de la comparaison dessinant une analogie, la citation d'ici sert de prime abord à corroborer l'existence d'une réalité lue auparavant à travers des témoignages à l'étranger.

Bin Chun l'applique pour conclure son expérience du microscope, permettant à observer un nombre important de micro-organismes : « Le conte de Zhuangzi racontant une bataille d'êtres minuscules au bout de l'antenne de l'escargot n'est pas aussi mythique que ça ! Il ne dupe vraiment pas son lecteur ». Xue Fucheng lui, consacre tout son journal du 28 mai 1890 à parler des animaux et des plantes rares observés à l'étranger :

« De Hong Kong à Londres, j'ai eu à visiter pas moins d'une vingtaine de sites où s'exposent fréquemment des animaux et des plantes notés et dépeints dans les grands classiques tels que *Livre des Odes*, *Erya*, *Classique des montagnes et des mers*⁴²⁵. Ceci mérite une étude approfondie... Dommage que les

⁴²⁵ *Livre des Odes* ou *Classique des vers*, (« 诗经 ») est un recueil de trois cent cinq chansons chinoises antiques dont la date de composition pourrait s'étaler des Zhou occidentaux au milieu des Printemps et des Automnes. Il contient les plus anciens exemples de poésie chinoise. Le jésuite Séraphin Couvreur en a traduit l'intégralité. Le sinologue Marcel Granet a étudié ce recueil en profondeur et en a déduit les traits principaux de la culture chinoise antique.

Erya (« 尔雅 ») est le plus ancien dictionnaire chinois conservé jusqu'aujourd'hui et la plus ancienne encyclopédie connue dans le monde. La rédaction de la partie principale date du III^e siècle avant Jésus-Christ. Parmi les dix-neuf chapitres, sept sont consacrés aux plantes (chapitre herbes et fleurs ; chapitre arbres et arbustes) et aux animaux (chapitre insectes, chapitre poissons, chapitre oiseaux, chapitre animaux sauvages et chapitre animaux domestiques).

Livre des monts et des mers ou *Classique des montagnes et des mers* (« 山海经 ») est un recueil de données géographiques et de légendes de l'antiquité chinoise composé entre les Royaumes combattants et les Han. C'est la source principale des mythes chinois anciens encore populaires à nos jours. Plus de cinq cent montagnes sont mentionnées dans le livre, assorties d'indications concernant leur position, altitude, accessibilité, forme, zones basses, superficie, et parfois végétation et enneigement. Plus de trois cent cours d'eau sont signalés, avec mention de leurs périodes de basses eaux, des lacs et puits voisins. Parmi les ressources naturelles, animales, végétales ou minérales, ces dernières sont les plus citées.

expressions occidentales soient difficiles à prononcer et qu'il soit impossible de trouver une correspondance avec les désignations de nos classiques. Si quelqu'un prenait du temps à analyser en détail l'apparence et le son des animaux dans le but de les classer, il trouverait qu'au moins la moitié correspondrait aux livres cités. Je me dis que s'agissant des choses de l'univers, nombreuses viennent d'apparaître et autant ont disparu dans le temps »⁴²⁶.

Les textes cités ici ne sont pourtant pas des livres racontant des témoignages sur le monde extérieur. Cette correspondance entre les choses vues et les choses lues pourrait être ainsi déduite en pure coïncidence et diminuerait largement l'efficacité de la figure de corroboration, au moins aux yeux du lecteur moderne et en particulier quand le texte est issu des œuvres imaginaires comme le *Zhuang Zi*. Toutefois, bien que l'efficacité réelle de la figure soit discutable, ce procédé demeure un beau moyen pour relier les deux mondes dont le croisement dans l'Histoire n'a pas laissé suffisamment de traces pour que nos voyageurs lettrés aient des sources de référence plus directes et fiables.

Parfois, le rôle entre le texte ancien et la réalité actuelle dans le processus de corroboration s'inverse. C'est-à-dire qu'au lieu que le texte approuve une chose vue, c'est cette dernière qui crédibilise ou décrédibilise des livres. Le même journal daté deux ans et demi plus tard nous offre l'exemple dans lequel l'auteur cite trois anecdotes historiques relativement récentes sur des oiseaux gigantesques :

« Le 24 décembre 1892. Zhuang Zi dit dans son livre : 'Dans l'océan septentrional vit un poisson immense, qui peut prendre la forme d'un oiseau. Quand cet oiseau vole, ses ailes s'étendent dans le ciel comme des nuages.' Je l'ai considéré tout d'abord comme une fable. Pourtant, les archives enregistrent

⁴²⁶ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 165.

que vers la fin de la période Zheng De (1506-1521 正德) de la dynastie Ming, un oiseau noir grand comme un éléphant avec les deux ailes larges comme des voiles de bateau atterrit dans l'arbre situé à l'intérieur de la porte Chang An, il becqueta les poules et les canards comme de vers et de fourmis. Il est parti seulement plusieurs mois après... Durant les années de KangXi (1654-1722 康熙) de notre ère, à Qiong Zhou, des officiers rapportèrent qu'une fois, le jour devint la nuit subitement avec de l'âcreté dans l'air. C'était un oiseau géant... L'oiseau laissa derrière lui une plume étendue sur plusieurs kilomètres. Un cavalier pouvait entrer dans le calamus de la plume avec son cheval sans se sentir étouffer. Vu ces écrits, les propos de Zhuang Zi semblent plus sérieux qu'une simple fable. Alors je commençais à croire à l'existence de ces créatures. Mais depuis mon séjour en Occident, je n'ai jamais vu un oiseau aussi géant dans les zoos où l'on trouve pourtant de tout, ni d'ossements d'oiseau de cette taille dans les musées. Je me demande aujourd'hui si ces trois histoires ne sont pas que des contes imaginaires »⁴²⁷.

Parmi les réalités que la citation tend à prouver ou au contraire, qui crédibilise ou décrédibilise la citation, les animaux et les plantes occupent une place importante, sans doute parce qu'ils abordent un domaine universel et durable – la nature.

En outre, un autre type de citation existe dans les relations qui tend plutôt à démontrer l'universalité de certaines découvertes humaines. Mais la fonction de corroboration s'y affaiblit, cédant la place dominante à la fonction descriptive. Tel Guo Songtao qui s'extasie devant le dressage des animaux sauvages dans le *zoological gardens* de Londres et se dit « à ce jour, avoir brossé finalement le

⁴²⁷ Fucheng Xue, *op. cit.*, p. 707.

squelette que raconte *Les rites des Zhou*⁴²⁸ : ‘Fubushi élève et dresse les animaux sauvages’⁴²⁹. Puisant un vrai plaisir en communiquant librement et aisément avec les membres de la royauté dans un banquet organisé à l’occasion de l’anniversaire du roi espagnol Alphonse XII, Li Shuchang se demande : « Ce banquet ne ressemble-t-il pas à ce que raconte le *Livre des Odes*⁴³⁰ : ‘Bœuf gourmand, boutade pétillante’ ?! »⁴³¹

III. 2. 8. Mesure

Par rapport aux expressions relatives à l’étonnant que sont le merveilleux ou l’incroyable, le superlatif a au moins le mérite d’indiquer un ordre de grandeur. Mais seule la mesure peut prétendre fournir une information précise et rigoureuse concernant la taille, le nombre et la valeur. De plus, la présence du nombre confère un indéniable effet de sérieux à la relation de voyage. Ces qualités font que la présence de cette figure dans nos relations est très fréquente. Certains auteurs se montrent particulièrement plus passionnés par les chiffres que d’autres. Nous révélons par exemple dans *Deux récits de voyage dans onze pays d’Europe* plus de 150 chiffres de mesure dans un seul chapitre de sept pages consacré à la présentation de l’Italie. Cette passion du chiffre est aussi partagée par Xu Jianyin qui consacre presque tout son récit à décrire les techniques et à mesurer les machines suite aux visites des usines.

⁴²⁸ *Les Rites des Zhou* (« 周礼 »), est achevé probablement à l’époque des Royaumes combattants. Comme suggère son nom, il est censé enregistrer les titres et les fonctions des administrateurs de la dynastie Zhou. Pourtant, son contenu manifeste pas mal d’écart avec la réalité des Zhou. Les archéologues sont toujours en désaccord sur la véracité de son contenu. Fubushi (服不氏) est le titre d’officier qui se charge de l’élevage et du dressage des animaux sauvages tels que le tigre, le panthère, l’ours.

⁴²⁹ Songtao Guo, *op. cit.*, p. 114.

⁴³⁰ Il s’agit, en fait, de deux vers de deux poèmes. « Boeuf gourmand » est issu du *Phragmite de Daya* (« 大雅 ») dépeignant une scène joyeuse et respectueuse du banquet, tandis que « Boutade pétillante » est issu du *Tournant de l’eau Qi de Weifeng* (« 卫风 ») brochant l’image d’un gentleman parfait.

⁴³¹ Shuchang Li, *op. cit.*, p. 477.

Même parmi les rares narrations au sujet du loisir, ce scientifique reste toujours attaché à l'aspect de mesure des choses. De telle façon qu'il enregistre une exposition de chien à Berlin :

« Le 17 avril. Une exposition de chien a eu lieu à Berlin et j'y suis allé en compagnie de Zhong Hesheng. Parmi les quatre à cinq espèces exposées⁴³², la plus petite ne dépasse pas un *chi*⁴³³ avec des poils d'à peine quelques *cun*⁴³⁴. Son prix était fixé à vingt mille marks et une princesse l'a acheté. L'espèce la plus volumineuse a entre trois et quatre *chi* et vaut dix mille marks. Il y a une espèce de chien de chasse de taille moyenne, mais très costaud avec une importante mâchoire. Son prix à lui atteint aussi vingt mille marks. »⁴³⁵

Dans ce texte, les informations intéressantes d'habitude pour les autres voyageurs sur ce genre d'événement sont complètement ignorées – le lieu, les visiteurs, l'organisation et l'ambiance. Il est vrai que la figure de mesure exploite la réalité étrangère de façon extrêmement réaliste et ainsi fournit de très belles références dans diverses matières, mais son emploi excessif pourrait tout de même troubler le rythme de la narration et freiner l'intérêt de certains lecteurs pour qui le charme du récit de voyage réside ailleurs.

⁴³² Dans le *Mélanges du voyage en Europe*, il est noté que quatre à cinq espèces de chiens sont exposées à cette exposition. Mais il s'agit probablement d'une erreur de saisie de la part de l'éditeur. Ce dernier aurait oublié le mot *shi* (十) derrière les chiffres affichés sans quoi la valeur serait divisée par dix. Nous pensons que Xu Jianyin aurait voulu parler de quarante à cinquante espèces au lieu de quatre à cinq.

⁴³³ *Chi* (尺) est une unité de longueur traditionnelle chinoise correspondant à une coudée dont la valeur évolue au fil du temps. Mais elle est aux alentours d'une trentaine de centimètre.

⁴³⁴ *Cun* (寸) est aussi une unité de longueur traditionnelle chinoise. Sa mesure traditionnelle est la largeur du pouce à l'articulation d'une personne. La largeur des deux premiers doigts correspond à 1,5 *cun* et la largeur de tous les doigts placés côte à côte donne trois *cun*.

⁴³⁵ Jianyin Xu, *op. cit.*, p. 691.

Conclusion

De l'identique à l'inversion, de l'ineffable à la mesure, voici les principales figures chargées de dire la différence ou la ressemblance entre l'ici et l'ailleurs. Nous avons omis d'évoquer ici un autre procédé fondamental de la traduction d'image : le vocabulaire exotique. Le sujet est en effet partiellement mis en lumière dans la partie sur la nomination où nous trouvons la transcription phonétique avec des périphrases ou même de longues explications, la recherche d'équivalent forcé voire erroné et la citation pure et simple des termes exotiques en lettres.

Chacune de ces figures implique des qualités spécifiques, en fonction de quoi la mise en texte s'effectue, à la recherche permanente de la plus juste expression pour saisir l'autre. Durant ce processus de traduction d'image, les voyageurs sont face à plusieurs dilemmes inhérents à toute traduction : entre l'expression de la merveille de l'altérité et l'intelligibilité du texte ; entre le rapprochement du monde d'autrui et son propre univers et le risque d'effacer leurs nuances, aussi insignifiantes qu'elles soient. L'effort fourni par nos voyageurs s'avère grand et se récompense par un progrès manifeste dans le temps. Non seulement l'image de l'autre complètement floue au début s'éclaircit et se construit jusqu'à devenir des stéréotypes à la fin de cette époque, mais les textes où coexistent plusieurs figures sont de plus en plus courants, permettant la concordance entre l'émerveillement et le sérieux, entre la précision de la traduction et le style vivant du texte.

Conclusion

« Quelle était donc cette époque que je rencontrais ? Celle du bateau à vapeur, de la locomotive et du télégraphe, trois inventions extraordinaires qui ont réduit les distances sur terre et facilité les échanges... J'ai pu parcourir le monde. Ce que j'ai vu et entendu dépasse de loin ce que connaissent nos sages les plus vénérés de l'Antiquité »⁴³⁶.

Certes, l'histoire étant irréversible, le monde est dorénavant rétréci et ce, pour toujours. Se retrouvant à l'aube de la mondialisation et au crépuscule de la monarchie chinoise vieille de plusieurs millénaires, ces voyageurs s'élancent sous plusieurs identités que l'histoire leur accorde. Ils sont les découvreurs de l'Occident ; les premiers témoins sédentaires de la civilisation moderne issue de la révolution industrielle ; les derniers sujets de la dynastie finale du Céleste Empire et aussi les derniers lettrés employant la langue classique chinoise.

Ils partagent la même époque et la même destination, mais avec chacun une identité sociale et des sentiments tout aussi personnels. Arrivé à cette terre lointaine, chacun propose ses expériences, ses pensées et ses réflexions à travers les récits de voyage, tous à la recherche d'une nouvelle position en rapport avec l'autre d'une part et avec l'univers d'autre part, cet univers qui vivait sous leur regard des bouleversements profonds. Dans cette période de l'histoire où la publication et la diffusion des livres deviennent accessibles à tous, les retombés de ces récits de voyage sont immédiats, mettant en avant la construction de l'image de l'Occident qui influencera, dans une certaine mesure, le cours de l'histoire. Comme précise D. Pageaux, l'image (de l'Occident) est une sorte de langage qui a pour fonction « de

⁴³⁶ Youwei Kang, *op. cit.*, p. 56.

dire les relations interethniques, interculturelles, les relations moins effectives que repensées, rêvées, entre la société qui parle et qui regarde (la Chine) et la société regardée (l'Occident) »⁴³⁷. Elle pourrait même tourner au stéréotype par la suite. Mais avant d'en arriver là, nous nous sommes d'abord intéressés à la représentation de cette image de l'Occident, telle qu'elle a été inscrite dans les récits des voyageurs chinois entre 1847 et 1910. Voici le sujet de notre étude.

Plusieurs paramètres distincts mais indubitablement interdépendants ont défini notre sujet qui renferme deux mots clés : l'image et sa représentation. Ainsi, nous nous sommes d'abord intéressés aux paratextes dont le grand nombre et la diversité du genre exceptionnelle impressionnent et caractérisent ces récits de découverte. Les « dédicaces », les ordres impériaux, les préfaces, les postfaces, les avertissements etc., tous y sont présents afin d'éclaircir le contexte du voyage, la difficulté de l'écriture et le principe du choix du thème etc. Il existe même des calligraphies en guise de « dédicaces » avec pour finalité l'exhibition.

Nous nous sommes ensuite penchés sur l'ordre, impliquant le support du discours et l'organisation des informations. Chaque support, tel que le journal de voyage, les miscellanées, le recueil de poèmes ou de proses, est adopté pour des raisons spécifiques, en fonction du besoin de chaque auteur, mais surtout de sa capacité d'expression pour laquelle les deux axes, l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique, jouent un rôle primordial, en dirigeant le fil de l'organisation des informations.

À partir de ces premières études d'ordre formel et à l'aide d'une rétrospective de l'histoire du discours viatique chinoise, nous avons réalisé un résumé illustratif sur les rapports entre les éléments suivants : la destination du voyage, le thème, le genre

⁴³⁷ Daniel-Henri pageaux, *op. cit.*, p. 138.

et la longueur du texte, tout en y constatant une certaine stabilité dans les discours viatiques anciens. En s'intégrant dans cette rétrospective, les récits de voyage en Occident nous offrent, d'une manière explicite, ses quelques particularités.

Si des caractéristiques spécifiques sur l'aspect formel existent bel et bien dans le corpus, que sont elles au niveau du fond ? Nous avons ainsi concentré la suite de cette étude sur l'image de l'Occident, telle qu'elle a été contemplée par ces visiteurs chinois. L'Occident, en constituant un pôle incontournable pour les voyageurs généralement soucieux de la conjoncture mondiale et un sujet d'étude pour l'ensemble des lettrés chinois, devient la scène de multiples événements que nos relateurs ont voulu exposer. Leurs récits ancrés dans la vocation référentielle puisent leur inspiration dans la réalité du monde qui les entoure, le réel de la vie du peuple occidental. Respectant cette fonction de témoignage qui est la finalité première de tous les récits de voyage, nos voyageurs entreprennent d'évoquer plusieurs aspects du quotidien occidental à l'aube de sa civilisation moderne : les techniques et la technologie, les us et coutumes, la politique et la religion. Ces renseignements, en dépit des réserves énoncées, représentent des sources utiles et appréciables pour toute recherche historique, sociologique ou autres.

Les premiers contacts directs avec l'Occident que les voyageurs établissent sont réalisés à travers les fruits des nouvelles techniques et des technologies, c'est-à-dire les moyens de transport récemment inventés, les usines industrielles et tous types d'objets ingénieux facilitant la vie quotidienne. Raison pour laquelle ces aspects sont amplement présentés, en particulier dans les toutes premières relations de voyage.

En dehors de la présentation des inventions matérielles encore inédites en Chine, nos voyageurs parcourent aussi les territoires européen et américain en y côtoyant les autochtones, surtout les milieux de la haute société. Témoins de leur vie quotidienne, ils cherchent à dépendre leurs activités sociales. La gastronomie et

l'habillement, éléments les plus voyants pour la représentation de l'Autre, sont détaillés et analysés. Ils surprennent et deviennent fascinants quand les moeurs s'opposent à celles des voyageurs.

Les musées et les galeries d'art, étant inexistantes en Chine, émerveillent ces érudits assoiffés de nouvelles connaissances. Les spectacles, les banquets et les bals, quant à eux, offrent un lieu d'observation idéal sur les relations de personnes. Malgré l'ouverture d'esprit de certains, la liberté des femmes d'Occident et leur statut social élevé créent une gêne générale chez nos fidèles disciples du Confucius. Leur incompréhension sur la relation humaine s'étend, de la relation entre les deux sexes, aux relations entre les générations. Étant les premiers concernés, les voyageurs se sont également intéressés et se sont trouvés agréablement surpris par l'attitude des Occidentaux envers les étrangers.

La vie politique elle aussi suscite un intérêt accru chez nos voyageurs qui exposent plusieurs détails la concernant. La position du souverain, le parti politique, le parlement et son régime sont présentés et analysés de fond en comble avec des voyageurs qui tendent à prendre position, favorable, défavorable ou mitigée.

Les relateurs, spectateurs d'événements religieux majeurs dans la vie des Occidentaux, décrivent avec soin les us et coutumes chrétiens. Les fêtes et les cérémonies sont évoquées en comparaison avec celles des croyances traditionnelles chinoises. Dans la religion, les Chinois croient avoir trouvé la source et l'explication de toutes les différences culturelles entre ces deux sociétés, ce qui les pousse à évaluer les enseignements de Jésus par rapport à ceux de Confucius, tout en affirmant la supériorité de ce dernier.

Dans la présentation de l'image de l'Occident, les voyageurs sont tous confrontés à un défi inhérent à tout récit de voyage de découverte, celui de la nomination. Afin de nommer les noms de personnes, des lieux et des choses, plusieurs

procédés sont employés avec chacun, ses propres qualités. Ils décident non seulement de l'efficacité de la représentation et de la réception de l'image de l'autre, mais aussi constituent un précédent pour les successeurs dans le champ de la néologie, tout en donnant naissance à des mots nouveaux dont certains sont définitivement installés dans des dictionnaires de la langue chinoise.

Étant donné que l'image de l'Occident se construit au sein du texte, sa représentation ne peut alors exclure un autre aspect tout aussi important que l'aspect thématique, celui de la narratologie. Ainsi, nous avons continué notre étude par l'analyse de la voix narrative, mettant au clair les fonctions du conventionnel trio narrateur – voyageur - héros qu'offrent les relations de voyage. Le narrateur prenait l'engagement de la « totale transparence » au début des récits et le voyageur fournit ensuite ses témoignages de manière régulière ou périodique pour confirmer le pacte conclu. Avec ses fréquentations de personnages réputés lors des événements officiels ou semi-officiels, le héros est, à son tour, mis en contexte afin de renforcer le dispositif destiné à cautionner sa parole. La particularité du rôle de héros dans ces récits de voyage sur l'Occident est manifeste. Assumant pleinement son rôle de personnage, le héros ici n'est ni extérieur au récit, ni complètement éclipsé comme dans les anciens discours de voyage.

À la fin de cette étude, nous avons désiré démontrer un autre aspect narratologique essentiel pour toute représentation de l'image de l'autre – la rhétorique de l'altérité et de la ressemblance, pour laquelle des notions de linguistique et de stylistique sont volontairement utilisées par nos soins.

Le sujet de notre étude, l'interprétation de l'image de l'Occident, est ainsi analysé sous plusieurs égards, des paratextes aux textes, de la thématique à la méthodologie. À chaque stade, en nous projetant dans l'histoire littéraire et en prenant pour point de comparaison des discours viatiques chinois traditionnels, nous avons pu

constater de nouvelles caractéristiques propres à ces récits de découverte. En les dessinant à grands traits, nous les résumons en trois points.

Mais avant de les déployer, il nous semble nécessaire d'insister sur le lien étroit entre ces points, touchant pourtant séparément l'aspect générique, thématique et narratologique. Comme nous l'avons illustré plus haut, la nature, le pèlerinage et le voyage militaire et diplomatique constituent les trois principaux thèmes du discours de voyage chinois du temps antique. Chacun de ces thèmes évoque un programme qui lui est propre, renfermant plusieurs éléments tels que le support, le genre, le style et la longueur du texte. Au sein de chaque programme, les rapports entre ces éléments montrent une certaine stabilité. Ceci dit, le thème, dans les récits de voyage chinois, joue un rôle décisif face aux autres éléments. Si le thème défini dans l'espace historique et épistémologique était un argument, tous les autres s'avèreraient des variables dépendantes.

Revenons maintenant à la première grande nouveauté des récits de voyage en Occident. Elle consiste en la grande diversité des paratextes et des supports de l'écriture sur la même destination. Dans l'histoire littéraire de la Chine, les discours de voyage relatant la nature (des montagnes et des eaux) apparaissent conventionnellement sous formes poétiques, alors que les récits de voyage des diplomates et des militaires sont présentés d'habitude sous forme de journal de route ou de note de voyage. Jamais une destination autre que l'Occident n'avait pu rassembler tous les supports du discours de voyage : le journal de voyage, les miscellanées, le recueil de proses ou de poème, voire des textes ressemblant à la monographie. Citons le *Journal d'observation de la politique* de Zai Ze dans lequel le régime politique demeure l'unique sujet et *Notes de retour* de Shan Shili qui n'a rien à envier à une thèse en mythologie gréco-romaine.

En deuxième lieu, à l'encontre des récits de diplomates et de militaires anciens

qui ne se contentaient que de citer, par matière et avec froideur, des caractères relativement brefs sur l'autre, les récits de voyage en Occident mettent en avant aussi bien la société que la vie quotidienne du peuple occidental dans laquelle le voyageur lui-même joue un rôle. Ainsi, tous les aspects d'une société moderne sont narrés, avec des témoignages personnels et vivants : les visites aux expositions, aux musées, aux prisons et aux hôpitaux; l'assistance à la remise de diplômes à l'Université comme la Sorbonne et Oxford; la présence aux pièces de théâtre telles que *Hamlet* et *le Maure de Venise*; la lecture et la traduction des journaux comme *Le Times* et *Le Figaro*; l'assistance aux débats politiques à l'Assemblée nationale ou encore l'amitié avec des politiciens, des philosophes et des grands scientifiques etc.

Quoique les informations rapportées ne soient pas toujours vraies et précises, les simples résumés dans les anciennes relations de voyage sont peu à peu remplacés par des études plus rigoureuses, plus approfondies, avec des témoignages sédentaires. Témoins d'une nouvelle ère de la mondialisation, les voyageurs forment une unité d'auteurs qui se rencontrent aussi bien physiquement qu'intertextuellement. Leurs textes, souvent volumineux, finissent par constituer un corpus complet et complémentaire portant sur des aspects très divers de la société occidentale.

En dernier lieu, la diversification des informations dans les récits de voyage en Occident est accompagnée volontiers d'une sensibilité croissante, traduite par l'augmentation des narrations sur le monde intérieur de l'auteur. Par rapport aux relations de voyage traditionnelles qui se focalisent uniquement sur l'Autre, nos récits prennent également pour objet la pensée et le sentiment de l'auteur⁴³⁸. Bien que cette sensibilité soit encore en gestation, en voie d'expansion, elle est bel et bien présente

⁴³⁸ Bien entendu, cette sensibilité (humanisation) est très différente de celle propre à certains poèmes ou proses de voyage décrivant la nature. Dans ces derniers dits 'paysages en prose' ou 'poèmes-paysages', le voyage est en réalité une sorte de 'vagabondage mental' où la nature incarne l'esprit de l'auteur et de son destin.

grâce au désir de vouloir prendre part à l'étonnante découverte d'une autre civilisation, aussi grandiose que celle de leur Céleste Empire. Cet émerveillement prend le dessus et ouvre la voie aux commentaires et réflexions personnels. Il s'agit de l'art de broser un tableau des scènes, dynamique et haut en couleurs, dont le peintre lui-même fait partie; de l'art de capter le réel étranger et de l'animer par des touches subjectives.

Devant ces nouvelles caractéristiques, sommes nous alors capables de confirmer le rôle que joue l'image de l'Occident dans leur apparition ?

La réponse est de prime abord épistomologique.

« Toute culture a sa vision du monde. Elle procède d'un désir fondamental de localisation de soi, de l'Autre et du divin. Arrêtant un point de vue, cette vision fixe la valeur des espaces proches et lointains. L'homme place ses dieux sur les montagnes, au ciel ou au-delà des mers et trace des frontières où commencent les contrées étranges ou étrangères. Ces terres, il les admire, les méprise, les convoite ou les craint »⁴³⁹.

Tout au long de l'histoire de la littérature de voyage chinoise, ces contrées étrangères ne sont décrites que sous deux visions. Représentée par des relations de voyage, la première relève de l'indifférence, tandis que la deuxième relève d'un regard ludique, incarnée par des romans ou des contes imaginaires.

Toutefois, en aucun de ces deux cas, l'idée de comparer, dans la réalité, l'Empire si supérieur aux "barbares" n'est venue à l'esprit des auteurs chinois bien que « toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit elle, d'un Je par rapport à l'Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs »⁴⁴⁰. Mais cette conscience était effectivement insignifiante car les anciennes idéologies et cultures chinoises refusaient systématiquement de mettre la Chine au même rang que l'étranger.

⁴³⁹ Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage, Histoire de touristes*, Paris, Plon, 1990, p. 111 - 112.

⁴⁴⁰ Daniel-Henri pageaux, *op. cit.*, p. 135.

L'Empire et "les cours d'eaux qui l'entourent" appartenaient évidemment à deux univers.

Cette *weltanschauung* égocentrique ne va pourtant plus durer suite à l'évolution de la conjoncture du monde au XIXe siècle. Conscients de la situation, les voyageurs s'élancent vers la terre occidentale avec la ferme idée de repositionner leur pays dans l'échiquier mondial dont l'Occident fait dorénavant partie. Animés à la fois par l'orgueil et le complexe d'infériorité suite à la frustration militaire et politique de la Chine, chacun à qui l'histoire confie cette tâche délicate tente de prendre position.

De cette manière, ils rassemblent le maximum d'informations sur l'Autre. Certains voyageurs y reconnaissent l'avance de la civilisation occidentale moderne sans trop de difficulté, tandis que d'autres errent dans l'hésitation.

À cette époque où l'Occident en tant que nouvelle destination ne possède pas encore de discours de voyage référentiel en matière de substance et de forme comme d'autres destinations habituelles, les voyageurs témoignent de leurs expériences en se fiant à l'instinct littéraire de chacun d'où une variation de genre et de support.

En tout état de cause, l'Occident est à la fois le lieu de naissance et l'objet de ces récits qui débutent dans l'ignorance et l'occidentalisation de la Chine. Quelques années après le départ du dernier voyageur de notre corpus, la monarchie chinoise arrive en fin de vie et dans le chaos politique qui suit l'histoire, un mouvement nommé le Mouvement de la nouvelle culture transforme radicalement la langue chinoise d'où le commencement d'une toute nouvelle littérature.

ANNEXE I

ELEMENTS BIOGRAPHIQUES

Bin Chun (斌椿, 1802 - ?) Magistrat du district Xiangling de la province de Shanxi. Il travailla pendant deux ans sous la direction de Robert Hart à la douane chinoise avant d'être nommé à la tête de la première délégation chinoise envoyée en Europe en 1866. Sa délégation était composée de 5 personnes – lui-même, son fils et trois étudiants de l'École de langues étrangères (同文馆) qui servirent d'interprète. Leur voyage en Europe ne dépassa pas quatre mois durant lesquels ils eurent à parcourir la France, la Grande Bretagne, le Pays Bas, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Russie et la Belgique. Suite à ce voyage, Bin Chun publia un récit de voyage *Notes de la prise de bateau* (« 乘槎笔记 ») et deux recueils de poèmes de voyage *Voyage dans les pays maritimes* (« 海国胜游草 ») et *Rentré de l'autre côté du ciel* (« 天外归帆草 »).

*** **

Dai Hongci (戴鸿慈 1853 - 1901) Né à Fo Shan de Canton, il fut reçu à l'examen impérial en 1876 et servit successivement dans plusieurs ministères. En 1905, avec quatre autres hauts fonctionnaires, il fut nommé par la Cour impériale pour effectuer un voyage d'études dont la mission était d'étudier la politique en Occident aux fins d'une réforme politique chinoise. À leur retour, les cinq diplomates rassemblèrent leurs connaissances et publièrent un recueil dans lequel ils proposent ensemble l'instauration du régime de la monarchie constitutionnelle en Chine. Le récit tenu par Dai Hongci est intitulé *Journal d'un ambassadeur aux neuf pays* (« 出使九国日记 »).

Suite à cette initiative, le Ministère de la justice au sens moderne fut fondé et Dai fut nommé Ministre. Étant l'un des ministres les plus considérés par la cour, il proposa de "solidifier les frontières", "soutenir l'industrie", "exploiter les mines", "construire des chemins de fer" et "généraliser les études". Il mourut en 1910.

*** **

Guo Songtao (郭嵩焘 1818 - 1891, connu aussi sous le nom de Yang Zhi, le nom de son cabinet) Né dans la province Hunan, Guo Songtao décrocha sa licence à l'âge de dix-neuf ans. Il échoua cinq fois au dernier examen impérial avant d'être enfin reçu, à vingt-neuf ans. En 1858, Guo Songtao commença sa carrière de fonctionnaire en entrant à l'Académie impériale. Il fut envoyé ensuite à Tian Jin en 1859 pour aider Zengelinqin à diriger la défense maritime contre l'alliance franco-anglaise. Il fut nommé successivement intendant des finances dans les préfectures de Su Zhou et Song Jiang, contrôleur du sel de la région de la rivière Huai, gouverneur de Guangdong et commissaire judiciaire provincial à Fu Jian. En 1876, Guo Songtao fut désigné comme le premier ambassadeur chinois en Angleterre. Mort le 18 juillet 1891, il laisse derrière lui des ouvrages volumineux concernant la politique, l'économie, les mœurs, les relations de la Chine avec l'Occident et la littérature, en plus de son autobiographie et de son journal intime (*Œuvres complètes du cabinet YangZhi* «养知书屋文集»).

*** **

Kang Youwei (康有为 1858 - 1927) Né en 1858 à proximité de Canton (Guangdong) et mort en 1927, il fut un lettré, calligraphe et théoricien politique chinois. Issu d'une

famille de hauts fonctionnaires, il suit grâce à ses efforts une formation classique, mais se voit forcé d'interrompre ses études à l'âge de vingt ans et de se retirer pour un certain temps dans un monastère, ce qui provoquera une altération de ses convictions. Après de longues études de géographie, d'histoire et de bouddhisme, des voyages l'emmènent à Hong Kong en 1879, à Shanghai, entre autres territoires sous contrôle étranger. Il commence alors à critiquer l'administration en place en Chine, responsable selon lui du manque de pouvoir de la Chine face aux forces étrangères. Il adresse alors une lettre à l'empereur, mais celle-ci est interceptée par les hauts fonctionnaires, dont il s'attire cependant la bienveillance. Dans une publication en 1891, il remet en cause l'authenticité des écrits de Confucius, qu'il considère comme un réactionnaire. Quatre ans plus tard, il reçoit dans le cadre du système de sélection classique un titre de lettré et profite de cette promotion pour rédiger un deuxième courrier adressé au gouvernement. Il propose aux autres lauréats de la signer avec lui. Dans cette lettre, il critique non seulement la politique étrangère de la Chine, mais demande aussi une réforme de l'appareil étatique, ainsi que de l'appareil gouvernemental et de l'administration. Cette deuxième lettre n'arrive de nouveau pas à destination. Elle provoquera néanmoins son embauche en tant que secrétaire au ministère de la Fonction publique. Par l'intermédiaire d'une association qu'il fonde, ainsi que d'un magazine, Kang Youwei cherche à propager ses idées. Celles-ci sont bien reçues par les cercles de jeunes intellectuels. Le gouvernement, par contre, réagit par un rejet et une interdiction de cette association et de ce journal. Suite à la pression étrangère qui s'accroît sur la Chine, Kang Youwei se met à rédiger un troisième courrier à l'empereur, présentant des recommandations pour des réformes dans pratiquement tous les domaines, ce qui lui vaut finalement d'obtenir une audience en 1898. Durant la Réforme des Cent Jours (百日维新 juin-septembre 1898), plusieurs réformes se réalisent à son initiative, mais l'impératrice douairière Cixi y met finalement un terme

en prenant le pouvoir grâce au soutien du commandant militaire Yuan Shikai (袁世凱). Menacé de mort, Kang Youwei s'enfuit au Japon avec son disciple Liang Qichao. De là, son voyage se poursuit en direction du Royaume-Uni et du Canada, et, avec sa Société pour la protection de l'empereur, il recherche du soutien dans les rangs des communautés chinoises à l'étranger. De retour à Hong Kong, il organise en 1900 un attentat contre Cixi, qui échoue. De nouveau, il se rend à l'étranger et son chemin le mène en Inde et en Indonésie. Plusieurs de ses œuvres sont publiées. Il y présente des propositions pour une réorganisation de l'État, mais contrairement à Sun Yixian (孙逸仙 Sun Yat-sen, appelé également 孙文 Sun Wen ou 孙中山 Sun Zhongshan), qui opte pour une forme républicaine, Kang Youwei insiste pour la préservation de la monarchie. Face au désintérêt du gouvernement impérial pour le bien-être de la population, les idées de Sun Yat-sen ont de plus en plus de succès. De son côté, Kang Youwei persiste dans ses idées, même après la révolution de 1911, qui abolit la monarchie. Ce n'est qu'en 1913 que Kang Youwei rentre en Chine. Kang Youwei s'oppose à la tentative par Yuan Shikai de renverser le nouveau gouvernement républicain et de restaurer l'empire à son profit. Il tente ensuite un coup d'État pour restaurer la monarchie. Le dernier empereur de la dynastie Qing, Puyi, est alors placé sur le trône, après la mort de Yuan Shikai. Mais son règne ne dure que treize jours et Kang Youwei doit se réfugier dans l'ambassade des États-Unis. Il s'obstinera malgré tout à propager ses idées, puis finalement s'installe définitivement à Shanghai. Il parvient à y créer une petite communauté de partisans, disposée à soutenir ses théories et publications, jusqu'à sa mort. La préface de son oeuvre *Récits de voyage aux onze pays d'Europe* fut rédigée au Canada en 1904 et dans laquelle un projet de onze récits relatant onze pays fut annoncé. Le premier *Récit de voyage en Italie* fut publié l'année suivante et en 1907, *le récit de voyage en France* s'acheva. Les autres récits évoqués dans son plan d'écriture ne verront finalement pas le jour.

*** **

Li Gui (李圭 1842 - 1903) Originaire de Nan Jing, il fut l'un des promoteurs de la Poste en Chine. Commencant sa carrière comme secrétaire, il fut recommandé par Detring Gustave Von à Robert Hart pour effectuer la mission de représentation de la délégation chinoise à l'exposition Universelle de Philadelphie. Au moment où il publia son récit *Nouvelles notes du voyage autour du monde* («环游地球新录»), il était encore anonyme parmi les lettrés. Ce livre préfacé par Li Hongzhang a ensuite connu un franc succès. Guo Songtao fit mention de ce récit dans son journal de route en Angleterre. Kang Youwei s'y serait également inspiré. En 1896, sous sa vive recommandation et approuvée par Li Hongzhang, la Poste chinoise vit le jour. Il fut la personne qui donna l'appellation chinoise *Ming Xin Pian* (明信片) à la carte postale.

*** **

Li Shuchang (黎庶昌 1837 - 1897) Né à Zunyi dans le Guizhou, il fut reçu à l'examen impérial et nommé magistrat du district du Jiang Su en 1862. En 1876, Li Shuchang fut envoyé en tant que troisième conseiller de l'ambassade chinoise en Europe : il y passa quatre ans entre l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Espagne. En octobre 1881, il fut nommé ambassadeur au Japon. Après avoir quitté Tokyo en 1891, il fut nommé intendant du Si Chuan, où il s'occupa de la douane de Chong Qing, un port qui venait d'être ouvert aux étrangers. Il démissionna en 1895 pour des raisons de santé. Après sa retraite, il devint l'un des représentants de l'école littéraire Xiangxiang, dont l'objectif était d'élargir le domaine des classiques chinois. Il créa une collection pour publier des travaux du XVII^e siècle (*Collection des livres dispersés* «古逸丛书»).

Liang Qichao (梁启超 1873 - 1929) Universitaire, journaliste, philosophe et réformiste chinois de la dynastie Qing. Ses écrits ont inspiré les intellectuels chinois et les mouvements de réforme. Né dans un petit village du district de Xinhui, dans le Guangdong, le 23 février 1873. Son père Liang Baoying était un fermier, mais une teinture des classiques lui permit d'initier son fils à la littérature à 6 ans. À neuf ans, Liang commença à écrire des textes de mille mots et il entra peu après à l'école du district. Liang passa le diplôme provincial des examens impériaux à 11 ans. En 1884, il commença à se préparer pour les examens gouvernementaux traditionnels. À seize ans, il passa le *Juren*, second degré des examens provinciaux : il était le plus jeune candidat à le réussir à cette époque. En 1890, Liang échoua au *Jinshi* à Pékin. Il avait tenté l'examen en même temps que Kang Youwei. L'examineur était décidé à saquer Kang pour sa critique des institutions existantes, mais comme les examens étaient anonymes, il pouvait seulement supposer que la copie la plus hétérodoxe était celle de Kang. Celui-ci sut se dissimuler avec un essai qui épousait les idées traditionnelles, et il réussit l'examen, tandis que l'essai de Liang fut pris à tort pour le sien et causa son échec. Inspiré par l'ouvrage *Information sur le globe* (« 瀛环志略 »), Liang commença à s'intéresser aux idéologies occidentales. De retour chez lui, il étudia avec Kang Youwei. L'enseignement de Kang sur les questions étrangères alimenta son intérêt pour la réforme de la Chine. En 1895, Liang se rendit à nouveau à Pékin avec Kang pour l'examen national. Durant celui-ci, il fut le leader du mouvement opposé au traité de Shimonoseki conclu avec le Japon le 17 avril 1895. Après avoir à nouveau échoué à l'examen, il resta à Pékin pour aider Kang à publier le journal *Information domestique et étrangère* (« 中外纪闻 »). Il l'aida aussi à organiser la Société pour le renforcement national, dont il devint le secrétaire. Un moment, il fut aussi engagé par

le gouverneur du Hunan, Chen Baozhen, pour éditer des publications favorables aux réformes, comme le *Quotidien du Hunan* (« 湘报 ») et le *Journal du Hunan* (« 湘学报 »). Partisan de la monarchie constitutionnelle, Liang était insatisfait du mode de gouvernement des Qing et voulait changer le *statu quo* en Chine. Il conçut avec Kang Youwei un programme de réformes qu'il envoya à l'empereur Guangxu. Ils affirmaient que la Chine avait besoin de plus que de l'auto-renforcement et prônaient de nombreux changements institutionnels et idéologiques, comme la lutte contre la corruption et la réorganisation du système des examens d'état. Cela déboucha sur le mouvement connu comme la Réforme des Cent Jours. Les propositions réformatrices suscitèrent une opposition farouche, et Liang devint bientôt un des «hommes à abattre» pour l'impératrice douairière Cixi (慈禧太后, 1835-1908), chef du clan des conservateurs et future régente. Cixi était fermement opposée aux réformes, qu'elle considérait comme trop radicales. Le 21 septembre 1898, le coup d'état conservateur mit fin aux réformes et Liang dut s'enfuir au Japon, où il resta les 14 années suivantes. À Tokyo, il devint l'ami de l'influent politicien Tsuyoshi Inukai (futur premier ministre du Japon). Il continua depuis le Japon à défendre activement la cause de la démocratie et les réformes par ses écrits à destination des chinois émigrés et des gouvernements étrangers. Il continua à affirmer l'importance de l'individualisme et à soutenir le concept de monarchie constitutionnelle, par opposition au républicanisme radical défendu à Tokyo par le Tongmenghui (précurseur du Kuomintang). En 1899, Liang fit un voyage au Canada, où il rencontra notamment Sun Yat-sen, puis à Honolulu et laissa une relation de voyage *Le livre de sueur* (« 汗漫录 »). Au moment de la révolte des Boxers, il retourna au Canada, où il forma la *Société pour la sauvegarde de l'Empereur* (保皇会). Cette organisation devint plus tard le Parti Constitutionnaliste, partisan de la monarchie constitutionnelle. Sun prônait la révolution, et Liang la réforme. Entre 1900-1901, Liang visita l'Australie durant un périple de six mois

destiné à obtenir du soutien pour une campagne de réforme du système impérial, afin de moderniser la Chine en adoptant le meilleur de la technologie, de l'industrie et des systèmes de gouvernement occidentaux. Il donna des conférences publiques dans tout le pays pour les chinois et les occidentaux et publia dans un journal *le récit de voyage en Australie de Monsieur Liang* (« 梁卓如先生澳洲游记»). Il revint au Japon avant la fin de l'an 1901. En 1903, Liang donna un cycle de conférences de huit mois aux États-Unis, rencontrant notamment le président Theodore Roosevelt à Washington, avant de retourner au Japon par Vancouver. Ces déplacements constituent le contexte du récit *Voyage au Nouveau Continent* (« 新大陆游记»). Après le renversement de la dynastie Qing par la révolution de 1911, la question de la monarchie constitutionnelle devint de moins en moins pertinente. Liang fusionna son parti, renommé Parti Démocratique, avec celui des républicains pour former le nouveau Parti progressiste. Il fut très critique des tentatives de Sun Yat-sen pour affaiblir le président Yuan Shikai (袁世凯). Bien qu'habituellement favorable au gouvernement, il s'opposa à l'expulsion des nationalistes du Kuomintang de l'assemblée nationale. En 1915, il s'opposa aussi à la tentative de Yuan pour se proclamer empereur. Il convainquit son disciple Cai E (蔡锷), gouverneur militaire du Yunnan, de se révolter. Les branches du Parti progressiste manifestèrent pour déposer Yuan et d'autres provinces déclarèrent leur indépendance. L'action révolutionnaire, que Liang avait toujours désapprouvée, se révéla efficace. Avec Duan Qirui (段祺瑞), Liang fut le principal avocat de l'entrée en guerre de la Chine aux côtés des Alliés lors de la Première Guerre mondiale. Il considérait que cela augmenterait le statut de la Chine et améliorerait la dette extérieure. Il condamna son ancien mentor Kang Youwei, pour avoir aidé la tentative avortée de restaurer les Qing en juillet 1917. Après avoir échoué à transformer Duan Qirui et Feng Guozhang en hommes politiques responsables, il se retira de la politique et consacra le reste de sa vie au journalisme et à l'éducation. Il mourut le 19 janvier 1929 à Pékin.

*** **

Lin Jian (林鍼) Originaire de la ville de Fuzhou, Li Jian fut issu d'une famille modeste. Il a appris l'anglais à Xiamen, l'un des cinq ports ouverts sur l'étranger après 1842 et y travaillait comme interprète. Printemps 1847, il fut recruté par un commerçant américain pour servir d'interprète aux États-Unis. Durant son voyage, il eut une aventure de sauvetage des ouvriers chinois traités comme des esclaves par leurs recruteurs anglais. Il fut ensuite accusé à tort pour vol par ces Anglais et reçut l'aide financière et juridique d'une fille américaine pour pouvoir s'en sortir et il retourna en Chine en mars 1849. Son récit *Esquisse sur le voyage en mer occidentale* («西海记游草») ne comporte que 12 pages de textes principaux. Les 36 autres pages de ce livre sont des préfaces et dédicaces des personnalités locales. Ce qui en fait une belle démonstration de la rareté et de la nouveauté du récit en Occident à cette époque.

*** **

Liu Xihong (刘锡鸿 ? - 1891) Né dans la province de Canton, il fut un personnage représentatif du clan des lettrés conservateurs qui s'opposaient farouchement au Mouvement d'auto-renforcement dont l'objectif était d'apprendre et d'utiliser les techniques mécaniques de l'Occident. En 1876, il fut nommé par Guo Songtao premier conseiller à l'ambassade de Chine en Angleterre. Mais sa relation avec Guo se détériorait et ils furent rappelés tous les deux en Chine en 1878. De ce voyage, Liu Xihong tenait un journal nommé *Journal intime de l'Angleterre* («英绍私记»). Il mourut en 1891.

*** **

Shan Shili (单士厘 1863- 1945) Née sous le nom de Shan Shili, elle fut la fille d'une famille de lettré. Dès l'enfance, elle recevait une bonne éducation et possédait une jolie plume. Elle se maria avec Qian Xun (钱恂), diplomate et étudiant de Guo Songtao. Après leur mariage, Qian Shanshili voyageait avec son mari en tant qu'épouse de diplomate. La famille passa successivement des séjours au Japon, en Russie et en Europe de l'ouest. Une dizaine d'années de vie à l'étranger solidifie son ouverture d'esprit. Elle s'opposait fermement aux pieds bandés, une coutume d'horreur de la Chine antique. Avec *Récit de voyage de 1903* («癸卯旅行记») et *Notes de retour* («归潜记») décrivant son séjour au Japon et en Europe, elle fut la première voyageuse-auteur chinoise qui relatait le monde extérieur.

*** **

Wang Tao (王韬 1828 - 1897) Né à Suzhou, il fut un journaliste et critique politique célèbre à la fin de la dynastie Qing. Les circonstances ont voulu qu'il soit le premier lettré de haut niveau à entrer en contact avec des Occidentaux : un échec aux concours mandarinaux qui l'en détournera à tout jamais. Avec le départ de son père pour Shanghai, il lui était offerte localement une place de précepteur. Wang Tao se révélera de surcroît écrivain de talent. En 1848, rendant visite à son père, il fera la connaissance de missionnaires protestants britanniques et, l'année suivante, la mort de son père le décidera à entrer aux presses de la Société des missions de Londres : il passera ainsi quatorze ans à Shanghai avant de gagner le refuge plus sûr de Hong Kong. Une longue missive aux chef Taiping l'avait en effet rendu plus que suspect aux yeux des impériaux. La mort de sa mère le décidera à profiter de l'invitation de

James Legge, le fameux traducteur des classiques confucéens, à le rejoindre en Écosse. C'est ainsi que Wang Tao découvrira l'Europe de 1867 à 1870. Il fera un autre voyage au Japon en 1879. Wang Tao apprécia les oeuvres des genres littéraires méprisés par la tradition orthodoxe tels que le *Six récits au fil inconstant des jours* ou le *Récit d'une vie fugitive* de Shen Fu (1763-après 1807), autobiographie touchante et raffinée dont nous avons deux traductions françaises. Il est l'auteur du récit de voyage illustré *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* («漫游随录»).

*** **

Xu Jianyin (徐建寅 1845 - 1901) Né à Wuxi, fut un scientifique d'excellence de la fin de la dynastie Qing. Son père, Xu Shou, avait traduit de nombreux ouvrages de chimie et de médecine et avait participé à la fabrication du premier moteur de Chine. Xu Jianyin, comme son père, faisait également des traductions à l'Institut général de manufacture Jiang Nan, puis affecté successivement à l'Institut de manufacture de Tianjin, l'Institut de manufacture de Shandong et le bureau des affaires navales. En 1878, il fut nommé conseiller à l'ambassade de Chine en Allemagne et durant son mandat, il effectua des enquêtes sur l'industrie occidentale et laissa un récit de voyage très spécialisé à ce sujet *Mélanges du voyage en Europe* («欧游随录»). Il s'éteignit suite à un accident d'explosion d'essais de poudre en 1901.

*** **

Xue Fucheng (薛福成 1838 - 1894) Né à Wuxi, d'une famille de lettrés de la province de Zhe Jiang, il obtint en 1857 le titre de bachelier. En 1875, il devint une personnalité importante au sein du Mouvement des affaires étrangères (洋务运动) et servit sous la

direction de Li Hongzhang dans la flotte de la mer du Nord pendant plus de dix ans. En 1890, Xue Fucheng fut nommé ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique où il n'entra en fonction qu'en 1891 en raison d'un problème de santé. Il quitta l'Europe le 26 mai 1894 et arriva à Shanghai le 1^{er} juillet, pour y mourir vingt jours plus tard. Ses ouvrages (*Ceuvres complètes du cabinet Yongan et Notes du cabinet Yongan* «庸庵全编») incluent des essais historiques, des rapports officiels ainsi que des suggestions de réforme.

*** **

Zai Ze (载泽 1876 - 1929) Né sous le nom Zai Jiao, fut un noble mandchou de sang royal. Il est connu pour sa position sur l'adoption du système de la monarchie constitutionnelle. En 1905, étant le chef de la délegation grâce à son titre de noble, il fut envoyé en Occident et au Japon avec Xu Shichang, Duan Fang, Shao Ying et Dai Hongci. Ils visitèrent de manière officielle le Japon, l'Angleterre, la France et la Belgique. À leur retour en 1906, Zai Ze recommanda à la Cour de prendre l'exemple de la Restauration de Meiji du Japon dans le but de conserver à long terme la monarchie, de réduire la menace étrangère et en même temps de rassurer le peuple. Son récit est intitulé *Journal d'études politiques* («考察政治日记»).

*** **

Zeng Jize (曾纪泽 1839 - 1890) Né à Hu Nan, il fut honoré du titre de marquis. Il est le fils aîné de Zeng Guofan (曾国藩). En 1878, Zeng Jize fut nommé successeur de Guo Songtao en Angleterre, puis ambassadeur en Russie. Durant les affaires d'Annam (désignation française du Viêt nam au XIX^{ème} siècle), les désaccords entre Li

Hongzhang (李鴻章) et Zeng Jize étaient grands. Le gouvernement des Qing soutint Li Hongzhang et rappela Zeng Jize en Chine pour ôter tout obstacle à l'application de la politique de paix de Li Hongzhang à tout prix. À son retour à Pékin, il servit successivement pour le ministère des Affaires étrangères, le ministère de la Guerre, le ministère des Revenus et le ministère de la Marine. Il dirigea ensuite, à partir le 1889, l'École de langues étrangères pendant cinq ans. Zeng Jize mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Ses rapports, ses essais et ses poèmes sont publiés quatre ans après sa mort. (*Recueil posthume de Zeng Jize* « 曾惠敏公遺集 »).

*** **

Zhang Deyi (张德彝, prénom social Deming, 1847 - 1918) D'origine du Fujian, il naquit à Pékin dans une famille modeste de bannière Han, reçut sa première éducation dans une école privée. Zhang Deyi fut le premier diplomate de carrière de l'histoire chinoise. Il fut recruté parmi les dix premiers élèves issus des familles de bannière par l'École de langues étrangères ; avec les deux autres diplômés de l'école, Feng Yi (凤仪) et Yan Hui (彦慧), il fut envoyé comme interprète de la première mission chinoise en Europe 1866; il faisait aussi partie de la première délégation diplomatique chinoise de 1866 envoyée en Europe et en Amérique, celle de Burlingame. Après avoir été interprète, il fut attaché au sein de la toute première ambassade chinoise en Angleterre puis conseiller en 1896 avant de devenir ambassadeur toujours en Angleterre (dont la représentation couvre aussi l'Italie et la Belgique) entre 1901 et 1906. En 1890, il reçut pour ordre d'apprendre à lire l'anglais à l'empereur Guangxu, qui ainsi le dispensa du prosternement. Il laissa derrière lui huit volumes de récits de voyages relatant toutes ces années de mission à l'étranger. Il fut l'unique auteur chinois qui observa sur les lieux et narra la défaite des Français durant la guerre franco-prussienne

et le mouvement de la Commune de Paris.

*** **

Zhi Gang (志刚) Haut fonctionnaire du très nouveau Ministère des affaires étrangères (总理衙门 fondé en 1861), il joignit la délégation chinoise représentée par l'américain Anson Burlingame pour le premier voyage officiel de la Chine en Occident. Ils firent le tour des États-Unis, de l'Angleterre, de la France, de la Suède, du Danemark, du Pays bas, de la Prusse, de la Russie, de la Belgique et de l'Espagne de 1868 à 1870. Il est auteur du *Journal de la première mission en Occident* («初使泰西记»).

ANNEXE II

REPERES HISTORIQUES ET LITTERAIRES DE LA CHINE⁴⁴¹

	Les faits historiques	Les textes et les courants littéraires
Avant J.-C.	Époque légendaire	Élaboration des chefs de tribu
2000 environ	Dynastie Xia (époque légendaire)	Royaume héréditaire
1766	Dynastie Shang	
1122-221	Dynastie Zhou	
1122-770	Royaumes des Printemps et Automnes	
771-221	Royaumes Combattants	Lao Tseu (老子?) Confucius (孔子 551 ?-479 ?) Mencius (孟子 372-288) Qu Yuan (屈原 322-295)
221-207	Dynastie Xin	
206	Dynastie Han de l'Ouest	
	Papier à base de soie	Si Maqian (司马迁 145-86)
Après J.-C.		
25	Dynastie Han de l'Est	
	Le bouddhisme en Chine	Ban Gu (班固) : <i>Livre des Han de l'Ouest</i> (« 汉书 »)

⁴⁴¹ Modifié et actualisé par l'auteur, ce tableau est retiré du *Panorama des littératures vol : 8* de la collection Marabout Université, Ed : Gérard & C, Vervier (Belgique), 1970.

100	Papier à base de bois Reproduction lithographique de livres	
221-264	Époque des Trois Royaumes	Cao Zhi (曹植 192-232)
265	Dynastie Jin Occidentaux	Chen Shou (陈寿) : <i>Histoire des Trois Royaumes</i> (« 三国志 »)
316	Jin Orientaux	Tao Yuanming (陶渊明 365-427)
420	Dynasties du Nord et du Sud	Fan Ye (范晔) : <i>Histoire de la 2^e dynastie des Han</i> (« 后汉书 »)
581	Dynastie Sui	
618	Dynastie Tang	Wang Wei (王维 699-759) Li Bai (李白 701-762) Du Fu (杜甫 712-770) Han Yu (韩愈 768-824) Bai Juyi (白居易 772-846) Liu Zongyuan (柳宗元 773-819) Yuan Zhen (袁缜 779-831) Li He (李贺 791-817)
868	Premier livre imprimé	
907	Période des Cinq Dynasties	
932	Impression des classiques	
950	Création du papier-monnaie	
960	Dynastie Song	
975	Première encyclopédie	
1025	Création des caractères	

	d'imprimerie mobiles	
		Si Maguang (司马迁 1019-1086) Su Shi (苏轼 1036-1101) Li Qingzhao (李清照 1081-1145)
1125	Invasion Jin	
1127	Dynastie Song du Sud	
1161	Usage militaire de la poudre prise de Pékin par Gengis-Khan	
		Guan Hanqing (关汉卿 ?-1307)
1280	Dynastie Yuan Marco Polo en Chine	Luo Guanzhong (罗贯中) : <i>Histoire romancée des Trois Royaumes</i> (« 三国演义 »)
1368	Dynastie Ming	Wang Yangming (王阳明 1472-1529)
1517	Les Portugais à Canton	
1571	Les Espagnols aux Philippines	
1637	Les Anglais à Canton	
1644 1750	Dynastie Qing	Anonyme : <i>Jin Ping Mei</i> (« 金瓶梅 ») Cao Xueqin (曹雪芹) : <i>Le Rêve dans le Pavillon rouge</i> (« 红楼梦 »)
1839	Guerre de l'opium	
1858	Les Russes sur l'Amour	
1894	Guerre sino-japonaise	
1900	Guerre des Boxers	Lin Shu (林纾 1852-1924)

1905	Abolition des examens	Yan Fu (严复 1853-1921)
1911	Révolution	Lu Xun (鲁迅 1881-1936)
1919	Mouvement du 4 mai	Wen Yiduo (闻一多 1889-1946)
1926	Rupture de Jiang Jieshi avec les communistes	Hu Shi (胡适 1891-1962) Guo Moruo (郭沫若 1892-1978)
1931	Les Japonais en Mandchourie	Lin Yutang (林语堂 1895-1976)
1934-1935	La Longue Marche	Mao Dun (矛盾 1896-1981)
1937	Guerre sino-japonaise	Lu Yin (庐隐 1898-1934)
1945	Reddition du Japon	Tian Han (田汉 1898-1968)
1945-1949	Guerre civile	Lao She (老舍 1898-1966)
1949	République populaire de Chine	Ba Jin (巴金 1904-2005) Ding ling (丁玲 1904-1986) Ai Qing (艾青 1910-1996)

ANNEXE III

EXTRAIT DE LA PETITE HISTOIRE DE MARIE⁴⁴²

Mary, la belle Anglaise, était ce que le monde appelle une créature fascinante. Née en la ville de Londres, elle descendait d'une noble famille qui avait quelque peu décliné. Directeur d'un institut, son père jouissait d'une certaine réputation académique. Son frère aîné avait passé des examens de droit et travaillait dans un bureau officiel où il devait exercer son esprit de conciliation. Elle s'était montrée dès sa naissance d'une intelligence surprenante, incomparable, capable de réciter par coeur ce qui ne lui était passé qu'une seule fois sous les yeux. Elle savait toutes les langues, excellait surtout en mathématiques, proposant souvent des idées nouvelles qui renversaient celles des plus éminents mathématiciens.

À l'école de famille, elle avait pour condisciple un certain John, un beau garçon particulièrement fort en algèbre et en géométrie. Elle et lui partageaient le même précepteur. Dans les moments libres ils se plaisaient à soulever des propositions douteuses pour en discuter ardemment. Le jeune fille était douée d'une force d'imagination extraordinaire, bien au-dessus du commun des mortels. Quoique perdant à tout coup, le garçon restait à la hauteur dans ces échanges qui les rendaient si proches l'un de l'autre. Ils se plaisaient tant, le langage des yeux aidant, qu'ils

⁴⁴² Il s'agit d'une histoire, extraite du livre *Suite aux contes fantastiques du Pavillon du loisir* (« 后聊斋志异 ») de Wang Tao. Elle serait la première nouvelle chinoise narrant une histoire d'amour entre un Chinois et une Occidentale. Est-ce le souvenir de Mary Medhurst que Wang Tao côtoyait lors de son séjour en Angleterre qui le hante encore dans cette nouvelle reprise dans un recueil publié en 1887 ? Ces souvenirs semi-imaginaires de « l'ermite de Wusong » seront maintes fois réédités avec inspiration du style de recueil de contes *Contes fantastiques du Pavillon du loisir* (« 聊斋志异 »), chef-oeuvre de la littérature classique chinoise dû à Pu Songling (蒲松龄 1640-1715). Voici de larges extraits de la « petite histoire de Mary », traduits par André Levy, dans *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Epoque*, Paris, Seghers, 1986.

s'étaient promis l'un à l'autre. Mais John était fils de musicien, de famille trop inférieure à celle de la jeune fille pour que les parents y consentissent. C'est qu'en Occident, bien qu'il suffise de se plaire pour se marier, l'on ne saurait s'unir sur-le-champ si la différence de condition est trop grande.

Mais leur volonté était si ardente, leur résolution si ferme que, désolés de savoir leur union si difficile à réaliser, ils estimèrent qu'il valait mieux vivre ensemble qu'être réduits au sort malheureux du couple d'hirondelles séparées. À courte distance de l'école familiale, il y avait une montagne aux pic enchevêtrés, couverte par l'ombrage touffu des arbres. Sur le sommet qui n'était pas très élevé subsistait un ancien abri depuis longtemps à l'abandon, mais il en restait assez pour que les promeneurs s'y reposent d'autant que l'endroit, en ces lieux écartés, était peu fréquenté. C'est là que le garçon et la fille se donnaient rendez-vous pour se livrer à la joie profonde qui les unissait si intimement, qui les liait indissolublement. Ce ne fut pas l'affaire d'un seul jour. Leurs rencontres secrètes devinrent régulières, mais ils rassaient les murs et se faufilaient à l'ombre des fleurs de sorte que nul ne s'en aperçût.

Quand la jeune fille fut d'âge à marier, les parents lui proposèrent un autre parti. Il se trouvait qu'il y avait un virtuose de la flûte, nommé Simon Lee, riche, élégant et beau. La jeune fille était résolument contre, mais ses parents, séduits par la richesse de Simon, n'eurent de cesse qu'elle consentît à se présenter et le recevoir. Elle était si belle avec ses joues fraîches et roses, telle l'aurore qui va poindre, que Simon en tomba profondément amoureux. Sa mère lui laissait entendre que Mary partageait ses sentiments, sans que la jeune fille le sût. Il y répondait par des cadeaux rares qui étaient des occasions renouvelées de le vanter auprès de sa fille : "Dans tout le royaume, combien de jeunes gens peut-il y avoir d'aussi beaux, riches et nobles que Simon ? Et son inclination le porte vers toi ! Comment rester bras croisés et laisser passer une chance qui ne se retrouvera jamais ?"

La jeune fille fut ébranlée, le mariage décidé, une date aussitôt choisie pour la cérémonie : on invita le pasteur à réciter les écritures au temple et à les faire boire à la même coupe. Ce fut une cérémonie comme on en voit peu par l'affluence des invités et le faste du banquet.

Les hôtes s'étaient retirés et le nouveau marié proposait d'entrer dans la chambre nuptiale quand, soudain, un beau jeune homme vint le demander en disant : "J'ai une affaire secrète à vous communiquer." Simon se demandait ce que cet inconnu pouvait lui vouloir. Celui-ci sortit de son sein une grande enveloppe qu'il tendit au nouveau marié : "Lisez-la quand vous serez rentré : vous comprendrez !" Et il repartit brusquement à pas pressés.

L'homme n'était nul autre que John.

Simon, la lettre en main, gagna une autre pièce pour la lire. La fine écriture penchée, mystérieuse et ornée, ne pouvait être que d'une main de femme. Examinant attentivement la signature en bas de page, il découvrit que c'était Mary. Il n'y était question que d'engagement pour la vie, de serments éternels et même des rendez-vous secrets ; bref, ses épanchements amoureux s'épalaient sans retenue sur le papier. La poitrine soulevée d'indignation, embrasé d'une colère qui se répandait jusqu'au bout des doigts, Simon tira de la cloison une épée précieuse et, en frappant la table, s'écria : "Comment vider mon coeur de cette fureur sans tuer la paire d'oiseaux sauvages !" Il prit dans un tiroir un pistolet à six coups et se précipita dans la chambre nuptiale. La jeune femme, parée, ne dormait pas encore. Apercevant le jeune homme, elle se lève, va au-devant de lui avec un sourire gracieux, se jette à son cou et l'embrasse. Pénétré de son haleine d'orchidée, sentant contre lui ses joues de jade, son corps lisse comme la glace, sa peau d'une douceur incomparable, il était empêtré tel un cocon par le fil que tisse la passion. Ses pensées prirent une direction nouvelle.

"Il serait néfaste de détruire cette beauté qui vient du Ciel. C'est seulement

que le bonheur d'en jouir ne m'a pas été donné."

Il retourne à la bibliothèque, trempe l'encre, trace en hâte un mot d'adieu, le joint à la lettre, appelle une servante pour qu'elle la porte à Mary, ferme la porte, appuie sur la gâchette et tombe mort dans le vacarme de la détonation.

Quand la jeune femme reçut l'enveloppe, elle comprit que sa liaison était découverte et jeta aussitôt les lettres dans le feu pour en détruire toute trace. Elle sanglota toute la nuit, ne sachant que faire, en proie aux pires tourments. Elle aurait voulu se tuer, mais ne pouvait s'y résoudre. À l'aube, quand on sut que le jeune homme s'était suicidé, toute la famille fut en effervescence, chacun interrogeant tour à tour la jeune femme qui répondait en pleurant qu'elle ne savait rien. Quelques jours plus tard, on commença à murmurer et parler de l'ancienne liaison. La jeune femme ne put le supporter et retourna avec éclat chez ses parents qui ne la laissèrent plus sortir. Longtemps plus tard, John vint s'enquérir de Mary, mais les parents, sans rien lui dire, donnèrent au portier l'ordre de l'éconduire. Seule, sans compagnon, la jeune femme, dans ce calme extrême, était agitée de pensées qui l'amenaient à ces réflexions : "Dans mon propre pays, plus personne ne se souciera de moi. Mieux vaut me donner la peine de voyager pour me libérer des sentiments qui m'oppressent. J'ai souvent entendu parler des splendeurs de la terre chinoise, de loin supérieure à l'Europe. Pour la beauté des hommes, la munificence des habits, la grandeur des paysages, l'abondance de ses produits, la Chine est la première sous le ciel."

Elle demanda à ses parents la permission de s'embarquer pour l'Orient. Son père la lui accorda avec dix mille livres pour ses frais de voyage.

Au moment d'embarquer, elle aperçut un Chinois qui rentrait d'Angleterre, de belle prestance, élégamment vêtu. Le capitaine dit à la jeune femme : "C'est un important mandarin chinois."

En fait le passager, frappé par le charme de Mary, songeait au moyen de lui

ouvrir son coeur. C'est ainsi que, présenté par le capitaine, il serra la main de la jeune femme, comme l'exige la politesse, et se montra des plus attentionnés. Le passager maniait tant bien que mal le dialecte des Anglais. Comme Mary voulait apprendre le chinois, elle l'invitait chaque jour à le lui enseigner, si bien que leur intimité grandissait. Elle apprit qu'il s'appelait Feng Yutian et n'avait pas encore de compagne en Chine.

Elle songeait à l'épouser et lui parla discrètement d'une décision pour la vie.

Le passager s'excusa : "Les habitudes de vie de votre noble pays sont trop différentes de celles de la Chine. Je n'aurais pas les moyens de pourvoir à votre entretien ; rien que pour la nourriture quotidienne, il faudrait des mille et des mille, mais vous trouveriez que vous n'avez rien à mettre entre vos baguettes. Je suis de famille pauvre et crains que le couple de phénix ne puisse se percher sur le buisson épineux de chez nous.

- Croyez-vous que je sois incapable de supporter la misère ? répliqua en souriant la jeune femme, l'une de mes voisines est une fille de famille pauvre ; j'ai appris qu'après son arrivée en Chine, elle a ouvert une école de filles et gagne cent dollars par mois qui lui suffisent pour vivre. Je peux aussi imiter son exemple. J'ai de plus emporté cinquante mille dollars, de quoi fournir intérêts et capitaux qui nous délivreront de la crainte de mourir de faim ou de froid. Pourquoi vous faire tant de soucis ? "

Le passager se rendit à ces arguments. Sur ce, ils s'unirent et s'aimèrent si fort qu'ils étaient inséparables. Arrivée à Hong Kong, la jeune femme voulut louer un logement en vue d'une résidence prolongée. Le Passager lui objecta : "Je suis du Nord et ne pourrais supporter cette chaleur continue. Mieux vaut s'installer à Hangao, entre le Nord et le Sud, région où s'équilibrent le froid et le chaud.

- Je voudrais bien sûr faire le tour de la Chine et m'établirai n'importe où

pourvu que le climat y soit agréable.

- Parfait !”

Ils parcoururent maintes régions, s’arrêtant chaque fois près d’un mois. Puis ils voulurent visiter les splendeurs de la capitale... La jeune femme déclara qu’aucune ville au monde ne valait Shanghai et proposa de redescendre du Nord s’y établir.

Experte dans le calcul des probabilités, Mary savait viser juste et loin. Elle était capable de diriger des pièces d’artillerie avec la plus grande précision. Quand les frontières maritimes furent mises en état d’alerte et comme des troubles se développaient dans les régions frontalières, elle déclara à son mari : “Vas-y ! C’est le moment ou jamais pour un homme de valeur d’établir ses mérites par une initiative hardie. Je suis sans talent, mais je veux bien te suivre. Si je ne suis pas capable de rétablir la paix sur mer, je serai prête à subir les plus graves châtements.

- Qu’une faible femme comme toi ait le courage d’affronter l’ennemi me rappelle les plus hauts faits d’antan. Je ne te vaud pas et trahis le rôle du sexe fort : c’est moi qui te suivrai !”

Ils remontèrent le fleuve Min sur des embarcations armées et aperçurent en route plusieurs bateaux pirates qui venaient de piller des navires marchands et voguaient à toute allure, voiles déployées. Mary évalua la distance avec un sextant et déclara au pilote : “C’est le moment de tirer et de les couler !”

Tous se moquèrent d’elle. Furieuse, elle donna l’ordre de charger les batteries et de les incliner à un degré précis : en trois coups, trois bateaux furent coulés. Chacun s’extasiait devant son génie. Mais faute d’être employés au moment opportun, ils s’en retournèrent découragés.

John savait que la jeune femme était partie en Orient et pensait que c’était pour lui qu’elle avait entrepris ce voyage, car en Chine ils seraient libres de toute contrainte et pourraient réaliser le voeu de jadis. Il aurait voulu la rejoindre sans tarder, mais il

manquait de capitaux. En vendant tout ce qu'il avait, il réunit sept cents livres. Apprenant que Mary avait emporté des fonds importants, il exultait : "Pourvu que je réussisse à la voir, tout ce qu'elle a accumulé me reviendra et sera à ma libre et entière disposition."

Mais arrivé en Chine, il ne parvint pas à la rencontrer. Quand il apprit qu'elle avait épousé un Chinois, il s'exclama, furieux : "De quelque façon qu'il soit allé à toi, la trahison est ton fait ! J'ai maintenant la conviction de ton inconstance. De mes mains je lui trancherai la vie et vous tueraï tous les deux pour satisfaire ma vindicte !

Comme il ne connaissait pas le visage du mari et craignait de se tromper de cible, il fit acheter à grands frais une miniature qui était son portrait. Il l'examinait du matin au soir et se tenait prêt à lui tendre une embuscade.

Mary était revenue à Shanghai et y avait acheté une maison près du confluent. C'était une belle chaumière à trois madriers, disposant d'un petit jardin de cinq *mu*, d'une élégance et d'un calme parfaits. Elle avait engagé une femme pour lui enseigner l'écriture, maniait le pinceau avec assurance, lisait et parlait le chinois avec la grâce du loriot et la perfection du perroquet. À l'entendre sans la voir, on n'aurait pas deviné que c'était une Occidentale.

Quand elle suivait son mari en voyage, elle s'habillait et se parait comme une Chinoise. On regrettait seulement que ses cheveux fussent un peu jaunes et ses yeux légèrement bleus. Elle ne pouvait se résoudre à se bander les pieds, mais fabriquait des chaussons brodés de son invention, pointus en avant, ronds en arrière. Comme ils s'appuyaient sur de hauts talons, ils donnaient une souplesse plus grande encore à sa gracieuse démarche.

Son mari lui disait en riant : "Si tu veux bien t'habiller de cette façon, quand je t'emmènerai au pays natal, on pensera que j'ai épousé une fille du sud de la Chine. Personne ne devinera d'où tu viens." Elle répondait en souriant modestement : "Je le

fais à l'occasion pour m'amuser. Si je pratiquais quotidiennement, je mettrais tout le monde mal à l'aise par cette imitation ridicule. ”

Un jour que la jeune femme lisait un journal de langue occidentale, elle découvrit le nom de John et apprit qu'il était arrivé en Chine par un vapeur. Elle ne put se défendre d'un mouvement de frayeur et se dit, pleine de ressentiment : “Cet homme a déjà provoqué la mort de mon fiancé et a failli me conduire sous terre. Il est aussi cruel que rusé. Quelles peuvent être ses intentions ? Cette fois, c'est pour moi qu'il est venu. Je tiens maintenant mon refuge et ne le laisserai pas détruire autrui. Qu'il vienne, je n'aurai qu'un mot à dire pour le mettre à la porte ! Sinon, je suis prête à risquer ma vie pour le sacrifier aux mânes de mon fiancé et pouvoir me présenter à lui sans honte dans le séjour des morts.”

Sa résolution prise, Mary ne sortait jamais sans son petit revolver afin de parer à toute éventualité.

Quand le cirque Strelini vint du nouveau continent, ce fut une succession sans fin d'attelages élégants. Mary et son mari s'y rendirent ensemble. Au moment du pire encombrement se présenta la voiture de John. Elles allaient de front en roulant sur l'avenue. John, ôtant poliment son chapeau, lui cria : “Comment vas-tu ?” Les joues empourprées, Mary fit comme si elle ne le connaissait pas. Ne pouvant la chasser de son esprit, John poussait sa voiture tantôt devant, tantôt derrière. Il ne cessait de marmonner, lui demandant son adresse. La jeune femme se gardait bien de répondre. Elle lui fit signe de s'en aller. Cachant sa fureur, John fouetta son cheval qui galopa en avant. Mary avait vu au visage de John qu'il cherchait à la tuer. Elle savait que les choses devaient mal finir. Fouillant la voiture à la recherche de sa montre en or, elle fit croire à son mari qu'elle l'avait oubliée et lui demanda de descendre la chercher.

“Je t'attends au cirque ; monte dans une autre voiture, prends ton temps !”

Mary se remit en route longtemps après, roulant lentement, mais une centaine

de pas plus loin était arrêtée la voiture de John qui semblait l'attendre. Voyant la jeune femme arriver seule, il crut comprendre qu'elle voulait l'avoir près d'elle et quitta son véhicule pour monter dans celui de Mary. Elle le repoussa si brutalement qu'il se blessa au bras et, en proie à la plus vive colère, la menaça de son arme, tira et la manqua. Il allait lâcher un second coup de feu quand Mary à son tour prit en main le revolver. Les deux coups partirent en même temps, tuant l'un et l'autre. Quand le passager chinois revint, elle n'était plus : " le jade était brisé et le parfum dissipé " . Il ramena le cadavre en sanglotant, choisit un terrain de sépulture et y dressa une stèle sur laquelle se lisait :

“Tombe de Mary, Fille Merveilleuse du pays des Anglais.”

BIBLIOGRAPHIE

I. RÉCITS DE VOYAGE

1) SOURCES

Dans la grande collection intitulée *Zouxiang shijie congshu (From East to West)*, éd. par Zhong Shuhe, Chine, Hunan, 1985, on peut consulter :

Bin Chun (斌春) : - *Notes de voyage* (« 乘槎笔记 »).

- *Voyage dans les pays maritimes* (« 海国胜游草 »).

- *Rentré de l'autre côté du ciel* (« 天外归帆草 »).

Cai Erkang (蔡尔康) : *Récit des voyages officiels de Li Hongzhang en Europe et aux Etats-Unis* (« 李鸿章历聘欧美记 »).

Dai Hongci (戴鸿慈) : *Journal d'un ambassadeur aux neuf pays* (« 出使九国日记 »).

Guo Songtao (郭嵩焘) : *Journal de Londres et de Paris* (« 伦敦与巴黎日记 »).

Kang Youwei (康有为) : *Deux récits de voyage dans onze pays d'Europe, soit Voyages en France et en Italie* (« 欧洲十一国游记 »).

Lin Jian (林鍼) : *Voyage dans la mer occidentale* (« 西海记游草 »).

LIANG Qichao (梁启超) : *Voyage au Nouveau Continent* (« 新大陆游记 »).

Li Gui (李圭) : *Nouvelles notes du voyage autour du monde* (« 环游地球新录 »).

Li Shuchang (黎庶昌) : *Carnet de notes sur l'Occident* (« 西洋载志 »), trad. par Shi Kangqiang, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 1989.

Shan Shili (单士厘) : - *Récit de voyage de 1903* (« 癸卯旅行记 »).

- *Notes de retour* (« 归潜记 »).

Wang Tao (王韬) : *Souvenirs de vagabondage en France et en Angleterre* (« 漫游随录 »).

Xu Jianyin (徐建寅) : *Mélanges du voyage en Europe* (« 欧游杂录 »).

Xue Fucheng (薛福成) : *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France, en Italie et en Belgique* (« 出使英法意比四国日记 »).

Zai Ze (载泽) : *Journal d'études politiques* (« 考察政治日记 »).

Zeng Jize (曾纪泽) : *Journal d'un ambassadeur en Angleterre, en France et en Russie* (« 出使英法俄国日记 »).

Zhang Deyi (张德彝) : - *Récit curieux d'une navigation* (« 航海述奇 »).

- *Journal d'un voyage en Europe et en Amérique* (« 欧美环游记 »).

- *Journal d'un diplomate en France* (« 随使法国记 »).

Zhi Gang (志刚) : *Journal de la première mission en Occident* (« 出使泰西记 »).

2) D'AUTRES RÉCITS DE VOYAGE EN OCCIDENT DE LA DYNASTIE QING

Dans la collection d'ouvrages géographiques du cabinet de la petite théière (« 小方壶斋舆地丛钞»), Taibei, Guangwen shuju, on peut consulter :

Cai Jun (蔡钧) : Vol. 11 : *Carnet de notes à l'étranger* (« 出洋琐记 »).

Chen Lanbin (陈兰彬) : Vol. 12 : *Voyage d'un diplomate aux États-Unis* (« 使美纪略 »).

Hong Xun (洪勋) : Vol. 9 : *Témoignage de l'Italie* (« 游历意大利见闻录 »).

Vol. 10 : *Résumé des témoignages* (« 游历闻见综录 »).

Li Fengbao (李凤苞) : Vol. 4 : *Journal d'un diplomate en Allemagne* (« 使德日记 »).

Pan Feisheng (潘飞声) : Vol. 11 : *Bateau venu du ciel* (« 天外归槎录 »).

Qian Depei (钱德培) : Vol. 4 : *Notes du voyage en Europe* (« 欧游日记 »).

Song Yuren (宋育仁) : Vol. 10 : *Recueil de notes sur les coutumes des pays occidentaux* (« 泰西各国采风记 »).

Sun Jiagu (孙家谷) : Vol. 11 : *Aperçu de l'Occident* (« 使西书略 »).

Zou Daijun (邹代钧) : Vol. 11 : *Journal du voyage en Occident* (« 西征日程 »).

3) DISCOURS DE VOYAGE CHINOIS ANCIENS

LA DYNASTIE HAN ET AVANT (— III^e siècle)

Dans *Anthologie de la littérature chinoise, de l'époque de l'antiquité à l'époque des Six Dynasties* (« 全上古三代秦汉三国六朝文 »), Tome 2, *Des Han postérieurs*, édité par Yan Kejun (严可均), Pékin, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), Beijing, 1958, on peut consulter :

Ban Biao (班彪) : *Expédition militaire au nord* (« 北征赋 »).

Ban Yong (班勇) : *Voyage vers l'ouest* (« 西域记 »).

Ban Zhao (班昭) : *Guerre de l'Est* (« 东征赋 »).

Cai Yong (蔡邕) : *Relation du voyage* (« 述行赋 »).

Liu Xin (刘歆) : *L'exil dans le nord* (« 遂初赋 »).

Ma Dibo (马第伯) : *Couronnement sur la montagne Tai* (« 封禅仪记 »).

Mei Sheng (枚乘) : - *Le roi Liang au parc de Tu* (« 梁王菟园赋 »).

- *Voyage du prince* (« 七发 »).

Sima Xiangru (司马相如) : - *Chasse au bois Shanglin* (« 上林赋 »).

- *Histoire de Zixu* (« 子虚赋 »).

Yang Xiong (杨雄) : - *Source sucrée* (« 甘泉赋 »).

- *À l'est du fleuve* (« 河东赋 »).

- *Le palais Changyang* (« 长杨赋 »).

- *La chasse du roi Xiaocheng* (« 羽猎赋 »).

LES DYNASTIES DU NORD ET DU SUD (III^e Siècle – VI^e siècle)

Dans *Anthologie de la littérature chinoise, de l'époque de l'antiquité à l'époque des Six Dynasties* (« 全上古三代秦汉三国六朝文 »), Tomes 3, 4 et 5, édité par Yan Kejun (严可均), Pékin, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), Beijing, 1958, on peut consulter :

Bao Zhao (鲍照) : *Lettre écrite de la rive du Dalei à ma sœur* (« 登大雷岸与妹书 »).

Cao Cao (曹操) : *Visites aux palais royaux* (« 登台赋 »).

Cao Pi (曹丕) : - *Expéditions militaires* (« 述征赋 »).

- *La chasse* (« 校猎赋 »).

- *Visites aux palais royaux* (« 登台赋 »).

Cao Zhi (曹植) : - *Relation du voyage* (« 述行赋 »).

- *Expéditions militaires à l'Est* (« 东征赋 »).

- *Visites aux palais royaux* (« 登台赋 »).

Guo Yuansheng (郭缘生) : *Expéditions militaires* (« 述征记 »).

Lu Ji (陆机) : *Voyage en pensant* (« 行思赋 »).

Moines taoïstes (庐山诸道人) : *Préambule des poèmes Visite à Shimen* (« 游石门诗序 »).

Pan Yue (潘岳) : *Conquête de l'ouest* (« 西征赋 »).

Song Fuliang (宋傅亮) : *Expédition à Longgang* (« 登龙岗赋 »).

Tao Hongjing (陶宏景) : *À la recherche des montagnes* (« 寻山志 »).

Tao Yuanming (陶渊明) : *Préambule des poèmes Voyage à Xiechuan* (« 游斜川诗序 »).

Wang Can (王粲) : - *Expédition au pays de Wu* (« 浮淮赋 »).

- *Pensées au sommet du pavillon* (« 登楼赋 »).

Wu Jun (吴均) : *À mon ami Zhu yuansi* (« 与朱元思书 »).

Wang Xizhi (王羲之) : - *Voyage aux quatre régions* (« 游四郡记 »).

- *Prologue des poèmes du pavillon d'orchidée* (« 兰亭集序 »).

Xie An (谢安) : *Excursion au printemps* (« 春游赋 »).

Xie Lingyun (谢灵运) : *Retour* (« 归途赋并序 »).

Yang Xiu (杨修) : *Expéditions militaires* (« 出征赋 »).

Zhang Zai (张载) : *Relation de voyage* (« 述行赋 »).

*** **

Fa Xian (法显) : *Voyage au pays de Bouddha* (« 佛国记 »), Chang Chun, Maison d'édition de Chang Chun (长春出版社), 1995.

Li Daoyuan (酈道元) : *Notes des eaux* (« 水经注 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2009.

LES DYNASTIES SUI ET TANG (VII^e siècle – IX^e siècle)

Dans *l'Anthologie de la littérature des Tang* (« 唐代文选 »), Maison d'édition Jiang Su des livres anciens (江苏古籍出版社), édité par Sun Wang (孙望) et Yu Xianhao (郁贤皓), 1994, on peut consulter :

Bai Juyi (白居易) : - *Prologue du poème Voyage au temple Dalin* (« 游大林寺序 »).

- *Voyage des trois spéléonautes* (« 三游洞序 »).

Li Ao (李翱) : *Voyage dans le sud* (« 南来录 »).

Liu Zongyuan (柳宗元) : - *Huits récits de Yongzhou* (« 永州八记 »).

- *Pavillon du froid* (« 寒亭记 »).

- *Ruisseau You* (« 右溪记 »).

Lu Yu (陆羽) : *Voyage au temple de la montagne Hui* (« 游慧山寺记 »).

Luo Binwang (骆宾王) : *Prologue du poème Banquet du temple Chuguo* (« 晦日楚国寺宴序 »).

Wang Bo (王勃) : *Prologue du poème Voyage à Shu* (« 入蜀记行诗序 »).

Wang Ji (王绩) : *Expédition dans la montagne Bei* (« 游北山赋 »).

Wei Xiaqing (韦夏清) : *Montagne Dong* (« 东山记 »).

Yuan Jie (元结) : *Recueil d'essais Dao Zhou* (« 道州系列 »).

*** **

Dans *L'histoire de la communication sino-étrangère* (« 中外交通史籍丛刊 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), 2000, on peut consulter:

Du Huan (杜环) : *Récit de mon parcours* (« 经行记 »), dans *l'encyclopédie des histoires* (« 通典 ») édité par Du You (杜佑).

Hui Chao (慧超) : *Rapport du chemin vers l'Inde* (« 往五天竺国传 »).

Xuan Zang (玄奘) : *Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* (« 大唐西域记 »).

*** **

Wang Xuance (王玄恻) : *Voyage dans la région de l'ouest* (« 西域行传 »), une partie du contenu se retrouve dans *Jardin aux perles rares* (« 法苑珠林 ») de Shi Daoshi (释道世), Beijing, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), 2011.

Wu Kong (悟空) : *L'entrée en Inde de Wu Kong* (« 悟空入竺记 »), dans *L'Anthologie des récits de voyage anciens vers l'ouest* (« 古西行记选注 »), Maison d'édition populaire du Ning Xia (宁夏人民出版社), 1988.

LA DYNASTIE SONG (X^e siècle – XIII^e siècle)

Dans *Œuvres complètes de la dynastie Song* (« 全宋文 »), Maison d'édition des dictionnaires de Shanghai (上海辞书出版社), 2006, on peut consulter :

Cao Xun (曹勋) : *Témoignages sur la chasse au nord* (« 北狩见闻录 »).

Chao Bu (晁补) : *Montagne Bei de la ville Xin* (« 新城游北山记 »).

Fan Chengda (范成大) : - *Voyage de retour en bateau* (« 吴船录 »).

- *Avec la bride dans la main* (« 揽辔录 »).

Gao Juhai (高居海) : *Récit de voyage* (« 行记 »).

Hu Qiao (胡峤) : *Prisonnier chez les barbares* (« 陷虏记 »).

Lu Xiang (卢襄) : *Expéditions militaires à l'ouest* (« 西征记 »).

Lu You (陆游) : *Voyage au pays de Shu* (« 入蜀记 »).

Su Shi (苏轼) : - *Voyage au temple Cheng Tian dans la nuit* (« 记承天寺夜游 »).

- *Montagne Shizhong* (« 石钟山记 »).

- *Ode à Chibi* (« 赤壁赋 »).

Ouyang Xiu (欧阳修) : *En route pour la fonction* (« 于役志 »).

Shen Kuo (沈括) : - *Carnet de notes sur le voyage diplomatique à Qidan* (« 使契丹图抄 »).

- *Montagne Yandan* (« 雁荡山记 »), dans *Petit ruisseau de rêve* (« 梦溪笔谈 ») de Shen Kuo (沈括).

Wang Gong (赵珙) : *Notes sur les Mongols* (« 蒙鞑备忘录 »).

Peng Daya (彭大雅), Xu Ting (徐霆) : *Situation de la Mongolie* (« 黑鞑事略 »).

Wang Yande (王延德) : *Récit de voyage à Gao Chang* (« 高昌行记 »).

Xu Jing (徐兢) : *Route d'un diplomate en Corée en 1123* (« 宣和奉使高丽图经 »).

Zheng Gangzhong (郑刚中) : *Route de voyage à l'ouest* (« 西征道里记 »).

Zou Shen zhi (邹伸之) : *Journal de voyage d'Ambassadeur au Nord* (« 使北日录 »).

LES DYNASTIE JIN ET YUAN (XII^e siècle – XIV^e siècle)

Dans *Anthologie des essais de la dynastie Song* (« 宋代散文选注 »), édité par Wang Shuizhao (王水照), Maison d'édition des livres anciens de Shanghai (上海古籍出版社), 1978, on peut consulter :

Li Jiong (李洞) : *Mes odes à la cascade Kai Xian* (« 观开先瀑布记 »).

Wu Lai (吴莱) : - *Notes sur les sites historiques naturels de la montagne Yongdong* (« 甬东山水古迹记 »).

- *Grand voyage* (« 大游赋 »).

Yang Weizhen (杨维桢) : *Notes sur la montagne Gan* (« 千山志 »).

Zhao Bingwen (赵秉文) : - *Visite au parc de l'ouest* (« 游西园赋 »).

- *Ode à la montagne Lang* (« 琅山赋 »).

*** **

Li Zhichang (李志常) : *Voyage à l'ouest du moine taoïste Changchun* (« 长春真人西游记 »), édité par Wang Guowei, Beijing, *Magazine littéraire de Qinghua*, 1926.

Wu Gusunzhongrui (乌古孙仲瑞) : *Voyage d'Ambassadeur au Nord* (« 北使记 »), dans *Notes de retour*, Beijing, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), 1983.

Yuan Haowen (元好问) : - *Esquisse du voyage vers l'est* (« 东游略记 »).

- *Voyage dans la montagne sous la pluie* (« 雨山行记 »).

- *Relation de voyage à Jinan* (« 济南行记 »).

Dans *Œuvres complètes de Yuan Haowen* (« 元好问全集 »),

Maison d'édition des livres anciens de Shanxi (山西古籍出版社), 2004.

*** **

Dans *L'histoire de la communication sino-étrangère* (« 中外交通史籍丛刊 »),

Beijing, Maison d'édition Zhonghua (中华书局), 2000, on peut consulter:

Wang Dayuan (汪大渊) : *Récits sur les îles étrangères* (« 岛夷志略 »).

Yelu Chucai (耶律楚材) : *Voyage vers l'ouest* (« 西游录 »).

Zhou Dagan (周达观) : *Coutumes du Cambodge* (« 真腊风土记 »).

LA DYNASTIE MING (XIV^e siècle – XVII^e siècle)

Dans *Anthologie des récits de voyage de la dynastie Ming* (« 明代游记集粹 »), Tian

Jin, Maison d'édition éducative de Tian Jin (天津教育出版社), 1987, on peut

consulter :

Song Lian (宋濂) : - *Repos dans la vallée des fleurs de pêcher* (« 桃花涧休憩诗序 »).

- *Expédition dans la montagne Zhong* (« 游钟山记 »).

- *Notes des paysages à la montagne Wuxie* (« 五泄山水志 »).

Yang Shen (杨慎) : - *Voyage à la montagne Diancang* (« 游点苍山记 »).

Zhang Han (张瀚) : - *Voyage vers l'est* (« 东游记 »).

- *Voyage vers l'ouest* (« 西游记 »).

*** **

Dans *Les Annales de la dynastie Ming*, Tome : *Récits de voyage 73* (« 明史. 志地七十三 »), Maison d'édition Zhuanghua, 1974, on peut consulter :

Chen Di (陈第) : *Voyage à Taiwan* (« 东番记 »).

Jin Youzi (金幼孜) : *Expédition militaire au nord* (« 北征录 »).

Suite de l'expédition militaire au nord (« 后北征录 »).

Qian Pu (钱溥) : *Notes du diplomate* (« 使交录 »).

Wang Chang (王敞), DongYue (董越) : *Voyage en Corée* (« 朝鲜赋 »).

*** **

Chen Cheng (陈诚), Li Ju (李暹) : - *Journal de voyage aux pays de l'ouest* (« 西域行程记 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2000.

- *Rapports sur les pays étrangers de l'ouest* (« 西域番国志 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2000.

Fei Xin (费信) : *Voyage en mer occidentale* (« 星槎胜览 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1954.

Gong Zhen (龚珍) : *Notes sur les pays de l'Océan occidental* (« 西洋藩国志 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1961.

Gu Qiyuan (顾起元) : *Propos des visiteurs* (« 客座赘语 »), Presse de la Chine, volume V, 1997.

Li Rihua (李日华) : *Essai de pavillon de la pêche pourpre* (« 紫桃轩杂缀 »), Qilu presse (齐鲁书社), 1995.

Ma Huan (马欢) : *Merveilles des océans* (« 瀛涯胜览 »), Beijing, Maison d'édition Océans (海洋出版社), 2005.

Xu Hongzu (徐宏祖, 徐霞客) : *Récit de voyage de Xu Xiake* (« 徐霞客游记 »), Shanghai, Maison d'édition Shanghai des livres anciens (上海古籍出版社), 2008.

Yuan Hongdao (袁宏道) : - *Essais du directeur Yuan* (« 袁郎中随笔 »), Beijing, Maison d'édition des Écrivains (作家出版社), édité par Li Ren (立人), 1996.

Yuan Zhongdao (袁中道) : *Recueil du pavillon de neige* (« 珂雪斋集 »), Maisons d'édition des livres anciens de Shanghai (上海古籍出版社), 1989.

LA DYNASTIE QING (XVII^e siècle – DÉBUT DU XX^e siècle)

Dans la collection d'ouvrages géographiques du cabinet de la petite théière (« 小方壶斋舆地丛钞 »), Taibei, Guangwen shuju s.d. 10296 p. On peut consulter :

Fang Bao (方苞) : *Expédition dans la montagne Yan Dang* (« 游雁荡记 »).

Gao Shiqi (高士奇) : - *Séjour impérial à l'est* (« 扈从东巡日记 »).

- *Voyage à Songting* (« 松亭行记 »).

Hong Liangji (洪亮吉) : *Voyage dans la montagne Qing Liang* (« 游清凉山记 »).

Huang Tingjian (黄向坚) : - *A la recherche des êtres chers* (« 寻亲记程 »).

- *Journal de retour de Yunnan* (« 滇还日记 »).

Huang Zongxi (黄宗羲) : *Expédition dans la montagne Lu* (« 匡庐游记 »).

Tu Lishen (图里琛) : *Rapport au pays des Russes* (« 异域录 »).

Wang Dahai (王大海) : *Voyage sur l'île de Java* (« 海岛逸志 »).

Wang Shizhen (王世祯) : - *Voyage à la montagne She* (« 游摄山记 »).

- *Expédition dans la montagne Baohua* (« 游宝华山记 »).

- *Notes sur la montagne Changbai* (« 长白山录 »).

- *Montée sur l'île d'Hirondelle* (« 登燕子矶记 »).

Yao Ding (姚鼎) : - *Expédition à la montagne Tai* (« 登泰山记 »).

- *Note de voyage à Lingyan* (« 游灵岩记 »).

Zeng Guofan (曾国藩) : *Visite au lac Hou* (« 游后湖记 »).

Zhu Yizun (朱彝尊) : *Visite au temple Jin* (« 游晋祠记 »).

*** **

Da Shan (大汕) : *Témoignages sur les mers extérieures* (« 海外纪事 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2000.

Fan Shouyi (樊守义) : *Mes témoignages* (« 身见录 »), dans *Missionnaires et la sinologie française à l'époque ancienne* (« 传教士与法国早期汉学 »), édité par Yan Zonglin (阎宗临), p.228-238, Zheng zhou, Maison d'édition des éléphants, 2003.

Gong Zizhen (龚自珍) : *Passage à Yangzhou en juin 1839* (« 已亥六月重过扬州 »), *Œuvres complètes de Gong Zizhen*, Maison d'édition des livres anciens de Shanghai (上海古籍出版社), 1975.

Xie Qinggao (谢清高) : *Récit de mer* (« 海录 »), enregistré par Yang Bingnan (杨炳南), Beijing, Maison d'édition de commerce (商务印书馆), 2002.

Yuan Mei (袁枚) : - *Expédition dans la montagne Huang* (« 游黄山记 »),

- *Expédition dans la montagne Lu* (« 游庐山记 »),

- *Trois cascades à l'ouest de Zhe Jiang* (« 浙西三瀑布记 »),

dans *Œuvres complètes de Yuan Mei*, Maison d'édition Jiang Su des livres anciens (江苏古籍出版社), 1993.

II. CRITIQUES CONCERNÉES

Chen (Feng) : *La Découverte de l'Occident : regard anthropologique des premiers diplomates chinois sur l'Europe occidentale : 1866-1894*, Paris, Thèse EHESS, 1993.

Chen-Schrader (Feng) : *Lettres chinoises : les diplomates chinois découvrent l'Europe (1866-1894)*, Paris, Hachette, 2004.

Chih (André) : *L'Occident « chrétien » vu par les Chinois vers la fin du XIX^e siècle (1870-1900)*, Paris, PUF, 1962.

Frodsham (J.D.) : *The first Chinese embassy to the West : the journals of Kuo-Sung-Tao, Liu Hsi-Hung and Chang Te-yi*, Oxford, Clarendon Press, 1974.

Levy (André) : *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Epoque*, Paris, Seghers, 1986.

Parker (A. P) : trad., *The Diary of marquis Tseng*, dans *The Chinese Recorder and Missionary Journal*, XXII 7 (July 1891), p. 297-304; XXII 8 (Aug. 1891), p. 345-353.

Shi (Kangqiang) : *Impression d'Occident: les premiers diplomates chinois en Europe, 1866-1885*, *Études chinoises*, vol. V, n° 1-2, 1986, p. 31-52.

Teng (Ssu-yu), Fairbank (John) : *China's Response to the West, a Documentary Survey 1839-1923*, Cambridge, Harvard University Press, 1954.

Zhong Shuhe (钟叔河) : *De l'est à l'ouest* (« 从东方到西方 »), Hunan, maison d'édition Yuelu (岳麓书社), 2002.

III. ÉTUDES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX EN CHINOIS

1) GRANDS CLASSIQUES

Confucius (孔子) : *Les printemps et automnes* (« 春秋 »), édité par Bo Yangjun (杨伯峻), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1990.

Lao Zi (老子) : *Le livre de la voie et de la vertu* (« 道德经 »), Maison d'édition des livres anciens du Jiangsu (江苏古籍出版社), 2001.

Lie Zi (列子) : *Vrai classique de la simplicité et de la vacuité de la vertu parfait* (« 冲虚至德真经 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1997.

Meng Zi (Mencius 孟子) : *Mencius*, Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2005.

Mo Zi (Micius 墨子) : *Micius*, Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2007.

Xun Zi (荀子) : *Xun Zi* (« 荀子 »), Maison d'édition de Chong Qing (重庆出版社), 2008.

Zhuang Zi (庄子) : *Zhuang Zi* (« 庄子 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1997.

Classique des rites (« 礼经 »), Beijing, Presse universitaire de Beijing, 2012.

Classique des vers ou Livre des Odes (« 诗经 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 2006.

Erya (« 尔雅 »), Shanghai, Maison d'édition des livres anciens (上海古籍出版社), 2010.

Les Rites des Zhou (« 周礼 »), Shanghai, Maison d'édition des livres anciens (上海古籍出版社), 2010.

Livre des monts et des mers ou Classique des montagnes et des mers (« 山海经 »), Shanghai, Maison d'édition des livres anciens (上海古籍出版社), 1980.

2) CRITIQUES ET AUTRES

Aleni (Giulio) : *Notes complémentaires de Zhi Fang* (« 职方外记 », édité en 1623), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1996.

Ban Gu (班固) : *Les Livres des Han* (« 汉书 »), Maison d'édition Zhonghua (中华书局), Beijing, 1978.

Du You (杜佑 735-812) : *Encyclopédie des histoires* (« 通典 »), Maison d'édition

Zhonghua (中华书局), Beijing, 1982.

Fan Ye (范晔) : *Les Livre des Han postérieurs*, Maison d'édition Zhonghua, Beijing, 1965.

Fang Shiming(方诗铭), Wang Xiuling (王修龄) : *Annales de Bambous version authentique* («古本竹书纪年辑证»), Maison d'édition des livres anciens de Shanghai (上海古籍出版社), Shanghai, 1981.

Gong Pengcheng (龚鹏程) : *Culture de voyage en Chine* («游的精神文化史论»), Maison d'édition éducative de He Bei (河北教育出版社), 2001.

Gu Hongming (辜鸿铭) : *L'esprit du peuple chinois*, École Normale de Guangxi («广西师范大学出版社»), 2002.

Gu Shi (顾实) : *Études sur l'itinéraire du voyage en Occident du roi Mou* («穆天子传西征讲疏»), Librairie de Chine, Beijing, 1990.

Guo Xian (郭宪) : *Histoires cachées des pays étrangers* («别国洞冥记»), Maison d'édition Zhonghua, 1991.

Huang Renyu (黄仁宇) : *Macro-histoire de la Chine* («中国大历史»), Pékin, Maison d'édition des trois unions (三联书店), 2005.

Jia Hongyan (贾鸿雁) : *Étude des archives de voyage de Chine* (中国游记文献研究), Nan Jing, Maison d'édition de l'université du Sud-Est, 2005.

Liu Xiang (刘向) : *Classique des montagnes et des mers* (« 山海经 »), Maison d'édition Zhonghua, Beijing, 2012.

Matteo Ricci : - *Les cartes des mers et des montagnes* (« 山海輿地图 »)

-*Introduction illustrative de l'univers* (« 经天该 »), traduit par Li Zhizao (李之藻) dans les *Œuvres complètes du père Ricci* (« 利玛窦全集 »), Maison d'édition Guangqi (光启出版社), 1986.

Qu Yuan (屈原) : *Chants du pays de Chu* (« 楚辞 »), Maison d'édition de Shan Xi (山西古籍出版社), 2003.

Schreck Johann : - *Introduction illustrative des objets magiques d'Extrême-Occident* (« 远西奇器图说 »), traduit par Wang Hui (王辉), Maison d'édition de Chong Qing, 2010.

- *Composition du corps humain* (« 泰西人身说概 »);
Bibliothèque de Shanghai.

Shen Defu (沈德符) : *Essai historique de l'ère Wan Li* (« 万历野获编 »), Beijing, Maison d'édition Zhonghua, 1997.

Si Maguang (司马光) : *Annales historiques* (« 资治通鉴 »), Maison d'édition Zhonghua, Beijing, 1965.

Si Maqian (司马迁) : *Mémoires historiques* (« 史记 »), Maison d'édition Zhonghua, Beijing, 1982.

Wang Liqun (王立群) : *Étude sur les anciens récits de voyage paysagiste en Chine (des eaux et des montagnes « 中国古代山水游记研究 »)*, Kai Feng, Maison d'édition de l'Université du Henan (河南大学出版社), 1994.

Wang Shizhen (王世贞) : *Propos du nord de l'étang (« 北塘 »)*, dans Œuvres complètes de Wang Shizhen (« 王世贞全集 »), Presse Qi lu (齐鲁书社), 2007.

Wei Yuan (魏源) : *Le Traité illustratif des royaumes maritimes (« 海国图志 »)*, Maison d'édition Zhongzhou (中州古籍出版社), 1999.

Xiao Jiefu (萧萐父) et Xu Sumin (许苏民) : *Les courants d'idées dans les dynasties des Ming et des Qing (« 明清启蒙学术流变 »)*, Shenyang, Maison d'édition de l'éducation du Liaoning, 1995.

Xu Changzhi (徐昌治) : *Le dévoilement de l'hérésie dans l'Empire divine (« 胜朝破邪集 »)*, Beijing, Maison d'édition de Beijing, 2000.

Yan Zonglin (阎宗临) : *Les missionnaires et la sinologie française à l'époque ancienne (« 传教士与法国早期汉学 »)*, Zhengzhou, Maison d'édition des éléphants (大象出版社), 2003.

Traduction des noms des lieux étrangers (« 外国地名译名手册 »), Shanghai, Presse Commerciale (商务印书馆), 1983.

VI. ÉTUDES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX EN FRANÇAIS ET ANGLAIS

Adam (Jean-Michel) : *Le récit*, Paris, PUF, 1984.

Bauer (Wolf-Gang) : *De l'un au multiple : traductions du chinois vers les langues européennes*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 1999.

Bergez (Daniel) : *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, partie III – la critique thématique*, Paris, Dunod, 1999.

Berthiaume (Pierre) : *L'aventure américaine au XVIIIe siècle, du voyage à l'écriture*, Presse de l'Université d'Ottawa, 1990.

Bolloré (Jean-René) : *Voyage en Chine et autres lieux 23 juin 1839-13 mai 1846*, S.F.H.A, 1979.

Comte-Sponville (André) : *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001.

Dars (Jacques) : *Errance et poésie d'après des récits de voyage des Song aux Ming*, dans *Récits de voyages asiatiques : genres, mentalités, conception de l'espace : actes du colloque EFEO-EHESS*, édités par Claudine Salmon, 1994.

Daurand Forgues (Emile) : *La Chine ouverte, aventures d'un Fan-Kouei dans le pays de Tsin*, Paris, H. Fournier, 1845.

Doiron (Normand) : *L'art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Paris, Presses de l'Université Laval, 1995.

Foucault (Michel) : *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1976.

Genette (Gérard) : *Seuils*, Paris, éditions du Seuil, coll. "Poétique", 1987.

Guéret-Laferté (Michèle) : *Sur les routes de l'empire mongol – Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 1994.

Huc (Évariste-Régis) : *L'empire chinois*, édition du Rocher, 1980.

Hérodote: *Histoires*, Livre IV, Les Belles Lettres, Paris, 1960.

Jan (Michel) : *Le voyage en Asie centrale et au Tibet : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen âge à la première moitié du XX^e siècle*, Paris, Edition R. Laffont, 1997.

Lejeune (Philippe) : *Le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. "Poétique", 1975.

Lenfant (Dominique) : *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, édition, traduction et commentaire, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris, 2004.

Malatesta (Edward) : *Echanges culturels et religieux entre la Chine et l'occident*, Paris, Institut Ricci, 1995.

Marchello-Nizia (Christiane) : *L'historien et son prologue, forme littéraire et stratégies discursives*, dans *La Chronique et l'histoire au Moyen Âge*, éditée par Poirion Daniel, Paris, 1984.

Pageaux (Daniel-Henri) : *De l'imagerie culturelle à l'imaginaire* dans *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989.

Pasquali (Adrien) : *Le tour des horizons - Critique et récits de voyage*, Paris, Ed. Klincksieck, 1994.

Reuter (Yves) : *L'analyse du récit*, Armand Colin, 2005.

Schaeffer (Jean-Marie) : *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, 1989.

Sykes (Percy Molesworth) : *The Quest for Cathay*, tr. fr. *A la recherche du Cathay*, Paris, Payot, 1938.

Theodore (Zeldin) : *Histoire des passions françaises 1848-1945*, Oxford University Presse, traduit de l'anglais Anne Pétry et Simone Manceau, 1979.

Thevenet (Jacqueline) : *Le Lama d'Occident: Évariste Huc : 1813-1860 : de France en Tartarie et du Tibet en Chine*, Paris : Edition Seghers, 1989.

Urbain (Jean-Didier) : *L'idiot du voyage, Histoire de touristes*, Paris, Plon, 1990.

Venayre (Sylvain) : *La gloire de l'aventure – Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Ed, Aubier, 2002.

Wade (Thomas) : *To the Earl of Derby Pekig*, Confidentiel print, F. O.405-20 No. 31, Feb. 3, 1876.

Zeitouni (Latif) : *Sémiologie du récit de voyage*, Beyrouth, 1997.

The Times, le 3 octobre 1878.

Le nouveau petit Robert, 2003

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	1	
INTRODUCTION	28	
Première Partie		
COMPOSANTS ET STRUCTURE DES RÉCITS		47
I. 1. Paratextes	47	
I. 1. 1. Eléments et leurs fonctions	49	
I. 1. 1. 1. « Dédicaces »	49	
I. 1. 1. 1. 1. Formes.....	49	
I. 1. 1. 1. 2. Fonctions	54	
I. 1. 1. 1. 3. La dédicace et le voyage en Occident.....	55	
I. 1. 1. 2. Instances préfacielles	56	
I. 1. 1. 2. 1. Définitions et formes.....	56	
I. 1. 1. 2. 2. Valorisation des relations de voyage par des préfaces originales.....	57	
I. 1. 1. 2. 2. 1. Importance du sujet.....	58	
I. 1. 1. 2. 2. 2. Peines du voyage	60	
I. 1. 1. 2. 2. 3. Difficultés de l'écriture	60	
I. 1. 1. 2. 2. 4. Choix du public.....	63	
I. 1. 1. 2. 2. 5. Introduction géographique et culturelle	63	
I. 1. 1. 2. 2. 6. Mention des anecdotes du voyage	64	
I. 1. 1. 2. 3. Préfaces allographes	65	
I. 1. 1. 2. 3. 1. Voyage et poésie	66	
I. 1. 1. 2. 3. 2. Occident	67	
I. 1. 1. 3. Ordre impérial et rapports officiels	68	

I. 1. 1. 3. 1. Accent diplomatique	68
I. 1. 1. 3. 2. Déférence envers le supérieur	69
I. 1. 1. 3. 3. Bâillement des critiques	69
I. 1. 1. 4. Avertissement	70
I. 1. 1. 4. 1. Choix formels	71
I. 1. 1. 4. 2. Choix des centres d'intérêt	72
I. 1. 2. Cas du <i>Voyage dans la mer occidentale</i>	73
I. 2. Ordre	75
I. 2. 1. Ordre et choix formel du récit	79
I. 2. 1. 1. Journal	79
I. 2. 1. 2. Miscellanées	82
I. 2. 1. 2. 1. Raison du choix	82
I. 2. 1. 2. 2. Avantages et défauts	85
I. 2. 1. 3. Formes poétiques et prosaïques	87
I. 2. 2. Ordre et organisation du texte	89
I. 2. 2. 1. Ordre du parcours	89
I. 2. 2. 1. 1. Axe syntagmatique	90
I. 2. 2. 1. 1. 1. Éllipse	90
I. 2. 2. 1. 1. 2. Distorsion	94
I. 2. 2. 1. 2. Axe paradigmatic	96
I. 2. 2. 1. 2. 1. Modes d'insertion des informations	97
I. 2. 2. 1. 2. 2. Modes d'organisation des informations	100
I. 2. 2. 1. 2. 2. 1. Journal de voyage	100
I. 2. 2. 1. 2. 2. 2. Recueil de prose	104
I. 2. 2. 2. Ordre des matières	110

I. 2. 2. 2. 1. Récits de voyage comme preuve	111
I. 2. 2. 2. 1. 1. Mission semi-officielle de Li Gui.....	111
I. 2. 2. 2. 1. 2. Ambition réformatrice de Kang Youwei	114
I. 2. 2. 2. 2. Récits de voyage quasi absents.....	117
I. 2. 2. 2. 2. 1. Le sociologue et le voyageur.....	117
I. 2. 2. 2. 2. 2. Vision artistique de la voyageuse.....	119
I. 3. Longueur.....	123
Conclusion	134

Deuxième Partie

ARTICULATION DE L'IMAGE DE L'OCCIDENT	136
II. 1. Thématique	136
II. 1. 1. Techniques et technologies modernes	138
II. 1. 1. 1. Transport.....	140
II. 1. 1. 1. 1. Bateau à vapeur	140
II. 1. 1. 1. 2. Chemin de fer.....	142
II. 1. 1. 2. Usines	143
II. 1. 1. 3. Artisanat et objets technologiques.....	145
II. 1. 1. 4. Image moderne de l'Occident en sciences et en technologie	148
II. 1. 2. Vie sociale.....	152
II. 1. 2. 1. Vie quotidienne mondaine	152
II. 1. 2. 1. 1. Prospérité des villes.....	152
II. 1. 2. 1. 1. 1. Impression du panorama des métropoles.....	152

II. 1. 2. 1. 1. 2. Physionomie des rues.....	154
II. 1. 2. 1. 1. 3. Demeures et hôtels.....	154
II. 1. 2. 1. 2. Gastronomie et habillement	157
II. 1. 2. 1. 2. 1. Gastronomie	157
II. 1. 2. 1. 2. 2. Mode dans l'habillement.....	160
II. 1. 2. 1. 2. 3. Du physique à la métaphysique.....	163
II. 1. 2. 1. 3. Loisirs	165
II. 1. 2. 1. 3. 1. Art des spectacles.....	165
II. 1. 2. 1. 3. 2. Banquets et bals.....	167
II. 1. 2. 1. 3. 3. Musées et galeries d'art	172
II. 1. 2. 1. 3. 4. Institutions.....	175
II. 1. 2. 2. Relations sociales	179
II. 1. 2. 2. 1. Relations entre les deux sexes.....	180
II. 1. 2. 2. 2. Position sociale des femmes	182
II. 1. 2. 2. 3. Relations intergénérationnelles	189
II. 1. 2. 2. 4. Attitudes envers les étrangers.....	192
II. 1. 3. Vie politique.....	197
II. 1. 3. 1. Position du souverain	198
II. 1. 3. 2. Parlement	201
II. 1. 3. 3. Parti politique.....	209
II. 1. 4. Vie spirituelle.....	212
II. 1. 4. 1. Fêtes, cérémonies et rituels chrétiens	214
II. 1. 4. 2. Rôle du christianisme dans la civilisation occidentale	217
II. 1. 4. 3. Christianisme et croyances orientales	222

II. 2. Nomination	228
II. 2. 1. Anthroponyme et toponyme	230
II. 2. 1. 1. Traduction phonétique	231
II. 2. 1. 1. 1. Anthroponyme.....	231
II. 2. 1. 1. 2. Toponyme.....	238
II. 2. 1. 2. Citation authentique en alphabet.....	239
II. 2. 1. 3. Désignation par métonymie et par traduction libre.....	241
II. 2. 1. 3. 1. Anthroponyme.....	241
II. 2. 1. 3. 2. Toponyme.....	243
II. 2. 1. 4. Traduction phonétique avec une correspondance en connotation.....	244
II. 2. 1. 4. 1. Anthroponyme.....	244
II. 2. 1. 4. 2. Toponyme.....	247
II. 2. 2. Noms des choses	249
II. 2. 2. 1. Analogue en langue chinoise	249
II. 2. 2. 2. Traduction phonétique	252
II. 2. 2. 3. Composition.....	253
II. 2. 3. Néologie	257
Conclusion	260

Troisième Partie

NARRATOLOGIE

III. 1. Narrateur, voyageur, héros	263
III. 1. 1. Narrateur.....	265
III. 1. 1. 1. Fonction de régie.....	265

III. 1. 1. 2. Fonction testimoniale	267
III. 1. 1. 3. Fonction évaluative et idéologique	270
III. 1. 1. 4. Fonction explicative	272
Conclusion	274
III. 1. 2. Voyageur	275
III. 1. 2. 1. Axe syntagmatique	275
III. 1. 2. 1. 1. Axe syntagmatique absent ou quasi absent.....	275
III. 1. 2. 1. 2. Axe syntagmatique présent	276
III. 1. 2. 2. Question du pronom.....	277
III. 1. 2. 3. Voir et entendre	279
III. 1. 3. Héros	282
III. 1. 3. 1. Défenseurs des coutumes et de la dignité nationale.....	282
III. 1. 3. 2. Pionnier à la recherche de solution face à la menace occidentale	289
III. 1. 3. 3. Émissaire du confucianisme et de la civilisation chinoise	291
III. 1. 3. 4. Héros masculins	294
III. 1. 3. 5. Défenseur des compatriotes.....	297
Conclusion	299
III. 2. Rhétorique de l'altérité	303
III. 2. 1. Assimilation.....	305
III. 2. 2. Comparaison.....	310
III. 2. 3. Parallèle	314
III. 2. 4. Inversion.....	317
III. 2. 5. Négation et affirmation	320
III. 2. 6. Superlatif et hyperbole	323
III. 2. 7. Corroboration.....	327

III. 2. 8. Mesure.....	330
Conclusion	332
CONCLUSION.....	333
ANNEXE I.....	342
ANNEXE II.....	356
ANNEXE III.....	360
BIBLIOGRAPHIE.....	369
TABLE DES MATIÈRES	395

Résumé

Dépeindre une image de l'Occident à travers cette collection de récits de voyage chinois de 1847 à 1910 et comprendre leurs procédés d'écriture, tel est l'objectif de ce travail doctoral.

Avec un *weltanschauung* homogène et stable formé durant deux mille années de civilisation, les Chinois s'estimaient maîtriser le monde jusqu'au moment où la porte de leur pays soit forcée de s'ouvrir à l'Occident au milieu du XIX^e siècle. Les voyageurs chinois sortaient ensuite timidement de leur empire et s'étonnaient devant une autre réalité qui est la modernité. Cet Occident, si neuve et si complexe, mène les voyageurs à dépeindre son image dont la procédure s'avère parallèlement être une recherche du genre approprié à cette destination. Une analyse des paratextes inhabituellement diversifiés, du genre mélangé et de la longueur aussi variée qui s'y observent confirme la tentation et l'évolution de cette recherche.

Observateurs avec l'esprit ouvert ou non, les voyageurs parcourent l'Europe et les États-Unis en rapportant des informations appréciables pour toute analyse sociologique concernant la vie du peuple occidental, en créant des néologismes pour désigner des réalités aussi étranges que nombreuses.

Interprétation une société encore inconnue exige aussi des techniques de l'écriture. L'étude sur les rôles qu'enfile l'auteur tels que le narrateur, le voyageur et le héros ainsi que la rhétorique de l'altérité nous aide à les identifier.

[Mots clés] : Récits de voyage chinois, l'image de l'Occident, XIX^e siècle

The other's interpretation in Chinese travelogues to the west (1847-1910)

The aim of this doctoral work is to depict an image of the western world through a collection of notes from Chinese travellers to the west between 1847-1910. And above all, understand their writing process contributing to its construction. Thus putting out the goal of this doctoral achievement.

With a homogenous and stable *weltanschauung* formed during a two thousand years civilisation, the Chinese people used to believe that they master the realities of the world until they were forced to open up their country to the west at mid XIXth century. After an outgoing from their country which was very timid at the beginning, the Chinese travellers came to be shocked in front of new facts characteristics of a modern world. That West, so new and so complex, make the travellers to depict it through an image which the process looks parallel to the appropriate type of the destination. An unusually diversified paratext analysis, a mixed type with different lengths which is found and can be seen during the temptation and evolution of this research.

Observers with opened or closed mind, the travellers go all through Europe and the US, collecting alongway suitable informations necessary to the sociological analysis of the western people while creating neologisms used to name some strange and multiple facts.

The interpretation of an unknown society needs adequate techniques of writing. The study of the role carried by the other's rhetoric and the author (narrator, traveller and main character) enable us to identify them.

[Keywords] : Chinese travelogues, the image of the West, nineteenth century

Discipline : Littérature comparée

École doctorale III: Littératures françaises et comparée
28 Rue Serpente 75006 Paris